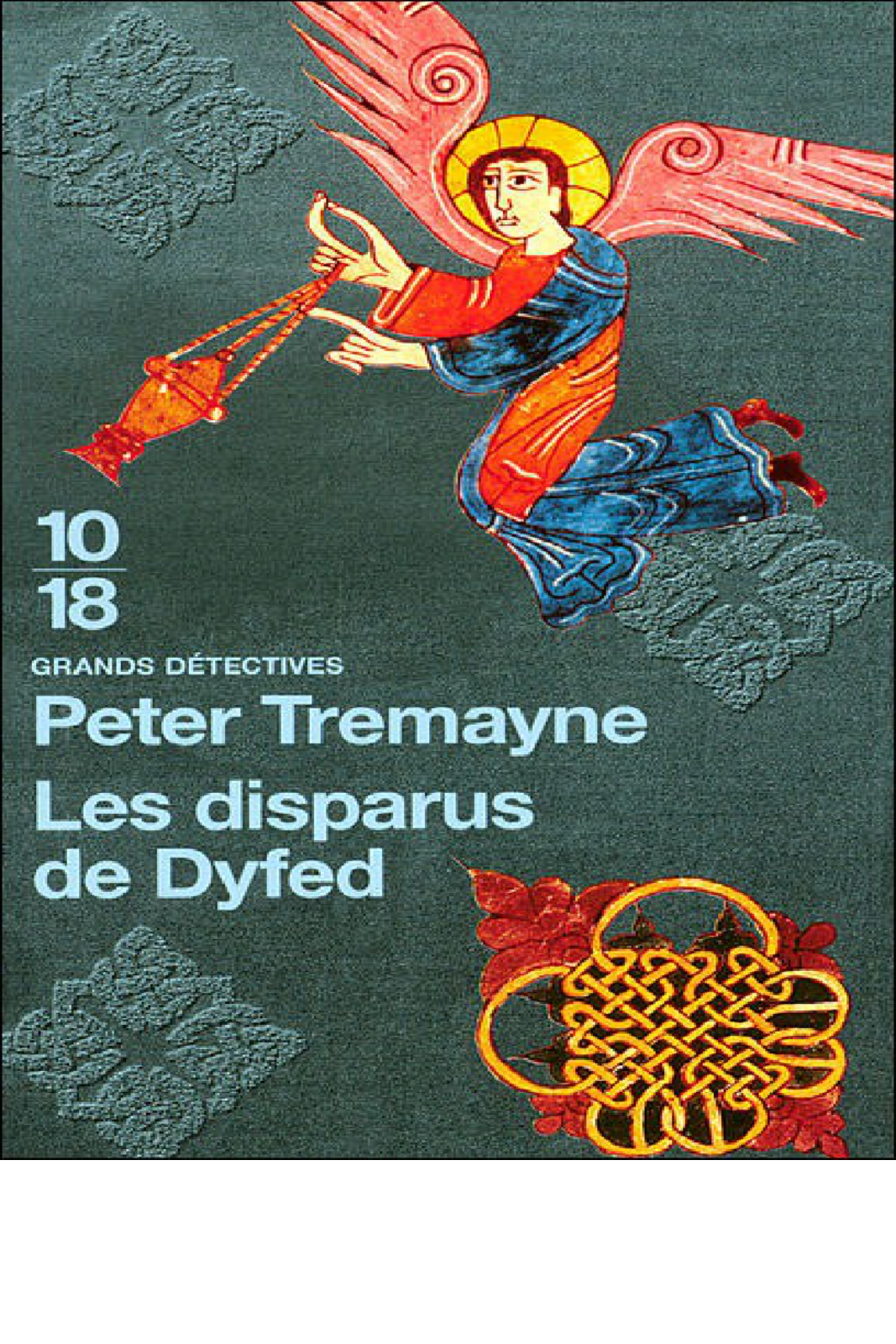


**[Fidelma 11] Les
disparus de
Dyfed**

Peter Tremayne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



10
18

GRANDS DÉTECTIVES

Peter Tremayne

**Les disparus
de Dyfed**

PETER TREMAYNE

Les disparus de Dyfed

*Traduit de l'anglais
par Hélène PROUTEAU*

INÉDIT

10|18

« Grands Détectives »

dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :

Smoke in the Wind

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2008,
pour la traduction française.

ISBN 978-2-264-04658-1

Dépôt légal : avril 2008

10|18

12, avenue d'Italie – Paris XIII^e

www.10-18.fr

Sommaire

NOTE HISTORIQUE

PRINCIPAUX PERSONNAGES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

ÉPILOGUE

NOTE HISTORIQUE

Les enquêtes de soeur Fidelma se situent essentiellement en Irlande, au VII^e siècle apr. J.— C.

Mais cette histoire est un peu particulière puisqu'elle se déroule au cours d'un voyage à Cantorbéry, la primatie des royaumes anglo-saxons. Poussés par la tempête, Fidelma et son compagnon Eadulf échouent sur les côtes du royaume de Dyfed, au sud-est de l'actuel pays de Galles.

Soeur Fidelma n'est pas une simple religieuse ayant appartenu à la communauté de sainte Brigitte de Kildare. Elle est aussi dálaigh, avocate des anciennes cours de justice d'Irlande. La plupart des lecteurs risquant d'être dépayés par l'Irlande de cette époque, je préfère préciser quelques points essentiels à la compréhension de mes romans.

Au VII^e siècle, le pays était composé de cinq provinces. D'ailleurs, en gaélique, le mot qui désigne une province est toujours cuíge, littéralement un cinquième. Les rois de quatre de ces provinces – Ulaidh (Ulster), Connacht, Muman (Munster) et Laigin (Leinster) – prêtaient allégeance au Ard Rí ou haut roi, qui régnait depuis Tara, dans la cinquième province « royale » de Midhe (Meath), qui signifie « province du milieu ». À l'intérieur même des frontières de chacune de ces provinces dominées par un roi, le pouvoir se divisait entre les petits royaumes et les territoires des clans.

Dans l'aventure qui nous intéresse, nous sommes également confrontés aux royaumes gallois en gestation. Par exemple les Bretons d'origine, que les Saxons appelaient les Welisc (les étrangers), furent chassés par les envahisseurs jutes, angles et saxons vers l'ouest des territoires qu'ils occupaient depuis près de mille cinq cents ans. Du temps de Fidelma, le Devon (Dummonia) et la Cornouailles (Curnow) étaient encore celtes, de même que le Cumberland (Rheged). Le nord du pays de Galles était divisé en huit petits royaumes. Ceux de Dyfed et de Ceredigion s'en disputaient la suprématie.

Dyfed, qui abritait la célèbre abbaye du saint patron du pays de Galles, St David (Dewi Sant), avait été fondée par des Dési venus d'Irlande. Ses premiers rois portaient des noms irlandais. Les listes de rois gallois révèlent que le célèbre Hywel Dda (905-950 apr. J.— C.) descendait du roi Eochaid de Dyfed qui régna aux environs de 400 apr. J.— C. Hywel Dda fut sans doute le plus grand des souverains gallois, dont l'autorité s'étendait sur tout le pays de Galles. Cet Hywel Dda convoqua une grande assemblée, qui dura six semaines. Au cours de cette réunion et sous la présidence d'un juriste du nom de Blegywryd, les représentants de tous les territoires du pays de Galles élaborèrent la première mouture des lois du pays. Ces textes, connus sous le nom de « lois de Hywel Dda », étaient fortement imprégnés des anciennes traditions juridiques des peuples celtes : cela explique que les comparaisons entre les lois des brehons d'Irlande et celles d'Hywel Dda puissent clairement s'énoncer.

C'est cette tradition juridique commune dont va user Fidelma au cours de ce nouveau roman à énigme.

Elle voit le royaume de Dyfed et interprète ses lois par le prisme de sa propre culture, ce qui va lui permettre de jouer son rôle d'avocate.

La loi de primogéniture, l'héritage par le fils aîné ou la fille aînée, était un concept étranger à l'Irlande. Les titres attachés au pouvoir, qui allaient du petit chef de clan au haut roi, n'étaient que partiellement héréditaires. Chaque dirigeant devait prouver qu'il méritait la charge qu'il convoitait. Il était élu par le derbhfine de sa famille, composé d'un minimum de trois générations réunies en conclave. S'il s'avérait qu'un dirigeant était indigne de sa tâche, on le destituait. Et donc le système monarchique de l'ancienne Irlande était plus proche d'une république moderne que des monarchies féodales de l'Europe médiévale.

Au VII^e siècle, l'Irlande était gouvernée par un corpus de lois très élaborées qu'on appelait les lois des Fénechas ou « cultivateurs », plus connues sous le nom de lois des brehons, brehon étant dérivé de breitheamh – juge. La tradition veut que ces lois aient été rassemblées pour la première fois en 714 av. J. — C. sur l'ordre du haut roi Ollamh Fódhla. Mais ce n'est qu'en 438 apr. J. — C. que le haut roi Laoghaire réunit une commission de neuf sages pour étudier, réviser et consigner les lois en caractères latins, l'alphabet romain s'étant peu à peu imposé dans le pays. Saint Patrick, qui deviendra le patron de l'Irlande, faisait partie de ce conseil. Au bout de trois ans d'un travail intensif, la commission remit un texte où étaient consignées les lois dont ce fut la première codification connue.

Si nous en croyons les documents parvenus jusqu'à nous, le système juridique gallois ne fut pas codifié avant le Xe siècle, mais,

tout comme le système irlandais, il était le résultat d'une tradition orale complexe, et peut-être d'un manuscrit perdu depuis longtemps. Il n'en demeure pas moins qu'il a été influencé par l'occupation romaine, puis par des contacts avec l'Église romaine. Mais ses vibrantes origines celtiques sont incontestables.

Le premier manuscrit des anciennes lois d'Irlande qui est parvenu jusqu'à nous date du XI^e siècle, et il est conservé à la Royal Irish Academy à Dublin. Et il fallut attendre le XVII^e siècle pour que l'administration coloniale de l'Irlande interdise l'usage du système juridique des brehons. Le simple fait de posséder un exemplaire de ces textes de loi était puni de mort ou de déportation.

La justice galloise survécut jusqu'aux décrets de 1936 et 1942 annexant le pays de Galles à l'Angleterre, et imposant du même coup la loi, la langue et les coutumes anglaises. Environ quatre-vingts manuscrits en gallois et en latin ont survécu, dont la datation va du XII au XVI^e siècle.

En Irlande, le système juridique n'était pas statique et tous les trois ans au Féis Temhrach (la fête de Tara), les juristes et les administrateurs se rassemblaient pour étudier et réviser les lois à la lumière des changements survenus dans la société.

Ces lois irlandaises garantissaient aux femmes plus de droits et de protections qu'elles n'en ont jamais eu jusqu'à aujourd'hui en Occident. Elles pouvaient aspirer à toutes les fonctions à égalité avec les hommes. Dirigeantes politiques, guerrières à la tête des troupes dans les batailles, elles exerçaient aussi les professions de médecin, de magistrat, de juriste, de poète et d'artisan. Du temps où vivait Fidelma, le nom de plusieurs femmes juges est arrivé jusqu'à nous – Bríg Briugaid, Áine Ingeine Iugaire et Darí, entre autres. Par exemple, Darí n'était pas seulement juge, mais auteur d'un texte de loi particulièrement remarquable rédigé au VI^e siècle. Les femmes étaient protégées contre le harcèlement sexuel, la discrimination et le viol. Concernant le divorce, elles jouissaient des mêmes droits que les hommes et pouvaient exiger une part des biens de leur mari. Elles héritaient en leur nom propre des propriétés leur venant de leur famille et avaient droit à des compensations si elles tombaient malades ou étaient hospitalisées. (En 636, l'ancienne Irlande comprenait le complexe d'établissements hospitaliers le plus ancien jamais décrit en Europe.) Vues d'après nos critères, les lois des brehons contribuaient à créer un environnement quasi idéal pour les femmes.

Afin d'apprécier le rôle que joue Fidelma dans mes romans, il faut bien comprendre le contexte de l'Irlande qui formait un contraste éclatant avec les pays voisins.

Fidelma est née en 636 à Cashel, la capitale du royaume de

Muman (Munster), au sud-ouest de l'Irlande. Elle est la plus jeune fille du roi Fáilbe Fland, qui meurt l'année suivant sa naissance, et elle sera élevée sous la tutelle d'un lointain cousin, l'abbé Laisran de Durrow. Quand elle atteint « l'âge du choix » (quatorze ans), elle part étudier à l'école des bardes du brehon Morann de Tara, en compagnie de nombreuses jeunes filles irlandaises. Après huit années d'études, Fidelma obtient la qualification d'anruth, située un degré au-dessous du titre le plus élevé décerné par les collèges de bardes et les universités ecclésiastiques. La qualification suprême, ollamh, désigne encore aujourd'hui un professeur en gaélique. Fidelma a étudié le droit dans le code de droit pénal Senchus Mór et dans le code civil, le Lea-bhar Acaill. Elle exerce donc la profession de dálaigh ou avocate.

Dans l'Écosse moderne, son rôle pourrait se comparer à celui d'adjoint du shérif, dont le travail consiste à rassembler et établir les preuves indépendamment de la police, pour voir s'il y a matière à procès. Le juge d'instruction français joue un rôle similaire. Cependant, Fidelma peut passer du rôle de procureur à celui d'avocate de la partie civile, comme dans cette histoire, et même de juge pour des affaires mineures quand un brehon n'est pas disponible.

À cette époque, la plupart des clercs appartenaient aux nouvelles communautés chrétiennes. Au cours des siècles précédents, ils avaient été druides. Et donc Fidelma rejoignit la communauté religieuse de Kildare, fondée à la fin du Ve siècle par sainte Brigitte. Mais au moment où commence ce, récit, Fidelma a quitté Kildare, désenchantée par la vie au monastère. Cet épisode est relaté dans la nouvelle Hemlock at Vespers, tirée du recueil du même nom.

Alors qu'en Europe le haut Moyen Âge, dont le vif siècle fait partie, est considéré comme une période sombre, il s'agit d'un « âge d'or » pour l'Irlande. Des jeunes gens viennent de toute l'Europe pour étudier dans les universités irlandaises, y compris des fils de rois anglo-saxons. Pas moins de dix-huit nations étaient représentées à la grande université ecclésiastique de Durrow. Dans le même temps, des missionnaires, hommes et femmes, portaient reconvertir une Europe païenne, fondant des églises, des monastères et des centres d'études : à l'est jusqu'à Kiev, en Ukraine, au nord jusqu'aux îles Féroé, au sud jusqu'à Tarente, en Italie. L'Irlande était synonyme de savoir et de culture.

Cependant, en ce qui concerne les questions liturgiques, l'Eglise celtique d'Irlande était en constante opposition avec Rome. Rome avait commencé ses réformes au IV^e siècle, changeant les rituels et la date de Pâques. L'Eglise celtique et l'Eglise orthodoxe d'Orient refusèrent de suivre cette nouvelle orientation. Entre le IX^e et le XI^e siècle, l'Eglise celtique fut progressivement absorbée par Rome, tandis que les Eglises orthodoxes d'Orient confirmaient leur indépendance. À

l'époque de Fidelma, l'Église celtique d'Irlande était très concernée par ces conflits, à la fois philosophiques et religieux, et ce sujet est fréquemment abordé dans mes livres.

Au VII^e siècle, dans les Églises celtique et romaine, la notion de célibat chez les prêtres était controversée. Il y avait des ascètes dans les deux camps, qui sublimaient l'amour physique pour le mettre au service de Dieu, mais il fallut attendre le concile de Nicée, en 325 apr. J.— C., pour que les mariages cléricaux soient réprouvés sans être interdits. Le concept du célibat dans l'Église romaine sort tout droit du culte rendu à Vesta par les vestales romaines, et à Diane par les prêtres de Diane. Au Ve siècle, Rome avait d'abord interdit aux abbés et aux évêques de partager la couche de leur épouse, puis, peu de temps après, de se marier. Quant aux autres membres du clergé, Rome se contenta de les décourager de prendre femme. Et ce sont les réformes du pape Léon IX (1049-1054) qui imposèrent le célibat. Cela prit très longtemps avant que l'Église celtique s'aligne sur la position de Rome. D'ailleurs, jusqu'à ce jour dans l'Église orthodoxe d'Orient, les prêtres qui ne sont ni abbés ni évêques ont conservé le droit de convoler.

La condamnation du « péché de chair » est restée étrangère à l'Église celtique longtemps après que Rome eut converti l'abstinence en dogme. Dans le monde de Fidelma, les abbayes et les fondations monastiques qui abritaient des personnes des deux sexes s'appelaient *conhospitae* ou maisons doubles. Les hommes et les femmes y vivaient en élevant leurs enfants au service du Christ.

La maison de sainte Brigitte de Kildare, à laquelle appartenait Fidelma, compte parmi celles-ci. Quand Brigitte fonda son établissement à Kildare (Cill-Dara = l'église des chênes), elle invita un évêque du nom de Conlaed à la rejoindre. Sa première biographie, écrite en 650, à l'époque de Fidelma, fut rédigée par un moine de Kildare du nom de Cogitosus, qui établit clairement qu'il s'agissait là d'une communauté mixte.

Il faut également souligner qu'en ces temps éloignés, dans l'Église celtique, les femmes exerçaient elles aussi la fonction de prêtre. Brigitte fut même ordonnée archevêque par le neveu de Patrick, Mel, et son cas n'était pas isolé. Au VI^e siècle, Rome rédigea une protestation pour se plaindre des pratiques celtes qui autorisaient les femmes à célébrer le divin sacrifice de la messe.

Contrairement à l'Église romaine, l'Église irlandaise ignorait la confession des péchés à un prêtre, à qui il revenait d'absoudre le pécheur au nom du Christ. Cependant, les Irlandais se choisissaient une « âme soeur » (*anam chara*), dont il n'était pas nécessaire qu'elle appartînt au clergé. Et c'est avec cette personne qu'ils discutaient de leurs problèmes émotionnels et spirituels.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Soeur Fidelma de Cashel, dálaigh ou avocate des cours de justice de l'Irlande du VII^e siècle

Frère Eadulf de Seaxmund's Ham, moine saxon des terres du South Folk

À Porth Clais

Frère Rhodri de Porth Clais

À l'abbaye Dewi Sant de Menevia

Abbé Tryffin

Gwlyddien, roi de Dyfed

Cathen, fils de Gwlyddien

Frère Meurig, barnwr ou juge de Dyfed

Frère Cyngar, de Menevia

Cadell, un guerrier

À Pen Caer et aux environs

Mair, une victime

Iorwerth, un forgeron, père de Mair

Iestyn, son ami, un fermier

Idwal, un jeune berger itinérant

Gwnda, seigneur de Pen Caer

Elen, fille de Gwnda

Buddog, une servante du château de Gwnda

Clydog Cacynen, un hors-la-loi

Corryn et Sualda, des membres de sa bande Goff un forgeron

Rhonwen, sa femme Dewi, son fils

Elisse, l'apothicaire

Osric, thane des Hwicce

CHAPITRE PREMIER

La jeune fille reposait au milieu des fougères, un bras le long du corps et l'autre négligemment rejeté en arrière, les yeux clos par des paupières aux longs cils noirs. Elle paraissait sereine. Sa bouche entrouverte découvrait de petites dents blanches et sa chevelure sombre formait un contraste frappant avec la pâleur de son joli visage.

Mais son teint de rose avait bleui, un filet de sang coulait de la commissure des lèvres, et ses vêtements étaient tachés et déchirés.

Un jeune homme à la tignasse rousse et bouclée se tenait près du corps qu'il fixait, incrédule, de ses prunelles d'un bleu délavé. Il était grand, mince, avec une peau hâlée parsemée de taches de rousseur, des lèvres frémissantes, trop rouges et trop pleines dans son visage aux traits fins. Il allait vêtu d'un pantalon en laine grossière, de jambières en cuir et d'une veste sans manches en peau de mouton serrée à la taille par une ceinture. La tenue traditionnelle des bergers.

Un long soupir lui échappa.

— Mair... Mair... mais pourquoi ? murmura-t-il dans un sanglot.

Il restait là, hébété. Quand il entendit des voix au loin, il releva la tête, écouta puis se crispa. Une expression de terreur passa sur son visage. Des gens avançaient dans sa direction à travers les arbres, leurs appels et leurs hurlements se rapprochaient, il les entendait battre les genêts.

Le garçon jeta un dernier coup d'oeil au cadavre et détala.

Il avait à peine parcouru une dizaine de toises qu'il reçut un coup violent à la nuque et tomba à genoux, le souffle coupé.

Un robuste gaillard qui avait surgi de derrière un chêne se tenait devant lui, brandissant un gourdin : un barbu au poil et à la peau sombres avec une poitrine puissante. Les jambes écartées et l'air mauvais, il contemplait l'adolescent.

— Debout, Idwal !

L'autre se tordit le cou pour le regarder.

— Que me voulez-vous, seigneur Gwnda ? se plaignit-il. Je ne

vous ai rien fait.

— Ne joue pas au plus fin avec moi ! aboya l'homme à la chevelure de jais.

Il désigna le corps de la jeune fille qui gisait derrière eux au bord du chemin. À cet instant, des hommes émergèrent de la forêt. Quand ils virent le cadavre, des cris de rage éclatèrent.

— Par ici ! lança le barbu sans quitter des yeux celui qu'il avait réduit à sa merci. Je tiens le meurtrier !

Le groupe d'hommes arriva en vociférant et s'arrêta devant le garçon à genoux qui pleurait à chaudes larmes.

— Je jure devant la Vierge que je n'ai pas...

Un des paysans lui donna un coup de pied dans la tempe et le garçon s'effondra, inconscient, tandis que les autres commençaient à s'acharner sur lui.

— Ça suffit ! gronda l'homme du nom de Gwnda. Je comprends votre douleur et votre colère, mais nous devons procéder selon la loi. Nous allons ramener Idwal en ville et envoyer chercher un barnwr.

— À quoi nous servirait un juge ? s'écria un des poursuivants. Les preuves ne vous suffisent-elles pas ? Il y a quelques instants à peine, n'ai-je pas entendu éclater une violente querelle entre Idwal et cette pauvre Mair ? Idwal était hors de lui.

L'homme à la barbe noire secoua la tête.

— Tenons-nous-en à la loi, Iestyn, et attendons la venue du barnwr, un juge érudit de l'abbaye de Dewi Sant.

Le long du sentier qui traversait la forêt, un moine marchait du pas léger et confiant de la jeunesse. Enveloppé d'une cape chaude qui le protégeait des frimas du petit matin, il tenait dans sa main un bâton d'épine noire pour se défendre. Les bois de Ffynnon Druidion étaient infestés de hors-la-loi embusqués derrière les buissons.

Frère Cyngar n'était pas vraiment inquiet, mais simplement prudent. À l'aube de cette belle journée d'automne, il y avait fort à parier que ces brigands cuvaient les boissons fortes dont ils avaient abusé la veille. Comment imaginer un voleur sur le pied de guerre et en quête de victimes à cette heure de la journée ? Même l'affreux Clydog Cacynen, un individu au comportement tellement imprévisible qu'on le surnommait Clydog la guêpe, devait dormir du sommeil de la canaille. Craignant de le rencontrer, frère Cyngar ne s'était aventuré dans les bois qu'à l'aurore, après avoir passé la nuit dans une hutte de bûcheron près de la vieille pierre levée.

Du givre recouvrait le sol et un pâle soleil tentait une percée timide dans le ciel voilé. Les arbres étaient déjà dénudés, car bien que l'automne ne fût pas très avancé, il faisait froid pour la saison. Cyngar cheminait dans une forêt de chênes imposants aux belles ramures noires. Les houx verts avec leurs baies rouges posaient çà et là des

taches de couleur dans le paysage. On distinguait aussi des bouleaux au tronc argenté et de grands aulnes, dont les chatons pelucheux n'avaient laissé en tombant que de petits cônes bruns et ligneux.

Frère Cyngar observa avec curiosité les daldinies concentriques qui avaient poussé sur des frênes abattus par une tempête. Ce champignon noirâtre à consistance de charbon de bois était immangeable, mais il avait la réputation de soigner les crampes nocturnes. On racontait qu'il suffisait d'en placer une certaine quantité dans son lit avant de s'endormir pour être aussitôt soulagé. Cyngar sourit. Son jeune âge et sa santé insolente le mettaient à l'abri de pareils maux, et il n'envisageait pas un seul instant de faire usage d'un tel remède.

Maintenant la nature s'éveillait. Une petite musaraigne sortit d'un hallier, s'engagea sur le sentier et s'arrêta au beau milieu, reniflant l'air. L'animal compensait une mauvaise vue par un odorat très développé, et dès qu'il eut capté l'odeur de l'intrus, il poussa un couinement et disparut en un clin d'oeil.

Haut dans le ciel résonna l'appel mélancolique d'un milan royal : il avait repéré la minuscule créature à travers les branches, mais prudemment renoncé à sa proie à cause de la présence du moine.

À un moment donné, Cyngar sursauta et leva son bâton en entendant un bruissement suspect. Puis il se détendit en apercevant les andouillers d'un daim à la fourrure brun orangé tachetée de blanc, qui bondit et disparut dans les sous-bois.

Peu à peu les arbres se firent plus rares et le moine déboucha sur une colline en pente douce, recouverte de fougères. La partie la plus dangereuse du trajet était derrière lui et il se sentit soulagé. Soudain, il tomba en arrêt devant une multitude de champignons assemblés en cercle. Ceux-là étaient comestibles. Il posa son bâton, sortit son couteau, examina avec attention leur chapeau jaune duveté et leurs lamelles blanches. Après avoir trempé toute une nuit dans de l'hydromel, ils seraient délicieux avec des herbes. Frère Cyngar se dépêcha de les ramasser et les glissa dans le marsupium⁽¹⁾ qu'il portait à la ceinture.

Puis il reprit sa route avec une énergie nouvelle. Il approchait du but de son expédition.

Sur le versant éloigné de la prochaine colline se dressaient les bâtiments de la communauté de Llanpadern, la clôture sacrée du bienheureux Padern. Là vivaient au service de Dieu une trentaine de frères de la foi. Cyngar avait l'intention d'y demander le gîte et le couvert avant de poursuivre son voyage jusqu'à la célèbre abbaye de Dewi Sant de Moniu, Menevia en latin. L'abbaye avait autorité sur toutes les communautés religieuses du royaume de Dyfed. Frère Cyngar était porteur de missives pour l'abbé Tryffin que lui avait

confiées le supérieur de son monastère. Il s'était mis en route la veille, après le repas de midi, et avait parcouru quinze milles avant de s'arrêter pour la nuit chez le bûcheron. À l'aube, il s'était engagé dans la forêt mal famée de Ffynnon Druidion sans même se restaurer. Connaissant l'hospitalité des frères de Llanpadern, qui recevaient les pèlerins à bras ouverts, il avait préféré prolonger son jeûne de la nuit.

Frère Cyngar était maintenant bien réveillé, il se sentait l'esprit libre et clair. Le soleil avait dissipé le givre, les oiseaux tournoyaient et filaient dans le ciel, occupés à leur quête de nourriture. Leurs cris et leurs pépiements emplissaient l'air d'une joyeuse cacophonie.

Le jeune homme grimpa en haut de Carn Gelli, une éminence rocheuse surmontée d'un monticule de pierres qui marquait une ancienne tombe d'où ce lieu tirait son nom. Son regard plongea dans la vallée et remonta jusqu'à l'ensemble de bâtiments en pierre grise de l'abbaye. Un panache de fumée s'échappait de la grande cheminée centrale et Cyngar sourit avant de dévaler la pente.

Alors qu'il parcourait l'allée menant au monastère, il vit que les portes en étaient grandes ouvertes et que personne ne les gardait. Il fronça les sourcils. C'était plutôt surprenant. Même en automne, les frères de Llanpadern travaillaient dans les champs aux premières lueurs de l'aube et la communauté bourdonnait d'activités.

Vaguement inquiet, il s'arrêta devant les portes, réfléchit puis tira sur le cordon de la cloche en bronze accrochée à un piquet. Un tintement résonna dans le silence et s'éteignit.

Frère Cyngar attendit quelques instants et fit une nouvelle tentative qui s'avéra aussi vaine que la première.

Déconcerté, il se glissa dans la cour et jeta un coup d'oeil autour de lui. Il régnait là une tranquillité troublante.

Au centre du quadrilatère s'élevait à plus de deux toises une grande pyramide de branches et de bûches, qui attendait apparemment de flamber en un immense feu de joie. Perplexe, le jeune homme se frotta le menton et ne put réprimer un frisson d'appréhension.

Il traversa la cour et se rendit dans la chapelle plongée dans l'obscurité. Même les bougies de l'autel n'étaient pas allumées.

Frère Cyngar, qui n'en était pas à sa première visite au monastère et connaissait la disposition des bâtiments, emprunta une petite porte latérale qui donnait sur la partie habitée. Dans le grand dortoir des moines, tout resplendissait de propreté. Difficile de savoir s'ils avaient fait leurs lits avant de partir ou s'ils s'étaient absentés pour la nuit.

La bouche sèche, frère Cyngar circulait entre les lits, attentif à se déplacer sans bruit sur les dalles de pierre.

La salle à manger, qui se trouvait dans l'enfilade du dortoir, était également déserte, mais le spectacle qui s'offrit à la vue du jeune

homme le fit sursauter. Sur la longue table éclairée par des chandelles finissant de se consumer, le couvert était mis, et chaque écuelle contenait les restes d'un repas que les convives n'avaient pas eu le temps de terminer. Les gobelets étaient remplis d'eau ou de vin et les pichets n'avaient pas été renversés.

Effrayé par un grattement, Cyngar laissa échapper son bâton qui tomba sur le sol avec fracas. À quelques pieds de lui, un rat qui s'était emparé d'un morceau de viande sauta à terre et détala avec son butin. Cyngar pinça les lèvres d'un air dégoûté et se baissa pour récupérer son gourdin.

Rien ne pouvait expliquer ce repas brusquement interrompu. Les sièges et les bancs avaient été repoussés comme si tout le monde s'était levé d'un même élan, mais rien ne trahissait la panique ou la confusion. Incrédule, Cyngar errait dans le réfectoire.

Le suif des chandelles s'était répandu en flaques sur le bois de la table, donc il devait s'agir du dîner de la veille. Et à un moment donné, tout le monde s'était tranquillement levé et avait... disparu comme par enchantement ! Frère Cyngar se mit à trembler, puis il se raidit et inspira profondément. Il lui fallait de toute urgence explorer les autres pièces.

Chez le père supérieur, tout était bien rangé, de même que dans le petit scriptorium où les livres attendaient, alignés sur les étagères. Même chose dans les réserves, de l'autre côté de la cour, où pas un grain de blé ne traînait. Les écuries avaient été balayées et les cages des animaux nettoyées.

Une fois dehors, Cyngar comprit avec un temps de retard d'où venait la gêne qu'il ressentait : les poussins, les poules, les cochons, les vaches et les moutons avaient disparu. Et les deux mules s'étaient elles aussi volatilisées.

Frère Cyngar, qui avait été élevé dans la ferme de son père, se flattait d'être une personne terre-à-terre, peu impressionnable et ne craignant pas la solitude. Avant de s'alarmer, il devait envisager toutes les explications possibles à cet étrange phénomène. Il retraversa lentement la cour. Une fois dans l'allée, il chercha sur le sol des traces qui indiqueraient un exode massif des frères et de leurs animaux, qui comptaient des vaches et des mules pesant leur poids.

Mais il ne trouva que les ornières laissées par des carrioles. Cela n'avait rien de surprenant, car les paysans de la région faisaient régulièrement du commerce avec la communauté. Les routes qui menaient vers le nord et l'ouest étant pierreuses, elles ne retenaient pas les empreintes. Il repéra bien celles de sandales, mais en nombre insuffisant. Il en vint donc à la conclusion que la communauté s'était envolée comme volutes de fumée dans le vent.

Il fit une gémulation, se signa et dit une rapide prière pour

maintenir le diable à distance. Ce qui ne pouvait s'expliquer par des lois naturelles impliquait nécessairement l'intervention de forces obscures. Aucune explication raisonnable ne justifiait cette scène de désolation. En tout cas, elle ne lui venait pas à l'esprit.

Comment imaginer que les moines et le père Clidro, le supérieur de Llanpadern, se soient levés au milieu d'un repas en laissant brûler les chandelles, aient rassemblé leurs animaux et se soient évanouis dans la nature ?

Frère Cyngar, qui était un jeune homme consciencieux, se força à retourner dans le réfectoire pour éteindre les bougies, puis il revint aux portes et, après un dernier coup d'oeil au monastère, les referma derrière lui. Là, il marqua une pause, hésitant sur la conduite à tenir.

La ville de Llanwnda n'était située qu'à quelques milles au nord. Et Gwnda, le seigneur de Pen Caer, avait la réputation d'être un homme d'action, courageux et résolu. Frère Cyngar allait se mettre en marche quand il se rappela qu'il n'y avait aucun prêtre à Llanwnda. Que pouvaient Gwnda et les habitants de cette ville contre les puissances occultes qui avaient provoqué la disparition de la communauté de Llanpadern ?

Il ne voyait qu'une seule issue au dilemme qui le torturait : gagner au plus vite l'abbaye de Dewi Sant. L'abbé Tryffin saurait sûrement quoi faire. Il devait sur-le-champ informer l'abbé de cet événement incompréhensible. Seuls les frères de la grande abbaye fondée par Dewi Sant auraient le pouvoir de combattre un tel maléfice. Cyngar s'éloigna des bâtiments désertés comme s'il avait le diable à ses trousses, courant sur la route pierreuse vers les collines au sud. La belle journée d'automne avait perdu de son éclat et semblait lourde de menaces. Mais d'où venaient ces sinistres augures ?

CHAPITRE II

Au cours de l'instant qui précède le réveil, le dormeur est parfois la proie de rêves agités. Eadulf, qui se débattait dans une eau glauque, était en train de se noyer. Il tenta de remonter à la surface, agitant bras et jambes pour échapper à l'asphyxie, mais il avait beau déployer l'énergie du désespoir, il se sentait totalement impuissant. Il se réveilla alors qu'il avait abandonné tout espoir de salut, mais la scène du cauchemar était tellement prégnante qu'elle faisait obstacle à la réalité. Ruisselant de sueur et tremblant de tous ses membres, il respira profondément et parvint enfin à reprendre ses esprits. Quand il voulut parler pour s'arracher à sa torpeur, il ne réussit qu'à émettre des sons rauques et inarticulés.

Quelqu'un se pencha sur lui.

Il tenta de distinguer son visage, mais sa vision était trouble.

Une voix prononça quelques mots qu'il ne comprit pas et, quand il voulut se redresser, une main ferme se glissa sous sa tête. Puis il sentit le rebord d'un gobelet contre ses lèvres et du liquide coula sur son menton et dans sa gorge. Il but avec avidité. Quand on lui retira le gobelet, trop vite à son goût, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Il demeura sans bouger, les yeux clos. Puis il les rouvrit et cligna des paupières. Une silhouette oscilla dans la lumière et se dessina avec davantage de netteté.

Un homme se tenait devant lui, petit, robuste et revêtu de la robe des religieux.

Eadulf eut beau se torturer l'esprit pour tenter de se rappeler ce qui s'était passé, rien de cohérent ne lui revint en mémoire.

La voix s'adressa à nouveau à lui et, cette fois, il comprit qu'on lui parlait dans la langue des Bretons. Il rassembla ses esprits pour prononcer quelques phrases dans cet idiome qu'il ne maîtrisait pas très bien.

— Où suis-je ? fut tout ce qu'il put articuler.

Et il réalisa qu'il avait fait usage de sa langue maternelle.

L'homme l'observa d'un air désapprobateur.

— Sacsoneg ?

Puis il se lança dans un long discours auquel Eadulf ne comprit goutte.

Le sang battait aux tempes d'Eadulf qui finit par se résoudre à parler en latin.

Le religieux en parut infiniment soulagé et son visage rond s'épanouit en un large sourire.

— Vous êtes à Porth Clais, frère saxon.

Il lui tendit un gobelet rempli d'eau qu'Eadulf avala d'une traite et sans l'aide de personne avant de s'allonger à nouveau. Les souvenirs se mirent à affluer.

— Porth Clais ? J'ai embarqué sur un navire à Loch Garman et... où se trouve Porth Clais ? Mon Dieu ! Qu'est-il arrivé à Fidelma ? Où est passée mon amie ? Jésus Marie, nous avons fait naufrage !

Maintenant tout lui revenait en mémoire. Il voulut se redresser, mais le religieux l'en empêcha en posant la main sur sa poitrine. Et Eadulf, trop fatigué pour lutter, comprit dans quel état de faiblesse il se trouvait.

— Chaque chose en son temps, frère saxon, dit le religieux d'une voix douce. Vous n'avez pas fait naufrage. Tout va bien. Vous êtes à Porth Clais dans le royaume de Dyfed. Mais vous devez vous reposer, car vous avez reçu un choc violent.

Eadulf, qui souffrait effectivement d'un mal de tête lancinant, se tâta le crâne et sentit une bosse.

— Je ne comprends pas. Que m'est-il arrivé ?

— Quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez, frère saxon ?

Assailli par un tourbillon d'images, Eadulf tenta d'en tirer un récit à peu près cohérent.

— J'étais à bord d'un navire en provenance de Loch Garman. Nous naviguions depuis à peine une journée et nous nous dirigions vers les côtes du Kent quand... maintenant je me souviens, nous avons essuyé une sacrée tempête.

Tout lui revint en un éclair. Ils étaient en mer depuis quelques heures seulement et les côtes de Laigin, un des cinq royaumes d'Éireann, venaient de disparaître à l'horizon quand un vent violent du sud-ouest s'était levé. Des vagues gigantesques déferlaient sur le pont et le navire était secoué comme une coquille de noix. Avant même que le capitaine et ses hommes aient eu le temps de ferler les voiles, elles étaient déjà déchiquetées. Eadulf n'avait jamais assisté à une tempête aussi soudaine. Il s'était assuré que Fidelma était à l'abri avant d'aller proposer ses services aux matelots.

Le capitaine avait sèchement décliné son offre.

— Un marin d'eau douce m'est aussi utile qu'un seau troué pour écoper ! Sous le pont et vite !

Eadulf se vit reculant vers l'écoutille, vexé et mécontent, mais à l'instant où il s'apprêtait à descendre les degrés de l'escalier menant aux cabines, les flots avaient soulevé le bateau. C'est là qu'il avait perdu pied et s'était retrouvé projeté dans l'espace. Après, c'était le trou noir.

Quand Eadulf lui raconta son aventure, le moine sourit d'un air satisfait.

— Et comment vous appelez-vous ?

— Eadulf de Seaxmund's Ham, émissaire de Théodore de Cantorbéry, répondit aussitôt Eadulf. Mais vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Où se trouve mon amie, soeur Fidelma ? Et qu'est-il arrivé au navire ?

Le moine au visage de pleine lune leva la main pour le tranquilliser.

— Il semblerait que le coup que vous avez reçu à la tête n'ait pas entravé vos facultés mentales, frère saxon.

— Ma patience a des limites, répliqua Eadulf qui réussit à s'asseoir malgré sa forte migraine. Répondez, à la fin !

L'autre secoua la tête d'un air faussement chagriné.

— Vous connaissez sûrement le proverbe Vincit qui patitur ?

— Cette maxime ne m'a jamais beaucoup plu. Souvent, la patience rentre bredouille, et parfois elle n'est qu'une excuse pour rester les bras croisés. À ce propos... j'attends toujours vos explications.

Le moine leva les yeux au ciel et ouvrit les mains en un geste de reddition.

— Très bien, je suis frère Rhodri, et nous sommes à Porth Clais dans le royaume de Dyfed.

— Sur la côte ouest de la Bretagne ?

— Oui, sur la terre des Cymry, les authentiques Bretons. Votre navire est arrivé hier, en fin d'après-midi, pour s'abriter du mauvais temps. Les bateaux en provenance d'Éireann font souvent leur première escale dans notre petit port. Quant à vous, vous avez perdu connaissance à la suite du choc. On vous a transporté dans cet hospice dont je m'occupe et vous êtes resté pratiquement toute une journée sans reprendre connaissance.

Eadulf se laissa retomber sur les oreillers.

— Toute une journée, dites-vous ?

— Nous étions très inquiets. Mais deo juvante, vous avez recouvré vos esprits.

Eadulf s'assit et la tête lui tourna.

— Ma compagne, soeur Fidelma...

Frère Rhodri fit la grimace.

— Elle vous a veillé avec moi, mais, ce matin, on est venu la chercher pour une affaire urgente, et on l'a conduite à notre maison mère afin d'y rencontrer l'abbé Tryffin.

— Quel abbé Tryffin ?

— Nous nous trouvons sur la péninsule connue en latin sous le nom de Menevia, où s'élève l'abbaye de Dewi Sant.

Eadulf connaissait cette célèbre abbaye de réputation. Les Bretons, qui vivaient à l'ouest de l'île qu'ils partageaient maintenant avec les Angles et les Saxons, considéraient ce monastère comme presque aussi important que celui d'Iona, l'île sacrée du royaume de Dal Riada, au nord. Il était admis que deux pèlerinages à cette abbaye équivalaient à un seul à Rome, ce qui permettait à un pèlerin d'obtenir assez d'indulgences pour plusieurs années. On appelait « indulgences » les pardons pour des péchés exigeant des expiations temporelles. Eadulf fit la grimace, en réalisant qu'il raisonnait selon les préceptes empruntés aux enseignements de Rome : le Saint-Père accordait des indulgences prélevées sur le Trésor du Mérite, gagné par le Christ et les saints au bénéfice de l'Église. Mais les Églises des Bretons et des Irlandais ne croyaient pas aux indulgences, et refusaient que l'on puisse s'absoudre de ses fautes en les rachetant.

Il sortit brusquement de sa rêverie pour revenir à son interlocuteur.

— Mais pourquoi a-t-on fait appel à soeur Fidelma ? Je suppose que l'abbaye est très proche ?

— À un peu plus d'un mille. Soeur Fidelma sera de retour dès ce soir.

— Je suis donc à Menevia...

— Dans notre langue, nous l'appelons Moniu.

— Et vous ignorez la raison qui l'a amenée à se rendre à Dewi Sant ?

Frère Rhodri haussa les épaules.

— Sur ce sujet, je n'en sais pas plus que vous. Mais puisque vous vous sentez mieux, si vous buviez un peu de bouillon de légumes ou de ces tisanes que nous vous avons préparées ?

Eadulf réalisa qu'il mourait de faim.

— À dire vrai, je ne refuserais pas des nourritures un peu plus consistantes.

Frère Rhodri sourit d'un air approbateur.

— À la bonne heure, mon ami. Je me réjouis de votre prompt rétablissement. Cependant, je crois qu'il serait préférable de vous satisfaire d'un peu de bouillon pour l'instant. Et puis il ne faut pas vous agiter, détendez-vous et essayez de dormir un peu.

Quelques heures plus tard, Eadulf se sentait nettement mieux. Il

avait avalé du bouillon de légumes et son mal de tête s'était apaisé grâce au cataplasme que frère Rhodri lui avait appliqué sur le front. Le moine était apothicaire et Eadulf, qui avait lui-même étudié la médecine au célèbre collège de Tuaim Brecaïn, avait tout de suite compris que le cataplasme était composé de feuilles de digitale pourprée, un excellent remède contre la douleur. Grâce à ce traitement, il avait sombré dans un état de stupeur rapidement suivi d'un sommeil réparateur.

Il s'éveilla en entendant des bruits de voix. Puis Fidelma entra dans la pièce, l'air préoccupé, et son visage se détendit en voyant Eadulf se redresser. Elle vint s'asseoir près de lui et lui prit les mains.

— Comment vous sentez-vous ? Êtes-vous rétabli ? demanda-t-elle en l'examinant avec attention. Il semblerait que votre visage ait dégonflé, de même que cette bosse sur votre crâne.

Eadulf lui sourit.

— Pour quelqu'un qui a perdu connaissance pendant toute une journée à la suite d'une commotion, je me porte comme un charme.

Elle poussa un soupir de soulagement et se redressa quand frère Rhodri s'encadra dans le chambranle de la porte.

— Je suppose que frère Rhodri vous a expliqué ce qui s'était passé. Dieu merci, nous avons pu vous amener promptement dans ce petit hospice, vos blessures étaient sans gravité et...

— ... Vous vous êtes révélée une excellente infirmière, plaisanta Eadulf. Maintenant nous allons pouvoir regagner le navire et poursuivre notre route.

À sa grande surprise, Fidelma secoua la tête.

— Notre bateau est reparti avec la marée du matin. A peine le capitaine a-t-il eu remplacé ses voiles qu'il a décidé de reprendre la mer. Et comme la tempête s'était calmée...

— Hein ? s'exclama Eadulf. Nous avons payé notre traversée jusqu'au royaume de Kent et il nous a abandonnés dans ce pays perdu ?

Fidelma fronça les sourcils en jetant un rapide coup d'oeil à frère Rhodri. Ils s'étaient exprimés dans la langue maternelle de Fidelma, qu'Eadulf maîtrisait parfaitement, et qui n'était pas inconnue de frère Rhodri si on en croyait son air offensé.

— Nous sommes sur une terre civilisée, Eadulf, rectifia aussitôt Fidelma avec empressement. Le royaume de Dyfed est un centre important qui entretient de multiples échanges avec les autres royaumes.

— Je voulais simplement dire que nous étions très éloignés de Cantorbéry, balbutia Eadulf. C'est tout de même contrariant que le capitaine n'ait pas jugé bon de nous attendre.

— Ce n'est pas si grave !

— Nous ne sommes pas riches et maintenant nous devons trouver un autre navire et payer notre traversée une seconde fois.

Fidelma haussa les épaules.

— L'important, c'est que vous vous reposiez et que vous repreniez des forces. Comme le dit le dicton, la mer a beaucoup de marées en réserve.

Elle voulut se lever.

— Restez encore un peu, protesta son compagnon. J'ai beaucoup dormi et je me sens maintenant complètement réveillé.

Fidelma se tourna vers frère Rhodri qui allumait une lanterne, car la lumière commençait à décliner.

— L'heure du souper approche, lui dit-il. Voulez-vous que je vous apporte votre repas ici ?

— Avec plaisir, c'est très aimable à vous.

Le moine lui sourit puis reprit à l'adresse d'Eadulf :

— Vous semblez aller beaucoup mieux. Je vais demander que l'on vous prépare un peu de blanc de poulet avec des légumes.

Quand il fut parti, Eadulf jeta un regard contrit à Fidelma.

— Je suis désolé de vous avoir précipitée dans cette pénible aventure.

Fidelma secoua la tête.

— Mais de quoi parlez-vous ? C'est toujours fascinant de découvrir un nouveau pays, même si on y est poussé par la fatalité.

Eadulf fit la moue.

— La terre des Bretons vous paraît peut-être fascinante, mais je n'en dirais pas autant pour moi.

— Comment cela ?

— La charité chrétienne de frère Rhodri ne doit pas vous faire oublier qu'ici les Saxons ne sont pas vraiment les bienvenus.

— Les Bretons auraient-ils des raisons de haïr les Saxons ?

Fidelma, qui était très bien informée de l'histoire récente de ces contrées, se moquait-elle de lui ?

— Vous savez aussi bien que moi qu'ils occupaient autrefois la totalité de l'île. Or il y a deux siècles, les ancêtres de mon peuple sont arrivés de l'est, par la mer. Les Jutes, les Angles et les Saxons ont poussé les Bretons vers l'ouest et le nord, colonisant leurs terres. Je comprends tout à fait qu'ils ne nous portent pas dans leur cœur. Les Saxons sont un peuple de guerriers qui viennent à peine de reconnaître les valeurs chrétiennes. Mais derrière leur acceptation de façade de la nouvelle foi, ils continuent de craindre Odin, l'ancien dieu de la Guerre. Ils croient encore que la seule voie vers l'immortalité, c'est de mourir l'épée à la main et le nom d'Odin sur les lèvres. Ils s'imaginent que c'est la seule issue pour rejoindre la demeure des héros, où vivent les immortels.

Fidelma fut surprise par sa véhémence.

— Vos accents passionnés me donnent à penser que, tout comme eux, vous n'avez pas encore fait le deuil de ces croyances.

Eadulf lui adressa un regard morose.

— Quand j'ai été converti par les missionnaires d'Éireann, j'étais encore un jeune homme, Fidelma. Avant de partir à Rome, je me suis rendu en Irlande pour y étudier. Comme vous le savez, avant ma conversion, j'étais le gerefá héréditaire de Seaxmund's Ham. C'est très difficile d'effacer de son esprit les croyances dans lesquelles vous avez été élevé. Souvenez-vous du roi Eadbald de Kent, qui retourna à la foi de ses ancêtres et à l'adoration d'Odin. Il existe encore des témoins de l'époque où les Saxons de l'Est tuèrent et chassèrent les chrétiens missionnaires.

— Oui, mais aujourd'hui, la plupart des royaumes saxons sont devenus chrétiens.

Eadulf soupira.

— Vous n'ignorez pas que dans bon nombre d'entre eux le christianisme n'est que toléré. Par exemple, Mercia⁽²⁾ n'est pas totalement converti. Et partager la même religion n'a jamais empêché la guerre entre mon peuple et les Bretons. Il en est ainsi depuis que nous avons conquis nos royaumes à la pointe de l'épée. La façon dont Athelfrith des Saxons a battu le roi Selyf, fils de Cynan, est encore dans toutes les mémoires. Après la bataille, Athelfrith s'est rendu à la grande abbaye de Bangor. Là, il a assassiné un millier de prêtres pour célébrer sa victoire. Croyez-vous vraiment que les Bretons soient prêts à pardonner pareille offense ? Eh bien, cela m'étonnerait. Et tant que je demeurerai en cet endroit, je ne me sentirai pas rassuré la nuit.

Fidelma comprenait ses craintes.

— Vous n'êtes pas à blâmer pour le mal qu'ont infligé vos ancêtres. Et puis les Bretons ne sont pas aussi étroits d'esprit que vous semblez le penser. Voilà maintenant des siècles qu'ils ont embrassé la foi chrétienne, cela remonte à l'époque où les Romains occupaient leurs terres. Ils ne cherchent pas à se venger sur les générations actuelles des maux infligés par les précédentes. D'autre part, le massacre perpétré sur les moines de Bangor s'est déroulé dans le royaume de Gwynedd, au nord, et nous nous trouvons dans le royaume de Dyfed, au sud, qui est étroitement lié à Éireann. L'abbé Tryffin de Dewi Sant nous a d'ailleurs conviés à rompre le pain avec lui demain.

Eadulf ouvrit de grands yeux.

— Il nous a invités tous les deux ?

Fidelma fit la grimace.

— L'invitation m'était destinée, mais on m'a également fait comprendre que si votre état vous le permettait, vous seriez le

bienvenu. Je crois que l'abbé a des problèmes. C'est un homme affable et courtois, et je pense qu'il a besoin d'aide sans oser me l'avouer.

— Mais pourquoi les Bretons solliciteraient-ils vos services ?

— Je viens de vous expliquer que nous entretenons des relations privilégiées avec le royaume de Dyfed.

— Soyez plus précise.

À cet instant, frère Rhodri entra, portant un plateau chargé de nourriture qu'il déposa près du lit.

Eadulf jeta un regard déçu au blanc de poulet.

— Je me sens assez d'appétit pour dévorer un quartier de venaison, soupira-t-il dans la langue de Fidelma.

Frère Rhodri lui adressa un regard désapprobateur.

— Demain, vous aurez de la viande froide et du fromage, et je ne saurais trop vous conseiller de restreindre votre appétit pendant un jour ou deux.

Eadulf eut un sourire embarrassé. Il avait oublié que cet homme parlait couramment le celte d'Éireann et il s'était montré peu circonspect.

— Je vous suis très reconnaissant des soins et des conseils que vous me prodiguez, frère Rhodri.

Le visage rond du moine s'illumina d'un large sourire.

— Dieu n'a jamais voulu qu'une bouche soit privée de nourriture, dit-il en quittant la pièce. Et donc rappelez-vous qu'un conseil n'a pas force de loi.

— Revenons à ces liens auxquels vous faisiez allusion, dit Eadulf dès qu'il se retrouva seul avec son amie.

Fidelma les servit.

— D'après les scribes, il y a environ deux siècles, le chef des Déisi, Aonghus à l'épée redoutable, éborgna dans un geste de colère le haut roi Cormac Mac Art. Comme il s'agissait d'un accident, la punition fut relativement modérée. Aonghus et son clan furent bannis des riches terres du royaume de Midhe. Une partie du clan s'installa sur les terres du royaume de mon frère.

Eadulf hocha la tête en se rappelant qu'une tribu du nom de Déisi vivait au sud du royaume de Muman.

— Et les autres, que leur arriva-t-il ?

— Ils prirent la mer. Un groupe mené par Eochaid s'installa ici, sur les terres des Demetae. La valeur d'Eochaid était grande et il se retrouva à la tête du pays sans livrer une seule bataille. Depuis lors, dix rois de sa lignée se sont succédé après lui, et de nombreux nobles de cette contrée sont les descendants des Déisi. Bien des gens y parlent encore la langue d'Éireann et des religieux viennent y étudier.

Eadulf l'écoutait avec un vif intérêt, car il ignorait tout de cet épisode.

— Mais si cet abbé Tryffin est tellement désireux d'obtenir votre aide, pourquoi n'en a-t-il rien dit quand vous êtes allée le voir cet après-midi ?

Fidelma but un peu d'eau et reposa son gobelet.

— Je l'ignore. Il s'est montré cordial, s'est enquis de votre santé et de la qualité des soins dont vous avez été l'objet. Puis il s'est renseigné sur le but de notre voyage et m'a alors demandé que vous vous joigniez à moi pour partager son repas de midi. Bien entendu, dans la mesure où votre état vous le permettrait.

— Mais comment a-t-il su qui vous étiez ? Je suppose qu'il connaissait vos qualifications de dálaigh.

— Effectivement. Le système juridique des Bretons est plus ou moins similaire au nôtre. Apparemment, dès que nous avons posé le pied dans le port, la nouvelle de mon arrivée s'est répandue dans le pays. Rien de bien surprenant si l'on sait que de nombreux religieux d'Irlande viennent étudier à l'abbaye de Muine.

— Muine ?

— C'est ainsi que nous appelons Menevia. Moniu dans la langue locale.

— Ah oui, frère Rhodri me l'a déjà signalé.

Fidelma lui adressa un sourire espiègle.

— Bien que le seul nom de Fearna vous mette en rage, vous ne m'en voudrez pas de vous apprendre que le bienheureux Máedóc, fondateur de l'abbaye de Fearna, était lui aussi un disciple de Dewi Sant. Il a séjourné ici même.

Eadulf frissonna en se rappelant les événements qui avaient failli lui coûter la vie dans le sinistre monastère de Fearna.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Fidelma, l'abbé Tryffin nous connaît de réputation et sait que nous avons à plusieurs reprises réussi à résoudre de redoutables énigmes...

Eadulf se sentit heureux et reconnaissant qu'elle associe leurs deux noms.

— Et donc vous pensez qu'il désire nous consulter sur un mystère qui lui résiste ?

— Oui.

— Voilà qui est étonnant.

— Nous serons bientôt renseignés. Elle lui prit la main.

— Cher Eadulf, je suis si heureuse que vous soyez rétabli ! J'étais mortellement inquiète.

CHAPITRE III

Le lendemain, il faisait un temps superbe. Eadulf fit quelques pas dehors. La tête lui tournait un peu, comme frère Rhodri le lui avait prédit, mais le soleil et l'air vif eurent tôt fait de dissiper cette faiblesse.

Porth Clais était situé à l'embouchure d'un fleuve qui se jetait dans un bras de mer entouré de collines verdoyantes. Les quelques bateaux de pêche qui y étaient amarrés se balançaient doucement sur les flots. À flanc de coteau et sur le rivage, quelques maisons isolées étaient disséminées au milieu des genêts et de la bruyère.

Pour les myriades d'oiseaux qui tournoyaient dans le ciel, ce lieu était un paradis. Et juste au-dessous de l'endroit où se tenait Eadulf, une bande de phoques s'ébattait en une joyeuse sarabande. Tandis qu'il admirait ce cadre enchanteur, Eadulf vit un bébé phoque patauger pour se hisser avec difficulté sur un banc de sable. Soudain, un oiseau brun-roux qui planait dans le ciel se laissa tomber comme une pierre sur le crâne du petit animal. Les griffes du prédateur, qu'Eadulf identifia comme un faucon crécerelle, s'enfoncèrent dans la fourrure sans parvenir à s'assurer une prise suffisante. Il reprit de l'altitude au milieu des cris et des grondements des phoques tandis que la mère arrivait en ondulant dans les vagues, pressant son petit de la rejoindre. Le bébé phoque ensanglanté se traîna maladroitement dans la boue et parvint à se glisser dans l'eau juste avant que le faucon n'effectue une seconde plongée. Cette scène cruelle rappela à Eadulf, au cas où il l'aurait oublié, que la vie n'avait rien d'idyllique.

Il alla s'asseoir sur une souche d'arbre au bord de l'allée, offrant son visage aux rayons du soleil. Une ou deux personnes passèrent près de lui et le saluèrent. Il fit l'effort de leur répondre dans leur langue, dont il lui revenait des bribes. À l'époque où il étudiait à Tuaim Brechain, deux de ses amis qui venaient du royaume de Powys avaient tenté de la lui apprendre. Comme il avait une conscience aiguë de l'hostilité qui opposait les Bretons et son peuple, il s'était efforcé de la

réduire du mieux qu'il pouvait.

Du temps de son père, le royaume britannique d'Elmet avait été ravagé et Ceretic, son roi, assassiné tandis que la population était repoussée vers l'ouest par un chef de guerre saxon du nom de Snot. Snot avait établi sa ville ou ham sur la rive ouest du fleuve qui marquait la frontière du petit royaume. Maintenant, Snotingham⁽³⁾ était une ville saxonne florissante, et les Bretons haïssaient les Saxons qui le leur rendaient bien. La conversion des Bretons au christianisme avait creusé davantage le fossé qui séparait les deux peuples.

Les anciens avaient raconté à Eadulf qu'une soixantaine d'années auparavant, l'ecclésiastique romain Augustin, escorté de quarante moines de cette ville, s'était installé dans le royaume de Kent pour accélérer sa conversion au christianisme. Il n'avait trouvé que des missionnaires irlandais, essentiellement regroupés au nord, qui essayaient d'enseigner les Évangiles aux païens saxons en leur apprenant à lire et à écrire. À Cantorbéry, Augustin découvrit une église consacrée à saint Martin de Tours, construite par les Bretons avant qu'ils ne soient chassés par les Jutes. L'épouse franque du roi de Kent, une chrétienne, priait là avec son aumônier. Sachant que la conversion des Bretons remontait à l'occupation romaine, Augustin avait exigé de rencontrer leurs évêques sur la frontière entre les territoires qui leur restaient et ceux conquis par les Saxons.

D'après les annales, Augustin était encore imprégné de l'arrogance de la Rome impériale. Il considérait les Bretons du même oeil que les généraux des légions. Pour lui, ces gens n'étaient que des Barbares. Il avait demandé à Deniol, l'évêque de Bangor, pourquoi le clergé breton avait failli à ses devoirs en se refusant à convertir les Saxons à la foi. Deniol lui avait fait remarquer avec une ironie cinglante qu'il était difficile de prêcher l'amour et le pardon à un homme occupé à massacrer votre femme et vos enfants. Loin de se démonter, Augustin s'était écrié que si les Bretons n'acceptaient pas son autorité et celle de Rome, alors ils seraient livrés aux Saxons dont il bénirait les armées. Et quelques années plus tard, l'évêque Deniol comptait parmi le millier d'ecclésiastiques massacrés à Bangor.

Eadulf fut tiré de ses tristes réflexions par un grand Breton, vêtu de la robe de bure des religieux, qui le salua avec courtoisie et quelques paroles incompréhensibles. Eadulf lui rendit son sourire d'un air absent. Il n'avait aucun désir de se montrer hostile envers qui que ce soit, mais pourquoi donc un proverbe de son enfance lui revenait-il à l'esprit ? Il s'énonçait comme suit : Il est hasardeux de vouloir se faire un ami d'un ennemi. Mais aussitôt il se remémora un texte de saint Jacques : « D'où viennent les guerres, d'où viennent les batailles parmi vous ? N'est-ce pas précisément de vos passions, qui combattent vos membres ? Vous convoitez et ne possédez pas ? Alors vous tuez.

Vous êtes jaloux et ne pouvez obtenir ? Alors vous bataillez et vous faites la guerre⁽⁴⁾. » Cela expliquait-il le sang versé depuis que les Saxons avaient abordé aux rivages de la Bretagne, voilà deux siècles ? Il frissonna. Le Christ n'avait-il pas dit : « Je vous donne un nouveau commandement. Aimez-vous les uns les autres » ? Si la décision n'avait dépendu que de lui, il n'aurait pas hésité. Cependant, cette pensée ne l'apaisa point. Il se sentait en pays ennemi, entouré par des hommes dont il se méfiait.

Quelques heures plus tard, Fidelma vint le retrouver et lui demanda s'il se sentait suffisamment rétabli pour marcher jusqu'à l'abbaye de Dewi Sant. Il la rassura sur son état de santé. Les quelques heures qu'il avait passées au grand air lui avaient fait du bien, il n'avait plus de vertiges et à part cette tuméfaction à la tête, sensible au toucher, il se sentait un homme neuf.

L'abbaye était située à un mille au nord-est du petit port. Ils marchaient d'un bon pas sur le sentier, le long de la rivière Alun. Par ce chemin, on transportait les chargements d'or, extrait des mines d'Irlande et acheminé par mer jusqu'à Porth Clais. À l'abbaye, des orfèvres transformaient le métal précieux en objets sacrés destinés au culte. En amont de la rivière, le sentier se perdait dans la lande, mais Fidelma s'orienta avec aisance dans ces terres marécageuses. Le beau temps s'était maintenu grâce à un vent frais qui soufflait sur la campagne.

Quand l'abbaye apparut, avec ses bâtiments en pierre et en bois, Eadulf dut admettre qu'elle avait fière allure. En vérité, il n'avait jamais vu plus beau monastère, sauf à Rome.

Un des frères, qui les attendait à la porte, les conduisit sans attendre aux appartements de l'abbé Tryffin.

L'abbé se leva de son fauteuil et s'avança pour les accueillir avec chaleur dans la langue maternelle de Fidelma, qu'il parlait couramment, tout comme frère Rhodri. Il arborait la tonsure de saint Jean, adoptée par les Églises des Bretons et d'Éireann : avant du crâne rasé de près et cheveux longs à l'arrière, à la manière des anciens druides, les sages d'autrefois. L'abbé au visage émacié abordait la quarantaine, il avait des lèvres minces, un gros nez couperosé et le sourire facile. Mais les yeux sombres trahissaient un tempérament tourmenté.

Ils s'assirent devant un feu et on leur servit du vin chaud aux épices, fort apprécié d'Eadulf.

— Comment vous sentez-vous ? demanda l'abbé en se carrant sur son siège. Avez-vous surmonté les effets néfastes de ce malencontreux accident dont vous avez été la victime ?

— Je me suis très bien remis, affirma Eadulf d'un ton pénétré.

L'abbé se tourna vers Fidelma.

— Je suppose que vous êtes toujours impatiente de poursuivre votre voyage pour Cantorbéry ?

— Oui, il nous tarde de trouver un navire qui nous y conduira.

L'abbé hocha la tête d'un air absent tandis que ses doigts tambourinaient nerveusement sur le bras de son fauteuil. Quelque chose le tourmentait qu'il ne se décidait pas à énoncer.

— Cependant... commença-t-il.

— Vous aimeriez qu'on se penche sur un problème qui vous préoccupe, le coupa Fidelma.

L'abbé tressaillit et plissa les paupières d'un air méfiant.

— Je ne nierai pas que nous avons quelques soucis. Quelqu'un vous en aurait-il déjà informée ?

— Non, il suffit de vous regarder. Vous paraissez très contrarié.

L'abbé Tryffin resta un instant silencieux, se détendit et haussa les épaules.

— Vous n'avez pas tort. Je reconnais que nous sommes confrontés à une énigme peu ordinaire qui requiert les compétences d'un esprit avisé comme le vôtre.

Vexé d'être tenu à l'écart, Eadulf pinça les lèvres.

— Avant que je vous révèle la raison de nos inquiétudes, puis-je vous poser une question ? continua l'abbé.

Fidelma jeta un coup d'oeil à Eadulf et répondit avec ironie :

— Les questions ne méritent pas toujours une réponse.

Mal à l'aise, l'abbé changea de position.

— À l'évidence. Permettez-moi cependant de poursuivre. Si jamais je vous dévoilais un secret qui par bonheur susciterait votre intérêt, accepteriez-vous de prolonger votre séjour ici ?

Fidelma désigna Eadulf.

— En ce moment, mon rôle se borne à accompagner l'émissaire de l'archevêque Théodore de Cantorbéry. C'est donc à lui que vous devez adresser votre requête.

Eadulf contemplait sa timbale. Il avait séjourné à Muman pendant une année, et il venait enfin de décider de retourner à Cantorbéry. D'un autre côté, quelques jours de plus ou de moins n'importaient guère, sans compter qu'ils leur seraient nécessaires pour trouver un bateau acceptant de les prendre à son bord.

Mais quelle était donc cette énigme que l'abbé était prêt à soumettre à des étrangers ? Ses origines saxonnes ne devaient pourtant pas le rendre très fréquentable aux yeux de l'abbé. D'ailleurs, ce dernier était en train de l'examiner avec attention, sans doute pour dissimuler son impatience, car la réponse à sa requête se faisait attendre.

— Vos services seraient rémunérés, dit l'abbé, imaginant que ce type d'argument serait susceptible d'influencer Eadulf.

— Pourquoi rechercher notre aide ? Je suis persuadé que des personnes aussi qualifiées que nous ne manquent pas dans le royaume de Dyfed, lança Eadulf avec humeur.

Soudain, un vieil homme de haute taille surgit de derrière un paravent à l'autre extrémité de la pièce. Malgré son âge, il avait la prestance d'un guerrier, et ses traits gardaient l'empreinte de la beauté de sa jeunesse. Ses cheveux blancs frisés étaient retenus par un cercle d'or et ses yeux d'un bleu tirant sur le violet semblaient au premier regard privés de pupille. Il portait de fins vêtements de soie et de lin, et tout dans son attitude proclamait un haut lignage.

Fidelma se leva aussitôt de son siège et Eadulf l'imita à contrecœur.

Nerveux, l'abbé se racla la gorge.

— Vous êtes en présence de...

— Gwlyddien, roi de Dyfed, le coupa Fidelma qui s'inclina respectueusement.

Le vieux monarque s'avança vers elle avec un large sourire et lui tendit la main.

— Vous avez l'esprit vif et un oeil de lynx, Fidelma de Cashel, car je suis bien certain de ne vous avoir jamais rencontrée auparavant.

— Certes, mais le fils de Nowy n'est évoqué qu'avec le plus grand respect par les religieux de ces contrées. Votre père n'était-il pas célèbre pour l'appui qu'il a apporté à l'Église ?

— Si, mais ne me dites pas que ma réputation est d'une quelconque utilité pour me reconnaître.

Une lueur amusée brilla dans les yeux de la princesse de Muman.

— J'ai remarqué le symbole royal de Dyfed brodé sur votre cape et le sceau sur votre chevalière en or. Il ne me restait plus qu'à en tirer la déduction qui s'imposait.

Gwlyddien se claqua la cuisse en riant.

— Tout le bien que l'on dit de vous serait-il donc justifié ?

Puis il serra la main d'Eadulf, un peu interloqué par cet échange.

— Et, bien sûr, partout où va Fidelma, elle est accompagnée de son fidèle compagnon Eadulf de Seaxmund's Ham. Nos bardes racontent qu'il y a deux siècles la terre des South Folk⁽⁵⁾ d'où vous venez était le royaume des Trinovantes. Une tribu bretonne qui nous a donné un de nos plus grands rois : Cuno-belinos, le molosse de Belinos, auquel même les empereurs romains n'osaient s'affronter.

— Tempus edax rerum, grommela Eadulf, citant Ovide pour dissimuler son embarras.

Gwlyddien le considéra d'un air désapprobateur, puis il soupira et baissa la tête, comme s'il acceptait l'inéluctable.

— Vous avez raison, le temps dévore toute chose. Pourtant, Virgile ne dit-il pas que le destin trouve toujours sa voie ? Ce qui a été

peut se produire à nouveau.

Eadulf, qui savait que les Bretons n'avaient pas perdu l'espoir de rejeter un jour les Saxons à la mer, se tint coi. Gwlyddien s'était assis dans le fauteuil que l'abbé venait de quitter pour s'installer sur une chaise à côté de lui.

— Je vous en prie, lança le roi avec un geste invitant Fidelma et Eadulf à se rasseoir. Et pour en revenir à la question posée par notre ami saxon, la réponse est simple. Parmi les nombreuses histoires colportées par les voyageurs et les religieux d'Éireann qui viennent étudier à l'abbaye, on nous a rapporté maintes intrigues en tout genre que Fidelma de Cashel avait résolues. J'en ai donc parlé à l'abbé Tryffin. Voyez-vous, je crois que c'est Dieu qui vous a placée sur notre chemin afin que vous nous veniez en aide.

Une fois de plus, Eadulf constata que tous les compliments allaient à Fidelma. Quant à lui, les Bretons semblaient tout juste le tolérer.

Fidelma se renversa sur son siège.

— Mon mentor, le brehon Morann, tenait que les flatteries ne coûtent rien, même si certains les payent très cher. À quel prix estimez-vous les compliments que vous nous prodiguez, à moi et à mon compagnon ?

Gwlyddien n'était pas habitué à pareils discours et l'abbé rentra la tête dans les épaules.

— Me prendriez-vous pour un vil flatteur, Fidelma ? répliqua le souverain sans se départir de sa bonne humeur.

— Au contraire, s'empessa de rectifier la jeune femme. Voilà pourquoi je vous propose d'en venir au fait plutôt que de tourner autour du pot.

Sur une injonction du roi, l'abbé Tryffin entreprit de raconter l'affaire.

— À quelque quinze milles au nord, nous avons une abbaye, Llanpadern, qui dépend de Dewi Sant. Le terme d'abbaye est peut-être un peu trop pompeux pour la petite communauté qui y vit, mais enfin...

Gwlyddien claquait la langue d'un air agacé et l'abbé reprit aussitôt son récit.

— Un de nos moines, frère Cyngar, qui avait quitté sa communauté pour nous rejoindre, est passé par Llanpadern où il projetait de demander l'hospitalité. Hier, quand nous l'avons reçu ici, il était plongé dans un état d'agitation indescriptible. Je vous accorde qu'il est jeune et impressionnable, mais il paraîtrait que Llanpadern est complètement déserte. Il n'y a plus âme qui vive dans l'enceinte de ses murs.

Il se tut, attendant la réaction de Fidelma.

— En temps ordinaire, ce monastère compte combien de religieux ? demanda-t-elle d'un air détaché.

— C'est une communauté de vingt-sept hommes, travaillant la terre et exploitant une petite ferme qui leur permet de subvenir à leurs besoins.

Fidelma haussa les sourcils.

— Vingt-sept ? Ce chiffre a-t-il été choisi délibérément ?

L'abbé Tryffin parut surpris.

— Oubliez ma question.

Chez elle, ce nombre représentait un symbole mystique, mais ici, il n'avait à l'évidence aucune signification particulière.

— Frère Cyngar n'a fourni aucune explication pouvant justifier cet abandon ?

— Non, il était abasourdi et effrayé.

— A-t-il passé en revue les bâtiments ?

— Oui, il a découvert des chandelles allumées, le repas entamé était encore sur la table, mais cela faisait plusieurs heures que tout le monde s'était éclipse. Quelques rats circulaient dans le réfectoire. Quant aux animaux domestiques, ils s'étaient volatilisés.

Fidelma se tourna vers Gwlyddien.

— En quoi cette affaire vous intéresse-t-elle ?

Le roi cligna des paupières.

— Comment cela ?

— Vous êtes à l'évidence personnellement concerné par le destin de cette petite communauté religieuse, sinon vous confieriez l'enquête à l'abbé Tryffin. Or vous avez tenu à nous rencontrer.

— Vous avez un esprit très aiguisé, Fidelma de Cashel.

Il réfléchit un instant.

— Figurez-vous que mon fils aîné, Rhun, a décidé il y a six mois de rejoindre la communauté de Llanpadern. C'est un garçon brillant, j'avais d'autres ambitions pour lui, j'espérais qu'il me succéderait un jour, mais le destin en a décidé autrement.

— Et il a disparu avec les autres ?

— Vous avez deviné.

Il y eut un silence que rompit Fidelma.

— Avez-vous quelque idée sur ce qui s'est passé, Gwlyddien ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Non, et je ne crois pas à la sorcellerie. Ma question est donc la suivante : si on élimine les éléments surnaturels, comment expliquer que toute une communauté s'évanouisse ainsi dans la nature ?

Fidelma eut un sourire ironique.

— Quelqu'un a-t-il une réponse ?

— Certainement.

Tous les regards se tournèrent vers la voix impérieuse qui venait

de les interpellier. Un grand jeune homme aux cheveux blonds retenus par un cercle d'argent se tenait dans l'embrasure de la porte. Son beau visage aux yeux d'un bleu tirant sur le violet ressemblait de façon frappante à celui de Gwlyddien, qui le désigna d'un geste brusque.

— Cathen, mon plus jeune fils.

L'abbé Tryffin compléta les présentations.

— Nous vous écoutons, dit Fidelma.

— Êtes-vous informée de nos affaires ? lança le jeune homme en s'affalant dans un fauteuil.

— Pas vraiment, je le reconnais.

— Eh bien, au cours de la décennie qui vient de s'écouler, nous avons été régulièrement attaqués par les rois de Ceredigion, nos ambitieux voisins. Leur monarque actuel, Artglys, est un homme impitoyable. Son fils et héritier présomptif ne vaut pas mieux. Autrefois, Ceredigion était gouverné par les rois de Gwynedd, mais des conflits éclatèrent dans la dynastie régnante. Il y a une vingtaine d'années, le roi Artbodgu parvint à unifier Ceredigion qui devint indépendant. Depuis qu'Artglys, fils d'Artbodgu, est arrivé au pouvoir, il a tenté d'agrandir ses terres grâce à des incursions dans les territoires de ses voisins. Annexer Dyfed compte parmi les projets les plus chers d'Artglys.

— Quel rapport avec la disparition des moines de Llanpadern ?

— Ceredigion a déjà mené des expéditions dans le royaume de Dyfed et pris des otages.

— Selon vous, Artglys aurait fait prisonniers les membres de la communauté ?

— Je ne puis l'affirmer. Mais qu'on ait attaqué Llanpadern afin de capturer mon frère Rhun me semble fort probable.

— C'est possible, mais pas certain, intervint son père. Quand Rhun est entré en religion, il a renoncé à ses droits au trône. Alors, pourquoi se saisir de sa personne ? Pour tenter de m'affaiblir ? Mes ennemis savent que je ne suis pas homme à céder à des intimidations de ce genre. Mon serment de roi et le bien de mon peuple passent avant mes sentiments personnels. Quant au royaume de Ceredigion, il n'est pas le seul concerné par les expéditions punitives, les bateaux saxons ne se privent pas de se livrer à des raids le long de nos rivages.

— Qu'attendez-vous de nous ? enchaîna Fidelma pour masquer l'embarras d'Eadulf à la mention des attaques des Saxons. Trouver des solutions aux conflits armés n'est pas vraiment de notre ressort.

L'abbé Tryffin semblait mal à l'aise, tout comme le souverain, et peu convaincu par les arguments du prince.

— Je crois que cette affaire n'a rien à voir avec Ceredigion et l'insécurité qu'entretient Artglys à nos frontières.

Il jeta un coup d'oeil embarrassé à Cathen qui se raidit et

s'apprêtait à répondre vertement quand Fidelma le devança.

— Si Llanpadern est située au nord de Porth Clais, combien de milles la séparent de la frontière avec Ceredigion ?

— Une quinzaine.

— Et personne n'aurait remarqué une incursion sur vos terres d'une trentaine de milles, si on compte l'aller et le retour de guerriers ennemis ?

— Cette expédition a très bien pu être menée par mer. La côte n'est qu'à quelques milles de Llanpadern, insista Cathen.

L'abbé fronça les sourcils d'un air réprobateur, mais se garda bien de le contredire, ce qui n'échappa point à Fidelma.

— Qu'en pensez-vous, abbé Tryffin ?

L'abbé rassembla son courage.

— L'abbaye est située au pied des pentes ouest du Carn Gelli. Si les guerriers de Ceredigion avaient lancé un raid en passant par la mer, ils n'auraient pu s'amarrer qu'en deux endroits. Et ils auraient dû parcourir deux milles pour rejoindre le monastère, or il y a deux villages sur ce chemin. Une telle apparition aurait suscité l'affolement chez les habitants, et le père Clidro aurait été immédiatement averti de l'arrivée de nos ennemis avant qu'ils atteignent l'abbaye. Et d'après la façon dont frère Cyngar a décrit les lieux, tout dans l'édifice et ses dépendances était demeuré intact. J'imagine mal des guerriers entraînant dans l'ordre et le calme des prisonniers récalcitrants. Rien ne signalait une attaque, avec son cortège de violences, de morts et de blessés.

Cathen émit une exclamation méprisante, mais se tut quand son père le toisa.

Fidelma attendait que le roi intervienne. Comme il demeurerait muet, elle s'adressa à l'abbé.

— Dans ce cas, à quoi attribuez-vous cette disparition ?

L'abbé de Dewi Sant, visiblement gêné, regarda au loin.

— Je n'arrive pas à fournir une interprétation qui satisfasse les lois naturelles.

— Ah oui, la sorcellerie ! ricana Cathen. Ne comptez pas sur moi pour les histoires de magie, abbé Tryffin. Les forces surnaturelles ne sont que des contes pour enfants et vous êtes aussi naïf que frère Cyngar. Les forces du mal n'existent pas.

— Vous ne m'en voudrez pas de vous contredire ? déclara Fidelma d'une voix douce.

Tout le monde la fixa d'un air interloqué.

— Des lois naturelles existent qui n'ont pas encore été éclaircies et qu'on appelle le surnaturel. Les mystères de notre foi ne nous dépassent-ils pas ? Si nous reconnaissons le bien, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître le mal ?

— Dieu est l'ordonnateur de ces mystères, se défendit Cathen.

— Seriez-vous juge de ce que Dieu a ou n'a pas ordonné ?
répliqua Fidelma avec calme.

Cathen, qui s'était empourpré, ouvrit la bouche et la referma, à court d'arguments.

— Excusez-moi de vous quitter, lança-t-il soudain, mais des devoirs urgents m'appellent !

Et il quitta la pièce en claquant la porte.

Gwlyddien prit un air distant qui masquait mal son embarras.

— Je vous prie de me pardonner si j'ai contrarié le prince Cathen, s'excusa Fidelma d'un ton qui démentait ses propos.

— Mon plus jeune fils a un caractère emporté, grommela le vieux roi. Ne le prenez pas mal, ce n'est qu'un mouvement d'humeur sans conséquence.

— Je l'entendais bien ainsi. Et maintenant, après tout ce que vous m'avez conté, ces mystères commencent à m'intriguer. De toute façon, aucun navire ne se présentera avant quelques jours, alors autant occuper notre temps de façon utile.

Le visage du roi s'éclaira.

— Vous acceptez de vous charger de cette enquête ?

Fidelma jeta un coup d'oeil à Eadulf qui avait déjà compris qu'elle ne résisterait pas à une énigme aussi attrayante. Ces divergences d'opinion entre un roi, son fils et un abbé l'avaient mise en appétit : Fidelma céda à l'attraction de telles affaires comme d'autres à la boisson. Il poussa un soupir résigné, tout en espérant qu'elle ne lirait pas la jalousie et le ressentiment dans ses yeux.

— Oui, nous acceptons, déclara avec entrain Fidelma qui n'avait rien remarqué.

— Très bien, répondit le roi, visiblement soulagé. Nous subviendrons à vos dépenses et votre prix sera le nôtre. Nous vous paierons en or ou en argent, selon ce qui vous conviendra le mieux.

— Et vous devrez nous remettre un document portant votre sceau et prouvant que nous agissons sous votre autorité. En plus de nos frais, vous nous remettrez dix pièces d'or si nous réussissons dans notre entreprise, et cinq si nous échouons.

— Marché conclu.

— Maintenant, il nous faut parler au plus vite à frère Cyngar et trouver un guide qui nous conduira à Llanpadern.

Tant d'enthousiasme fatiguait Eadulf à l'avance.

— Serez-vous prêts à partir dès demain matin ? intervint l'abbé.

— N'est-ce pas un peu précipité ? se plaignit Eadulf.

— J'ai mentionné deux villages qui auraient pu donner l'alarme si des guerriers de Ceredigion avaient accosté aux rivages proches de l'abbaye, dit l'abbé d'un ton d'excuse. Or il se trouve que l'un d'eux

m'a demandé de lui envoyer un barnwr, un juge. Frère Meurig, qui occupe cette position ici, se mettra en route dès demain matin : vous pourriez l'accompagner... il vous servirait de guide.

— Excellente idée, renchérit Gwlyddien.

— Mais pourquoi ce village ? murmura Fidelma d'un ton rêveur.

— Il s'appelle Llanwnda, précisa l'abbé.

— Pourquoi a-t-il réclamé un juge ? Je suppose que ce barnwr occupe la même position qu'un dálaigh dans mon pays. Existerait-il un lien entre cette communauté qui s'est volatilisée et l'affaire qui préoccupe les habitants de Llanwnda ?

L'abbé Tryffin secoua la tête.

— Le seigneur de Pen Caer, où Llanwnda est situé, est confronté au viol et au meurtre d'une jeune fille par son ami. Elle était vierge. Un crime terrible. Le garçon a eu de la chance de n'être pas mis à mort par la population locale. Non, il n'existe aucun lien entre ces deux drames.

— Très bien, nous partirons avec frère Meurig. Cependant, un voyage de plus d'une quinzaine de milles risque de fatiguer frère Eadulf, qui n'est pas encore très solide.

— Je vous accompagne, maugréa Eadulf. Malgré mon état, je pense que mes lumières peuvent tout de même vous servir.

— On vous fournira des chevaux, s'empressa d'ajouter Gwlyddien.

— Parfait, grommela Eadulf en jetant un regard noir à Fidelma, qui ne comprenait pas sa mauvaise humeur alors qu'elle faisait tout pour organiser au mieux leur expédition.

L'abbé Tryffin se leva.

— Nous sommes en retard pour le repas de midi qui nous attend. Quand vous vous serez restaurés, nous irons chercher frère Cyngar et frère Meurig, qui se trouve lui aussi à l'abbaye.

Il s'immobilisa.

— Ah, j'oubliais. Les nobles et les religieux parlent le celte d'Éireann, ainsi que le grec, le latin et un peu d'hébreu, mais les gens du peuple ne s'expriment que dans la langue des Cymry.

— Je la parle couramment, dit Fidelma en cymraeg, inutile donc de nous fournir un interprète. Des soeurs du royaume de Gwynedd qui faisaient leur noviciat avec moi me l'ont enseignée. Même si j'ignore certains termes de loi, je devrais pouvoir me débrouiller.

Personne ne s'inquiéta des connaissances d'Eadulf en la matière, et il préféra se taire.

— Plus rien ne s'oppose à ce que vous meniez vos investigations, dit l'abbé Tryffin d'un ton satisfait. Si vous rencontrez quelque difficulté, frère Meurig vous sera d'excellent conseil.

— Et nous lui en serons très reconnaissants. Allons manger.

CHAPITRE IV

Quand ils se mirent en route, il faisait très froid. Frère Meurig passa les portes de l'abbaye de Dewi Sant, monté sur une jument grise. Il était suivi de soeur Fidelma et de frère Eadulf, qui chevauchaient deux cobs fougueux, courts sur pattes et au large poitrail. Tous trois étaient enveloppés d'épaisses capes de laine. Celle de Meurig était de la même teinte que son cheval et sa haute silhouette semblait faire corps avec sa monture.

Un homme avait été dépêché par l'abbé Tryffin à Porth Clais, pour récupérer à l'hospice les affaires de Fidelma et d'Eadulf. Cela leur avait donné le temps de questionner frère Cyngar sur sa visite à Llanpadern et de se préparer à leur départ à l'aube avec le barnwr.

Frère Cyngar, un jeune homme sérieux et observateur, ne leur avait pas appris grand-chose qu'ils ne sachent déjà, grâce au récit de l'abbé. Il leur avait longuement décrit les bâtiments abandonnés, et loin d'être accablé par ce qu'il attribuait à la sorcellerie, il trouvait tout naturel l'existence de tels maléfices.

Après leur entretien avec frère Cyngar, Fidelma et Eadulf se rendirent dans le scriptorium de l'abbaye, où ils trouvèrent frère Meurig plongé dans des livres de loi. C'était un homme de grande taille, qui dominait Fidelma d'une bonne tête. Ses cheveux gris, son visage émacié aux pommettes hautes, ses yeux enfoncés et son léger strabisme lui donnaient un air plutôt sinistre. Mais il accueillit les deux religieux avec chaleur.

Très détendu, il parla en celte d'Éireann à Fidelma, puis se tourna vers Eadulf à qui il s'adressa en saxon, car il maîtrisait plusieurs langues.

— Comment se fait-il que vous, parliez si bien le saxon ? s'étonna Eadulf.

— J'ai été plusieurs années prisonnier chez les Merciens.

Frère Meurig lui montra une cicatrice à la base du cou que dissimulait la capuche de sa robe.

— Voilà la marque du collier d'esclave saxon que l'on m'a obligé à porter. Cela se passait il y a plus de dix ans, quand Penda, un homme méchant et cruel, régnait sur ce royaume. Il était né païen et il est mort de même, au service de son dieu Odin.

— Vous vous êtes échappé ? demanda Eadulf, consterné.

— Quand Mercia fut plongé dans le chaos, après qu'Oswy de Northumbrie eut battu et tué Penda à Winwaed Field, de nombreux esclaves furent libérés, dont des prêtres chrétiens comme moi. Nous fûmes alors autorisés à rentrer chez nous.

— Et aujourd'hui, vous exercez la fonction de barnwr des cours de justice de Dyfed, conclut Fidelma.

— Nous exerçons la même profession, soeur Fidelma, répliqua frère Meurig avec un petit sourire. Un dálaigh et un barnwr ont beaucoup de points communs.

— Vos lois et celles des brehons d'Éireann sont effectivement très proches, et je suis ravie de vous avoir rencontré, car vous avez bien des choses à m'apprendre.

— Votre réputation vous a précédée et je doute que je puisse vous être d'une grande utilité, répondit frère Meurig d'un ton affable.

— Vous a-t-on raconté ce qui s'est passé à Llanpadern ? s'enquit Eadulf.

Le moine eut un bref hochement de tête.

— Oui, mais je ne suis pas chargé de cette affaire.

— Qu'en pensez-vous ?

Frère Meurig émit une exclamation méprisante.

— Il paraîtrait que le prince Cathen penche pour une expédition punitive de guerriers de Ceredigion qui auraient emmené les frères en otage. Si vous voulez mon opinion, c'est possible, mais peu probable.

— Vous voyez une autre explication logique ?

— Non, aucune.

— Mais vous ne croyez pas, comme l'abbé Tryffin, à des forces obscures qui auraient dérobé les frères à notre vue ?

Frère Meurig se mit à rire.

— Les forces obscures ont d'autres chats à fouetter que d'accomplir des tours de magie.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Fidelma.

— Aussi incroyable que cela puisse paraître, la réponse, c'est ce qui reste quand vous avez tout éliminé par des explications logiques. Et cela inclut également la magie noire.

— Si j'en crois votre réputation, les royaumes des ténèbres sont bien le dernier endroit où vous cherchez la solution de vos enquêtes, soeur Fidelma.

— Détrompez-vous, frère Meurig. Quand on explore la face cachée des hommes, les royaumes des ténèbres ont la priorité sur tout

autre lieu. Les profondeurs de notre esprit recèlent des spectres auprès desquels les entités de l'autre monde ne sont que vapeurs dissipées par le vent.

Cette réflexion amusa beaucoup frère Meurig.

— J'ai l'intention de partir dès l'aube pour Pen Caer afin d'arriver au crépuscule, annonça-t-il. Vous passerez la nuit à Llanwnda et rejoindrez Llanpadern le lendemain. C'est la solution la plus sûre.

— Serions-nous menacés ? demanda aussitôt Fidelma.

— Pen Caer est depuis peu devenu une région infestée de bandits. Même les religieux ne sont pas à l'abri de leurs attaques.

— Demain, pendant notre voyage, il faudra que vous m'en disiez davantage sur cet endroit, déclara Fidelma quand ils prirent congé du juge.

— Voici Llanwnda, le fief du seigneur de Pen Caer.

Ils avaient chevauché toute la journée à un train tranquille, s'arrêtant de temps à autre pour faire boire leurs montures et se restaurer dans une auberge. La route qu'ils avaient prise suivait la côte et la beauté des paysages était impressionnante. Ils avaient traversé des marais, des terrains accidentés avec des éboulis de roches, des terres cultivées, des vallées boisées, et longé des rivières profondément encaissées, des terres inondées et des falaises qui plongeaient à pic dans les flots.

En fin d'après-midi, le soleil avait disparu et le ciel était couvert. Il commençait à faire froid. Frère Meurig avait arrêté sa jument sur une éminence, à une croisée des chemins, où s'élevait une pierre ronde gravée d'une croix. Puis il avait signalé des bâtiments que l'on distinguait à travers les arbres, à quelques centaines de toises.

— Voici Llanwnda !

Eadulf trouva le nom de cette localité difficile à prononcer.

— « Clan-oun-da », articula-t-il à grand-peine. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Un llan est une clôture, expliqua frère Meurig, et le chef de cette contrée s'appelle Gwnda.

— « Gounda » ?

— Exactement.

— Et c'est sur cette grande colline qu'est situé le monastère de Llanpadern ? demanda Fidelma.

— Non, cette colline s'appelle Pen Caer, et elle donne son nom à la région. La communauté de Llanpadern s'est installée sur un des versants de Carn Gelli, cette élévation, plus loin, sur votre gauche...

Fidelma distingua les contours de Carn Gelli qui dominait la forêt.

— Si Gwnda ne nous accorde pas l'hospitalité, nous trouverons bien à nous loger ailleurs. Vous en profiterez pour faire parler les gens et vous renseigner sur ce qu'ils pensent des événements de

Llanpadern.

— Une approche toujours intéressante, concéda Fidelma. J'espère que nous aurons aussi le temps d'observer vos méthodes d'investigation sur l'affaire que vous êtes venu juger. Cela me donnera une excellente occasion de m'initier aux pratiques juridiques de Dyfed.

— Si cela vous amuse, vous pourrez siéger avec moi, mais, dans ce domaine, notre droit coutumier ne diffère pas beaucoup de ce que vous connaissez en Éireann.

— Qu'est-ce que cela ? les interrompit soudain Eadulf.

Des lueurs rougeoyantes étaient apparues entre les arbres entourant la ville.

— On dirait un incendie, murmura frère Meurig.

— Allons voir si nous pouvons être d'une quelconque utilité ! s'écria Fidelma en enfonçant les talons dans les flancs de son cheval.

— Attendez ! Que ferons-nous s'il s'agit de l'attaque d'une tribu barbare ? cria frère Meurig. Ne vaudrait-il pas mieux nous montrer plus circonspects ?

Mais Fidelma avait déjà filé, entraînant Eadulf dans son sillage. Frère Meurig leva les yeux au ciel et les suivit à contrecœur. Ils empruntèrent un chemin forestier tortueux et arrivèrent devant un pont qui enjambait un cours d'eau tumultueux donnant accès au bourg. Ils s'arrêtèrent.

— Cela ne ressemble pas du tout à un incendie, grommela Eadulf.

— Comme vous dites.

Au-delà du pont, sur une place carrée entourée de bâtiments, une foule s'était rassemblée face à un chêne planté au beau milieu de l'esplanade. Tous ces gens leur tournaient le dos. Les hommes, les femmes et les enfants se tenaient là, immobiles et silencieux, et chaque homme brandissait une torche, d'où la lueur rouge que l'on apercevait au loin. Puis un frisson d'impatience parcourut l'assemblée. Deux individus sortirent de l'ombre. Ils en encadraient un troisième qui se débattait, et le bruit de ses sanglots parvint jusqu'aux observateurs. Il pleurait comme un enfant et protestait tout en prenant le ciel à témoin.

Frère Meurig poussa un juron bien senti et fort peu convenable pour un religieux, puis il lança son cheval au galop, traversa le pont et fit irruption sur la place. Les gens s'écartèrent en poussant des cris de terreur. Fidelma suivit l'exemple du juge, sourde aux injonctions d'Eadulf qui tenta en vain de la retenir avant de se résigner en maugréant à la rattraper.

Quand frère Meurig s'arrêta, flanqué par ses deux compagnons, Eadulf comprit ce qui motivait sa précipitation. Le garçon traîné par ses geôliers était sur le point d'être pendu.

— Au nom du Christ, où vous croyez-vous ? hurla Meurig. Arrêtez

cette exécution immédiatement !

La foule recula, à l'exception de quelques individus qui le fixaient d'un air mauvais. Le captif s'était figé.

Un solide gaillard au visage sanguin qui brandissait une torche s'avança d'un air menaçant vers le barnwr.

Il le défiait, les jambes écartées et la main sur le manche du couteau glissé dans sa ceinture.

— Mêlez-vous de vos affaires et laissez-nous mener les nôtres !

— Il se trouve justement qu'elles me concernent de très près ! répliqua Meurig d'une voix de stentor. Que Gwnda, seigneur de Pen Caer, s'approche !

Un deuxième homme était venu rejoindre le premier. Il tenait un bâton qu'il balançait négligemment à bout de bras tout en fixant les intrus.

— Le seigneur Gwnda s'est retiré dans sa demeure, où il est probablement abîmé en prières.

Sur ces mots, il éclata d'un rire bref qui sonna comme un aboiement.

Fidelda, qui suivait attentivement cet échange, réalisa que le mot llys était l'équivalent de lios dans sa langue. Il désignait une habitation plus imposante que celle d'un chef ordinaire.

Frère Meurig considéra son interlocuteur d'un air de mépris.

— Il reste tranquillement chez lui pendant que le désordre règne dans sa ville ? Il devra répondre devant le roi du traitement indigne auquel vous soumettez un être humain sans raison valable.

L'homme au visage sanguin cligna des yeux et se tourna vers son compagnon avant de revenir à Meurig.

— Nos raisons sont parfaitement respectables. Mais qui êtes-vous pour oser menacer notre seigneur au nom de notre souverain ?

— C'est le roi qui m'envoie sur la requête du seigneur Gwnda. Je suis le barnwr de l'abbaye de Dewi Sant.

Brusquement moins sûr de son bon droit, l'interlocuteur du juge se balançait d'un pied sur l'autre d'un air interdit. Son acolyte au gourdin semblait lui aussi désarmé. Frère Meurig profita de son avantage.

— Amenez-moi ce garçon ! dit-il aux hommes qui maîtrisaient le prisonnier.

Ils hésitèrent et, ne recevant pas de contrordre de ceux qui semblaient diriger les opérations, s'avancèrent avec le captif.

Le garçon s'était un peu calmé et il reniflait, la tête basse.

— Comme il est jeune ! murmura Fidelda.

Elle s'était adressée à frère Meurig dans sa langue, mais quand l'individu au visage sanguin lui jeta un regard courroucé, elle sut qu'il avait compris.

— L'âge n'a rien à voir là-dedans, répliqua-t-il. C'est un meurtrier et il sera puni.

— Votre manière de procéder est indigne, répliqua frère Meurig.

— Ce garçon a violé et tué ma fille, ma vengeance est légitime !

— Dans notre pays, la vengeance n'est jamais légitime, et je veillerai à ce que la justice soit respectée. Comment vous appelez-vous ?

— Je suis Iorwerth, le forgeron.

— Et ce garçon, quel est son nom ?

— Idwal.

— Très bien, Iorwerth, vous allez nous mener chez le seigneur Gwnda et ces deux hommes nous accompagneront avec leur prisonnier. Assurez-vous qu'il ne lui soit fait aucun mal, sinon vous aurez à en répondre !

L'autorité qui se dégageait de frère Meurig décourageait toute contestation. Il toisa la foule qui s'était reculée, comme pour prendre ses distances avec le forgeron et ses amis.

— Quant à vous, dispersez-vous !

Puis Meurig s'adressa à celui qui tenait toujours son bâton, mais avait perdu de sa superbe :

— Vous ne vous êtes pas encore présenté, je crois.

— Je suis Iestyn, un fermier, répondit l'autre d'un air maussade.

— Eh bien, Iestyn, si vous me disiez à quel titre vous êtes impliqué dans cette affaire ?

— Je suis un ami d'Iorwerth.

— Occupez-vous que tout le monde rentre dans ses foyers sans encombre. Si jamais quelque mouvement de rébellion devait se manifester, je vous en tiendrais pour personnellement responsable. Et cela entraînerait pour vous des mesures de rétorsion tout à fait désagréables.

Puis frère Meurig fit tourner bride à son cheval et ordonna au dénommé Iorwerth de les conduire au seigneur du pays. L'homme hésita, haussa les épaules et obtempéra, suivi du juge, de l'accusé et de ses deux gardiens. Eadulf, qui fermait la marche avec Fidelma, jeta un regard ironique à sa compagne.

— Il semblerait que frère Meurig ait davantage d'autorité que je ne l'imaginai au premier abord, murmura-t-il.

— N'est-ce pas la première qualité d'un barnwr ? répliqua-t-elle d'un ton taquin.

La procession s'engagea sur un chemin qui serpentait entre les maisons et arriva bientôt en lisière d'un vaste enclos comprenant des granges, des dépendances et un édifice que sa hauteur et ses proportions désignaient comme la demeure de Gwnda. Deux jeunes gens se tenaient devant la porte. En les voyant arriver, la surprise se

peignit sur leurs visages. L'un d'eux s'avança droit sur Iorwerth.

— Que se passe-t-il ?

— Nous avons été interrompus par le barnwr, dit l'autre en désignant Meurig d'un geste du menton.

— Où est votre maître ? demanda le moine.

Le jeune homme jeta un coup d'oeil en direction de l'édifice tandis que son compagnon s'enfuyait en courant. Le premier le rappela à grands cris.

— Vous êtes prié de ramener ici votre seigneur au plus vite ! tonna Meurig. Et gare à vous s'il a été blessé ou privé de liberté !

L'homme frappait déjà à toute force à la porte qui s'ouvrit aussitôt, et il se glissa à l'intérieur.

Un instant plus tard, un homme robuste à la barbe noire apparut sur le seuil. Il brandissait une épée.

— Qu'est-ce que cela signifie ? beugla-t-il. Je suis Gwnda et j'exige des explications.

Depuis sa selle, frère Meurig se pencha vers lui.

— Êtes-vous Gwnda, le seigneur de Pen Caer ?

— C'est bien moi, répondit l'autre.

Il abaissa son arme en voyant la robe de religieux de son interlocuteur.

— Je suis frère Meurig, barnwr de l'abbaye de Dewi Sant, et je me suis déplacé sur votre requête. Permettez-moi de vous présenter mes compagnons, soeur Fidelma et frère Eadulf, qui ont été chargés d'une mission par Gwlyddien de Dyfed. Ils voyagent sous sa protection.

Gwnda leur jeta un regard inquisiteur, puis, avisant Iorwerth et les jeunes gens qui encadraient le garçon, il s'appuya à son épée dont la pointe reposait sur la marche devant lui. Bien qu'il se fût calmé, son attitude n'avait rien de très amical.

— Je regrette de ne pas vous accueillir dans des circonstances plus plaisantes, lança-t-il.

Meurig sauta de son cheval.

— Peu importe la tristesse des circonstances. Vous devriez plutôt vous ouvrir à nous de ce qui vous afflige.

Gwnda se tourna vers Iorwerth.

— Es-tu revenu à la raison ?

— Il ne s'agissait en rien d'une rébellion, protesta le forgeron. Je voulais juste que justice soit faite.

— Tu étais animé par la vengeance et tu t'es bel et bien révolté contre ton seigneur. Cependant, j'accepte de te pardonner et mettrai cet égarement sur le compte de la douleur. Rentre chez toi, nous discuterons plus tard des réparations que tu me dois.

Il y eut un silence et Gwnda se tourna vers frère Meurig.

— Avec votre permission, naturellement.

— Vous êtes un homme au jugement mesuré, dit Meurig. Et je n'oppose aucune objection à votre proposition. Maintenant que vous vous êtes expliqués, je suggère que ces deux-là emmènent l'accusé dans un endroit sûr en attendant que je l'interroge.

— Enfermez Idwal dans mes écuries ! ordonna Gwnda d'une voix dure. Ensuite, vous vous chargerez des chevaux de nos invités et veillerez à ce qu'ils soient bien traités.

Il adressa un sourire contraint aux religieux.

— Entrez, mes amis, que je vous expose de mon mieux les chagrins qui nous tourmentent.

— Seigneur Gwnda... balbutia l'un des deux jeunes gens, l'air penaud.

— Eh bien ?

— Serons-nous punis ?

Gwnda désigna frère Meurig.

— Vous aurez tout loisir de lui présenter votre défense. C'est au barnwr ici présent de juger cette affaire et ses conséquences.

— Mais c'est Iorwerth qui nous a dit que... qu'on devait se ranger à ses raisons parce qu'elles étaient justes. Tout le monde était d'accord.

— Tout le monde ? ironisa Gwnda. Assez, vous vous justifierez plus tard. Et maintenant filez avant que je ne me fâche.

Ils s'éloignèrent, la tête basse, entraînant le prisonnier à leur suite tandis que Meurig, Fidelma et Eadulf accrochaient les rênes de leurs montures à un piquet non loin de là. Puis Gwnda les fit pénétrer dans la pièce principale de sa demeure où ils trouvèrent des femmes serrées craintivement les unes contre les autres.

— Ne craignez rien, lança Gwnda en raccrochant son épée. Ce n'est que le barnwr et ses compagnons qui arrivent tout droit de la cour de Gwlyddien.

Une ravissante brune d'environ dix-sept ans s'avança vers eux, l'air anxieux.

— Ma fille Elen, annonça Gwnda.

— Idwal est-il en sécurité ? demanda aussitôt la jeune fille à Meurig.

— Oui. Vous êtes une de ses amies ?

Gwnda poussa un grognement scandalisé.

— Ma fille ne fréquente pas ce garçon !

Frère Meurig ne fit aucun commentaire, mais haussa les sourcils d'un air interrogateur.

— J'étais une amie de Mair, balbutia la jeune fille en rougissant. Et nous connaissons tous Idwal.

— Tu ne pleures pas assez sur le triste destin de Mair et tu ne te soucies pas suffisamment de la justice qui doit lui être rendue,

grommela Gwnda. Et maintenant laissez-nous, nous devons discuter d'un certain nombre de problèmes en privé.

Il se redressa.

— Buddog ! Où est Buddog ?

Une très belle femme blonde d'une quarantaine d'années s'approcha.

— Apporte de quoi nous désaltérer ! lança Gwnda sur le ton peu amène d'un maître à sa servante.

Buddog lui jeta un regard haineux que seule Fidelma remarqua, car Gwnda était occupé à avancer un siège confortable à frère Meurig. Quand il vit que Buddog était restée figée sur place, il s'énerva.

— Nos invités vont-ils attendre ton bon plaisir jusqu'à demain ?

Buddog baissa les yeux et s'éloigna sans un mot.

Fidelma la vit passer devant Elen. Les deux femmes échangèrent un regard exaspéré avant de sortir et Elen referma la porte derrière elle. Fidelma, intriguée par ce drame feutré, flairait des tensions et des mystères qui l'attiraient comme un aimant.

Elle rejoignit Eadulf et frère Meurig, déjà installés auprès d'un grand feu qui ronflait dans la cheminée. Une des servantes – Buddog avait disparu – entra avec une cruche d'hydromel et les servit dans des gobelets.

— Nous nous félicitons d'être arrivés juste à temps, dit Fidelma en buvant une gorgée du liquide au goût de miel. Vous étiez apparemment prisonnier de vos gens.

Gwnda hocha la tête.

— Il s'agissait d'une sédition, rien de moins. Je comprends cependant les raisons de certaines des personnes impliquées. Devant l'horreur du crime auquel nous avons été confrontés, les passions s'exacerbent et les réactions sont imprévisibles.

Frère Meurig l'observait, le visage grave.

— Votre indulgence vous honore, Gwnda. Voilà pourtant une affaire sérieuse. Que s'est-il passé ?

Gwnda eut un geste désinvolte de la main, plutôt surprenant dans de telles circonstances.

— Mes vassaux ont été assez stupides et inconséquents pour m'emprisonner ici avec les membres de ma famille et de ma maison. Puis ils se sont saisis du garçon dans l'intention de l'exécuter.

— C'est insensé ! Ils vous ont retenu ici avec votre famille et ont arraché ce jeune homme à votre protection ? Voilà un outrage peu ordinaire ! Jamais je n'avais entendu parler de tels agissements.

Le seigneur de Pen Caer eut un sourire ironique.

— Dans ce cas, je serai honoré qu'ils soient rapportés dans les chroniques d'un de nos historiens. Iorwerth, qui a pris la tête de cette lamentable opération, était le père de Mair, la jeune fille violée et

assassinée par Idwal. On en déduira aisément qu'il était inspiré par un esprit de vengeance assez légitime, d'où mon refus de le sanctionner avec trop de sévérité.

— Vous êtes décidément très charitable, fit observer frère Meurig sur un ton de reproche.

— Auriez-vous déjà conclu à la culpabilité de ce garçon ? intervint Fidelma. Mais alors, dans ce cas, quel besoin aviez-vous de convoquer un barnwr ?

Gwnda abaissa sur elle un regard plein de condescendances.

— Considérant que vous êtes une étrangère dans ce pays, je serai très heureux de vous initier plus tard à nos codes juridiques. La loi est une affaire compliquée, ma soeur.

Meurig toussota d'un air faussement embarrassé.

— Fidelma est la soeur du roi de Cashel, seigneur Gwnda, et aussi un dálaigh qui occupe le même rang que moi à Muman. Le roi Gwlyddien s'est adressé à elle pour percer le mystère des moines disparus à Llanpadern.

— Ah, dit Gwnda qui rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Fidelma profita de son avantage :

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question.

— J'ai envoyé chercher le barnwr, dit le seigneur de Pen Caer après quelques instants, parce que j'estime que l'on doit toujours suivre les préceptes de la loi. Mais si vous voulez connaître le fond de ma pensée, oui, je pense que ce garçon est coupable.

Une femme arriva, portant un plateau avec des plats variés, et Gwnda invita ses hôtes à s'asseoir autour de la table. Ils se servirent de tranches de viande, de fromages, brioches et galettes d'avoine tandis qu'on remplissait leurs gobelets d'hydromel.

La conversation allait bon train et Fidelma demanda à Eadulf s'il parvenait à suivre. Eadulf répondit par l'affirmative tout en précisant que des détails lui échappaient et qu'il se sentait trop peu sûr de lui pour prendre une part active aux échanges.

— Donc vous avez été choisie pour résoudre l'énigme de cette communauté qui s'est volatilisée ? dit Gwnda à Fidelma.

— On vous a déjà informé de cette incroyable disparition ? s'enquit frère Meurig.

— Llanpadern n'est qu'à deux milles d'ici et un de nos bergers nous a appris la nouvelle. De notre côté, nous n'avons rien vu ni rien entendu qui puisse nous laisser soupçonner les motifs de pareille mésaventure.

Il réfléchit un instant.

— En réalité, c'est Idwal qui en arrivant en ville a dit à une de mes servantes que les moines étaient partis sans laisser de trace. Cela s'est passé le matin même où Mair a été violée et étranglée.

— Avez-vous envoyé quelqu'un au monastère qui aurait pu confirmer le récit d'Idwal ?

Gwnda secoua la tête.

— Le temps que ma servante Buddog me rapporte ce que ce garçon lui avait conté, Mair était morte et Idwal en prison. Du coup, la disparition des moines est passée au second plan et mon premier souci a été d'envoyer chercher un juge à Dewi Sant. Ce matin, quand on m'a rappelé les événements de Llanpadern, il était trop tard.

— Trop tard dans quel sens ? s'étonna Fidelma.

— Vous n'avez pas été informée des dernières nouvelles ? s'écria Gwnda. Le jeune Dewi, fils de Goff le forgeron de Llanferran, est venu nous trouver tôt ce matin. La communauté a été emmenée de force par des pirates : des corps ont été exposés sur le rivage non loin d'ici. Ceux des moines qui ont probablement été tués alors qu'ils cherchaient à s'enfuir.

Cette déclaration fut suivie d'un silence pesant.

— Frère Rhun comptait-il parmi les victimes ? demanda frère Meurig d'une voix lasse.

— Je l'ignore. Le jeune Dewi nous a annoncé que les habitants de Llanferran avaient aussitôt enterré les cadavres. Si frère Rhun était parmi eux, je suis certain que nous aurions été prévenus.

— Et ce Dewi de Llanferran a-t-il identifié d'où venaient les assaillants ? demanda Fidelma.

— Bien sûr. C'étaient des Saxons.

CHAPITRE V

Dans le silence qui suivit, Eadulf changea de position d'un air gêné tout en évitant le regard de Fidelma.

— Ce Dewi est-il un témoin fiable ?

Gwnda hocha la tête.

— Son père, Goff, est un homme respecté. Si vous voulez avoir confirmation de cette histoire, il suffit de se rendre à sa forge située tout près d'ici, à Llanferran.

— Vous aviez beaucoup de contacts avec la communauté de Llanpadern ?

— Pas vraiment. Je connaissais le père Clidro, un saint homme, charitable et érudit. Mais nous ne faisons pas beaucoup de commerce avec les frères.

— Donc c'est Idwal qui vous a le premier annoncé la nouvelle, dit Fidelma. Cela s'est passé il y a deux jours, je ne me trompe pas ?

— Vous avez été bien renseignée. C'est ma servante Buddog qui a été prévenue par Idwal de la disparition de la communauté.

— Il faut que je m'entretienne avec Idwal, son témoignage est essentiel.

— Peut-on le considérer comme un témoin fiable ? fit observer Gwnda d'un ton sarcastique.

Fidelma le fixa avec attention.

— Et sur quoi repose votre jugement ? Sur l'affaire dans laquelle il est impliqué ?

— Pas du tout. Mais Idwal a affirmé que la communauté s'était évanouie dans la nature comme de la fumée emportée par le vent. Il n'a repéré aucun signe de violence. Or si l'on en croit Dewi et si les Saxons ont attaqué Llanpadern, ils ont certainement dû laisser des traces de leur passage.

Fidelma s'abstint de signaler que le compte rendu d'Idwal recoupait celui de frère Cyngar.

— Cela vous surprend-il qu'Idwal ait rendu visite aux moines de

Llanpadarn ce matin-là ?

— Non, Idwal est un berger itinérant qui court les collines.

— Excusez-moi d'insister. Vous êtes certain qu'il a annoncé la nouvelle le matin même où il était supposé violer et tuer la jeune fille ? intervint Eadulf qui prenait la parole pour la première fois.

Il s'exprimait avec un fort accent et sa grammaire était approximative, mais il se faisait très bien comprendre. Gwnda se tourna vers lui avec un mouvement de surprise.

— Et moi qui croyais que vous n'entendiez goutte à nos discours, Saxon !

— Frère Eadulf, mon ami fidèle, est un émissaire de l'archevêque de Cantorbéry, précisa Fidelma. Il parle plusieurs langues.

Gwnda fit la grimace.

— J'ai entendu dire qu'on avait nommé un nouvel archevêque chez les Jutes de Cantorbéry. Un Grec, si ma mémoire est bonne.

— Finissons-en avec nos investigations, seigneur Gwnda, après il sera toujours temps de bavarder. Vous n'avez pas répondu à la question de frère Eadulf.

Gwnda haussa les épaules.

— Oui, cela s'est passé le matin où Idwal a violé et tué Mair.

— Une coïncidence ?

— Que voulez-vous que ce soit d'autre, ami saxon ?

Frère Meurig s'éclaircit bruyamment la voix.

— Demain, nous aurons tout loisir de nous pencher sur les mystères de Llanpadarn. En attendant, j'aimerais recueillir davantage d'informations sur le meurtre. Gwnda, voudriez-vous être assez aimable pour nous retracer cet épisode tel que vous l'avez vécu ?

— Comment cela ?

— Je veux que vous exposiez les faits. Et pour commencer, qui a été assassiné ?

Gwnda se renversa sur sa chaise et croisa les mains sur ses genoux.

— Mair était la fille unique d'Iorwerth, notre forgeron, dont l'épouse est morte il y a plusieurs années de cela. Vous imaginez son chagrin, une jeune vierge âgée d'à peine seize ans...

Frère Meurig claqua la langue et se tourna vers Fidelma.

— Je crois me souvenir que nous partageons le même système de prix de l'honneur qu'en Éireann. Celui d'une jeune fille, que nous appelons le sarhaed, est élevé. Une part en revient au souverain, qui se porte garant de la sécurité d'une vierge. On appelle cela le nawdd.

Fidelma hochla la tête.

— Et nous le snánud. La protection du roi. Toutes les vierges du royaume en bénéficient. Si on les violente, cela entraîne automatiquement des compensations matérielles pour les deux parties.

— Venons-en aux circonstances du meurtre, proposa frère Meurig.

— On avait remarqué, poursuivit Gwnda, qu'Idwal recherchait la compagnie de Mair plus qu'il n'est séant vu les circonstances.

— À quelles circonstances faites-vous allusion ? lui demanda Fidelma.

— Idwal n'est qu'un berger itinérant, un bâtard dont on ne connaît ni le père ni la mère, ce qui le place au rang le plus bas dans notre société. Iorwerth lui avait interdit de fréquenter sa fille, il avait averti Mair qu'elle devait éviter la compagnie de ce garçon.

— Lui a-t-elle obéi ?

Gwnda parut surpris qu'on lui pose une question pareille.

— Mair était une fille docile qui connaissait ses devoirs. Et en tant que fille unique d'un forgeron, elle pouvait espérer bien mieux qu'une union avec Idwal. D'ailleurs, je crois qu'Iorwerth avait l'intention de la marier à Madog, le forgeron de Carn Slani.

La jeune femme se tourna vers frère Meurig.

— Je suppose que nous partageons les mêmes règles en ce qui concerne les apports dotaux ?

— Oui, le meurtrier est tenu de payer le sarhaed à la famille de la victime, c'est-à-dire à Iorwerth. Puis il doit s'acquitter de l'amob envers le seigneur de Pen Caer, et de la dirwy tais envers le roi Gwlyddien. L'une dans l'autre, ces compensations s'élèvent à une forte somme.

— Qu'un berger itinérant est bien incapable de payer, je suppose ? intervint Eadulf.

Gwnda leva les bras au ciel.

— Où voulez-vous qu'il aille chercher l'argent ? Cela explique la colère d'Iorwerth.

— Serait-ce la seule raison de sa fureur ? demanda Fidelma d'un air innocent.

— Non, bien sûr, mais cela n'a rien arrangé. En persuadant ses complices de m'emprisonner dans ma demeure afin de se saisir du garçon, il en est même venu à oublier ses devoirs envers moi. Et quand vous êtes arrivés, ils étaient sur le point d'exécuter Idwal.

— Un comportement barbare et contraire à notre code pénal, fit remarquer Meurig.

— Mais assez satisfaisant pour un homme qui a été profondément blessé et n'entrevoit aucune autre manière d'exercer sa vengeance, soupira Gwnda.

Fidelma fronça les sourcils.

— Ne me dites pas que vous l'approuvez !

Gwnda grimaça un sourire.

— Naturellement, je préfère que l'on respecte la loi, mais je comprends ses motivations. Voilà pourquoi, pour ma part, je n'exige

aucun châtement pour ses fautes.

— Il s'agit pourtant d'une grave offense et qui ne connaît pas de précédent, rappela frère Meurig.

— Sans compter que les circonstances du meurtre n'ont toujours pas été éclaircies, fit remarquer Eadulf pour tenter de ramener la conversation à son premier objet.

Frère Meurig lui adressa un regard agacé, puis se reprit.

— Vous avez raison. De telles arguties juridiques sont prématurées. Gwnda, je propose que nous en venions au meurtre proprement dit.

Le seigneur de Pen Caer se frotta l'arête du nez, comme pour mieux se concentrer.

— Cela se résume à peu de chose. Il y a deux jours, Idwal est venu ici à l'aube, et il a raconté à Buddog que la communauté avait quitté Llanpadern. Au même moment, Iorwerth envoyait Mair faire une course chez son cousin, à Cilau. Une heure plus tard, Iestyn arrivait à la forge d'Iorwerth et lui rapportait qu'il avait vu Mair et Idwal qui se disputaient sur le chemin forestier. Comme il savait qu'Iorwerth avait interdit aux deux jeunes gens de se fréquenter, il avait décidé de prévenir son ami.

— Pourquoi Iestyn n'est-il pas intervenu dans cette querelle dont il avait été le témoin ? s'étonna Meurig.

— Il faudra que vous le lui demandiez vous-même.

— Et alors, que s'est-il passé ?

— Iorwerth fut saisi d'une grande colère. Lui, Iestyn et quelques autres se mirent en route pour la forêt en se jurant de flanquer une telle raclée à Idwal qu'il n'importunerait plus jamais une autre jeune fille de toute sa vie.

— En quoi l'importunait-il ? s'étonna Fidelma. Iestyn rapporte avoir été le témoin d'une querelle. Comment Iorwerth en vient-il à interpréter cela comme une agression contre Mair ?

— Encore une fois, je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit, à vous de procéder à des interrogatoires plus poussés.

— Quand avez-vous été informé qu'Iorwerth et ses amis étaient partis en quête d'Idwal ? demanda frère Meurig.

— Par hasard. Ce matin-là, alors que je me trouvais dans la forêt, je suis tombé sur Idwal qui se tenait auprès du corps de Mair. Il ne m'avait pas remarqué, mais j'ai tout de suite compris ce qui s'était passé : le garçon serrait encore les poings et criait le nom de Mair d'une voix entrecoupée.

« En entendant Iorwerth, Iestyn et leurs compagnons, je me rapprochai d'Idwal qui s'enfuit en courant dans ma direction. Quand il passa à ma portée -je m'étais caché derrière un arbre - je le frappai sur la nuque avec mon bâton et il tomba. C'est alors que ses

poursuivants le rejoignirent. Devant l'horrible scène, preuve de son forfait, qui s'offrait à leurs yeux, ils voulurent le tuer sur-le-champ. Je dus user de toute ma force de persuasion pour les convaincre qu'il était nécessaire de faire mander un juge.

— Une précision, intervint frère Meurig. Affirmez-vous que vous avez surpris le garçon sur le fait pendant qu'il...

Fidelma s'éclaircit la voix et était sur le point d'aider le barnwr à formuler sa question quand Gwnda la devança.

— J'ai vu le garçon debout près de Mair. C'est tout. Mais il ne fallait pas être grand clerc pour reconstituer le drame.

— Dans mon pays, la prise en compte des indices est commandée par des lois extrêmement précises. Vous ne pouvez jurer que de ce que vous avez vu, dit Fidelma.

— C'est la même chose pour nous, renchérit frère Meurig. Les opinions ou les interprétations des témoins ne constituent pas des preuves. Et Gwnda le sait très bien. Comment cette jeune fille a-t-elle été tuée ?

— Elle a été étranglée après avoir été violée. Elisse, notre apothicaire qui a examiné le corps, affirme qu'on a exercé une forte pression sur le cou qui portait des marques bleuâtres. Mair est morte asphyxiée.

— Comment l'apothicaire en est-il venu à la conclusion que cette jeune fille était vierge et qu'elle avait été violée avant sa mort ?

La question avait été posée par Fidelma.

— Euh... il y avait une grande quantité de sang sur ses vêtements à un endroit bien précis.

— Le corps était-il encore chaud ? demanda Eadulf qui, de crainte de faire des fautes, réduisait ses phrases à leur plus simple expression.

Gwnda parut interloqué.

— Frère Eadulf aimerait savoir si vous avez examiné le corps, interpréta Meurig.

— Non, je ne l'ai pas touché. Mais elle avait cessé de vivre, cela sautait aux yeux.

— Du coup, nous ignorons à combien de temps remontait son décès, dit Fidelma qui comprenait où Eadulf voulait en venir.

— Le garçon se tenait encore auprès d'elle, donc il venait de commettre l'acte qui lui fut fatal.

— Cela n'est pas aussi évident pour nous, soupira Fidelma. Idwal est-il passé aux aveux ?

— Bien sûr que non !

— Comment cela ?

— Personne n'admet de son plein gré avoir commis un meurtre.

— Donc il a tout nié en bloc ? conclut Meurig, visiblement contrarié.

— Oui.

— Et rien n'a pu l'amener à changer son récit ? s'obstina Fidelma.

— Rien.

Eadulf prit le relais.

— A-t-il fourni des explications ?

Gwnda demeura silencieux.

— Lui a-t-on demandé de donner sa version des faits ? insista Meurig, de plus en plus maussade.

— Non, répondit Gwnda, gêné devant l'attitude réprobatrice des religieux. Je ne suis pas juriste.

Après un court silence, Fidelma reprit l'interrogatoire :

— Il est regrettable que vous n'ayez pas touché le corps. Cela nous aurait apporté de précieuses indications.

Gwnda eut un rire bref.

— Oui, sur la culpabilité d'Idwal.

— Si elle avait été prouvée, cette affaire serait déjà close, répliqua Fidelma d'un ton cassant.

Frère Meurig se frotta le menton.

— Tout le monde a condamné ce garçon sans même lui laisser le loisir de s'exprimer. Pour quelle raison aurait-il assassiné cette jeune fille ? Avait-il un mobile, au moins ?

— Voilà qui n'est pas difficile à deviner. Mair ayant rejeté ses avances, il l'a violée dans un élan de passion incontrôlable, puis, devant l'énormité de son crime, il l'a tuée. Cela me semble évident.

— Sommes-nous certains que Mair, la jeune fille docile que vous nous avez décrite, ait rejeté les avances d'Idwal, si tant est qu'il l'ait courtisée ?

Gwnda fixa Fidelma d'un air furibond.

— Vous ne serez pas la bienvenue dans cette communauté si vous accusez une disparue qui n'est plus là pour se défendre.

— Que vous interprétiez mes propos de façon aussi désobligeante me désole, Gwnda de Pen Caer. Je ne suis pas ici pour des bavardages frivoles et l'enquête de frère Meurig n'a pas d'autre but que de cerner la vérité. Les questions, même déplaisantes, appellent des réponses. Celui qui s'y soustrait ne fait que démontrer sa mauvaise volonté et n'en sort pas grandi.

Frère Meurig se leva de son siège en secouant tristement la tête.

— Sur ce point, soeur Fidelma a toute mon approbation et je me félicite que nous soyons arrivés ici à temps pour ramener cette affaire dans la voie de la légalité. D'autre part, un entretien avec Idwal me semble indispensable. En attendant, il se fait tard et nous devons trouver un logement pour la nuit.

— Ce ne sera pas nécessaire, vous êtes les bienvenus dans ma demeure, protesta aussitôt Gwnda, qui était revenu à un ton affable en

constatant que Meurig soutenait Fidelma.

— Nous acceptons volontiers votre hospitalité, dit Meurig.

— Je n'ai plus d'épouse et ma fille est encore trop jeune pour diriger cette maison, mais Buddog est là pour satisfaire à vos exigences. S'il vous manque quoi que ce soit, adressez-vous à elle. Quant à moi, il faut que j'aie à parler à Iorwerth de la disgrâce qu'il a amenée sur Pen Caer.

— Nous aimerions interroger Idwal avant que vous vous retiriez, intervint Fidelma.

— Il fait déjà nuit noire, mais, si vous le désirez, Buddog vous conduira aux écuries, où il est détenu.

CHAPITRE VI

Buddog les retrouva sur le porche. Elle leva sa lanterne et les conduisit aux écuries plongées dans la pénombre. Les mains rouges et calleuses de Buddog juraient avec sa beauté, songea Fidelma, et son attitude à leur égard était plutôt réservée. La tête droite et l'air hautain, elle ne s'adressait jamais à eux et ne leur répondait que par monosyllabes.

— Cela fait longtemps que vous dirigez cette maison, Buddog ? demanda Fidelma d'un ton léger.

— Si on veut.

— Quelques semaines ? s'enquit Fidelma d'un ton ironique, car elle détestait les esquives.

La servante pinça les lèvres.

— Je travaille ici depuis une vingtaine d'années.

— Donc vous êtes arrivée ici quand vous étiez jeune fille ?

— Oui, en tant qu'otage. Je suis originaire du royaume de Ceredigion.

Buddog s'arrêta, posa la main sur le loquet de la porte des écuries et se tourna vers le barnwr.

— Gardez cette lampe, mon frère, moi je retrouverai mon chemin dans l'obscurité. J'ai l'habitude.

Puis, après un temps d'hésitation, elle ajouta d'une voix vibrante d'émotion contenue :

— J'ignore si ce garçon a tué Mair mais si c'est vrai, alors elle l'avait bien mérité.

Sur ces paroles pour le moins inattendues, elle disparut dans la nuit, laissant le trio de religieux interloqué.

Ce fut Fidelma qui brisa le silence.

— Il semblerait, frère Meurig, que vous soyez maintenant dans l'obligation de demander à Buddog de justifier ses propos.

— Sans aucun doute, soupira Meurig. Elle s'est montrée très véhémente.

Idwal était enchaîné dans une stalle vide. En les voyant entrer, il frémit et recula comme un animal effarouché. Ses mains étaient liées derrière son dos et sa cheville droite entravée. Fidelma fronça les sourcils.

— Était-il vraiment nécessaire de le traiter de la sorte ?

Frère Meurig n'était pas d'avis de le libérer de ses liens :

— Si ce garçon est un meurtrier, alors il faut l'empêcher de nuire davantage.

— Et s'il est innocent ?

— Pour l'instant, les événements ne plaident pas en sa faveur, répliqua Meurig, contrarié que sa décision soit contestée.

— Jusqu'à présent, nous n'avons qu'un seul son de cloche, insista la jeune femme.

— Très bien, concéda Meurig qui était pressé d'en finir, car il commençait à sentir les effets de la fatigue. J'en toucherai deux mots à Gwnda dès que nous en aurons terminé.

Il fit deux pas vers Idwal qui poussa un cri de bête traquée et détourna le visage, comme s'il craignait d'être frappé.

Fidelma posa la main sur le bras de Meurig.

— Avec votre permission, je préférerais mener cet entretien. J'ai conscience de n'être ici qu'une observatrice, et je vous prie de m'excuser de mettre une fois de plus votre générosité à contribution, mais je crois que ce garçon sera plus en confiance avec moi.

Si frère Meurig estimait que Fidelma empiétait sur ses prérogatives, il n'en montra rien, car c'était un homme intelligent. Il était lui aussi d'avis qu'une femme avait de meilleures chances d'obtenir des résultats avec le prisonnier terrorisé. Il fit donc signe à Fidelma de procéder comme elle l'entendait et alla s'asseoir sur une balle de foin, un peu à l'écart. Eadulf l'imita. Quant à Fidelma, elle s'empara d'un tabouret utilisé pour la traite des vaches, qu'on entendait meugler juste à côté, et alla s'asseoir auprès du jeune garçon.

— Vous vous appelez Idwal, c'est bien ça ? lui dit-elle d'une voix douce.

Le garçon la fixait avec de grands yeux et Fidelma comprit assez vite qu'il n'était pas très vif et peut-être même un peu retardé.

— Je ne te veux aucun mal, Idwal. Je veux juste te poser quelques questions.

Le garçon scruta son visage.

— Ils m'ont battu, murmura-t-il. Et ils ont essayé de me tuer.

— Je ne suis pas comme eux.

— Et vous n'appartenez pas à notre clan.

— Non, je suis une Gwyddel.

Elle avait utilisé le mot qui désignait une Irlandaise dans la

langue des Cymry.

Idwal jeta un coup d'oeil à Meurig et à Eadulf.

— Frère Meurig est le barnwr désigné pour te juger, expliqua Fidelma. Il m'a chargée de te poser quelques questions qui nous permettront de te venir en aide. Quant à mon compagnon, frère Eadulf, il partage les mêmes sentiments que le barnwr et moi à ton égard.

Idwal poussa un gémissement et se mit à pleurer.

— Iorwerth et les autres... ils étaient furieux et avaient décidé de me pendre.

— Leur colère n'excuse pas leur geste et d'ailleurs, c'est nous qui les avons empêchés de mettre leur projet à exécution. Tu t'en souviens sûrement ?

— Oui.

— Très bien. Ils prétendent que tu as violé et tué une jeune fille du nom de Mair.

Idwal secoua la tête avec violence.

— C'est faux ! J'aimais Mair, j'aurais fait n'importe quoi pour elle.

— Son père, Iorwerth, t'avait interdit de l'approcher.

Le garçon baissa la tête.

— C'est vrai. Il ne m'aime pas. À Llanwnda, personne ne m'aime, déclara-t-il sur le ton d'une simple constatation.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je suis pauvre, je suppose. Je n'ai jamais connu mes parents et ils pensent que je suis idiot.

— Mais tu es né sur cette terre ?

Dans la société d'où Fidelma était issue, la communauté prenait soin de ses membres les plus faibles. Et il était rare qu'on leur manifeste de l'hostilité.

— J'ignore où je suis né. J'ai été élevé dans la maison de Iolo le berger, à Garn Fechan. Iolo n'était pas mon père et il n'a jamais voulu me révéler mon identité. Quand il a été tué, son frère Iestyn m'a jeté dehors et j'ai dû me débrouiller tout seul.

— Iestyn ? intervint Eadulf.

Fidelma lui adressa un regard appuyé pour lui intimer l'ordre de se taire.

— Ce Iestyn appartenait-il au groupe qui avait l'intention de te punir ? reprit-elle.

Idwal hocha la tête.

— Iestyn m'a toujours détesté.

— Et comment son frère Iolo est-il mort ?

— Les pirates.

— D'où venaient-ils ?

Idwal haussa les épaules.

— Bien. Raconte-moi ce qui s'est passé entre toi et Mair. Pourquoi t'a-t-on accusé de l'avoir tuée ?

— Mair ne me méprisait pas comme les autres. Elle était toujours gentille.

— Et tu l'aimais ?

— Bien sûr.

— De quelle façon ?

Le garçon la fixa d'un air étonné.

— Eh bien, elle était mon amie.

— Rien d'autre ?

— Que voulez-vous qu'il y ait eu d'autre ? demanda le garçon en toute ingénuité.

Il semblait sincère.

Fidelma plongea son regard dans les yeux candides du jeune homme.

— On t'a vu te quereller avec elle peu de temps avant de retrouver son corps.

Idwal rougit et baissa les yeux.

— C'est mon secret.

— Ce n'est plus un secret puisqu'il y a eu des témoins, s'énerma Fidelma. Et cette dispute te met dans une situation difficile.

— J'ai promis de ne rien dire.

— Mais puisqu'elle n'est plus de ce monde !

— Cela ne change rien. Il s'agissait de quelque chose de personnel entre nous.

— Tellement personnel qu'elle en est morte ?

— Je ne l'ai pas tuée.

Mais que s'est-il passé ?

Le garçon chercha ses mots.

— Je ne voulais pas faire ce qu'elle voulait que je fasse... et alors après...

Fidelma haussa les sourcils.

— Vous vous êtes disputés parce que tu refusais de te soumettre à ses exigences ?

Idwal cligna des yeux.

— Vous essayez de me duper pour que je révèle notre secret.

— J'essaye surtout de mieux comprendre ce qui s'est réellement passé. Si tu me dis la vérité, tu n'auras rien à craindre de nous.

— Je ne l'ai pas tuée.

— Mais elle t'a demandé de faire quelque chose qui te rebutait, insista Fidelma.

Le garçon hésita et poussa un soupir.

— Elle désirait que je transmette un message. C'est tout. Et elle m'a fait jurer de ne pas la trahir et je ne briserai jamais mon serment.

Fidelma se redressa.

— Ce doit être un bien terrible secret pour que tu t'obstines à te taire. Pourquoi s'est-elle emportée quand tu as refusé de te plier à sa volonté ?

— Ce message... j'estimais que ça n'était pas bien.

— Pourquoi donc ?

— Vous ne saurez rien.

Devant l'entêtement d'Idwal, Fidelma décida de changer de stratégie.

— Comment expliquer que tu te sois retrouvé près du corps si tu n'étais pour rien dans ce drame ? Parle.

Le jeune homme haussa les épaules, un des seuls mouvements que lui permettaient les liens qui l'entravaient.

— Après notre querelle, quand je l'ai quittée, j'étais bouleversé. Elle s'était toujours montrée si gentille avec moi ! Malgré tout, il m'était impossible d'accéder à sa requête. Je suis donc allé m'asseoir sur une souche, dans la forêt, je suis resté là un moment et j'ai fini par me persuader qu'il fallait que j'aie m'excuser auprès d'elle...

— Combien de temps es-tu resté seul ?

— Je ne sais pas. Assez longtemps, je crois.

— Et puis tu es retourné la voir ?

— Je me trouvais non loin de l'endroit où je l'avais laissée. Tout d'abord, j'ai cru qu'elle dormait.

Idwal se mit à pleurer, et ils entendirent la voix de frère Meurig :

— Puis tu as vu que ses vêtements étaient tachés de sang ?

Devant cette interruption, Fidelma réprima difficilement son irritation.

— Non, elle n'avait pas de sang sur elle, répliqua Idwal. Cela explique que j'aie cru qu'elle dormait.

Depuis sa balle de foin, Meurig, qui les observait, se pencha en avant.

— Pourtant, d'après Gwnda, l'apothicaire a établi que les vêtements de Mair étaient tachés de sang.

— Es-tu certain de ce que tu avances ? demanda Fidelma.

Le garçon ferma les yeux, comme pour mieux se souvenir, et déclara avec véhémence :

— Je vous répète que je n'ai pas vu de sang.

Fidelma jeta un coup d'oeil à frère Meurig.

— Gwnda a affirmé que la jeune fille était vierge, qu'elle avait été violée, et que le sang avait traversé ses vêtements à un endroit précis, poursuivit le moine.

Fidelma préféra ne pas insister.

— Comment as-tu réagi en la voyant allongée là, Idwal ?

— Je me suis agenouillé, j'ai constaté qu'elle était morte, je me

suis relevé... je me sentais...

Il marqua une pause, incapable d'exprimer ce qu'il avait éprouvé.

— C'est à ce moment-là que j'ai entendu des cris de colère. Des gens venaient à travers les hautes fougères, j'ai eu peur et je me suis mis à courir.

— Et ?

— Je me rappelle qu'on m'a frappé et je suis tombé à terre. Gwnda se dressait au-dessus de moi, brandissant un bâton. Les autres sont arrivés et ont commencé à me taper dessus et à me donner des coups de pied. Après j'ai perdu connaissance, et je me suis réveillé ici où on m'a ligoté.

— Tu ne te souviens de rien d'autre ?

— J'ignore combien de temps on m'a gardé ici. En tout cas plus d'un jour et d'une nuit. Buddog m'a apporté de l'eau. Elle m'a dit qu'elle était vraiment désolée pour moi, mais elle ne m'a rien donné à manger. Et puis en début de soirée, Iestyn est venu avec deux hommes. Ils m'ont tiré hors de l'étable, m'ont traîné sur la place, vers l'arbre... et c'est alors que vous êtes apparus.

Fidelma réfléchissait, les mains croisées sur les genoux. Puis elle se tourna vers frère Meurig qui lui indiqua la porte d'un geste du menton.

Elle revint au jeune garçon.

— Tu dois nous dire la vérité, Idwal, c'est la seule manière de te sauver.

Idwal releva la tête.

— Je jure par le Dieu vivant que je ne l'ai pas tuée ! Mair était mon amie, ma soeur.

— Et tu refuses toujours de nous confier ce qu'elle voulait que tu transmettes ?

— Je ne peux pas briser mon serment. Cela demeurera un secret entre nous pour l'éternité.

Fidelma lui tapota l'épaule, se leva et suivit Eadulf et frère Meurig qui se dirigeaient vers la porte.

— Le témoignage de ce garçon semble sincère, fit observer frère Meurig à contrecœur. Mais il soulève autant de questions qu'il apporte de réponses.

— J'entends moi aussi résonner la vérité dans ses propos, renchérit Fidelma.

— Mais je suppose que, tout comme moi, vous le soupçonnez de nous avoir caché certains faits ?

— À l'évidence. Quel message cette jeune fille voulait-elle lui confier qui a provoqué leur querelle ?

— Peut-être mentait-il ? suggéra Eadulf.

— Dans quel but ? Il est assez clair que ce garçon n'est pas très

malin pour son âge, et je doute de ses capacités à inventer une telle histoire.

— Oui, mais c'est tout de même bizarre. Quel genre de billet est assez grave pour qu'on exige le silence et fasse jurer de ne jamais rien révéler à personne ?

Ils demeurèrent un instant silencieux.

— Le plus étonnant, reprit Eadulf, c'est qu'Idwal affirme qu'il n'y avait pas de trace de sang sur les vêtements de Mair. Or d'après Gwnda et l'apothicaire, l'examen du corps établissait clairement qu'on avait abusé d'elle.

— Il nous faut éclaircir ce point, soupira Fidelma. Comment s'appelle l'apothicaire ? Elisse ?

— Si l'on en croit Idwal, il n'était pas l'amant de cette jeune fille... et pas même son prétendant, fit observer frère Meurig. Cependant, le constat de l'apothicaire indique le viol.

— Quant à cette histoire de missive, dit Eadulf, cela me rappelle qu'un tel mode de communication est souvent utilisé par les amants. Mair avait-elle un amant ? Cela expliquerait-il qu'Idwal ait refusé de servir d'intermédiaire ?

Le visage de Fidelma exprima la surprise, puis s'illumina d'un sourire approbateur.

— Vous qui êtes un homme si distrait, Eadulf, il vous arrive parfois de remarquer ce qui échappe à tout le monde.

— Imaginons que ce billet soit destiné à un amoureux, reprit frère Meurig, séduit par cette hypothèse. Idwal, qui a admis qu'il adorait Mair même si, dans son cas, il ne s'agissait pas d'un désir charnel, a très bien pu ressentir une bouffée de jalousie qui l'a poussé à la violence. Mieux vaut vérifier cela tout de suite.

Fidelma retourna à l'intérieur des écuries.

— Idwal, il me vient une dernière question. En ce qui concerne ce message...

— Vous perdez votre temps, lança le garçon d'un air buté.

— Je suis convaincue que tu as refusé de le transmettre parce que tu n'approuvais pas que Mair ait un amant. Je me trompe ?

L'expression de stupeur qui se peignit sur le visage du garçon apprit à Fidelma ce qu'elle voulait savoir.

— Tu vois, Idwal, poursuivit-elle d'une voix douce, la vérité jaillit souvent sans qu'on y prenne garde. Qui était cet homme ?

L'autre secoua la tête.

— J'ai donné ma parole.

— Mais ton avenir dépend de son nom !

— J'ai prêté serment.

Fidelma, qui savait jauger un caractère mieux que personne, comprit qu'elle n'en tirerait rien de plus.

— Très bien, Idwal. Qu'il en soit ainsi.

Elle rejoignit Eadulf et frère Meurig.

— Eadulf avait raison. Il refuse de parler, mais son visage l'a trahi quand j'ai affirmé que le message était pour l'amant de Mair.

— Nous avons négligé un point important, déclara frère Meurig. Nous parlons de ce galant dans des termes très abstraits. Or les éléments dont nous disposons tendraient à prouver que Mair était vierge. Cela donne un motif de vengeance à Idwal s'il a estimé qu'elle l'avait rejeté pour un autre.

— Attendons le matin avant de spéculer davantage, répondit Fidelma. Ce soir, Idwal est bien décidé à respecter son vœu, cependant demain ?

Ils sortirent des écuries. Une fois dehors, frère Meurig leva la lanterne qui éclaira un visage troublé.

— Et si ce garçon était plus rusé que nous ne le pensons ? Il peut très bien nous avoir lancés sur une fausse piste.

— Mais s'il est sincère, répliqua Fidelma, cela expliquerait qu'Iestyn ait surpris les deux jeunes gens en train de se quereller. Sans compter que cela donnerait un motif à l'amant hypothétique pour comploter la mort d'Idwal... ou de Mair.

Frère Meurig semblait sceptique.

— Au point où nous en sommes, le rassura Fidelma, notre but n'est pas tant d'obtenir les bonnes réponses que de poser les bonnes questions aux personnes les mieux renseignées. Vous avez entendu comme moi Elen se présenter comme une amie de Mair. Cependant, elle se tourmentait pour Idwal. Peut-être sait-elle quelque chose ? À mon avis, il vaudrait mieux que vous l'interrogiez en dehors de la présence de son père. Les inquiétudes d'Elen semblent lui déplaire souverainement.

Frère Meurig lui lança un regard admiratif.

— Et puis il y a Buddog, la servante, renchérit-il. Elle s'est montrée très sévère envers Mair.

— Moi aussi, cela m'a frappée. Et si nous allions lui en toucher deux mots avant de nous retirer pour la nuit ?

Ils trouvèrent Buddog dans la cuisine. En les voyant entrer, elle leur jeta un regard torve et, d'un mouvement sec, tordit le cou du poulet qu'elle tenait sur ses genoux. Le poulet en rejoignit trois autres à ses pieds qui attendaient d'être plumés pour le repas du lendemain.

— Je vais vous montrer vos chambres, dit-elle en se levant et en s'essuyant les mains à un torchon.

Frère Meurig lui fit observer qu'il faudrait nourrir le prisonnier et relâcher ses liens.

— Je lui apporterai à manger. Quant à ses liens, adressez-vous à Gwnda.

— Je n'y manquerai pas. À part ça, vous avez dit que Mair méritait bien la mort que le sort lui avait réservée. Pourriez-vous préciser votre pensée ?

Buddog fit la grimace.

— Je vous ai donné mon opinion, c'est tout.

— Et sur quoi se base-t-elle ? intervint Fidelma.

Buddog se mordit la lèvre.

— Tout le monde ici sait bien que cette fille aimait exciter les hommes et en tirer profit.

— Elle était provocante ?

— Il me semble avoir été assez claire.

— Une vierge provocante me paraît une contradiction dans les termes, murmura frère Meurig.

— Une vierge ?

Buddog éclata de rire.

— Vous n'y croyez pas ?

— Non. Mais ce n'est qu'une conviction personnelle, je ne suis pas médecin.

— Quel genre d'homme l'attirait ? demanda Fidelma.

Buddog pinça les lèvres, sans doute gênée d'être allée aussi loin.

— Demandez à Iestyn, dit-elle enfin. Une fois, je l'ai vu sortir de la forêt le sourire aux lèvres, et je l'ai entendu dire qu'il venait de voir Mair.

— Cela se passait quand ? demanda frère Meurig.

— Il y a quelques jours... non, le jour même où elle a trouvé la mort.

— Et que faisiez-vous dans les bois à cette heure ? s'étonna Fidelma.

— Je cueillais des champignons pour le repas de midi.

— Buddog !

Gwnda venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte.

— Que fais-tu là à bavarder ? Conduis immédiatement nos invités à leurs chambres, tu ne vois pas qu'ils sont épuisés ?

Buddog lui décocha un regard acéré et quand Gwnda entreprit de s'excuser pour sa servante, frère Meurig lui coupa la parole :

— Nous ne sommes pas là pour perdre notre temps en vaines jacasseries, mais pour mener une enquête, Gwnda.

Le seigneur de Pen Caer fronça les sourcils.

— Je préfère que vous vous adressiez à moi plutôt qu'à mes domestiques, dit-il avec hauteur.

— En l'occurrence, c'était le témoignage de Buddog qui nous intéressait, répliqua Fidelma.

Elle n'aimait pas cet homme arrogant qui traitait les femmes de son foyer avec un mépris évident.

— Je crois que frère Meurig a une requête à vous faire, reprit-elle.

Rappelé à ses devoirs, Meurig exigea que l'on nourrisse le prisonnier et qu'on lui ôte les liens qui lui entravaient les poignets. Gwnda poussa un grognement et s'éclipsa. Le moine, préférant interpréter son attitude comme une réponse positive, décida d'en rester là.

— Dommage qu'il soit parti si vite ! soupira le barnwr un peu plus tard.

Les trois religieux se tenaient dans le couloir desservant les chambres, qui leur avaient été attribuées par une Buddog encore plus taciturne que de coutume.

— Vous aurez bien le temps de reprendre demain vos interrogatoires, dit Fidelma. Et n'oublions pas que Buddog s'avancait sans doute un peu trop quand elle parlait d'Iestyn. En tout cas, elle n'appréciait guère la jeune Mair. Et maintenant, il est temps que nous nous retirions.

— Merci de m'avoir permis d'observer vos méthodes d'investigation, dit frère Meurig avec un grand sourire. Je comprends maintenant comment vous avez acquis votre réputation.

Puis il se tourna avec un temps de retard vers Eadulf.

— Qu'elle partage avec vous, bien sûr.

Eadulf demeura impassible.

— Demain, nous devons partir de bonne heure pour Llanpadern, lui rappela Fidelma.

— Ne préférez-vous pas clore cette affaire avant de vous mettre en route ? dit Meurig, qui paraissait déçu.

Fidelma secoua la tête.

— Je crains que ce garçon ne soit innocent et cette histoire me passionne. Ce meurtre, j'en ai peur, dissimule des intrigues beaucoup plus sérieuses. Mais le roi Gwlyddien nous a confié une mission : découvrir ce qui s'est passé à Llanpadern et ce qui est arrivé à son fils Rhun. Voilà pourquoi nous nous mettrons en route à l'aube. Mais quand nous repasserons par ici sur le chemin du retour, je compte sur vous pour nous tenir informés de l'évolution de votre enquête.

Frère Meurig se détendit et Eadulf comprit qu'en réalité cette nouvelle le soulageait. Avec son autorité naturelle, Fidelma l'avait mis dans une situation difficile en prenant plus ou moins la direction des investigations.

— Je vous suis très reconnaissant pour l'aide que vous m'avez apportée... avec Eadulf. Il semblerait que nos manières de procéder soient assez voisines.

Puis il ajouta avec quelque réticence :

— Mais n'aurez-vous pas besoin d'un guide et d'un interprète ?

Fidelma sourit.

— Llanpadern n'est qu'à quelques milles sur la colline que vous nous avez montrée tout à l'heure, et je pense que nous trouverons l'abbaye sans trop de difficultés. Quant au problème de la langue, je m'étonne que celle des Cymry que je n'avais pas pratiquée depuis fort longtemps me revienne aussi vite.

Elle sourit à son compagnon.

— Et Eadulf suit très bien les conversations.

— C'est vrai, même si j'ai du mal à m'exprimer, admit Eadulf.

— Très bien, leur dit un frère Meurig rayonnant. Dans ce cas, rien ne s'oppose à ce que je poursuive ici mes recherches.

Fidelma sourit.

— Nous sommes impatients d'entendre les conclusions dont vous nous ferez part lors de notre prochaine rencontre.

CHAPITRE VII

C'était une journée d'automne fraîche et lumineuse, avec un ciel bleu pâle et pas un seul nuage. Après avoir fait leurs adieux à frère Meurig et au seigneur de Pen Caer, Fidelma et Eadulf s'étaient mis en route pour la haute colline de Carn Gelli au sud-est. Les marais alternaient avec les vallées verdoyantes et les pentes vallonnées parsemées de rochers d'où s'élançaient les eaux vives des torrents. De temps à autre, ils apercevaient des fermes isolées.

Des tumulus, des cromlechs et des forteresses en ruine témoignaient d'une histoire mouvementée. Fidelma remarqua également des cavités utilisées comme lieux de sépulture pour les chefs et les personnes de haut rang. Les fleurs des champs, les genêts, la bruyère et les fougères éclaboussaient le paysage de taches de couleurs vives. Des bourses-à-pasteur et des lamiers blancs sur un tapis d'herbe d'un vert émeraude leur arrachèrent des cris de ravissement. Mais dans les endroits ombragés, les teintes sourdes de la végétation annonçaient déjà l'hiver.

Haut dans le ciel, un faucon crécerelle décrivait des cercles paresseux, repérant ses proies de ses yeux perçants. Un renard d'un roux flamboyant courut rejoindre son terrier, sans doute pour protéger ses petits, car sa taille le mettait à l'abri de ce prédateur friand d'oisillons, de musaraignes et de campagnols.

Les deux religieux chevauchaient côte à côte depuis un certain temps déjà quand Eadulf, qui observait sa compagne à la dérobée, brisa le silence.

— Vous vous inquiétez pour le jeune Idwal ou je me trompe ?

Fidelma lui sourit.

— Vous avez un oeil très aiguisé.

— Vous croyez vraiment qu'il est innocent ?

— Je crois surtout qu'il y a trop de lacunes dans le récit des témoins.

— Et telle que je vous connais, vous regrettez d'avoir abandonné

l'enquête à frère Meurig !

— Comme disait le bienheureux Ambroise, Quando hic sum, non ieiuno sabatto⁽⁶⁾.

Perplexe, Eadulf fronça les sourcils.

— En d'autres termes, je me contente de suivre les coutumes et les usages locaux. Je n'ai aucun droit d'imposer mes vues à un barnwr de ce pays et aucun désir de me substituer à lui.

Tout en prononçant ces sages paroles, elle savait qu'elle mentait et elle pria pour qu'Eadulf ne se rende pas compte qu'elle avait rougi.

— D'ailleurs, frère Meurig semble assez compétent, conclut son ami.

— S'il pose les bonnes questions, il parviendra aux bonnes conclusions. À condition, bien sûr, qu'il interprète correctement les indices qu'il aura recueillis. Quant à nous, dès que nous aurons accompli notre mission, nous prendrons un bateau pour Cantorbéry.

La route qui menait à Llanpadern était d'un accès aisé, et ils n'avaient guère que deux milles à parcourir. Bientôt, ils distinguèrent les bâtiments du monastère dont même à distance il émanait une curieuse impression d'abandon, de menace voilée. Fidelma était très sensible aux atmosphères, ses intuitions expliquaient en partie les succès qu'elle remportait dans sa profession, et ses incroyables facultés pour détecter le mensonge expliquaient son désir de poursuivre l'enquête sur l'assassinat de Mair. Convaincue qu'Idwal était innocent, elle se sentit envahie par un irrépressible accès de culpabilité.

Ils arrivaient maintenant devant les portes de l'abbaye. Depuis sa selle, Eadulf se pencha et les poussa. Elles s'ouvrirent sans opposer de résistance sur la cour déserte. Les deux religieux sautèrent à bas de leurs montures, l'étalon d'Eadulf hennit et le moine remarqua tout de suite une grande pile de bois qui avait sans doute été préparée pour un feu de joie. Tandis que Fidelma allait attacher les rênes des chevaux à un piquet planté là à cet effet, son compagnon, figé sur place, contemplait l'édifice et ses dépendances.

Il ne put réprimer un frisson d'appréhension qui n'échappa point à Fidelma. Elle se garda de tout commentaire. En ce qui la concernait, elle ne s'inquiétait que des dangers manifestes. Elle retourna à pas lents vers les portes, suivie par Eadulf.

— Il y a trop de traces ici pour qu'elles nous soient d'une quelconque utilité, dit-elle quand le moine l'eut rejointe. Sans compter que, ces derniers jours, il n'a pas cessé de pleuvoir.

— Vous vous méfiez du témoignage de frère Cyngar ? Après avoir examiné les alentours, il n'a repéré aucune piste pouvant indiquer comment la communauté s'était volatilisée.

— Je ne doute pas de sa sincérité, mais vous savez bien que je préfère toujours vérifier par moi-même les assertions des autres.

Malheureusement, la route par laquelle nous sommes arrivés est pierreuse et il en est de même pour celle de l'ouest. Un terrain peu propice à conserver les empreintes.

Elle referma les portes et examina les lieux avec attention.

— Si cet endroit a été attaqué par les Saxons, ironisa Eadulf, alors ils étaient vraiment très polis et très soigneux. Rien n'a été détruit, ni brûlé, et ils n'ont laissé aucun cadavre derrière eux...

— Pourtant, Dewi a affirmé qu'on avait retrouvé des cadavres sur la plage, dans l'anse où les Saxons avaient jeté l'ancre. Bon, alors on commence par quoi ? Quelque part, dans cet endroit lugubre, on devrait bien finir par trouver des indices qui nous mettront sur la voie.

Eadulf ne semblait pas convaincu.

— À moins que ces événements ne demeurent inexplicables, murmura-t-il.

Fidelma se mit à rire.

— Omne ignotum pro magnifico est.

« On s'imagine que tout ce qui est inconnu est magnifique » : Eadulf reconnut la Vie d'Agricola de Tacite. Ses maîtres la lui avaient citée plus d'une fois en se moquant de ses superstitions païennes. Pour eux, une fois les faits établis, le surnaturel n'avait plus lieu d'être et cédait la place à une réalité aisément concevable. Vexé par la remarque de Fidelma qu'il interpréta comme une pique visant ses origines, Eadulf préféra se taire.

Sa compagne s'avavançait déjà vers une porte latérale qui donnait sur le dortoir de la communauté.

Comme frère Cyngar avant eux, ils ne virent que des lits avec des couvertures sans un pli et des affaires personnelles bien rangées. Même chose dans les appartements du père supérieur.

Mais quand ils pénétrèrent dans le réfectoire, une odeur infecte les assaillit : la nourriture pourrissait dans les plats et les assiettes.

— Est-ce bien utile d'aller plus loin ? demanda Eadulf en se bouchant le nez.

Fidelma s'avança d'un pas résolu.

Ils circulèrent lentement entre les tables. Se détournant des morceaux de viande et de fromage à moitié dévorés par les rongeurs, Fidelma examina attentivement les couverts. La plupart étaient posés près des écuelles, mais un couteau planté dans une miche de pain et un autre tombé à terre attirèrent son attention. Elle s'arrêta brusquement devant un plat, qui avait dû contenir une pièce de viande dont ne subsistaient que quelques fragments. Il avait été repoussé violemment, heurtant plusieurs assiettes qui maintenant se chevauchaient en un équilibre instable. L'oeil aiguisé de Fidelma repéra un os de gigot qui gisait un peu plus loin, puis elle revint au couteau sur le sol. Sa lame légèrement rouillée était tachée de sang

séché.

La jeune femme le ramassa. Soit le gigot était très peu cuit, soit le sang provenait d'une autre source.

— Eadulf, pourriez-vous allumer une chandelle afin de m'éclairer ?

Le moine regarda autour de lui. En se consumant, les bougies s'étaient répandues en coulées de graisse à l'exception d'une seule, à peine entamée, qui s'était éteinte en tombant de son support. Eadulf avait toujours avec lui une petite boîte en métal ronde. Elle contenait une pierre de silex, un morceau d'acier et du lin, plus inflammable que les copeaux de bois.

Eadulf tint au-dessus du tissu la partie arrondie du morceau d'acier qu'il frotta d'un coup sec contre la pierre de silex. De petits fragments incandescents s'envolèrent, retombèrent sur le lin qui se mit à rougeoyer, enfin une flamme s'éleva. Eadulf alluma la chandelle, referma la boîte pour éteindre le bout d'étoffe, la rouvrit et retourna la pierre et l'acier. Puis il apporta la bougie à Fidelma qui attendait patiemment.

Il n'aurait servi à rien de s'énerver, car aucune flamme n'était visible à l'intérieur du monastère. Dans chaque maison on entretenait un feu ou on gardait une lanterne allumée afin de n'être jamais pris au dépourvu, mais ici, la vie semblait s'être arrêtée.

Quand Fidelma eut examiné le couteau, elle fit signe à Eadulf d'éclairer le sol et poussa une exclamation étouffée.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Regardez, là, il y a eu une effusion de sang, quelqu'un a été blessé avec cette lame.

Soudain, de l'autre extrémité du réfectoire monta un grondement terrifiant. Eadulf tourna la tête.

La bougie se reflétait dans des yeux qui brillaient comme des braises. À travers l'obscurité, le moine distingua une tête ronde et une silhouette de gargouille.

Le feulement gagna en intensité.

Eadulf s'appuya à une des tables et, sans quitter des yeux la forme menaçante aux yeux phosphorescents, il chercha frénétiquement une arme de sa main libre. Il avait compris que la créature s'apprêtait à s'élancer. Consciente du danger, Fidelma s'appliquait à ne pas bouger. Eadulf finit par sentir sous ses doigts la forme d'une écuelle en métal dont il se saisit.

C'est à ce moment précis que l'animal bondit sur Fidelma avec un miaulement terrible.

— À terre ! hurla Eadulf.

Transformé en discobole, il lança l'écuelle en métal qui arrêta l'animal en plein élan.

La bête poussa un cri perçant, dévia sa trajectoire et atterrit sur les dalles de pierre. C'était un félin de plus d'une demi-toise de long, avec des rayures noires et jaunes. Il sauta sur le rebord d'une fenêtre ouverte, s'immobilisa, leur jeta un dernier regard et disparut.

Eadulf posa sa bougie et se tourna vers Fidelma qui s'était assise sur un banc, les jambes flageolantes.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle en se redressant.

— Un chat sauvage. Il est rare que ces félins s'attaquent aux humains. D'habitude, ils se nourrissent de lapins, de lièvres et de petits rongeurs. Il a sûrement eu peur d'être enfermé.

— J'ai déjà connu des chats, qui retournaient à l'état sauvage... mais pas de cette taille !

Eadulf lui adressa un sourire taquin.

— Celui-là n'a rien d'un matou domestique ayant repris sa liberté. Il s'agit d'une tout autre race et ils ont horreur d'être acculés. Ce qui m'étonne, c'est que ces chasseurs fouillent rarement les ordures et ne s'aventurent qu'exceptionnellement en dehors des forêts. Vous ne connaissez pas cette bête, dans les cinq royaumes ?

— Non, nous avons des chats harets, loin d'être aussi menaçants que celui-ci. La nature est un étrange architecte, comme dirait mon cher brehon Morann.

Puis elle revint à ce qui la préoccupait et s'absorba à nouveau dans la contemplation des taches sur le sol.

— Éclairez-moi, Eadulf. Regardez, là, des gouttes de sang... voyons où elles nous conduisent.

Comme elles étaient très espacées et difficiles à repérer, il leur fallut un temps fou pour retracer le trajet de la créature blessée.

Pour finir, ils se retrouvèrent dans la chapelle, à l'atmosphère plutôt lugubre.

— Cette piste nous mène droit à un sarcophage, dit Fidelma dans un souffle.

La faible lumière éclairait un tombeau dressé dans l'allée centrale, devant l'autel. C'était un ouvrage de belles proportions, en pierre d'un bleu-gris au grain brillant. Eadulf leva sa chandelle au-dessus d'un cercueil d'une demi-toise de haut, posé sur le sol pavé, et délimité par de petites colonnes où était gravée l'inscription suivante : Hic iacet Patemus⁽⁷⁾.

— La tombe du bienheureux Padern, fondateur de la communauté, murmura Fidelma. Mon Dieu, il y a des éclaboussures de sang sur le couvercle !

— Et aussi sur les côtés, chuchota Eadulf. Je suppose que vous voulez regarder à l'intérieur ?

— Je crois que la partie supérieure a été conçue pour glisser vers l'arrière. Regardez, ici, la pierre est polie et douce au toucher.

Eadulf posa sa chandelle en soupirant, prit appui sur le couvercle et s'apprêtait à le pousser de toutes ses forces quand il coulisça, et s'écarta sur le côté sans aucune difficulté.

Une puanteur les prit à la gorge, beaucoup plus forte que dans le réfectoire.

Les deux religieux se penchèrent.

Sur un squelette qui tombait en poussière avait été jeté sans cérémonie le cadavre d'un homme dont la mort devait remonter à un ou deux jours. Il reposait sur le dos et les taches sombres sur sa poitrine ne laissaient aucun doute sur la cause de son décès : il avait été poignardé.

— Ce n'est même pas un religieux ! s'écria Eadulf d'un ton scandalisé.

Petit, musclé, le teint mat, l'homme arborait une barbe noire et, à son apparence physique, on voyait tout de suite qu'il n'était pas breton. Vêtu d'un justaucorps en cuir et d'un pantalon de peau retroussé jusqu'aux genoux, il portait sur ses bras nus des bracelets en bronze et en cuivre gravés de curieux motifs, ainsi qu'un torque autour du cou où brillait un éclair.

Il était nu-pieds. Accroché à sa ceinture pendait le fourreau vide d'une épée.

Eadulf émit un sifflement de surprise.

Fidelma le regarda avec de grands yeux, étonnée par cette réaction inhabituelle de la part d'Eadulf qui révérait les lieux saints.

— Que vous arrive-t-il ?

— Hwicce.

— Pardon ?

— Les motifs sur les bracelets indiquent que cet homme est un guerrier des Hwicce. Ça s'écrit H,w,i,c,c,e et ça se prononce « oueka ».

— Très bien, mais qu'est-ce que ça nous apprend ?

— Les Hwicce vivent dans un petit royaume de Mercia, à la frontière des royaumes bretons de Gwent et Dumnonia. Ces guerriers audacieux n'ont pas encore été convertis à la vraie foi, ils n'obéissent qu'à leur roi et sont un curieux mélange d'Angles et de Saxons. Aux dernières nouvelles, leur souverain s'appelait Eanfrith. Ils ont soutenu Penda, le roi païen de Mercia maintenant décédé. Je peux vous assurer que celui-là ne s'embarrassait pas de vertus chrétiennes !

— D'où j'en déduis que le rapport reçu par Gwnda était exact, dit Fidelma, songeuse. Il y a eu un raid saxon au monastère et des frères ont été faits prisonniers.

Eadulf pointa du doigt le torque gravé d'un éclair.

— C'est le symbole de Thor, notre dieu de l'Orage.

— Voilà un nouveau mystère, poursuivit Fidelma. Pourquoi ce guerrier saxon a-t-il été placé dans le cercueil du bienheureux

Padern ? Il a très certainement été poignardé dans le réfectoire avec un des couteaux utilisés pour couper la viande. Si cela s'est passé au cours de l'attaque des Saxons, pourquoi a-t-il été traîné jusqu'ici et dissimulé dans cette tombe ? Selon toute logique, ses compagnons auraient dû l'emmener avec eux.

Eadulf fronça les sourcils.

— Surtout que les Hwicce ne laissent jamais leurs morts aux mains de leurs ennemis quand ils peuvent l'éviter. Normalement, ils auraient dû ramener cet homme sur un de leurs navires et, une fois au large, le jeter à la mer au cours d'une cérémonie funéraire. Je dois préciser que les Saxons portent une grande estime aux Hwicce.

Fidelma se tourna vers lui.

— Pour quelles raisons ?

— Ils perpétuent les anciens rituels. Les chemins de Freya, la déesse du Ciel et de la Terre, et de Tir, le dieu de la Guerre, sont parsemés de sacrifices et de ténèbres.

— Pas de quoi s'extasier ! répliqua Fidelma d'un ton méprisant.

— Surtout qu'ils continuent d'agrandir leur royaume en empiétant sur les territoires des Bretons les plus hostiles à l'avancée des Angles et des Saxons. Et ils adorent toujours les premières divinités de nos peuples. Leurs rois n'affirment-ils pas descendre d'Odin, le chef des dieux ?

Eadulf hésita.

— Autre chose ? l'encouragea Fidelma.

— Malgré les progrès accomplis par le christianisme, tous nos rois, depuis Bernica jusqu'aux terres des Saxons de l'Ouest, prétendent descendre d'Odin.

Fidelma pinça les lèvres.

— En tout cas, dans ma famille, on n'a pas besoin de se chercher des ascendants chez les dieux et les déesses pour se faire respecter du peuple.

Eadulf rougit. Fidelma n'avait pas tort, mais ces sempiternelles critiques sur la culture de ses ancêtres le contrariaient et il préféra changer de sujet.

— Quelles raisons pousseraient les Hwicce à venir rançonner cette côte qui ne présente aucun intérêt pour eux ? Nous sommes à cent trente milles de leur royaume et ce pays n'est pas particulièrement riche. Et pourquoi ont-ils laissé les lieux en l'état et dissimulé un des leurs dans une tombe chrétienne ?

— À nous de le découvrir. Pour le moment, nous allons abandonner notre ami païen à son triste sort et poursuivre nos investigations. Ensuite, nous nous rendrons dans cet endroit dont a parlé le jeune Dewi, et où les Saxons auraient tué des moines avant de les abandonner sur la plage.

— Llanferran ?

— Oui, Llanferran.

Eadulf poussa un profond soupir.

— Tout cela n'a aucun sens et nous voilà réduits à des hypothèses absurdes.

— Quand nous aurons envisagé toutes les explications possibles, c'est la plus raisonnable qui nous fournira la réponse. Il suffit de trouver la clé qui nous permettra de déchiffrer ces éléments disparates.

Fidelma aida Eadulf à remettre le couvercle du sarcophage en place. Elle s'apprêtait à sortir de la chapelle quand quelque chose attira son attention.

— Et dire que nous avons failli manquer cela, murmura-t-elle en fixant intensément l'autel.

Eadulf suivit son regard.

— Quoi donc ?

— Je n'arrive pas à croire que cela vous échappe !

— Mais enfin il n'y a rien sur cet autel ! Ni crucifix, ni statues, ni chandeliers.

— Justement, ils ont disparu, comme toujours après une attaque des Barbares !

Derrière la porte de la chapelle, ils firent une autre découverte insolite : la représentation d'un homme fait de brins de paille liés ensemble avec des bouts de ficelle, qui sembla beaucoup intéresser Fidelma.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi les Hwicce auraient attaqué cette abbaye, grommela Eadulf. Les icônes et les quelques objets précieux du monastère ne devaient pas représenter un butin très intéressant.

— Ignorez-vous que votre peuple pratique l'esclavage ? Peut-être désiraient-ils faire le commerce des moines capturés.

Ils retrouvèrent leur chemin jusqu'au dormitorium, où ils se livrèrent à un examen plus complet des lieux. Bréviaires, vêtements et objets de toilette étaient soigneusement rangés auprès de chaque lit. Apparemment, rien ne manquait.

Dans la chambre du père supérieur, l'oeil aiguisé de Fidelma repéra une petite boîte en fer qui avait été jetée dans une alcôve. C'était le genre d'objet qui pouvait renfermer des bijoux de valeur, mais elle était vide. Fidelma remarqua également que le crucifix avait disparu. La chambre d'un abbé contenait toujours un crucifix façonné par les meilleurs orfèvres. De celui du père Clidro, il ne restait que la marque sur le mur, mais ses possessions personnelles étaient toujours là. Sur une étagère s'alignait sa collection d'ouvrages en grec, en latin et en hébreu, témoins de son érudition. Un volume était resté ouvert

sur sa table de travail, et un marque-page en argent signalait l'endroit où il avait interrompu sa lecture.

— Voilà une affaire vraiment très étrange ! murmura Eadulf.

— Je vous l'accorde.

Et Fidelma ne put s'empêcher d'ajouter pour le taquiner :

— Mais je ne vois pas là de puissances des ténèbres à l'oeuvre.

— Bon, maintenant que vous en avez terminé, je vous propose de gagner Llanferran. Nos chevaux s'impatiente.

Ils entendaient les hennissements des bêtes attachées dans la cour.

— Cela me rappelle que nous n'avons visité ni les étables ni les enclos, répliqua Fidelma.

Eadulf fit la grimace.

— Frère Cyngar n'y a rien trouvé.

— Il nous avait dit la même chose pour les bâtiments de l'abbaye, où nous avons découvert un cadavre et quelques indices très intéressants.

Eadulf reconnut à regret qu'elle n'avait pas tort et ils regagnèrent la cour.

— Le vent a rouvert les portes, fit remarquer Eadulf.

— Laissez cela et terminons notre visite. Nous n'en aurons pas pour longtemps.

Frère Cyngar avait raison. Les animaux avaient disparu des enclos. À côté de la forge dont le foyer était rempli de cendres grises et froides, les écuries étaient grandes ouvertes. Depuis le seuil, les deux religieux constatèrent qu'elles étaient vides. À voir la dureté du sol, il n'était pas étonnant que les bêtes n'aient pas laissé de traces. Leur disparition n'avait rien de surnaturel.

— Frère Cyngar a précisé que la communauté possédait deux mules, dit Eadulf. Pourtant, les frères disposent de six stalles.

— Vous oubliez que la communauté offre l'hospitalité aux voyageurs et aux pèlerins qui passent par ici.

Fidelma alla inspecter les stalles, puis elle se retourna... et changea de visage. Eadulf, resté sur le seuil de la porte, vit qu'elle fixait quelque chose au-dessus de sa tête.

— Je crois que nous avons trouvé le père Clidro, dit la jeune femme d'une voix altérée.

Eadulf fit quelques pas à l'intérieur de la grange et leva les yeux. Un vieil homme frêle avait été pendu à une poutre grâce à un système de poulie, et il se balançait doucement au bout d'une corde.

Il portait la tonsure de saint Jean et une robe sombre qui le signalait comme une personne importante de la communauté. Son vêtement était déchiré et ensanglanté. À l'angle que formait sa tête avec ses épaules, on comprenait qu'il avait eu la nuque brisée.

Eadulf reprit sa respiration avec difficulté et fit une genuflexion.

— Décrochez-le, dit Fidelma à voix basse.

Il débloqua la corde et descendit doucement le cadavre qui gisait maintenant sur le sol. Fidelma constata avec un mouvement de surprise qu'il n'était pas mort depuis longtemps.

— Il a reçu des coups de fouet, murmura Eadulf. Les déchirures du tissu de sa robe que j'ai aperçues dans son dos sont caractéristiques.

Ils firent rouler le corps sur le ventre afin de vérifier.

— Une sévère flagellation, confirma Fidelma avec colère. Celui qui peut infliger un tel traitement à un vieillard est un monstre.

— Vous croyez vraiment que nous sommes en présence du père Clidro ? Mais, dans ce cas, pourquoi n'a-t-il pas été tué le jour où la communauté a disparu ? Le sang est encore assez frais et, à mon avis, il est mort depuis à peine vingt-quatre heures.

— Nous n'avons aucun moyen de vérifier qu'il s'agit de l'abbé, mais tout plaide pour cette interprétation. Il porte la robe d'un frère de haut rang et il appartenait certainement à cette communauté, d'ailleurs...

Sa voix mourut sur ses lèvres et Eadulf se retourna d'un geste vif.

Trois hommes se tenaient dans l'encadrement de la porte. Celui du milieu avait les mains sur les hanches et les deux autres, des individus à la mine patibulaire, brandissaient des arcs dans lesquels ils avaient engagé des flèches qui visaient les deux religieux.

CHAPITRE VIII

Fidelma et Eadulf s'étaient figés. L'homme du milieu leur souriait. Élané, jeune, avec une crinière rousse et frisée et des yeux bleus, il était assez beau. Ses vêtements étaient ceux d'un guerrier : un justaucorps en cuir porté sur une chemise en laine, une culotte de peau ajustée et des bottes. Fidelma remarqua aussitôt le couteau et l'épée glissés dans sa ceinture, et aussi le torque en or qui lui enserrait le cou.

Autrefois, dans son pays, ce bijou, la marque des héros, était remis aux guerriers les plus valeureux. C'était un large anneau d'or se terminant par des motifs et des torsades admirablement travaillés. Dans les cinq royaumes, les torques étaient maintenant démodés, et personne ne les portait plus, sauf pour certaines cérémonies officielles. Mais la jeune femme savait d'expérience que de nombreux peuples, en Bretagne et en Gaule, en avaient encore l'usage.

L'homme arborait aussi une chaîne en or rouge aux maillons d'une grande finesse qui brillait sur sa poitrine. Elle devait être d'un grand prix. Sur cet individu peu raffiné, ces deux parures de facture si délicate semblaient déplacées et ostentatoires.

— Voyons voir ce que nous avons attrapé dans nos filets, lança l'homme avec insolence.

Il souriait.

Fidelma se redressa, les bras légèrement écartés afin que les archers constatent qu'elle ne présentait aucun danger. Eadulf l'imita. Des bruits de chevaux sur les pavés de la cour les informèrent que le trio s'était déplacé avec une escorte.

— Je suis soeur Fidelma et voici mon compagnon, frère Eadulf, répliqua Fidelma d'une voix claire.

Le sourire provocant du jeune guerrier s'élargit. Il affichait la cruauté et la froideur d'un chasseur jouissant de l'affolement de ses proies.

— Une Gwyddel et un autre Saxon.

L'homme jeta un coup d'œil complice à ses acolytes.

— Voilà de bien étranges visiteurs. Peut-on vous demander ce que vous faites ici ?

— Je suis un dâlaigh, l'équivalent d'un barnwr...

— Vos fonctions m'importent peu et vous n'avez pas répondu à ma question.

— Justement. Votre roi, Gwlyddien, nous a tous deux chargés d'une mission. Il veut que nous menions des investigations sur la disparition des membres de cette communauté...

À sa grande surprise, l'homme éclata d'un rire homérique.

— Gwlyddien n'est pas mon roi. Et je ne comprends pas très bien pourquoi un souverain de Dyfed solliciterait les services d'un Saxon et d'une femme de votre pays ! Les Saxons sont nos ennemis héréditaires.

Un des archers leva son arc, attendant l'ordre de décocher sa flèche, destinée à Eadulf.

— Puisque vous doutez de ma parole, je tiens à votre disposition le mandat que le roi m'a confié. Il porte son sceau. Si vous décidez de nous tuer, cela pourrait vous attirer quelques ennuis. Sans compter que ni moi ni frère Eadulf ne vous avons offensé d'une quelconque manière.

L'homme lui adressa un regard où la pitié se mêlait à la condescendance.

— J'avais oublié que les Gwyddel aimaient à se vanter de leurs excellentes relations avec les Saxons. Vous avez oeuvré à les gagner à la foi chrétienne, vous leur avez appris à lire et à écrire, et à adopter des manières un peu plus civilisées. Mais nous, les Bretons, sommes mieux placés que vous pour les connaître. Et voilà pourquoi nous avons refusé de les convertir, même quand les prélats de Rome ont voulu nous y forcer. Prenez garde, Gwyddel. Un jour, les Saxons se retourneront contre vous et vous traiteront comme ils l'ont fait avec les Bretons, autrefois maîtres de ces îles.

En entendant ce discours, ses compagnons, figés dans leurs positions de tir, poussèrent des grognements vindicatifs. À l'évidence, le guerrier était une personne éduquée, experte dans l'art de donner des ordres et de se faire obéir.

— Je vous assure que frère Eadulf est venu ici dans les meilleures intentions du monde, plaïda Fidelma.

— Ignorez-vous comment, à Bangor, les Saxons ont assassiné un millier de religieux pour célébrer leur victoire sur le roi Selyf de Powys ?

— Ces événements remontent à cinquante ans au moins et aucun d'entre nous n'était né.

— Croyez-vous que les Saxons aient changé maintenant qu'ils ont été initiés au christianisme ?

— Pensez ce qu'il vous plaira, lutter contre les préjugés est au-dessus de mes forces. Je me contenterai de vous rappeler que je suis mandatée par le roi de Dyfed. Or nous sommes ici sur le territoire de Dyfed, que vous reconnaissiez ou non son roi. Qui êtes-vous et de quel droit osez-vous ignorer les lois de ce royaume ?

Le guerrier ouvrit de grands yeux devant cette séduisante Irlandaise qui faisait fi des menaces implicites qu'il pouvait mettre à exécution d'un instant à l'autre.

— Vous semblez bien sûre de vous, Gwyddel. Ne craignez-vous pas la mort ? Ici, c'est moi qui représente la loi.

— Permettez-moi de diverger avec vous sur ce point. Vous vous êtes arrogé un pouvoir temporaire grâce aux archers qui vous escortent. Mais vous n'êtes pas la loi. Qui est bien plus sacrée que votre épée. Quant à la peur, elle est mauvaise conseillère et ennemie de la vertu. Et elle affaiblit le jugement, or je suis un dalaigh.

Interloqué, l'homme fixait Fidelma. Ses yeux bleus plongeaient dans les prunelles vertes de la jeune femme qui brûlaient d'un feu contenu. Puis le guerrier émit un petit rire admiratif.

— Vous avez raison, Gwyddel, la peur trahit des âmes mal nées, et je suis heureux que vous la dominiez avec autant de cran. Tuer ceux qui sont effrayés de passer dans l'autre monde m'ennuie. J'apprécie le courage.

Sur ces mots, il leva la main pour faire signe aux archers d'entrer en action, et Fidelma constata avec horreur qu'il ne parlait pas à la légère. Cet individu impitoyable infligeait la mort sans frémir.

— Vous ne répugnez pas à tuer des religieux ? s'écria-t-elle. J'aurais dû m'en douter puisque vous êtes sûrement responsable de cet outrage à toute morale...

Elle désigna le corps du vieil abbé qui avait été descendu de la poutre.

À cet instant, un homme qui appartenait visiblement à la même bande entra dans la grange. Difficile de lui donner un âge, car son casque en acier dissimulait le haut de son visage et portait une ombre sur ses traits. Mais il avait de la prestance, des yeux très bleus, une bouche mince et un air sévère.

Un des archers toussa nerveusement.

— N'allons-nous rien tenter pour sauver Sualda, seigneur ? On prétend que ces religieux sont souvent de bons médecins.

L'homme à la main levée hésita.

— Tuez-les et qu'on en finisse ! lança le nouveau venu en considérant les prisonniers avec froideur. On a déjà commis assez d'erreurs.

— Je n'y suis pour rien, répliqua l'autre avec une agressivité non dissimulée. Ce n'est pas dans mes habitudes d'élaborer des

manoeuvres aussi compliquées. Mon archer a raison.

Il se tourna vers les deux religieux.

— L'un de vous est-il entraîné à l'art de la médecine ?

— Frère Eadulf a étudié au collège de Tuaim Brechain.

Fidelma avait répondu pour son ami, dont elle craignait qu'il n'ait du mal à suivre la conversation.

L'homme étudia Eadulf d'un air amusé.

— Vous venez de prolonger la vie du Saxon de façon inespérée, Gwyddel. Venez avec moi.

— Vous ne vous êtes toujours pas présenté.

— Mon nom ne vous apprendrait rien.

— En auriez-vous honte ?

Pour la première fois, un éclair de contrariété passa sur le visage du jeune homme. Son compagnon casqué s'avança et posa une main sur son bras. Donc le guerrier téméraire était sensible à la provocation, nota aussitôt Fidelma qui se promit d'en faire usage si l'occasion se présentait. Pour l'instant, il avait recouvré son sang-froid et son petit sourire cynique.

— Je m'appelle Clydog, Clydog Cacynen.

— Clydog la guêpe ? susurra Fidelma. Dites-moi, Clydog, vous portez un beau torque, une distinction que l'on n'accorde qu'aux héros. J'espère que vous ne l'avez pas gagnée en vous battant contre des religieux désarmés.

Le jeune homme s'empourpra et porta la main à son cou.

— Cet objet a vu la défaite de Selyf à Cair Legion. Et je jure devant Dieu que les Saxons n'ont pas fini de payer pour ce crime.

L'homme au casque s'éclaircit bruyamment la voix.

— Assez parlé... Clydog. Dépêchons-nous si vous voulez que ce moine examine Sualda. Vous deux, vous marcherez devant les archers. À la première tentative de fuite, ils vous abattront.

— Prenez garde, Welisc, dit brusquement Eadulf, sortant de son silence prolongé.

Welisc était le terme qu'utilisaient les Saxons pour les étrangers, et plus particulièrement les Bretons.

— Prenez garde, vous parlez à Fidelma, soeur du roi de Cashel.

Fidelma se tourna vers lui d'un geste vif.

— Redime te captum quam queas minimo^{8} ! murmura-t-elle.

L'homme au casque éclata de rire.

— Je suis ravi que le Saxon ait retrouvé sa langue et je le remercie pour cette information. Alors comme ça, vous êtes une princesse des Gwyddel ? Eh bien, lady, inutile de rappeler à votre ami que lorsqu'on est en captivité on doit se racheter au meilleur prix possible ! Voyez-vous, je doute que nous prenions la peine d'entrer en relation avec votre honorable frère.

Il règne trop loin d'ici et de telles négociations sont terriblement ennuyeuses.

— Tout compte fait, vous me semblez des hors-la-loi très ordinaires, dit Fidelma, défiant ses ravisseurs.

Celui qui se faisait appeler Clydog eut un mouvement de colère.

— Hors-la-loi, pourquoi pas ? À Dyfed, voilà un qualificatif qui ne me dérange guère, mais mes origines n'ont rien de très ordinaires, comme vous dites. Je suis...

— Clydog !

L'homme au casque, dont l'avertissement avait résonné comme un coup de fouet, se tourna vers Fidelma et Eadulf.

— Avancez !

— Vous aussi, vous avez un nom ? demanda Fidelma, trop contente d'aviver les dissensions entre les deux bandits.

— Appelez-moi Corryn !

— C'est bien la première fois que j'entends parler de l'association d'une guêpe et d'une araignée.

— Vous avez encore beaucoup de choses à apprendre, maugréa l'homme au casque.

Dehors attendaient six cavaliers, montés sur des chevaux de race et armés jusqu'aux dents. Deux autres conduisaient un chariot bâché. Fidelma s'en voulut de ne pas avoir prêté davantage d'attention aux hennissements de sa jument et de l'étalon d'Eadulf, attachés devant les portes de l'abbaye.

— Je vois que vous êtes venus avec vos montures, dit Clydog en examinant les bêtes. Voilà des pur-sang richement harnachés, pour des religieux, vous êtes fort bien pourvus.

— Ils nous ont été confiés par le roi Gwlyddien, répliqua Eadulf.

— Alors ils ne manqueront guère au vieil homme. En selle ! Nous avons pas mal de chemin à faire.

— Où nous emmenez-vous ? Et pourquoi nous faites-vous prisonniers si vous n'avez pas l'intention de nous rançonner ?

— Obéissez ! lança Corryn d'un ton sec. Et arrêtez de poser des questions.

Clydog se tourna vers les hommes qui conduisaient le chariot.

— Vous savez ce que vous avez à faire. Rejoignez-nous quand vous en aurez terminé.

Puis il prit la tête de la troupe, qui se referma autour des deux captifs, et donna le signal du départ.

Ils se dirigeaient vers une forêt au sud. Fidelma se rappela que frère Meurig, le barnwr, leur avait signalé cette forêt. Comment s'appelait-elle, déjà ? Ffynnon Druidion ?

Elle maudit le sort d'être tombée entre les mains de cette bande de gibiers de potence. Frère Meurig leur avait bien signalé que la

région était mal fréquentée, mais il n'avait jamais parlé de gens armés, organisés et jouissant d'autant de moyens. Si elle avait su, elle aurait exigé que Gwlyddien ou Gwnda leur procure une escorte. Et elle s'inquiétait davantage pour la sécurité d'Eadulf que pour la sienne. Elle aurait dû écouter son ami quand il lui avait confié son angoisse d'être un Saxon isolé sur les terres des Bretons. Elle comprenait fort bien les sentiments de haine qui, pour des raisons historiques, séparaient les deux peuples. Malgré tout, elle avait estimé avec une légèreté coupable que le bon sens prévaudrait, oubliant que les préjugés étaient souvent une raison suffisante pour infliger des souffrances à son prochain.

Décidément, Corryn, qui chevauchait à côté de Clydog, lui rappelait quelqu'un. Ses traits lui étaient familiers. S'étaient-ils déjà rencontrés ?

Il semblait intelligent, bien éduqué, et il comprenait le latin.

Clydog, apparemment le chef du groupe, avait lui aussi reçu une bonne éducation. Et puis il y avait sa réponse mystérieuse quand elle lui avait demandé s'il était habilité à porter le torque. En résumé, ni Clydog ni Corryn n'avaient le comportement habituel de voleurs de grand chemin. Leur fausser compagnie ne serait pas facile alors qu'ils étaient entourés de dix cavaliers, dont quatre archers armés d'arcs de quatre pieds de haut qui atteignaient leur cible à cinquante toises. Il ne leur restait plus qu'à espérer qu'une fois arrivés à destination, une occasion de s'échapper se présenterait.

Elle jeta un coup d'oeil à Eadulf dont le visage reflétait une profonde angoisse. Il s'était rendu à sa décision d'entreprendre cette enquête dans le seul but de lui plaire, tout en se montrant réticent avant même de l'accompagner à l'abbaye de Dewi Sant, pour y rencontrer l'abbé Tryffin. Elle aurait dû l'écouter. Depuis quand son ami s'alarmait-il sans raison ? Elle ne se pardonnerait jamais sa vanité et son arrogance. Ils auraient dû attendre tranquillement un navire à Porth Clais afin de poursuivre leur voyage jusqu'à Cantorbéry. Puis elle redressa le menton. À quoi bon se laisser aller à des regrets inutiles ?

Maintenant, ils pénétraient dans la forêt. Clydog connaissait le trajet. Sans prononcer un seul mot, ses hommes, des cavaliers expérimentés, se mirent en file tout en amenant Fidelma et Eadulf à occuper le milieu de la colonne. Il s'écoula un temps assez long, puis ils abordèrent un sous-bois broussailleux où abondaient les plantes à feuilles persistantes et débouchèrent dans une clairière avec un grand bassin alimenté par un cours d'eau. Un campement de tentes et de huttes avait été dressé, entre un ancien lieu de sépulture creusé dans la roche et une palissade qui servait à attacher les chevaux.

Six hommes s'avancèrent, qui examinèrent les prisonniers avec

curiosité.

— Qui sont-ils, Clydog ? demanda l'un d'eux, un homme de grande taille visiblement habitué à la vie en plein air.

— On les a ramassés à Llanpadern, répondit Clydog en sautant à terre. Le moine connaît la médecine.

— Est-ce qu'ils savent ?

— Surveille ta langue ! aboya Corryn. Quant à vous, écoutez-moi : il est interdit de parler avec les prisonniers.

— Ce sont des étrangers, hein ? dit un jeune garçon qui n'avait pas encore de barbe.

— Une Gwyddel et un Saxon, répliqua Clydog.

Des murmures s'élevèrent.

— À terre, Saxon, ordonna Corryn.

Eadulf sauta de son cheval. Puis Corryn l'empoigna et le poussa vers une hutte ayant qu'il ait pu échanger un mot avec Fidelma. À l'intérieur, un homme gisait sur le sol, dans la pénombre.

— Puisque vous êtes médecin, allez-y, dit Corryn avant de laisser Eadulf seul avec le malade.

Eadulf jeta un coup d'oeil à l'homme qui semblait dormir et retourna à l'entrée de la cabane.

Fidelma était toujours en selle, entourée par les hommes qui avaient mis pied à terre. L'un d'eux tenait les rênes de sa jument au cas où elle tenterait de s'échapper.

— Cet imbécile incompetent qui se prétend le roi de Dyfed, disait Clydog, les aurait envoyés en mission pour enquêter sur la disparition de la communauté du père Clidro.

Des éclats de rire fusèrent.

— Même le vieux Gwlyddien n'est pas assez, sénile pour confier pareille tâche à un Saxon ! cria un homme.

— C'est moi qu'il a chargée de cette investigation.

Fidelma avait parlé sans élever la voix, mais avec une telle assurance que tout le monde se tut.

— J'avais oublié de vous présenter cette lady, ricana Clydog. Voici Fidelma de Cashel, soeur du roi de Muman.

— Où diable est-ce que ça se trouve ? demanda un homme.

— Ignorant ! C'est un des cinq royaumes d'Éireann. Son territoire est dix fois plus grand que celui de Dyfed.

Eadulf était stupéfié par les connaissances du hors-la-loi.

— Un pays assez riche, alors ? lança un autre.

— On peut le dire.

— Pourquoi le vieux Gwlyddien a-t-il fait appel à elle ? s'enquit un troisième.

— Parce qu'elle est un dálaigh, mes amis.

— C'est quoi, un « dowli » ?

— Un barnwr, un juge chargé de mener des enquêtes et de condamner les coupables.

— Quelle idée d'envoyer une Gwyddel ! On n'a pas assez de barnwr, à Dyfed ?

— Peut-être ne peut-il faire confiance à aucun d'entre eux, répliqua Clydog.

— Allez à Menevia le demander vous-même au souverain ! lança Fidelma. Mais peut-être le courage vous manque-t-il ?

Clydog arborait son perpétuel sourire qui exaspérait Fidelma.

— Assez ! intervint Corryn. Je vous ai interdit de parler avec les captifs.

Clydog se tourna vers lui d'un air agacé.

— Mes hommes ont le droit de s'amuser un peu.

— Il sera toujours temps de s'amuser quand on aura atteint notre but.

— Ils ont pourtant posé une question intéressante. Pourquoi ce vieux fou a-t-il confié une mission à cette Gwyddel, dálaigh ou pas ?

Ses hommes acquiescèrent bruyamment.

— Soeur Fidelma a acquis une solide réputation pour résoudre les énigmes insolubles ! lança Eadulf depuis le seuil de la hutte.

Clydog grimaça un sourire.

— Comme vous pouvez vous en rendre compte, notre ami saxon maîtrise moins bien notre langue que notre excellente religieuse. Cependant, quand il intervient, c'est toujours pour nous communiquer quelque information passionnante.

Il marqua une pause et se tourna vers Fidelma.

— Connaissiez-vous le Satiricon, lady ?

— Je l'ai lu, répondit Fidelma, surprise par cette question.

— Pétrone a écrit : Raram facit misturam cum sapientia forma. Il avait raison et je suis heureux de jouir d'une telle opportunité.

Fidelma rougit. Le texte qu'il venait de citer signifiait que la beauté et la sagesse s'accordaient rarement dans une même personne.

— Il semblerait que vous ayez étudié vos classiques, Clydog. Et votre langue mielleuse sait tourner un compliment. À mon tour. Connaissiez-vous cet adage de Plaute : Ubi mel ibi apes^{9} ?... et vous savez sans doute qu'elles piquent.

Clydog se claqua la cuisse et hurla de rire tandis que ses hommes, qui ignoraient le latin, les regardaient sans comprendre.

— J'aurai grand plaisir à vous inviter ce soir à ma table, lady. Et je chasserai moi-même le chevreuil que nous ferons rôtir à la broche.

— Vous avez l'intention de nous retenir ici longtemps ?

— Pour l'instant, vous êtes mes invités.

— Ne craignez-vous pas les réactions du roi de Dyfed quand il apprendra cet outrage ?

— S'il l'apprend.

— Croyez-vous pouvoir le tenir éternellement dans l'ignorance de vos agissements ?

— Mais oui, répliqua Clydog, imperturbable.

Irritée par sa nonchalance, Fidelma ne put s'empêcher de lui lancer :

— Si le roi ne fait rien, mon frère ne manquera pas de prendre des mesures afin que...

— Vous prenez vos rêves pour des réalités, intervint Corryn. Si vous ne retournez pas à Cashel, il vous pleurera, voilà tout. Dans les régions frontalières entre les royaumes saxons et ceux des Cymry, des pèlerins disparaissent tous les jours, dont une majorité de Saxons, il faut bien l'avouer. Et maintenant, assez badiné.

Il échangea un regard avec Clydog qui hocha la tête.

— Inutile de tenter de nous convaincre de vous libérer, conclut ce dernier. Et n'espérez pas que des guerriers surgis de nulle part voleront à votre secours. Vous et votre ami êtes les invités de Clydog Cacynen et vous devrez vous en contenter.

Puis il s'éloigna à grands pas.

Quant à Corryn, il se retourna avec un regard furibond vers Eadulf, la main sur la poignée de son épée.

— Qu'attendez-vous pour vous mettre au travail, Saxon ?

Eadulf se dépêcha d'aller rejoindre son patient.

Si on en jugeait par sa mine et son état de saleté, l'homme appartenait sans aucun doute à cette bande de brigands. Il n'était pas endormi, comme l'avait cru Eadulf, mais inconscient. Eadulf se saisit de la chandelle qui brûlait sur une boîte, retira la couverture et posa la main sur le front de l'homme.

Touché au ventre, il brûlait de fièvre et avait perdu beaucoup de sang. La blessure, irrégulière et peu profonde, s'était infectée.

Eadulf prit conscience d'une présence derrière lui.

— Vous pouvez faire quelque chose ? demanda Corryn.

— Quel type d'arme a tailladé les chairs ?

— Un couteau à viande. Ce qui explique cette déchirure pas très nette.

— Croyez-vous que vos hommes sauraient reconnaître le polytric ? C'est une mousse qui pousse près des points d'eau.

Corryn hocha la tête.

— Bien sûr, il y en a plein près d'ici.

— Il faut m'en ramener une grande quantité. Et j'ai besoin de mon sac de selle.

Eadulf ne se déplaçait jamais sans ses remèdes.

Corryn sortit de la hutte et Eadulf l'entendit parler à quelqu'un. Soudain, le blessé lui attrapa le bras, le regard fiévreux.

— Je l'ai eu, n'est-ce pas ? dit-il d'un ton angoissé.

Eadulf lui adressa un sourire rassurant.

— Ne bougez pas et détendez-vous. Tout ira bien.

L'homme s'accrochait toujours à lui.

— Il m'a pris par surprise, je lui ai couru après dans... dans le... il s'est saisi du couteau et j'ai été obligé de le tuer. Il est bien mort ?

— Oui, il est mort, soupira Eadulf.

Épuisé, l'homme retomba sur sa paille tandis que Corryn revenait avec le sac de selle.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Eadulf.

— Sualda. Pourquoi ?

— Le patient se sent plus rassuré si le médecin l'appelle par son nom, ironisa Eadulf.

Puis, tout en fouillant dans sa sacoche, il demanda qu'on lui apporte de l'eau bouillie, chaude et froide. L'eau et la mousse arrivèrent en même temps.

— Que faites-vous ? demanda Corryn après qu'Eadulf eut nettoyé la plaie.

— Une infusion de valériane pour faire baisser la fièvre. Ensuite, j'appliquerai un cataplasme de polytrich que j'aurai fait macérer avec du trèfle violet, de la consoude et de la bardane. Après cela, il ne nous restera plus qu'à prier.

Corryn s'en alla et un des brigands se posta près du moine pour le surveiller. Dès qu'Eadulf eut terminé de prodiguer ses soins au blessé, l'autre le fit sortir avec force bourrades de la hutte. Puis on lui lia les poignets derrière le dos et on le jeta dans une grande cabane, où il fut attaché à l'un des piquets soutenant les murs. Alors qu'il était sur le point de partir, l'homme décocha un coup de poing au prisonnier en plein visage.

— Tiens, Saxon. C'est pour mon frère qui a été tué par ceux de ton peuple lors d'une attaque ! Ces sauvages étaient venus rafler les nôtres pour les vendre comme esclaves. Compte sur moi pour t'assurer une mort lente.

Quand l'homme se fut éclipsé, Eadulf entendit bouger dans l'ombre et la voix de Fidelma lui parvint.

— Il vous a fait mal ? demanda-t-elle d'un ton anxieux.

— J'ai connu pire, répondit Eadulf en sentant sur sa langue le goût salé du sang coulant de sa lèvre fendue. En tout cas, je n'ai aucune dent cassée.

— Nous nous en sortirons, nous nous sommes déjà trouvés dans des situations bien plus difficiles, dit-elle en éprouvant la solidité de ses liens qui avaient été noués par des mains expertes.

Inutile d'espérer se libérer.

— Que voulaient-ils ?

Eadulf le lui expliqua.

— J'ignore quel sort ils vous réservent, mais, en ce qui me concerne, dès qu'ils sauront à quoi s'en tenir sur celui de Sualda, ils se débarrasseront de moi. Pour eux, je ne suis qu'un chien de Saxon.

Fidelma secoua la tête d'un air désolé.

— Reprenez courage, Eadulf. Nous avons affronté de nombreux dangers et nous surmonterons celui-ci comme les autres.

Elle l'entendit remuer pour desserrer les cordes qui lui liaient les poignets.

— À quoi bon se fatiguer à lutter contre l'inévitable ? lui dit-elle d'un ton réprobateur. Il nous suffit d'attendre une opportunité de leur filer entre les doigts.

— Et votre ami Publilius Syrus que vous adorez citer à tout propos, que pense-t-il de tout ça ?

— Pardon ?

— N'a-t-il pas prétendu que la nécessité pouvait retourner n'importe quelle arme à son avantage ? Dans notre indigence, nous devons donc chercher quels expédients pourraient nous venir en aide. Plus facile à dire qu'à faire.

Ils demeurèrent un instant silencieux.

— Arrêtons de nous quereller, soupira Fidelma. Puisque nous ne disposons d'aucune arme, réfléchissons à notre situation.

— Je ne demande pas mieux, mais, pour l'instant, rien de ce qui nous est arrivé n'a de sens à mes yeux.

— Je crois que Clydog et ses hommes étaient déjà informés de la disparition de la communauté. Et ils savaient sans doute que nous étions à l'intérieur des murs de l'abbaye.

— Allons donc. C'est totalement...

— Ridicule ? Peut-être. À moins qu'ils n'aient pénétré dans la cour en silence pour nous surprendre dans la grange. Je pense qu'ils n'en étaient pas à leur première visite.

— Oui, mais dans quel but auraient-ils agi ainsi ?

— À l'examen des faits, les solutions ne viennent pas aussi facilement que les questions. Clydog aurait-il été prévenu de notre venue ? Combien de personnes en étaient informées ? Clydog désirait-il nous empêcher de découvrir la vérité ? Le vieil homme pendu à une poutre était-il le père Clidro ? Comment expliquer qu'il ait été tué quelques heures seulement avant que nous ne découvrions son cadavre ?

— Vous oubliez le Hwicce dans le cercueil, grommela Eadulf d'une voix morne.

Fidelma sourit dans l'obscurité.

— Justement. Si Clydog et ses hommes étaient déjà venus à Llanpadern auparavant, alors la présence du Hwicce prend tout son

sens.

Entravé par ses liens, Eadulf changea à grand-peine de position.

— Pour l'amour du ciel, ne mentionnez pas le Hwicce devant ces brigands, ils pourraient penser qu'il y a une connexion entre lui et moi. Déjà que sur cette terre le temps m'est compté...

— Et si Clydog n'ignorait rien de ce cadavre dissimulé dans le tombeau de la chapelle ?

— C'est absurde.

— Pourquoi donc ?

— Quand il a su que j'étais saxon, il n'aurait pas manqué de faire un commentaire.

Fidelma ne répondit rien tandis qu'Eadulf continuait de triturer ses liens. L'inactivité lui portait sur les nerfs. Son impuissance le plongeait dans un état de terrible frustration. Il avait récemment passé plusieurs semaines à attendre la mort, enfermé dans une cellule sinistre de l'abbaye de Fearn. Ces nouvelles restrictions à sa liberté suscitaient chez lui une rage incontrôlable.

D'après le silence qui régnait maintenant dans la cabane, Eadulf en déduisit que Fidelma était entrée en méditation grâce au dercad. Cette discipline avait permis à d'innombrables générations de mystiques irlandais de se réfugier dans le sitcháin, l'état d'apaisement qui ralentit le flux des pensées et permet de calmer les souffrances. Eadulf n'était que peu entraîné à cet art, et il le regrettait. Depuis qu'il vivait auprès de Fidelma, il avait pu constater qu'elle tirait de grands bénéfices de cette pratique. Pour la seule raison que les païens s'y adonnaient, le bienheureux Patrick avait autrefois interdit l'usage de certaines des méthodes facilitant l'accès à la méditation. Dans les cinq royaumes, les religieux toléraient le dercad tout en évitant de s'exprimer sur le sujet. Fidelma était la preuve vivante que c'était un excellent moyen d'apaiser un esprit troublé.

Le temps passa. L'air fraîchissait et les ombres s'allongeaient. À l'extérieur, on alluma un feu et les deux captifs entendirent les rires bruyants des hommes.

Fidelma s'étira.

— Ce feu nous enseigne au moins une chose, dit-elle à son compagnon.

— Quoi donc ? demanda Eadulf qui la distinguait à peine de l'autre côté de la cabane.

— Clydog et ses acolytes ne craignent pas que les flammes attirent l'attention des importuns. Ils sont donc assurés de la sécurité de leur position.

Elle s'interrompt quand un homme apparut sur le seuil de la porte. À contre-jour, ils ne distinguaient pas ses traits, mais ils reconnurent Clydog.

— Comme je vous l'avais promis, nous avons préparé une petite fête en votre honneur et nous attendons que vous vous joigniez à nous, lady.

CHAPITRE IX

Clydog entra et alla détacher le pied de Fidelma, retenu au piquet de soutien du mur, mais il lui laissa les mains liées. Puis il l'aida à se mettre debout et la poussa doucement vers la porte. Comme il semblait ignorer Eadulf, elle s'arrêta sur le seuil.

— Et mon compagnon ?

— Il restera où il est.

— Ne recevra-t-il pas d'eau et de nourriture ?

— Je lui ferai porter une collation. C'est vous que j'ai invitée à ma fête et je n'ai aucune intention de m'entretenir avec le Saxon.

Sur ces mots, elle fut fermement propulsée dehors. Au-dessus d'un feu de braises tournait un chevreuil embroché sur un bâton. Deux hommes veillaient à la cuisson tandis que les autres, assis dans l'herbe, buvaient et s'interpellaient bruyamment.

Fidelma, qui avait froid, se rapprocha du feu. Clydog l'entraîna un peu à l'écart, devant une des tentes tendues de peaux.

— Notre hospitalité est rudimentaire, et nous n'avons que des mets simples à vous offrir, princesse de Cashel, dit Clydog en lui faisant signe de s'asseoir sur une souche.

Il lui détacha les poignets.

— Ainsi, vous serez plus à l'aise pour vous restaurer, mais n'oubliez pas que toute tentative de fuite serait vouée à l'échec. Mes hommes vous rattraperaient en un éclair.

— Jamais je n'abandonnerais mon compagnon entre vos mains, répliqua-t-elle d'un ton acide.

Clydog lui adressa un large sourire et s'assit auprès d'elle.

— Très sage de votre part. Nous n'apprécions pas particulièrement les Saxons, surtout les religieux.

Corryn apparut. Il n'avait toujours pas ôté son casque. Il lui tendit une timbale remplie d'hydromel à l'odeur âcre. Elle nota qu'il avait des mains blanches et soignées, très différentes de celles d'un guerrier, d'un artisan ou d'un paysan. Fidelma prit la timbale sans la porter à

ses lèvres.

— Votre conduite n'est guère prudente, Clydog, grommela Corryn.

— À chacun ses affaires, mon ami, répliqua l'autre d'un ton cinglant.

— Je croyais que nous partagions les mêmes intérêts ?

Le chef des hors-la-loi eut un petit rire insolent.

— Pas dans ce domaine.

Corryn tourna les talons et rejoignit les autres tandis que Clydog revenait à Fidelma. Il ne lui avait pas échappé qu'elle n'avait rien bu.

— Vous n'aimez pas notre hydromel des forêts, lady ? lui demanda-t-il en avalant une gorgée du breuvage. Vous avez tort. Quand les nuits sont fraîches, cela réchauffe.

— Vous avez promis de faire parvenir un repas à mon compagnon, dit-elle d'un ton ferme. Je refuse de me restaurer tant que vous n'aurez pas tenu parole.

— Le Saxon peut attendre, répliqua Clydog avec nonchalance. La satisfaction de nos besoins ne passe-t-elle pas avant les siens ?

— Parlez pour vous.

Fidelma se leva avec une telle brusquerie que Clydog n'eut pas le temps de la retenir.

— Je vais lui apporter cette timbale.

À peine avait-elle fait deux pas qu'une main l'attrapait par le bras. C'était celle de Corryn, qui l'enserrait comme un étau. Elle poussa un cri de surprise et le sourire de Corryn s'élargit.

— *Varium et mutabile semper femina*^{10}, hein, Clydog ? Celle-là, il faut la surveiller comme le lait sur le feu. J'ai toujours désavoué votre projet.

— Attendez, dit Clydog en se redressant d'un air ennuyé. Puisque c'est si important pour vous, je vais faire parvenir de l'hydromel et de la nourriture à votre Saxon.

Fidelma grimaça de douleur et Clydog s'adressa à Corryn avec un geste de colère.

— Relâchez-la, Corryn, et veillez à ce que mon ordre soit exécuté.

— À quoi cela sert-il de nourrir un homme qui va mourir ?

— Obéissez, rétorqua le chef des bandits, ou nous allons avoir un sérieux désaccord.

Corryn repoussa violemment Fidelma et affronta Clydog. Elle vit un éclair de rage et de ressentiment briller dans ses yeux bleus, puis il haussa les épaules et aboya des ordres en direction de ses compagnons. L'un d'eux se leva à contrecœur, saisit un couteau, tailla un morceau de venaison sur l'animal embroché et le posa dans une écuelle en bois. Puis il la prit, ainsi qu'une timbale d'hydromel, et se dirigea vers la cabane.

Satisfaite, Fidelma revint à Clydog qui s'était rassis et surveillait Corryn avec une étrange expression sur son visage.

— Donc vous avez l'intention de nous tuer ? demanda-t-elle d'une voix très calme.

— Je n'apprécie guère les Saxons.

— Il n'y a pas grand monde qui trouve grâce à vos yeux, dit-elle tout en fixant Corryn assis auprès du feu.

Clydog secoua lentement la tête.

— Vous êtes une femme obstinée. Apprenez que je ne suis pas responsable des opinions de mes hommes, et soyez heureuse que je vous aie sauvés de Corryn. S'il n'y avait eu que lui, il vous aurait fait tuer tous deux à Llanpadern. Et si votre compagnon n'avait pas été médecin, je n'aurais pas été en mesure d'épargner sa vie.

Pensive, Fidelma se rassit. Les propos de Clydog sous-entendaient qu'il avait des comptes à rendre à Corryn... Son geôlier lui sourit.

— Voilà qui est mieux. Je suis certain qu'à partir de maintenant vous serez une convive des plus plaisantes.

— Que voulez-vous de moi, Clydog ? Pourquoi me retenez-vous prisonnière avec frère Eadulf ?

— Je ne recherche rien d'autre que votre compagnie le temps d'un repas. Mangeons et profitons de ce que la vie nous offre, vous découvrirez que je suis une personne éduquée, souffrant parfois de ne pas avoir d'interlocuteur à sa hauteur.

— Pourquoi ne bavardez-vous pas avec votre ami ? ironisa-t-elle en désignant Corryn du menton. Un homme qui cite Virgile a sûrement plein de choses intéressantes à raconter.

Clydog fronça les sourcils.

— Parsemer la conversation de quelques citations latines est à la portée de n'importe qui. Et maintenant, détendez-vous et reprenez des forces.

— Je préférerais mourir de faim dans la forêt, répliqua-t-elle avec humeur. La compagnie des bêtes sauvages me dérangerait moins que la vôtre.

— Vous me détestez à ce point ? dit le jeune homme d'une voix caressante. La haine n'est-elle pas la face obscure du désir ?

Fidelma ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne vous connais pas assez pour vous haïr, Clydog. Mais je ne vous aime pas. Ce qui a effectivement un rapport avec le désir.

Clydog ouvrit de grands yeux.

— Voyez-vous, mon souhait le plus vif serait d'être à mille milles d'ici.

De sa ceinture, Clydog sortit un grand couteau à la lame luisante, qu'il manipula ostensiblement avant d'aller vers le chevreuil couper des tranches de viande qu'il posa sur deux écuelles en bois. Puis il en

tendit une à Fidelma.

— Quelqu'un de votre culture a certainement lu Antisthène.

— Que des hors-la-loi tels que vous aient étudié d'éminents auteurs ne laisse pas de me surprendre. D'abord Virgile et maintenant Antisthène !

Clydog ignore la pique de la jeune femme.

— Puisque vous affirmez me détester, lady, je vous demanderai de méditer cette phrase : « Méfiez-vous de vos ennemis, ceux que vous n'aimez pas, car ils sont les premiers à détecter vos fautes et vos erreurs. »

Fidelma l'avait écouté la tête baissée.

— Publilius Syrus est mon philosophe favori. Peut-être l'avez-vous lu ?

— J'ai parcouru ses maximes.

— Selon lui, il est dangereux de se gagner les faveurs d'un ennemi, que l'on ne peut appeler un ami que lorsqu'il est mort.

— Publilius Syrus ! ricana Clydog. Cet esclave d'Antioche amené à Rome, et qui est parvenu à gagner sa liberté en imaginant des pièces flattant basement la sensibilité de ses maîtres...

— Vous désapprouvez ses écrits parce qu'il était d'Antioche, ou parce qu'il était un esclave romain assez habile pour recouvrer sa liberté ? Bon nombre de vos ancêtres ont suivi le même chemin.

— Mes ancêtres, sûrement pas ! répliqua Clydog avec une impétuosité qui surprit Fidelma.

— Je parle des Bretons et des Gaulois, emmenés comme esclaves à Rome, et qui par leur ruse et leur intelligence ont réussi à se racheter.

— Qu'ils parlent en leur nom, je viens d'une autre race.

— À l'évidence, vous êtes un homme intelligent, Clydog, et n'avez rien d'un brigand ordinaire. Qui êtes-vous ?

Le visage du jeune homme était dans l'ombre.

— Je vous l'ai déjà dit.

— Ah oui, Clydog la guêpe, un hors-la-loi. Comment en êtes-vous arrivé là ?

Il eut un rire amer.

— J'ai suivi cette voie parce que j'attends beaucoup plus de l'existence que ce que le destin m'a imparti. Mais ce n'est pas pour parler de moi que je vous ai conviée à ce repas.

De l'autre côté du feu leur parvenaient de gros rires, et des bribes de conversation claironnées par des voix rauques. Fidelma fut stupéfaite de voir Corryn se laisser persuader de jouer d'un instrument qui ressemblait fort au ceis de son pays, une petite harpe carrée aux cordes tendues en diagonale. Tout le monde se tut tandis que Corryn égrenait les premiers accords de sa chanson. Il avait une voix de ténor,

douce et mélodieuse :

Aux jours d'hiver les cerfs sont affaiblis, et puissantes les ailes des corbeaux, le vent fait danser le nuage dans la tempête, malheur à celui qui fait confiance à l'étranger, malheur au faible, malheur au faible.

Fidelma renifla d'un air méprisant.

— Malheur au faible, voilà toute votre philosophie, Clydog ?

— Il n'y en a pas de meilleure. L'avenir appartient à ceux qui gagnent.

— Mais alors, vous n'êtes pas chrétien ? « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le royaume des cieux est à eux⁽¹¹⁾. » Naturellement, vous ne partagez pas cette vision des choses ?

— Vous avez vu juste, je ne suis pas chrétien, car je ne crois pas à des enseignements qui déniaient aux hommes la volonté et la force. Votre dieu est un dieu d'esclaves qu'il persuade de persévérer dans leur état. Il aime que les hommes soient nus, démunis, affamés... votre dieu a été inventé par les riches pour soumettre les misérables. Assez de balivernes ! Assez de ces Évangiles qui ne visent qu'à nous rabaisser !

Fidelma observait le jeune homme avec intérêt.

— Auriez-vous été pauvre et esclave, Clydog ?

— Je n'ai jamais dit... Fidelma lui sourit.

— Il y a de la colère dans votre cœur et vous refusez d'oublier et de pardonner. Luc a écrit : « Ses péchés lui sont remis parce qu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on remet peu montre peu d'amour¹. »

— Je vous en prie, épargnez-moi vos sermons, Gwyddel ! De quoi vous plaignez-vous ? En réalité, vous adorez les pécheurs dans mon genre.

Fidelma s'étonna d'un tel raisonnement.

— Vos enseignements ne disent-ils pas que plus le pécheur est grand, plus saint il deviendra en embrassant votre foi ? Plus il aura fait le mal, plus votre Christ lui pardonnera ?

— Qui vous a appris cela ?

— Ce sont les paroles du Christ : « Je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de repentir⁽¹²⁾. »

— Donc vous êtes un adepte du péché dont vous espérez qu'il vous mènera à la paix et à la plénitude ? répliqua Fidelma d'un ton moqueur.

Clydog ne se démontra point.

— Gardez-vous bien de me provoquer avec vos exercices livresques, Gwyddel, même si je sais que dans vos maisons religieuses, en Éireann, de telles joutes sont très appréciées.

— Vous ne me ferez jamais croire que les esprits aiguisés ne se

rencontrent que dans mon pays. On m'a rapporté que les Cymry pratiquaient un jeu qui ressemble beaucoup au fidchell^{13}, la « sagesse du bois », destiné à exercer l'intelligence.

Clydog hocha la tête d'un air absent.

— Nous l'appelons gwyddbwyll. Notre grand guerrier Arthur y était passé maître.

— Donc vous êtes aussi versé que les Gwyddel dans les jeux de l'esprit.

Clydog but tout en observant la jeune femme d'un air rêveur.

— Vous êtes une femme très attirante...

Fidelma tressaillit à son brusque changement de ton.

— Pourquoi êtes-vous devenue religieuse ?

— Pourquoi l'apparence physique devrait-elle contrarier une vocation ? Vous savez bien qu'elle ne coïncide pas nécessairement avec l'âme, sinon vous seriez un petit homme laid avec des verrues et des dents cariées.

Stupéfait, Clydog haussa les sourcils, puis il éclata de rire.

— Excellente réponse, mais si la beauté cache souvent une âme noire, que dissimule la vôtre, princesse de Cashel ?

Fidelma fut brièvement désarçonnée.

— Je dirais que je suis...

Puis elle s'interrompit.

— On dit qu'une faction des vôtres prône le célibat des prêtres, poursuit Clydog. Ôtez-moi d'un doute : vous n'êtes pas célibataire ?

Fidelma s'empourpra sans répondre.

— Il semblerait que votre visage vous ait trahie.

— Cela ne vous regarde pas. Cependant, le célibat n'est pas exigé par la foi et vous le savez fort bien. Rome préfère que les abbés et les évêques ne se marient pas, mais il n'existe aucune loi stipulant d'étendre cette règle à tout le clergé.

Elle avait conscience que cet homme était comme de l'amadou : la moindre étincelle pouvait mettre le feu à son tempérament versatile. Si elle voulait se tirer de là avec Eadulf, il fallait qu'elle tempère ses sautes d'humeur.

Clydog lui souriait d'un air lascif.

— Bien sûr que vous avez eu des amants. Les seules femmes chastes que je connais sont celles que l'on n'a jamais désirées. Le Saxon est-il votre amant ?

— Vous êtes intelligent et cultivé, Clydog. Donc vous devriez savoir que l'on n'aborde pas certains sujets entre gens civilisés.

Clydog éclata d'un rire moqueur.

— Vous vous trompez lourdement en m'estimant civilisé, Gwyddel. Vous oubliez que je ne suis qu'un hors-la-loi. En tant que captive isolée avec moi dans cette forêt, vous êtes soumise à mon bon

plaisir. Cela n'excite-t-il pas vos sens ?

— Vous me demandez si vous excitez mes sens ?

Elle se mordit la lèvre.

— Voilà une question étrange qui me remplit de crainte, mais pas pour moi... pour vous.

Clydog la fixait d'un air idiot.

— Que craignez-vous pour ma personne ? J'ai connu des femmes qui criaient et pleuraient en implorant ma grâce, mais aucune ne s'est inquiétée de moi.

Fidelma s'efforçait de dissimuler sa peur.

— N'avez-vous pas répudié la foi et la loi ? En tant que religieuse, ne devrais-je pas me soucier de votre avenir et du repos de votre âme ?

— Vous me flattez, car votre discours laisse entendre que vous éprouvez des sentiments pour moi.

— Les mêmes que ceux que je ressens pour le lépreux ou l'aveugle qui refuse la charité.

Clydog sauta sur ses pieds en jurant. Il la dominait de toute sa taille.

— Il suffit. Voici ma tente et vous n'ignorez pas pourquoi vous êtes ici.

Fidelma perçut le désir dans sa voix rauque. Paralysée, elle cherchait désespérément une issue au piège qui se refermait sur elle.

— Vous ne m'en avez rien dit, déclara-t-elle d'une voix faible.

Clydog était exaspéré par ses jeux de rhétorique. Il n'avait encore jamais rencontré une femme qui lui tienne tête dans ce domaine.

— Ne vous faites pas plus bête que vous ne l'êtes, gronda-t-il. Accordez-vous vos faveurs au Saxon ?

— Vous vous montrez impertinent, Clydog, et je mettrai votre grossièreté sur le compte de la trop grande quantité d'hydromel que vous avez ingurgitée. Et maintenant...

Elle se leva.

— Je vais rejoindre mon compagnon.

— Oh non ! Vous allez entrer dans ma tente pour me distraire.

Clydog voulut l'attraper par son vêtement, mais elle lui échappa de justesse.

Auprès du feu, un ou deux hommes s'étaient retournés et lançaient des plaisanteries égrillardes entrecoupées de rires gras.

— Tu as des difficultés à la dresser, Clydog ? Essaie le bâton !

— Elle est à toi pour cette nuit, mais après tu me la prêteras !

Fidelma recula.

— Vous n'êtes qu'un animal. Un homme qui n'hésite pas à violer une religieuse ne vaut pas davantage qu'une crotte de chien.

Clydog respirait fort.

— Si vous croyez m'impressionner avec vos insultes, vous vous trompez. Mon sang est aussi bon que le vôtre. La différence entre nous, c'est que moi je sais qui je suis, et je suis immunisé contre les discours fumeux des religieux et de leurs acolytes. Vous ne pourrez m'échapper, alors autant faire contre mauvaise fortune bon coeur. Et puis une femme aussi séduisante que vous ne peut pas être indifférente aux attentions d'un vrai homme.

Fidelma plissa les yeux.

— Certes, un tel homme ne me laisserait pas insensible, mais, en ce qui vous concerne, vous êtes tout simplement pathétique.

Les hommes riaient. Certains applaudirent tout en criant des encouragements à leur chef pour qu'il donne une bonne leçon à l'étrangère. Le visage de Clydog s'était durci.

Soudain, il se précipita sur elle en proférant des insultes.

Elle l'évita par une rapide esquivé et il trébucha. Quand il se retourna, ses yeux brillaient d'une lueur mauvaise. Fidelma l'attendait, bien en équilibre sur ses deux jambes, les bras souples et tendus devant elle. Quand il bondit, elle avança un genou et utilisa la force de son adversaire pour le faire passer pardessus sa hanche. Il tomba à ses pieds et elle reprit son attitude initiale.

Clydog ne connaissait rien au troid-sciathaigid, l'art de la défense à mains nues. Quand les missionnaires d'Eireann voyageaient loin pour prêcher la bonne parole, ils étaient exposés aux attaques des voleurs et des bandits, et comme ils refusaient de porter des armes, ils avaient élaboré cette technique redoutable. Fidelma la pratiquait depuis son plus jeune âge.

Clydog se releva, tremblant de rage tandis que ses hommes riaient à en perdre haleine.

— Tu parles d'un guerrier ! Il peut même pas se défendre contre une femme désarmée ! cria l'un d'eux.

— Tu veux qu'on vienne t'aider à la mater ? lança un autre.

— À moins que tu préfères que je m'en occupe ? plaisanta un troisième.

Clydog était maintenant hors de lui.

— Je vais te donner une bonne leçon, Gwyddel, gronda-t-il.

— Pour cela, encore faudrait-il que tu sois un homme, or même tes fidèles compagnons semblent en douter.

Sachant que la colère poussait à la faute, elle le provoquait délibérément. Avec un hurlement de fureur, Clydog se jeta sur elle. En un éclair, elle comprit qu'elle ne pouvait plus miser sur la surprise ni répéter la même ruse. Elle feignit de se diriger sur la gauche, revint à droite et, dans un mouvement tournant, projeta son pied en avant et cueillit le jeune homme à l'entrejambe.

Clydog tomba en arrière, le souffle coupé, et se tordit sur le sol

avec des gémissements étouffés.

Ses hommes qui s'étaient rapprochés formaient maintenant un demi-cercle menaçant autour d'elle. Il n'y avait aucune fuite possible. Deux d'entre eux tiraient déjà leur épée tandis qu'un troisième se précipitait pour aider Clydog qui vomissait sur le sol.

— Tuez cette garce, ordonna Corryn d'un ton détaché, et aussi le Saxon. Nous aurions dû le faire à Llanpadern, quant à Sualda, il se rétablira tout seul.

Un des bandits leva son épée et Fidelma crut sa dernière heure arrivée.

— Non !

À la lumière vacillante du feu, Fidelma entrevit le visage blême et crispé par la douleur de Clydog. On l'avait aidé à se remettre debout et il s'avança vers elle en titubant, soutenu par un de ses compagnons.

— Ne la touchez pas, elle pourra encore servir.

Il grimaça un sourire menaçant.

— Tu vas regretter ton geste, Gwyddel, siffla-t-il entre ses dents.

— Je regrette seulement de ne pas vous avoir donné une leçon plus sévère.

Corryn fronçait les sourcils.

— Vous insistez pour poursuivre cette comédie, Clydog ?

L'autre l'ignora.

— Ramenez-la à la cabane.

On lui attacha les poignets en l'entravant si fort que les cordes meurtrirent sa chair et elle pâlit sous l'effet de la douleur. Puis elle fut tirée, bousculée, frappée, et alors qu'elle allait pénétrer dans sa prison, Clydog s'écria :

— Amenez-moi le Saxon ! On va s'amuser un peu avec lui avant de l'envoyer rejoindre Odin.

— Arrêtez ! gémit Fidelma en se débattant. Pourquoi punir Eadulf pour ce que j'ai fait ? Ne pouvez-vous accepter votre défaite en homme ?

— Désirez-vous regarder, princesse ? Non, votre présence pourrait donner du courage au Saxon qui affronterait sa fin avec stoïcisme. J'ai déjà été le témoin de ce genre d'attitude. Les Saxons se précipitent au-devant de la mort avec le nom de leur dieu sur leurs lèvres, croyant qu'ils seront reçus dans la demeure des héros réservée aux immortels. Mais vous pourrez vous consoler en écoutant ses plaintes quand il suppliera qu'on l'achève.

À l'intérieur de la hutte, on la jeta au sol avant de la lier à son piquet.

— Pressez-vous ! hurlait Clydog. Vous n'allez pas y passer la nuit ! Il arrive, ce Saxon ? J'ai hâte de le faire danser !

— Eadulf ! gémit Fidelma.

C'est alors qu'elle entendit un des voleurs, qui avait levé sa torche, pousser une exclamation de surprise. Elle se redressa en clignant des yeux.

Là où tout à l'heure se tenait son ami, il n'y avait plus personne. Il avait tranché ses liens qui traînaient sur le sol, à côté de la viande posée sur l'écuelle en bois qu'il n'avait pas touchée. Le coeur de Fidelma bondit dans sa poitrine.

Puis elle entendit le hennissement d'un cheval et des bruits de sabots dont le martèlement allait s'affaiblissant sur le chemin donnant accès à la clairière.

Des appels et des cris retentirent.

— Un des chevaux s'est détaché !

— Le Saxon, il s'est échappé !

Puis la voix de Clydog retentit, étranglée par la fureur.

— Comment cela, le Saxon s'est échappé ? C'est impossible !

Le bandit fit irruption dans la cabane et toisa Fidelma en serrant les mâchoires.

— Il ne perd rien pour attendre, Gwyddel. Nous connaissons la forêt sur le bout des doigts et quand nous l'aurons ramenée, vous jouirez tous deux de douleurs si exquises que vous m'implorerez de mettre fin à vos misérables existences.

— Il vous faudrait d'abord attraper Eadulf, cracha-t-elle. Jusqu'à présent, vous n'avez pas été capable de mettre à exécution une seule de vos vantardises.

Elle lut le meurtre dans ses yeux et, alors qu'elle se préparait au pire, Corryn surgit et attrapa son compagnon par le bras.

— Vite, votre vengeance peut attendre.

Les yeux de Clydog jetaient des éclairs. Puis il se détourna à grand-peine et hurla des ordres. On s'agita dans la clairière, les bandits avaient sauté sur leurs chevaux et Fidelma entendit des branchages craquer sous les sabots de leurs montures tandis qu'ils s'enfonçaient dans les bois. Elle demeurerait seule dans l'obscurité.

Tout d'abord, elle se réjouit qu'Eadulf soit parvenu à se sauver et elle pria pour qu'il parvienne à semer ses poursuivants. Puis le désespoir l'envahit. Elle était totalement isolée et impuissante dans les mains de Clydog et de sa clique d'assassins. À son retour, le chef de la bande serait prêt à tout. Elle se demanda vers où Eadulf s'enfuyait. Sans doute tenterait-il de rejoindre Llanwnda pour demander de l'aide à frère Meurig et à Gwnda, le seigneur de Pen Caer. Mais même s'il parvenait à atteindre la ville, il lui faudrait un certain temps avant de revenir avec du renfort... et de retrouver cet endroit. Sans compter que Clydog pouvait très bien décider de lever le camp.

Elle tira sur ses liens avec l'énergie du désespoir. Combien de temps lui restait-il avant d'affronter le pire ?

C'est alors qu'elle entendit du bruit. Elle se retourna et vit l'ombre d'un homme pénétrer dans la cabane.

CHAPITRE X

Fidelma tenta de se relever afin d'affronter le danger debout.

— Tenez-vous tranquille !

— Eadulf ! murmura-t-elle d'une voix tremblante. Mais qu'est-ce que vous faites ici ? Je vous croyais parti depuis longtemps.

Il s'agenouilla auprès d'elle et s'employa aussitôt à la débarrasser de ses liens.

— Mon seul espoir était que Clydog et sa bande croiraient comme vous que je m'étais échappé à cheval, dit-il d'un ton railleur.

— Comment avez-vous réussi à vous libérer ?

— Eh bien, quand l'homme m'a apporté la venaison, je lui ai demandé de relâcher ma main droite afin que je puisse manger. Cet imbécile m'a obéi et j'ai pu dénouer tous les noeuds.

— Si Clydog nous rattrape, il va nous tuer sur-le-champ.

— Je sais, j'ai tout entendu. Êtes-vous blessée ? demanda-t-il timidement.

— Non, mais Clydog a pris un coup de pied dans l'entrejambe qui va lui laisser un souvenir impérissable, déclara-t-elle avec une satisfaction rageuse.

— Je me doutais bien que vous sauriez le divertir pendant un bon moment avec votre art martial. Quant à moi, j'avais l'intention d'attendre dans la hutte afin de vous libérer ensuite. Mais quand j'ai entendu que Clydog voulait faire de moi un martyr alors que je suis encore dans l'éclat de ma jeunesse, j'ai décidé de m'opposer à son projet. Je me suis glissé dans les bois et les ai regardés vous ramener à la cabane. Puis j'ai lâché un des chevaux, je lui ai donné une bonne claque sur la croupe et il est parti au triple galop.

Les liens de Fidelma cédèrent et Eadulf l'aida à se mettre debout.

— Enfin libre, murmura-t-elle. Et maintenant, que faisons-nous ? Vous avez un plan ?

— Ils ont laissé nos deux cobs derrière eux. On va les récupérer et partir dans la direction opposée à celle qu'ils ont prise.

Alors qu'ils sortaient de la cabane, Fidelma tira son ami en arrière.

— Halte ! cria une voix.

Un des bandits, resté au camp pour monter la garde, arrivait en courant à leur rencontre. Le reflet des flammes du feu dansait sur la lame nue de son épée.

— Ne bougez plus !

Eadulf se baissa, prit une poignée de terre et la jeta au visage de l'homme qui parvint à l'éviter. Mais Eadulf profita de ce moment de distraction pour se saisir d'une bûche sur le tas de bois près de lui. Puis il se précipita sur le bandit, l'empêchant par sa trop grande proximité d'utiliser son arme. Et avant que le brigand ait eu le temps de réagir, Eadulf l'assommait d'un grand coup sur le crâne.

— Venez vite !

Fidelma avait déjà détaché les chevaux, ils sautèrent en selle et lancèrent leurs montures à un trot rapide sur le chemin qui menait dans la direction opposée à celle empruntée par leurs poursuivants.

Il faisait très sombre et le vent soufflait en bourrasques, secouant la cime des arbres. Fidelma regarda le ciel.

— Une violente tempête s'annonce et il ne va pas tarder à pleuvoir.

— Tant mieux, l'orage effacera nos traces.

Cela faisait deux bonnes heures qu'ils progressaient à un rythme rapide quand un éclair illumina le ciel et des roulements de tonnerre retentirent. Les chevaux hennirent, firent un écart et la pluie commença à tomber. Bientôt, les gouttes espacées se transformaient en cataracte.

— Vous avez une idée de l'endroit où nous nous trouvons ? cria Fidelma.

— Tout à l'heure, le ciel était trop nuageux pour qu'on distingue les étoiles, mais je crois que nous nous dirigeons vers l'ouest ou le sud-ouest. La forêt est située au sud de Llanpadarn.

Il fut interrompu par un éclair suivi d'un coup de tonnerre qui claqua tout près d'eux.

— On ne va pas pouvoir aller beaucoup plus loin, on ferait bien de se chercher un abri.

Fidelma sauta à terre.

— Mieux vaut mener les chevaux par la bride, l'orage les rend nerveux.

Eadulf imita sa compagne. Pour tout ce qui touchait aux chevaux, il lui faisait une totale confiance : Fidelma était une cavalière émérite qui avait appris à monter en même temps qu'elle faisait ses premiers pas. Maintenant ils pataugeaient dans la boue tandis que l'eau ruisselait des arbres.

À la lumière d'un éclair, Eadulf distingua un sentier sur la gauche.

— Je suis à peu près sûr d'avoir vu un rocher un peu plus loin ! cria-t-il pour dominer le sifflement des branches et le crépitement de la pluie. Il y a une saillie sous laquelle nous pourrions nous abriter, ce serait toujours mieux que rien !

Fidelma hocha la tête.

— Attendez ici, lui dit-il, je vais m'assurer que nous ne courons aucun danger.

Il tira sur la bride de son étalon, s'engagea sur le sentier et disparut dans la nuit. Fidelma, épuisée par cette équipée, murmura des paroles rassurantes à sa jument tout en lui caressant le museau.

Puis Eadulf réapparut.

— Tout va bien, venez, j'ai découvert une grande grotte bien sèche et j'y ai déjà laissé mon cheval.

Elle le suivit sur le chemin bourbeux tout en guidant avec précaution sa jument qui manifestait une grande nervosité, et en écartant les branches qui auraient pu l'effrayer.

Des trombes d'eau se déversaient du ciel et la tempête semblait tourner autour de la forêt comme si un dieu furieux voulait les expulser de là, plantant entre les arbres des éclairs qui grésillaient jusqu'au sol, suivis de déflagrations cavernueuses. Soudain, ils virent un feu s'allumer sur une colline, aussitôt éteint par la pluie torrentielle.

Fidelma se surprit à entretenir des pensées peu chrétiennes. Et si cette tempête était une vengeance du dieu Thor des Saxons ? Il n'y avait pas si longtemps, son peuple jugeait que les tempêtes étaient la manifestation du pouvoir des dieux et des déesses. Pourquoi le nom de Thor ressemblait-il tellement au Torann des Irlandais et au Taranis des Bretons ?

Elle oublia ses idées saugrenues en arrivant sous la saillie rocheuse où elle n'eut aucune difficulté à attirer sa jument. Cet abri était prolongé par une caverne où Eadulf avait mené son étalon dont il avait entravé les pattes de devant avec les rênes. Fidelma sourit, car c'était elle qui lui avait appris cette astuce quand on ne disposait pas d'un piquet pour attacher sa monture.

Tous deux étaient gelés et trempés jusqu'aux os.

— Je suppose qu'il est inutile de penser à un feu ? dit Fidelma.

— Où voulez-vous trouver du bois sec ? grommela Eadulf, dont la silhouette se détachait à l'entrée de la grotte à chaque fois que frappait la foudre. Et puis ce ne serait guère prudent. Nous ne sommes pas très éloignés du camp de Clydog.

— Je suis certaine qu'il abandonnera la chasse tant que durera l'orage.

Ils décidèrent d'attendre le lever du jour. Le lendemain, la tempête se serait sûrement calmée et, entretemps, il fallait dormir un

peu.

Eadulf avait dessellé les chevaux à tâtons. Dans un coin de la grotte, il découvrit une grande pierre plate légèrement inclinée, et Fidelma l'entendit s'affairer.

— J'ai recouvert cette pierre avec les couvertures de selle. Malheureusement elles sont assez humides, mais je suggère que nous nous réchauffions mutuellement et peut-être nos vêtements sécheront-ils sur nous.

Poussés par la nécessité, ils s'allongèrent et se tinrent enlacés, attendant de se communiquer la chaleur de leurs corps. À l'extérieur, les éléments s'étaient apaisés, mais la pluie tombait toujours en abondance.

— Demain, le temps sera clair, murmura Fidelma, la main sur le bras d'Eadulf qui la serrait contre lui.

— Si nous nous dirigeons vers l'ouest, nous devrions atteindre la côte, dit-il après un instant de silence. À moins que nous ne trouvions une route qui nous mène vers le sud.

— Pourquoi le sud ?

— Afin de regagner l'abbaye de Dewi Sant.

Il sentit Fidelma se raidir.

— Nous n'avons toujours pas rempli la mission que Gwlyddien nous a confiée.

— Comment cela ? En découvrant le corps du guerrier hwicce, nous avons appris que Llanpadern avait été attaqué par les pirates. Le sort de la communauté et du fils du roi est assez clair.

— Je ne partage pas votre analyse et je veux aller à Llanferran pour m'entretenir avec Dewi. J'aimerais bien qu'il m'en dise davantage au sujet des corps qu'il a découverts sur la plage.

Le visage d'Eadulf se crispa.

— Vous n'allez tout de même pas rester ici avec ce fou de Clydog qui rôde dans les parages ? Il est hors de question de poursuivre notre enquête en ces lieux, pas avec cette bande de meurtriers lancée à nos trousses.

— Il m'est impossible de battre en retraite maintenant, répliqua-t-elle d'une voix douce. Ce serait renier mon serment de dalaigh, sans compter que j'ai accepté une mission dont je dois m'acquitter.

— Mais enfin... protesta Eadulf, sachant d'avance qu'il ne parviendrait pas à la faire revenir sur sa décision.

— Si vous le désirez, vous pouvez retourner m'attendre à l'abbaye, le coupa Fidelma. Le mal rôde dans ce pays et je ne me résoudrai jamais à admettre ma défaite. Je dois apporter des réponses aux questions qui se sont accumulées.

Eadulf en resta sans voix.

— Auriez-vous projeté de retourner à Llanpadern ? parvint-il

enfin à articuler.

— Non, car ce triste lieu sera le premier endroit où Clydog ira nous chercher. Et puis nous n'y apprendrions rien de plus que nous ne sachions déjà. Par contre, j'ai acquis la certitude que nous pourrions glaner de nouvelles informations à Llanferran.

— Et après ?

— Nous rendrons une petite visite à Gwnda et frère Meurig, à Llanwnda. Et nous les informerons des agissements de Clydog et de ses hommes. Gwnda dispose de moyens pour nous protéger, ses gens et moi, contre eux. Et puis frère Meurig et le seigneur de Pen Caer nous fourniront peut-être des informations sur ce Clydog et ses hors-la-loi.

— Ne vous suffit-il pas de savoir qu'il est un voleur, un violeur et un meurtrier ?

— Clydog et Corryn ont reçu une excellente éducation, ils se comportent comme des personnes habituées à l'autorité et cela m'intrigue.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec Llanpadern ? Si nous voulons résoudre cette énigme, nous devons nous concentrer sur le monastère.

Il sentit le corps de Fidelma se détendre contre le sien.

— Dois-je en déduire que vous restez avec moi ?

— Vous en doutiez ?

Elle soupira.

— Pas une seconde, confessa-t-elle. Et maintenant, je vais vous prouver que vous avez tort.

— Comment cela ?

— Vous affirmez que Clydog n'a rien à voir avec la disparition des moines. Or moi je pense qu'il en sait davantage qu'il ne veut bien l'admettre.

— Vous oubliez que des témoins ont vu des pirates saxons, qu'on a découvert les cadavres de moines abandonnés sur la plage, sans oublier le Hwicce à Llanpadern. Pour vous, ce ne seraient pas des preuves suffisantes ? Et puis quel rapport entre un voleur comme Clydog et des assaillants saxons ?

— Souvenez-vous, je vous ai dit qu'il était déjà venu à l'abbaye ou avait été prévenu de notre présence, sinon comment expliquer son approche silencieuse du monastère ?

— Il y a une autre explication possible.

— Laquelle ?

— Il nous a observés de loin et nous a surpris un peu plus tard.

— Avant de nous diriger vers les étables, nous avons bien passé une heure à l'intérieur de l'abbaye. Franchement, ils ont pris tout leur temps avant de se décider à intervenir.

— Je suppose que vous avez une théorie ? grommela Eadulf dans un demi-sommeil.

— Non, aucune, juste des questions.

La surprise réveilla Eadulf.

— Mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y a un lien ? Qu'il nous ait surpris dans la grange n'est pas une raison suffisante pour penser qu'il était lié au raid saxon.

— Vous disiez qu'il n'était pas informé de la présence du Saxon dans la crypte ?

— À l'évidence, sinon il aurait fait une remarque à mon sujet.

— Il l'a faite.

Eadulf écarquilla les yeux dans l'obscurité et ne distingua que la masse sombre des cheveux de Fidelma qui appuyait la tête contre sa poitrine.

— Je n'ai rien entendu.

— Vous rappelez-vous ses premières paroles quand je nous ai présentés ?

— Il a dit : « Une Gwyddel et un Saxon. »

— Pas tout à fait. « Une Gwyddel et un autre Saxon. » Qui était cet autre Saxon sinon...

— Le Hwicce ?

Oui, le « wou-wi-ca ». Vous avez une langue vraiment imprononçable.

— Nous sommes un peuple différent du vôtre, répliqua Eadulf, vexé, et pour nous elle ne présente aucune difficulté ! Toute langue étrangère n'est qu'un ensemble de sons dont il suffit de déchiffrer les clés.

— Absit invidia, murmura Fidelma. Je ne voulais pas vous offenser, je parlais simplement de mon point de vue personnel.

— Que toutes les langues soient maudites ! grommela Eadulf. Elles sont subtiles, rusées, elles vous prennent dans leurs rets et manquent toujours de précision.

— Au contraire, le manque de sincérité est le seul ennemi d'une langue qui est notre amie fidèle quand elle s'accorde à la vérité de celui qui parle.

Eadulf poussa un grognement excédé.

— Ce n'est ni l'heure ni le lieu pour philosopher.

— La philosophie se pratique en tout lieu et à toute heure. Clydog s'est trahi. Il savait que le Hwicce était dans le cercueil et quand il a compris d'où vous veniez, cette information lui a échappé – un autre Saxon.

Eadulf resta un instant silencieux.

— Donc il n'ignorait rien de la présence du guerrier dans la tombe ?

Puis il poussa une exclamation de dépit.

— Quel idiot je fais ! Sualda !

— Exactement. Je crois que le Hwicce, acculé par Sualda dans le réfectoire, s'est saisi d'un couteau à viande et l'a poignardé. Du coup, Sualda l'a tué.

— Mais pourquoi dissimuler le corps dans un cercueil ?

— C'est une question sans réponse pour l'instant.

Eadulf claqua la langue.

— Je parierais que Clydog pourrait éclaircir ce mystère. Si j'avais su, j'aurais tenté de faire parler Sualda et d'interpréter son délire.

Fidelma bâilla et il jeta un coup d'oeil vers l'entrée de la caverne. Il pleuvait toujours.

— Nous ferions bien de dormir un peu. Dès l'aube, il nous faudra reprendre la route de Llanferran en espérant que nous ne tomberons pas sur notre amie la guêpe.

Mais Fidelma dormait déjà. Eadulf entendait son souffle régulier tout près de lui.

Il s'éveilla avec le chant des oiseaux qui annonçait l'aurore bien qu'il fût encore nuit. Il avait bien dormi, mais il lui semblait qu'à peine quelques minutes auparavant il se disait qu'il ne parviendrait pas à fermer l'oeil, allongé sur ce rocher dans ses vêtements humides, la tête de Fidelma posée dans le creux de son bras.

Tout en s'efforçant de ne pas faire de mouvement brusque, il tourna légèrement la tête et l'observa dans son sommeil. Elle semblait si vulnérable, si différente de la Fidelma qu'il connaissait, sûre d'elle-même et un peu arrogante.

Maintenant le ciel s'éclaircissait et les pépiements s'intensifièrent. Il était temps de partir.

Il bougea et Fidelma poussa une plainte. De sa main libre, il la secoua légèrement par l'épaule.

— On s'en va, chuchota-t-il à son oreille.

Elle gémit à nouveau et cligna des paupières. Puis elle s'assit d'un geste brusque et regarda autour d'elle en frissonnant.

— On est en retard ? murmura-t-elle en se frottant les yeux.

— Non, mais le jour va se lever.

Fidelma s'étira et alla observer le ciel à l'entrée de la caverne. Elle se sentait engourdie et elle était gelée.

Les chevaux attendaient patiemment, s'ébrouant et soufflant de petits nuages de vapeur par les naseaux.

— En tout cas, il s'est arrêté de pleuvoir, fit observer Eadulf en sortant. Mais il fait toujours aussi froid.

Devant la terre trempée de pluie et le ciel rempli de nuages noirs et menaçants, Eadulf poussa quelques jurons en saxon. Fidelma leva un sourcil d'un air interrogateur et son compagnon haussa les épaules en montrant le sol.

— Si Clydog est toujours à notre recherche, nos traces seront

faciles à suivre.

Fidelma entreprit de seller sa jument.

— Il ne va sûrement pas abandonner la partie. Avec un peu de chance, nous trouverons une route caillouteuse... ou peut-être un cours d'eau.

— Je donnerais n'importe quoi pour une boisson chaude et un bon repas, soupira Eadulf en jetant une couverture de selle sur son étalon.

Fidelma se rappela qu'ils n'avaient rien avalé depuis la veille au matin. Si seulement elle avait accepté le plat de venaison qui lui avait été offert ! Quant à Eadulf, trop occupé à détacher ses liens, il n'avait pas plus qu'elle profité de cette occasion de se restaurer.

— Espérons que nous trouverons de quoi nous sustenter en chemin. Nous devons nous rendre à Llanferran, dit-elle dans un brusque sursaut d'énergie. Et nos pauvres chevaux qui n'ont pas été étrillés, n'ont rien bu et rien brouté !

Ils sortirent de la caverne et se retrouvèrent sur le petit sentier boueux. Il faisait gris et les oiseaux ne chantaient plus que par intermittence.

Ils se mirent en selle et suivirent le chemin tortueux. Tous leurs muscles leur faisaient mal et ils tournaient fréquemment la tête pour s'assurer qu'ils n'avaient pas été repérés.

Fidelma se demanda combien de temps il avait fallu à Clydog pour s'apercevoir que le cheval qu'il poursuivait n'avait pas de cavalier. Elle imagina sa tête, à son retour au camp, quand il s'était rendu compte qu'elle aussi avait disparu !

Débouchant sur une clairière entourée de houx et de chênes rouvres, ils avisèrent des poiriers sauvages. Malheureusement, ce n'était pas la saison des poires et ils ne purent assouvir la faim qui les tenaillait.

Dressé sur sa selle, Eadulf regardait autour de lui quand, soudain, il poussa une exclamation étouffée. Il dirigea sa monture vers un bouquet d'arbres à l'écorce sombre creusée de sillons, sauta à terre et sortit son couteau.

— Que faites-vous ?

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose : nous avons de la chance d'être tombés sur ces sureaux.

Fidelma se rapprocha, regarda ce qu'il avait prélevé sur l'écorce et fit la grimace.

— Quelle horreur ! On dirait une oreille d'homme.

Eadulf lui sourit.

— On les appelle des oreilles de Judas.

Fidelma retourna dans sa main le champignon d'un brun rougeâtre, à la chair molle et translucide.

— C'est comestible ? demanda-t-elle d'un air dégoûté.

— Ce n'est pas un mets très raffiné, mais on peut les manger crus ou cuits. En tout cas, ça calmera notre estomac.

— Ou ça nous donnera une indigestion, fit observer Fidelma en examinant le champignon qui reposait sur sa paume. Pourquoi l'a-t-on baptisé ainsi ?

— Selon une légende, Judas Iscariote, après sa trahison, se serait pendu à un sureau. Et ce champignon ne pousse que sur cet arbre.

Fidelma en goûta un morceau. La saveur n'en était pas trop déplaisante et elle consentit à avaler quelques bouchées de cette nourriture bizarre. Un peu plus loin, ils se rafraîchirent à un ruisseau et laissèrent leurs chevaux boire à la source et paître dans les riches pâturages près du cours d'eau. Puis ils reprirent leur périple vers l'ouest, en tournant le dos au soleil.

Bientôt ils atteignirent une petite vallée traversée par une rivière s'élargissant çà et là pour former des nappes peu profondes et Fidelma suggéra qu'ils gagnent l'autre rive. Les remous auraient tôt fait d'effacer leurs traces sur le sable.

Ils cheminèrent un moment sous les arbres d'une forêt clairsemée où pénétrait la lumière, puis atteignirent des terres plates et marécageuses. Des mouettes criaient au-dessus de leurs têtes et ils sentirent l'odeur du sel et du goémon.

— La mer n'est pas loin, dit Eadulf.

— Donc, nous allons maintenant obliquer vers le nord. J'aperçois quelques bâtiments...

— Peut-être nous offrira-t-on un vrai repas ?

— Je dois vous avouer que si on m'obligeait à choisir entre les tourments de la faim et vos oreilles de Judas, je préférerais me laisser périr d'inanition, plaisanta Fidelma.

Ils chevauchèrent jusqu'à un promontoire rocheux. Au-dessous d'eux s'étendait une plage de galets et, un peu plus loin, ils distinguèrent un bras de mer où venait se déverser une rivière bouillonnante qui dévalait des montagnes. Ils devaient contourner ce golfe, bordé d'un côté par des falaises et de l'autre par des marais.

Ils s'avancèrent vers des bâtiments qui formaient un petit hameau au pied d'une colline. Fidelma repéra des menhirs, dispersés çà et là, ou regroupés en cercles. De la fumée s'élevait du village et ils apercevaient des silhouettes circuler entre les maisons.

Eadulf poussa un soupir de soulagement.

— Je crois que nous avons rejoint la civilisation... et avec un peu de chance, on nous servira de la nourriture à peu près correcte.

— Découvrons d'abord où nous nous trouvons.

En se rapprochant, ils réalisèrent qu'ils n'étaient pas en présence d'un village, mais d'une grande forge, avec de nombreuses

dépendances. Il y avait aussi une hôtellerie où, comme en Éireann, les gens venaient boire, manger ou passer la nuit.

Un vieil homme qui portait un fagot sur son dos venait à leur rencontre et Eadulf décida de l'aborder dans la langue du pays :

— Shw mae ! Pa un yw'r fford i... ?

Le vieil homme s'arrêta net.

— Saeson ?

— Oui, je suis saxon.

Aussitôt le vieil homme laissa tomber son fardeau et rebroussa chemin en hurlant.

— On dirait qu'ils n'apprécient guère les Saxons dans ce pays, grommela Fidelma.

Et avant qu'Eadulf ait eu le temps de placer un mot, elle s'élançait derrière le vieillard qui s'était arrêté, hors d'haleine, tout en agitant les bras et en poussant des cris d'orfraie.

Un homme grand et costaud, à l'évidence le forgeron, et deux de ses compagnons s'avançaient sur eux avec des armes de fortune.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit le solide gaillard quand ils furent à portée de voix.

Le couple de religieux s'arrêta.

— Pax vobiscum, mes frères. Je suis Fidelma de Cashel.

— Une Gwyddel ? Le vieil homme beuglait que vous étiez des Saxons venus nous voler et nous tuer.

Fidelma leur adressa un sourire rassurant et glissa de son cheval, imitée par Eadulf.

— Mon ami est saxon et il s'appelle frère Eadulf. Nous n'avons que des intentions pacifiques et nous sommes religieux.

La tension retomba, mais le forgeron les fixait toujours d'un air soupçonneux.

— Il est inhabituel de rencontrer un religieux saxon voyageant dans ce pays. Les Saxons que nous connaissons se déplacent en bandes et ne cessent de nous attaquer et de nous harceler. Nous avons perdu bien des nôtres au cours de ces raids.

— Nous ne sommes que des voyageurs qui cherchent un lieu du nom de Llanferran.

— Mais encore ?

Fidelma le fixa, interloquée, puis se reprit.

— Eh bien, nous aimerions nous restaurer et nourrir nos chevaux qui sont aussi épuisés que nous. Pourriez-vous nous indiquer où se trouve Llanferran ?

Le forgeron la dévisagea quelques secondes, puis il abaissa son marteau.

— Llanferran ? Vous y êtes. Je m'appelle Goff.

CHAPITRE XI

— Et maintenant, que cherchez-vous hormis l'hospitalité ? Les étrangers qui se présentent ici pour y séjourner sont assez rares ; quant aux Saxons, ils ne s'y aventurent jamais, dit Goff en coulant un regard en biais à Eadulf.

— Nous sommes chargés d'une mission par votre roi, Gwlyddien. Nous enquêtons sur la disparition de la communauté de Llanpadern...

Le forgeron se rembrunit et le jeune homme qui se tenait près de lui, pâle et anxieux, laissa échapper une exclamation étouffée.

— Gwnda, le seigneur de Pen Caer, nous a dit qu'un certain Dewi avait des informations à nous communiquer sur ce sujet.

Le forgeron désigna le jeune homme à contrecœur.

— Voici mon fils, Dewi. Je lui ai donné le nom du saint fondateur de notre église.

Fidelma sourit au garçon.

— Nous serions ravis de nous entretenir avec vous, Dewi. Mais pendant que nous parlerons, pourriez-vous nous faire la grâce d'un peu de nourriture ? Et nous vous serions également très reconnaissants de nous laisser nous réchauffer auprès de votre feu.

Le forgeron hésita, puis il prit sa décision.

Si vous ne mentez pas sur votre identité, alors soyez les bienvenus dans mon foyer. Suivez-moi.

Il se tourna vers ses compagnons aux visages maussades, maintenant rassemblés auprès du vieillard qui les fixait avec une haine non dissimulée.

— Occupez-vous de la forge, ordonna Goff.

— Et pourriez-vous également prendre des dispositions pour que l'on soigne nos montures ? intervint Fidelma.

— Et occupez-vous aussi des chevaux.

Tout en murmurant des remerciements, Fidelma et Eadulf suivirent Goff et Dewi qui traversèrent une cour et grimpèrent une allée qui menait à une grande demeure. Comme Fidelma l'avait

deviné, il s'agissait d'une hôtellerie tout à fait semblable à celles d'Irlande.

Une femme aux pommettes hautes et aux grands yeux clairs se tenait devant une marmite suspendue au-dessus d'un feu qui flambait allègrement.

— Rhonwen ! s'écria le forgeron. Nous avons des invités. Des religieux.

La femme s'avança tout en s'essuyant les mains à son tablier.

— Je vous présente mon épouse, dit Goff.

— Avez-vous rompu votre jeûne ce matin, ma soeur ? demanda la femme aux traits avenants.

Bientôt, du pain tout frais sorti du four et des plats de viandes froides et de fromages étaient posés devant eux avec une cruche d'hydromel.

Fidelma sortit de son marsupium la feuille de vélin qui portait le sceau du roi Gwlyddien et la tendit au forgeron. Ce dernier haussa les épaules et la passa à son fils.

— Le père Clidro a appris à Dewi à lire et à écrire, expliqua-t-il sur un ton d'excuse.

— C'est un mandat du roi, père. La Gwyddel est un juge, comme notre barnwr.

— Très bien. Que voulez-vous savoir sur Llanpadern ?

— Ce que Dewi en a raconté à Gwnda, intervint Eadulf.

Le garçon chercha le regard de son père qui hocha la tête.

— On nous a rapporté qu'un navire de guerre saxon avait jeté l'ancre en face de Penmorfa. Cela remonte à une semaine environ. Et puis on a trouvé sept cadavres de religieux au pied des falaises, non loin d'ici. On n'a pas eu de mal à deviner ce qui leur était arrivé.

— D'où tenez-vous pareille certitude ? demanda Fidelma.

— Un instant, ma soeur.

Le forgeron se leva, se dirigea vers une armoire et revint avec un bouclier rond, une épée brisée et un couteau.

— On les a trouvés auprès des corps des religieux. Voulez-vous que je vous explique l'origine et la signification de ces emblèmes ?

Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Ils appartiennent à des Hwicce, confirma-t-il, mal à l'aise.

— Expliquez-moi ce qui vous amène à de telles conclusions ?

— Regardez le double éclair sur le bouclier, symbole de Thor, dieu de l'Orage. D'autre part, le rivetage...

— Vous avez parfaitement raison, le coupa Goff en souriant, aucun forgeron breton ne travaille ainsi.

— Qui a découvert ces armes près des corps des religieux ? demanda Fidelma.

— Des marchands itinérants. Dewi et deux hommes d'ici se sont

rendus à Penmorfa pour confirmer leur version des faits.

— Avez-vous vu des Saxons de vos yeux, Dewi ?

Le jeune garçon secoua la tête.

— Comment les religieux ont-ils été tués ?

— Par des coups d'épée.

— Portés où ça ?

— Dans le dos, et surtout à la nuque. Deux avaient été frappés de face.

— Avez-vous remarqué un navire saxon ?

Goff eut un rire sans joie.

— Les Saxons frappent vite et disparaissent. On n'a jamais le temps de leur faire payer leurs forfaits.

— Revenons aux cadavres. Comment avez-vous reconnu qu'il s'agissait de religieux ? Comment étaient-ils disposés ?

— Je me suis souvent rendu à Llanpadern, expliqua Dewi, et j'ai identifié plusieurs moines.

— Connaissiez-vous frère Rhun ?

— Le fils du roi ? Il servait comme intendant à l'abbaye. C'est lui qui traitait des affaires avec les commerçants, je l'ai souvent rencontré.

— Mon fils conduit notre carriole, précisa Goff. Il transporte les marchandises que je fabrique pour ceux qui ne peuvent pas se déplacer.

— Nous avons vu une forge au monastère, se rappela Eadulf. Près de la grange.

— C'est exact, mais de temps à autre leur forgeron manque de matériel et il lui arrive d'avoir besoin d'aide, n'est-ce pas, père ?

Goff acquiesça.

— Je suppose que frère Rhun ne comptait pas parmi les victimes, sinon vous l'auriez précisé ?

— Je peux donner le nom de deux frères et ni l'un ni l'autre n'était Rhun.

— Mais vous êtes sûr qu'ils appartenaient à la communauté ?

— Tout à fait.

— Et vous avez compté sept hommes exécutés à l'épée ?

— Oui, à la nuque, sauf un poignardé en plein coeur et un autre dans le ventre. Celui-là portait une plaie verticale. Tous avaient été rassemblés pour qu'on ne puisse pas les manquer.

Fidelma fronça les sourcils.

— Et où étaient placés le bouclier et les armes ?

— À côté d'eux.

Fidelma se saisit de l'épée brisée.

— Cette épée, par exemple, où l'avez-vous ramassée ?

— Elle gisait aux pieds d'un des religieux.

— Vous l'avez essuyée ?

La lame que tenait Fidelma luisait faiblement.

— On l'a trouvée ainsi, intervint le forgeron.

— Où était passée l'autre moitié ? Était-elle fichée dans l'un des cadavres ?

— Non, les blessures étaient propres et...

Le garçon s'arrêta en comprenant les implications de sa déclaration.

— Où étaient posés le couteau et le bouclier ?

— Le bouclier était sur l'un des cadavres et le couteau près d'un autre.

— Que s'est-il passé après cette macabre découverte ?

Goff parla à son tour.

— Dewi est revenu nous chercher. Avec quelques compagnons nous nous sommes rendus à Penmorfa. J'ai pris les armes et fouillé les corps, à la recherche de quelque moyen de les identifier. Mais je n'ai rien trouvé, ni bijou, ni crucifix. Nous les avons donc enterrés près des falaises où ils étaient tombés.

— Vous êtes certains qu'ils avaient été tués à cet endroit ?

— Oh oui ! Il y avait eu beaucoup de sang versé sur le sol.

— Et ensuite ?

— Ensuite nous nous sommes assurés que nous étions en sécurité. J'ai ordonné à mon fils de chevaucher jusqu'à Llanwnda pour raconter à Gwnda ce que nous avons découvert, les cadavres, mais aussi le navire de guerre saxon près de la côte. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour comprendre ce qui s'est passé.

— Vous êtes absolument certains que ces Saxons ont attaqué Llanpadern ? Qu'ils ont emmené les membres de la communauté et que, pour une raison qui nous échappe, ils ont massacré sept moines sur les falaises avant de retourner sur leur navire ?

— Bien sûr.

— Savez-vous qu'il n'y a aucune trace d'un quelconque raid sur Llanpadern ? Les bâtiments sont intacts. Et personne n'a été tué sur place.

Goff fit la grimace.

— L'explication est simple. Les Saxons sont arrivés de nuit, ils ont surpris les frères qui n'ont pu se défendre et les ont emmenés comme du bétail destiné à l'abattage.

— Mais... commença Eadulf.

Fidelma l'arrêta d'un froncement de sourcils.

— Et ce navire saxon, l'avez-vous revu ?

— Non, et il ne nous aurait pas échappé, car nous montons la garde sur la côte pour prévenir les attaques de ce genre.

Fidelma réprima un soupir.

— Vous nous avez été très utile, Goff. Et vous aussi, Dewi.

— Et où allez-vous, maintenant ? demanda Goff en remplissant leurs gobelets d'hydromel.

— Nous retournons à Llanwnda où nous attend notre compagnon de l'abbaye de Dewi Sant.

— On m'a raconté qu'il y avait aussi eu des problèmes à Llanwnda.

— C'est exact, confirma Eadulf tout en se taillant une deuxième tartine dans la miche de pain chaud. Notre compagnon, frère Meurig, enquête sur...

— Meurig le barnwr ?

Rhonwen s'approcha de la table, l'air bouleversée.

— Il mène des investigations sur la mort de la pauvre Mair ?

— Vous connaissiez Mair ? s'enquit Fidelma.

— Ici, nous sommes placés sous la protection de Gwnda, ma sœur, dit Goff avec un geste du menton en direction de Pen Caer. Et les membres de notre communauté sont très proches. De plus, Iorwerth est un collègue et les nouvelles vont vite de forge en forge.

— Donc vous avez fréquenté Iorwerth ?

— Nous avons été tous deux apprentis dans la même forge, et pendant deux ans nous avons dormi dans la même chambre avant que notre maître ne fiche Iorwerth dehors.

Fidelma dressa l'oreille.

— Et pour quelles raisons l'a-t-il renvoyé ?

Goff s'assombrit et jeta un coup d'oeil à sa femme, qui affichait un visage grave.

— Eh bien, notre maître avait une fille. De temps à autre, quand je me réveillais au milieu de la nuit, le lit de mon compagnon était vide. Vous comprenez ?

— Oui, je vous suis très bien.

Goff fit la moue.

— Iorwerth était travaillé par la luxure plus que par les sentiments. Je ne pense pas qu'il ait jamais ressenti de l'amour pour quiconque. Quand sa femme est morte, il y a quelques années, son deuil n'a pas duré bien longtemps.

— Tu peux le dire ! intervint sa femme en s'asseyant à la table.

Elle jeta un coup d'oeil à son mari.

— Nous n'avons plus besoin de toi, Dewi, dit aussitôt Goff. Va à la forge vérifier si tout se passe bien.

Le garçon se leva et s'en alla à regret. Après son départ, Rhonwen se pencha vers les deux religieux.

— Esyllt, la femme d'Iorwerth, était une amie à moi. C'était une très jolie fille. Je ne comprendrai jamais pourquoi elle a choisi Iorwerth comme époux. En tout cas, ce n'était pas un mariage béni par

le ciel. Sa mort ne m'a pas étonnée.

— Que s'est-il passé ?

— Oh, elle est tombée malade et puis elle s'est éteinte. Elle a attrapé une mauvaise fièvre, pauvre âme ! Là où elle est, Esysllt est certainement plus heureuse que sur cette terre. Iorwerth est un homme mesquin et plein de haine. Je me suis souvent demandé pourquoi Esysllt ne l'avait pas quitté. Quand j'ai appris qu'il la battait, je l'ai suppliée de venir habiter avec nous. Nous étions très proches.

— Dites-moi, Goff, où vivait ce maître forgeron dont vous étiez les apprentis ?

— Gurgust ? Sur l'île de Dinas. Un homme bien à plaindre.

— Pourquoi donc ?

— Sa fille Efa, comprenez-vous.

— Vous déplorez qu'elle ait eu une liaison avec Iorwerth ?

Goff secoua la tête.

— Non. Quelques semaines après qu'il l'eut chassé de Dinas, il découvrit qu'Efa avait succombé aux attentions pressantes d'Iorwerth. Gurgust piqua une colère noire et la mit à la porte.

— S'est-elle enfuie avec Iorwerth ?

— Il avait disparu et cette malheureuse jeune fille s'est retrouvée toute seule. Il semblerait qu'elle se soit mise avec un guerrier itinérant et qu'elle ait eu un enfant avec lui. Puis elle est morte.

— En donnant naissance à l'enfant ?

— Pas exactement. On l'a retrouvée étranglée dans un bois alors que le nouveau-né n'avait que quelques mois.

— Étranglée ? s'exclama Fidelma en reposant son gobelet sur la table.

— Une triste histoire. Après cela, le pauvre Gurgust ferma sa forge. On raconte qu'il a tenté de retrouver l'enfant afin d'en réclamer la garde.

— Y est-il parvenu ?

— Pas que je sache. Le guerrier avait déjà abandonné l'enfant et disparu avec une armée qui marchait sur le royaume de Ceredigion. J'ai quitté Dinas et me suis installé ici, à Llanferran. Quelques années plus tard, j'ai appris que Gurgust avait été tué lors d'un raid aux frontières du pays. Malgré sa conduite brutale, il aimait sa fille Efa et quand elle fut assassinée...

Il haussa les épaules.

— A-t-on attrapé le coupable du meurtre ?

Goff secoua la tête.

— On a supposé que le guerrier avec lequel elle vivait en était l'auteur. Mais personne ne le connaissait. D'autres prétendent que le coupable était Iorwerth.

— A-t-il été interrogé sur cette affaire ?

Goff ne sembla pas surpris par cette question. On la lui avait sans doute beaucoup posée au fil des ans.

— Oui, bien sûr qu'on lui a demandé des comptes. Mais quand Gurgust l'avait jeté dehors, Iorwerth avait disparu dans la nature. On a supposé que lui aussi s'était joint à une des armées parties attaquer Ceredigion. Et puis quelques années plus tard, on découvrit qu'il avait ouvert une forge à Llanwnda. Il a alors épousé Eyllt, l'amie de ma femme, et Mair est née un peu plus tard. Malgré des rumeurs persistantes, rien ne permettait de l'inculper pour l'assassinat d'Efa. Nous, on pense qu'un vagabond l'a tuée pour lui voler le bijou d'une grande valeur qu'elle portait toujours sur elle : un collier d'or rouge que Gurgust lui avait confectionné. et qu'on n'a pas retrouvé sur son cadavre. Ce collier était assorti d'un pendentif en or avec des pierres précieuses qui représentait un lièvre, symbole d'Andrasta, la déesse païenne de mon peuple.

— Andrasta ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— On dit que la grande reine Boudicca l'avait invoquée avant de repousser les Romains hors de son royaume.

— Et donc ce bijou s'est volatilisé ?

— Oui, et on a présumé qu'il lui avait été fatal.

— Ce qui n'a pas empêché les gens de soupçonner Iorwerth ?

— C'est un homme mauvais, ma soeur, intervint Rhonwen. Je m'en méfie comme de la peste.

Songeuse, Fidelma se renversa sur sa chaise.

— L'île de Dinas est-elle située loin d'ici ?

— Oui, à une bonne distance en suivant la côte. Mais si au nord-ouest de Llanwnda vous prenez un bateau, Dinas est située à environ trois milles de l'autre côté de la baie, en face de Ceredigion. Sa position lui a valu d'être régulièrement attaquée. Quant à Gurgust et Efa, tout le monde les a oubliés depuis longtemps. Ces tristes événements se sont déroulés il y a plus de vingt ans, alors...

— Quelle étrange coïncidence que la fille de Gurgust et celle d'Iorwerth aient connu la mort dans les mêmes circonstances, réfléchit Fidelma à haute voix.

— Mais tout rapprochement est impossible, fit observer Goff.

— Vous dites que Gurgust a été tué lors d'une guerre de frontière ?

— Oui.

— Vous en êtes certain ?

— C'est ce qu'on m'a rapporté.

Soudain, le visage du forgeron s'éclaira.

— Si Gurgust avait été convaincu qu'Iorwerth avait tué sa fille, il se serait vengé. Donc il est mort depuis longtemps.

Rhonwen se pencha vers son mari et posa une main sur son bras.

— La soeur a certainement de bonnes raisons de poser cette question. Fidelma, seriez-vous convaincue de l'innocence d'Idwal et frère Meurig partage-t-il votre opinion ?

Goff l'interrompit avant que Fidelma puisse répondre.

— Vous nous avez dit que vous étiez venue ici pour mener une enquête sur le raid de Llanpadern. En quoi la mort de cette jeune fille de Llanwnda vous intéresse-t-elle ?

Fidelma s'empressa de le rassurer.

— Frère Meurig, que nous avons accompagné jusqu'à Llanwnda, est chargé des investigations. Notre curiosité a été éveillée par cette affaire et nous aimerions lui venir en aide, rien de plus.

— Donc, vous croyez qu'Idwal est innocent ? s'obstina Rhonwen. Un barnwr ne perd pas son temps à poser de telles questions sans raison précise.

— Vous connaissez bien Idwal ?

Rhonwen sourit.

— Comme dit Goff, nous sommes une petite communauté.

— Vous le croyez capable de tuer ?

— Difficile de juger, répondit Goff. J'imagine que nous en sommes tous capables si les circonstances s'y prêtent.

— Ce que te demande soeur Fidelma, intervint Rhonwen, c'est ton opinion sur Idwal. Te semble-t-il gentil ? À ton avis, tuerait-il sans justification ?

Goff se frotta le nez.

— Il est moitié idiot.

Rhonwen émit un claquement de langue désapprobateur. *

— Vous n'êtes pas d'accord ? demanda Fidelma.

— Il n'est pas idiot, mais un peu lent. Comme les enfants. Après la mort du berger Iolo, il n'a pas eu la vie facile. Iolo l'a recueilli quasiment à sa naissance et il était encore très jeune quand Iestyn, le frère d'Iolo, l'a mis dehors. Il s'est débrouillé en gagnant sa vie comme berger itinérant.

— Il est d'une nature assez paisible, reconnut Goff. Il pleurait à chaque fois qu'un de ses agneaux mourait. Mais qui sait ce qui lui est passé par la tête ? Une provocation aurait-elle réveillé l'instinct meurtrier qui sommeille en chacun de nous ? Ce garçon est peu communicatif, il garde ses pensées pour lui.

— Donc vous penchez pour sa culpabilité ? demanda Eadulf.

— Je crois ce que m'ont confié des personnes dont les opinions me semblent dignes de respect.

— De qui parlez-vous ? intervint Fidelma d'un ton brusque.

— Iestyn de Llanwnda, bien sûr.

Fidelma surprit une expression de dégoût sur le visage de son épouse.

— Rhonwen, vous n'estimez guère Iestyn ou je me trompe ?

— Quand je pense qu'il a jeté dehors ce pauvre garçon à un âge si tendre... et maintenant il est le premier à le blâmer. Il ne manque pas de culot.

Goff tenta de défendre sa position.

— Iestyn s'est toujours montré très amical avec moi. Et peut-être n'avait-il pas tort de se débarrasser de ce garçon. Imaginez qu'il ait pressenti ce qui se préparait ?

— Quand avez-vous parlé du drame ? hasarda Fidelma.

— Il y a un jour ou deux. Il est venu ici avec une carriole qui avait besoin d'être réparée.

— Je croyais qu'il était un ami d'Iorwerth ? Pourquoi ne s'est-il pas adressé à lui ?

— Iestyn livrait un chargement de peaux à un commerçant près d'ici quand sa carriole s'est cassée, expliqua Rhonwen.

— Je comprends. C'est donc lui qui vous a raconté toute l'histoire et convaincu de la culpabilité d'Idwal.

— Exactement, dit Goff en se levant d'un geste brusque. Et maintenant, excusez-moi, mais il faut que je retourne à mon travail.

Fidelma se leva à son tour, suivie par Eadulf.

— Quant à nous, nous allons reprendre la route. Une dernière question, cependant, avant que nous nous quittions.

Goff la fixa d'un air interrogateur.

— Vous dites que vous êtes une petite communauté et que tout le monde dans la région se connaît ?

Rhonwen, qui avait commencé à débarrasser la table, sourit.

— Chercheriez-vous des informations sur quelqu'un ?

— Sur deux hommes. L'un se fait appeler Clydog Cacynen et l'autre Corryn.

Le gobelet que tenait Rhonwen se fracassa sur le sol, éclaboussant d'hydromel le bas de sa jupe. Goff fit un pas vers elle, les sourcils froncés, tandis qu'elle balbutiait des excuses et se mettait aussitôt à ramasser les tessons de terre cuite.

— Qui vous a parlé de Clydog ? s'écria Goff.

— On nous a rapporté qu'il était un hors-la-loi sévissant dans cette région et on nous a bien spécifié de nous tenir à distance de ce bandit, mentit Fidelma avec aisance. Cela m'a intriguée.

— Si vous voulez vous renseigner sur lui, adressez-vous au père Clidro, autrefois chargé de négocier un traité de paix avec lui.

— Mais le père Clidro... commença Eadulf.

— Le père Clidro, comme vous vous en souviendrez certainement, n'est plus à Llanpadern et sa communauté a disparu avec lui, intervint Fidelma en lançant un regard d'avertissement à Eadulf.

— Alors, à quoi bon répondre à vos questions ! On vous a

prévenus contre lui à juste titre. Méfiez-vous de Clydog, c'est un véritable fléau, il a des oreilles partout et châtie sans discernement. Et maintenant, que Dieu vous accompagne dans vos pérégrinations.

Goff et sa femme, bouleversés à la mention du nom de Clydog, avaient hâte que Fidelma et Eadulf quittent Llanferran.

Goff refusa d'être payé pour son hospitalité et murmura la formule habituelle : « Les prières que vous direz pour nous valent mieux que l'or et l'argent », mais le coeur n'y était pas. Fidelma et Eadulf les bénirent comme il se doit, mais le rituel sonnait creux.

Puis les deux religieux récupérèrent leurs chevaux à la forge où Dewi les attendait, et prirent la route de Llanwnda que le jeune garçon leur indiqua.

— Curieux, non ? dit Eadulf après qu'ils eurent chevauché un instant en silence.

— Quoi donc ? répondit distraitement Fidelma, absorbée dans ses pensées.

— À la simple mention du nom de Clydog, ces gens semblaient terrorisés.

— Oui, et il est malheureusement trop tard pour interroger le père Clidro sur ce triste sire.

— Donc nous ne sommes pas près d'éclaircir ce mystère. Cependant, en ce qui concerne la disparition des frères de Llanpadern, je pense que nous pouvons maintenant proposer une explication à Gwlyddien, bien que cela me cause quelque embarras.

Fidelma eut un rire bref.

— Votre hypothèse est-elle bien étayée ? Allons, je vous écoute.

— Eh bien, je m'en tiens à ma première version, déclara Eadulf, vexé par son scepticisme.

— Qui est ? le taquina Fidelma.

— Je ne cherche par d'excuses à mon peuple, mais vous savez que de nombreux navires saxons attaquent les côtes pour piller et emmener des gens qu'ils revendent comme esclaves. Un bateau hwicce a abordé ces rivages et donné l'assaut à la communauté de Llanpadern. Au cours de cette attaque, l'un des Hwicce a été tué : l'homme que nous avons retrouvé dans le cercueil. Les assaillants ont ramené leurs captifs à leur navire. Un drame a eu lieu quand ils ont atteint les falaises. Peut-être une tentative d'évasion, et sept moines ont été tués. Les armes et le bouclier signent le forfait.

Fidelma jeta un regard énigmatique à son compagnon.

— C'est une bonne théorie.

Eadulf fit la moue.

— À laquelle vous ne souscrivez pas, naturellement.

— Vous oubliez que frère Clidro n'a pas été tué au cours d'un raid. Quand nous l'avons découvert, son sang avait été versé peu de

temps auparavant.

— J'avais oublié ce détail, soupira Eadulf.

— Sur d'autres points, vous n'avez sans doute pas tort. Je pense à ce bateau saxon dont Goff a dit qu'il avait jeté l'ancre près d'ici : j'ignore s'il venait de ce royaume que vous avez mentionné – le « Wou-wi-ca » ? -, mais je le soupçonne d'avoir joué un rôle dans les événements de Llanpadarn.

— Donc j'ai raison.

— Non, les faits vous contredisent. Oubliez un instant que vous êtes saxon.

— Difficile sur cette terre où on me le rappelle sans cesse, ironisa Eadulf.

— Réfléchissez. Quand des Saxons attaquent une communauté – et nous avons eu des exemples de ce genre à Laigin et Muman –, que se passe-t-il ?

Eadulf fronça les sourcils.

— Après avoir procédé au pillage, les Saxons brûlent et détruisent tout, poursuit Fidelma sans lui laisser le temps de répondre. Ils emmènent les jeunes gens et les jeunes filles en esclavage et tuent les autres. Or, à Llanpadarn, nous n'avons repéré aucune trace d'une telle opération.

— Le père Clidro a été...

— Fouetté, emmené à la grange et pendu. Il n'a pas été transpercé par une lame, et son assassinat a eu lieu après le départ du navire saxon. Où donc était-il détenu au cours de ces derniers jours ?

Eadulf, qui avait gardé cet épisode en mémoire, ne lui avait pas trouvé d'interprétation satisfaisante.

— Et le massacre des sept frères sur le rivage, comment le justifiez-vous ? protesta-t-il.

— C'est un événement singulier. La plupart ont reçu un coup d'épée à la nuque et sont tombés au même endroit. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils ont tenté de fuir. Et que pensez-vous de guerriers qui après une telle action abandonnent derrière eux un couteau, une épée brisée et un bouclier ?

Eadulf pinça les lèvres en se rappelant les questions de Fidelma au sujet de cette épée brisée qui ne portait aucune trace de sang et dont la pointe n'avait pas été retrouvée sur un cadavre.

— Vous pensez qu'il s'agit d'une mise en scène visant à rejeter la responsabilité de ce massacre sur les Saxons ? demanda-t-il, stupéfait. Donc ils ne seraient pas concernés par cette affaire ?

Fidelma secoua la tête.

— Le Saxon dans la tombe et le bateau saxon sont à l'évidence reliés à ce mystère, mais j'ignore de quelle façon.

— S'il ne s'agissait pas d'un raid, que faisait ce navire dans les

parages ?

— Voilà l'énigme que nous devons résoudre. À partir des seuls éléments dont nous disposons, les faits demeurent obscurs.

— Et le resteront, je le crains.

Fidelma lui adressa un regard désapprobateur.

— Tempus omnia revelat.

— Sans doute. Mais si le temps révèle toute chose, comme vous dites, de notre côté nous ne pouvons nous éterniser ici.

— Nous devons nous montrer patients.

— Avez-vous oublié la menace de Clydog et de ses hommes ?

— Du tout. Clydog est la clé qui permettra d'élucider cette sombre affaire.

Maintenant ils longeaient des falaises abruptes et apercevaient de petites criques entourées de rochers où jouaient des bébés phoques. Quelques buses, mêlées aux oiseaux de mer, émettaient leur drôle de miaulement tout en scrutant le sol en quête de petits mammifères. Les buses préféraient les paysages vallonnés, comme celui que traversaient les deux religieux, car les lapins y abondaient. Le sentier contournait maintenant l'épaule d'une colline. Au-dessus d'eux se dressait une ancienne forteresse abandonnée. Ils se dirigeaient vers l'est et Llanwnda se trouvait de l'autre côté de la plus haute élévation de Pen Caer. Eadulf savait que pen signifiait un chef, et caer un fort.

— Quand j'arriverai à Llanwnda, je commencerai par prendre un bon bain et enfiler du linge propre ! s'écria Eadulf d'un air réjoui.

Leurs vêtements mouillés avaient séché sur eux avant qu'ils atteignent Llanferran, mais ils se sentaient sales, la laine et le lin leur irritaient la peau. Eadulf s'était habitué aux coutumes irlandaises qui voulaient que l'on se baigne tous les soirs. Au lever, on se rafraîchissait le visage et se rinçait les mains. Il avait toujours considéré ce souci de propreté très excessif. Chez lui, on se contentait le plus souvent de nager de temps à autre dans la rivière la plus proche. Mais en Irlande, la toilette était un rituel immuable, pour lequel on utilisait un pain d'une substance grasseuse appelée sléic, qu'on frottait sur la peau.

Eadulf se languissait du dabach, le grand baquet de bois rempli d'eau chaude où l'on jetait des herbes odorantes avant de s'y plonger, puis de se sécher en se frottant vigoureusement avec une pièce de tissu en lin.

De son côté, Fidelma mourait d'impatience, elle aussi, de se détendre dans un bain brûlant. Les événements de la nuit précédente l'avaient laissée avec une sensation persistante de dégoût et elle avait besoin de se purifier. Et puis elle ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter pour Idwal. L'image de ce jeune garçon la hantait. Bien qu'aucun élément concret ne vînt étayer sa conviction, elle s'était persuadée

qu'il était innocent du crime dont on l'accusait, et contrôlait mal son impatience de connaître les dernières péripéties de l'enquête de frère Meurig. Peut-être les informations qu'elle rapportait sur Iorwerth, le père de Mair, lui seraient-elles d'une certaine utilité.

Ils traversaient maintenant la forêt qui bordait Llanwnda. Celle-là même où Mair avait été étranglée. Elle aurait voulu en avoir la certitude, et bien qu'il n'en eût certainement gardé aucune trace, étudier l'endroit où le drame s'était déroulé.

Elle fit part de ses réflexions à Eadulf qui se rembrunit.

— Ne serait-il pas préférable d'éviter toute ingérence dans les investigations de frère Meurig ?

Fidelma fut blessée par son attitude.

— Mais de quoi parlez-vous ? Comme si un dálaigh pouvait en conscience ignorer un meurtre !...

— Mais nous nous trouvons...

— En pays étranger ? Voilà qui est nouveau ! Cela ne vous a pourtant jamais dérangé au cours de nos précédentes aventures ! Vous ne voulez pas vous impliquer parce que vous êtes saxon, or un meurtre est un meurtre, peu importe le pays. *Justitia omnibus* – la justice pour tous.

Eadulf cligna des yeux.

— Je voulais simplement...

— Je vous ai très bien compris.

Ils se réfugièrent dans un silence lourd de sous-entendus.

Fidelma regrettait souvent ses accès d'humeur. Son caractère emporté et sa langue aiguisée lui avaient joué des tours à plus d'une occasion. Puis elle se rappela que son mentor, le brehon Morann, affirmait qu'une personne sans défauts manquait de vitalité. Ce qui ne devait pas l'empêcher de veiller à la colère qui l'habitait, toujours prête à se réveiller.

— Je suis désolée, dit-elle brusquement à la grande surprise d'Eadulf. Depuis que nous sommes arrivés dans cette région, je suis possédée par le sentiment qu'elle est maudite. Le mal rôde. Nous saisissons un fil, puis un autre, mais aucun ne nous mène au centre de la toile. Croyez-moi, il faut absolument que nous résolvions le mystère de la mort de Mair et celui de la disparition des moines.

Eadulf ne répondit pas.

— Je sais bien que vous voulez repartir dès que possible pour Cantorbéry, mais je ne serai pas en paix avec moi-même tant que je n'aurai pas mené cette enquête à son terme.

Eadulf eut un sourire résigné.

— C'est juste que je suis inquiet pour votre sécurité. Enfin... pour la mienne aussi, soyons honnêtes. Jamais je n'ai été confronté à une telle hostilité. Et les menaces d'un individu comme Clydog

m'inquiètent. Si jamais vous deviez à nouveau tomber entre ses mains...

— Assurons-nous de ne plus jamais nous retrouver en son pouvoir, répliqua Fidelma avec une jovialité qu'elle ne ressentait guère.

Ils venaient de pénétrer dans une petite clairière où se dressait une cabane de bûcheron.

— On ferait bien de vérifier si nous sommes sur la bonne route, dit Eadulf.

La porte était entrouverte et Fidelma tira sur les rênes de sa jument.

— Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse.

La hutte n'était pas bien grande. À l'extérieur s'empilaient des bûches, et une hache était restée plantée dans l'une d'elles, à moitié fendue.

C'est alors qu'Eadulf pointa un doigt vers la lame.

Du sang en dégoulinait.

Peut-être le bûcheron s'était-il blessé ?

— Hou, hou ! cria Fidelma. Tout va bien ? Voulez-vous de l'aide ?

Toujours rien.

Eadulf sauta de son étalon, se dirigea vers la porte de la cabane et s'immobilisa sur le seuil.

— Il y a là un homme qui semble inconscient.

Quand il pénétra à l'intérieur, Fidelma l'entendit pousser un cri de surprise.

Elle voulut le rejoindre, mais il ressortait déjà, pâle et défait. Ses jambes ne le soutenaient plus et il s'appuya au mur.

— Il est là...

— Le bûcheron ? demanda Fidelma, décontenancée par son attitude.

Eadulf était habitué aux blessures et aux morts violentes.

— Venez, Eadulf, allons aider ce pauvre homme. Excusez-moi, mais je ne vous savais pas si sensible.

— Il est trop tard, dit le moine d'une voix rauque.

Agacée, elle l'écarta et entra dans la petite cabane.

La lumière du dehors éclairait une silhouette étendue sur le sol. Elle se pencha.

Le cou de l'homme avait été sectionné et ce n'était pas un accident : quelqu'un, après l'avoir décapité, était allé planter la hache sur une bûche. Quant à la victime, elle portait des vêtements de religieux.

C'est alors qu'elle reconnut le visage aux traits grimaçants. C'était frère Meurig.

CHAPITRE XII

Ils chevauchèrent en silence jusqu'à Llanwnda. Alors qu'ils traversaient le pont donnant accès à l'entrée du bourg, ils perçurent le tintement du métal et le ronflement des soufflets venant de la forge. Puis ils virent Iorwerth qui actionnait un marteau de son bras musculeux. Il jeta un coup d'oeil maussade dans leur direction. Sur la place, là où on avait failli pendre Idwal, s'élevait une pile de bois, prête à être enflammée pour un gigantesque feu de joie. Des enfants jouaient sur l'esplanade comme à l'accoutumée, joyeux et querelleurs. Dans la rue principale, des groupes de gens bavardaient tout en observant les deux étrangers avec curiosité.

Eadulf croisa le regard de Fidelma.

Tous deux étaient très affectés. Y avait-il un crime plus haïssable que le meurtre d'un religieux ? Eadulf avait demandé à sa compagne qui, à son avis, avait pu accomplir un acte aussi abominable et elle s'était contentée de répondre : « Les spéculations sont vaines si elles ne s'appuient pas sur des faits. » Puis elle s'était murée dans ses réflexions.

Fidelma, qui retournait différentes hypothèses dans sa tête, avait conscience de la frustration d'Eadulf, mais elle n'était pas d'humeur à les exprimer à haute voix. Elle avait examiné le cadavre de frère Meurig, la cabane, la hache, et exploré la campagne environnante sans rien trouver qui ressemblât à un indice. Que faisait frère Meurig seul dans cet endroit ? Cherchait-il le lieu exact où Mair avait été tuée ? Dans ce cas, qu'avait-il découvert qui lui avait valu cette fin atroce ?

À quoi bon partager ces réflexions avec Eadulf ? Tous deux connaissaient les questions, mais n'avaient aucune idée des réponses.

La tranquillité de Llanwnda formait un contraste frappant avec ce qu'ils avaient vécu à Llanpadern, et la scène macabre dans la cabane de bûcheron. Personne ne semblait surpris de les revoir ni ne leur manifestait un quelconque intérêt.

— Nous allons nous rendre chez Gwnda, dit Fidelma tandis qu'ils

avançaient au pas de leurs chevaux.

Au bout de la rue principale se dressait la demeure du seigneur de Pen Caer.

Ils avaient mis pied à terre et attachaient les rênes de leurs montures à un piquet quand Gwnda apparut. Il semblait gêné.

— Quelles nouvelles de Llanpadern ? Vous n'avez pas traîné longtemps là-bas.

Son accueil manquait de chaleur et Fidelma l'étudia avec attention.

— Où donc est frère Meurig ?

— Aucune idée. Il est parti d'ici ce matin.

— Où se rendait-il ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Connaissez-vous l'heure de son retour ?

— Non, je l'ignore.

Fidelma tenta de contrôler son exaspération.

— N'a-t-il confié à personne le but de son expédition ? s'étonna Eadulf.

— Le barnwr est un homme très secret, répliqua Gwnda avec un sourire sans joie.

Puis il remarqua l'état de leurs vêtements et l'épuisement qui se peignait sur leurs visages.

— On dirait que vous avez mal dormi. N'avez-vous pas trouvé à vous héberger à Llanpadern ? Pendant la nuit dernière, la tempête a soufflé.

— Nous nous sommes réfugiés dans une grotte, un bain et des vêtements propres seraient les bienvenus, dit Eadulf sans s'étendre sur le sujet.

— Vous êtes mes invités jusqu'à votre départ pour l'abbaye de Dewi Sant, grommela Gwnda sans enthousiasme excessif.

— Dans ce cas nous... commença Eadulf.

Fidelma fronça les sourcils, sans doute pour lui manifester qu'il était prématuré de parler de la découverte du cadavre de Meurig.

— Nous acceptons volontiers, conclut Eadulf en détournant la tête.

Ils suivirent Gwnda dans la salle principale. Là, le chef frappa dans ses mains et Buddog apparut. En les voyant, elle plissa les yeux d'un air soupçonneux.

— Veillez à ce qu'on prépare des bains et des collations pour nos invités, et occupez-vous de leurs chevaux. Ils ont besoin d'être nourris et étrillés.

— Très bien, maître.

Pendant que Gwnda donnait des instructions à sa servante, Fidelma murmura à Eadulf :

— En ce qui concerne Meurig, laissez-moi annoncer la nouvelle.

Ils étaient assis auprès du feu quand Buddog réapparut avec des boissons chaudes et annonça qu'elle viendrait les prévenir quand les bains seraient prêts. Gwnda les rejoignit et Fidelma annonça d'une voix monocorde :

— Le père Clidro est mort.

Le seigneur de Pen Caer la fixa avec attention.

— Donc, il s'agissait bien d'un raid saxon. Combien de frères ont péri ?

Il n'avait pu s'empêcher de laisser percer une note de triomphe dans le ton de sa voix.

— Les moines assassinés sont au nombre de sept. Plus le père Clidro. Il a été pendu dans une grange. Quant aux autres, on les a retrouvés sur une plage près de Llanferran, mais cela vous a déjà été rapporté.

Gwnda poussa un profond soupir.

— Notre côte est très exposée aux attaques des Saxons.

— Connaissez-vous un hors-la-loi du nom de Clydog ?

Gwnda sursauta, et un peu du liquide contenu dans son gobelet coula sur sa main.

Fidelma lui adressa un petit sourire.

— À l'évidence, vous avez déjà entendu parler de lui.

— La plupart des gens de Pen Caer connaissent son nom et un certain nombre l'ont rencontré, ce qui leur a souvent laissé un souvenir cuisant, concéda Gwnda en se cherchant une contenance.

— Que savez-vous de lui ?

Gwnda les examina d'un air songeur.

— Mais qu'est-ce que Clydog vient faire dans cette histoire ?

— J'aimerais simplement que vous me renseigniez sur ce Clydog la guêpe.

— Ah oui, Clydog Cacynen ! ricana le chef. Il y a six mois, on nous a rapporté que des voyageurs s'étaient fait détrousser dans la forêt autour de Ffynnon Druidion. Puis les incidents de ce genre se sont succédé. Au début, les victimes s'en sortaient indemnes et parlaient avec frayeur d'un bandit du nom de Clydog. D'après elles, il semblait assez cultivé, les maltraitait en riant, et était entouré d'une petite bande de guerriers, sans doute des aventuriers, des assassins et des voleurs ayant échappé à la justice. Une quinzaine d'hommes environ.

Fidelma commençait à s'impatisser, car elle était persuadée que Gwnda lui dissimulait quelque chose.

— Si au début les voyageurs avaient la vie sauve, cela signifie que par la suite ils ont été tués.

Gwnda hocha la tête.

— Oui, plusieurs personnes ont été assassinées au cours de ces attaques qui n'ont cessé de se multiplier. Le roi Gwlyddien a bien envoyé une troupe pour en finir avec cet individu, mais son entreprise n'a pas été couronnée de succès. Clydog connaît la forêt de Ffynnon Druidion comme sa poche.

— Le roi a envoyé des guerriers ? Mais vous êtes le seigneur de Pen Caer ! Pourquoi n'avez-vous pas levé une troupe pour débarrasser le pays de ce fléau ?

Gwnda éclata de rire.

— Si je ratissais tout Pen Caer, je ne trouverais pas seulement dix guerriers entraînés au maniement des armes. Ici, la plupart des jeunes gens servent sous le commandement du seigneur Rhodri, chargé de protéger les frontières qui nous séparent du royaume de Ceredigion.

— Donc en dehors de cette vaine tentative du roi, rien n'a été fait ?

— Tant que Clydog ne s'attaque pas aux principales agglomérations de Pen Caer mais se cantonne aux voyageurs itinérants, il ne menace pas directement la paix de notre pays.

— Ainsi votre stratégie consiste à le laisser tranquille en espérant qu'il agira de même avec vous ? Que diriez-vous s'il était reconnu coupable du raid sur Llanpadern ?

Gwnda la fixa d'un air ahuri.

— Prétendriez-vous qu'il ne s'agit pas d'une attaque des Saxons ? Et que Clydog a fait exécuter le père Clidro et les sept moines ? C'est ridicule. À quoi cela lui servirait-il ?

— Je pose simplement la question : Et si c'était lui le responsable de ce massacre ?

— Alors le roi Gwlyddien devrait lever une armée pour le déloger de son territoire. Mais ratisser les bois de Ffynnon Druidion ne serait pas une mince affaire. Sans compter que le royaume ne peut se permettre de rappeler les guerriers expérimentés qui gardent nos frontières pour une telle mission.

— Et pourquoi donc ?

— Artglys, le roi de Ceredigion, ne cesse de nous harceler et il profiterait de la moindre faiblesse pour nous envahir. Nos frontières sont très étendues.

— Hmm. Qui est ce Clydog, au fait ?

Gwnda parut surpris.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Il vient sûrement de quelque part.

— Justement, nous ignorons tout de lui.

— Il n'est pas de la région ?

— Je ne le pense pas, mais je n'ai aucune certitude.

— S'il n'est pas d'ici, intervint Eadulf, comment expliquer qu'il

connaisse aussi bien le pays et puisse éviter les guerriers du roi quand ils partent à sa recherche ?

Gwnda poussa une exclamation sourde.

— Excellente remarque, Saxon ! Mais ceux qui l'ont rencontré ont été incapables de le relier à une personne de leur connaissance. Peut-être s'appuie-t-il sur la complicité d'un habitant de Pen Caer ?

Fidelma était déçue. Elle avait l'impression de ne pas avancer d'un pouce.

Buddog réapparut.

— Les bains sont prêts, ma soeur. Hélas, nous ne disposons pas de robes de religieux, mais si vous consentez à revêtir une tenue ordinaire, nous laverons vos vêtements et vous les rendrons au plus vite.

Fidelma se leva.

— Cet arrangement nous convient, et je tiens à vous manifester notre reconnaissance pour votre hospitalité, Gwnda.

Buddog sortit de la pièce et les deux hommes se levèrent à leur tour.

— Je souhaite de tout cœur que les affaires qui vous ont amenés ici soient résolues au plus vite, dit le seigneur de Pen Caer.

— Nous vous en remercions, bien que cela puisse prendre plus de temps que prévu. Sachez que frère Meurig a été assassiné.

Gwnda la fixa d'un air incrédule, puis il secoua la tête comme s'il faisait un mauvais rêve.

— Vous voulez dire qu'il est mort ?

— Son corps gît dans la forêt.

Gwnda laissa échapper un sifflement exprimant tout à la fois sa consternation et sa stupeur.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

— Vous ne saviez pas où frère Meurig s'était rendu ni quand il reviendrait. Vous informer de ce drame ne nous aurait pas beaucoup avancés, mieux valait commencer par une conversation tranquille.

— Maintenant, son trépas me pèse sur la conscience. Peut-être aurais-je dû le mettre en garde avec plus d'insistance.

Fidelma échangea un rapide coup d'oeil avec Eadulf.

— À vous entendre, on jurerait que l'enquête de frère Meurig a progressé dans une direction qui nous échappe.

— Détrompez-vous.

— Vous ignorez où le barnwr se rendait, mais vous auriez pu prévenir son assassinat en l'avertissant des dangers qu'il courait ?

— Oui. À l'heure qu'il est, il ne me reste plus qu'à envoyer des hommes récupérer son corps à la hutte du bûcheron.

— Avant de nous quitter, vous nous devez des explications.

— Que voulez-vous que j'explique ? J'aurais dû exiger qu'il parte

seul, voilà tout.

Fidelma poussa un soupir d'exaspération.

— Puisqu'il s'est absenté en compagnie d'un tiers, nous apprendrez-vous de qui il s'agit et pourquoi vous soupçonnez cette personne d'être responsable de la mort de frère Meurig ?

— Il était accompagné par l'assassin de Mair.

— Comment cela ? s'exclama Eadulf.

— Oui, il était escorté du jeune Idwal !

Une heure plus tard, Fidelma et Eadulf sortaient de leur bain, revigorés et vêtus d'habits confortables. Buddog les informa que le maître de céans les attendait pour un repas dans la grand-salle.

Il faisait sombre et bientôt on n'y verrait goutte, car à l'automne la nuit tombait vite.

Quand ils rejoignirent Gwnda, ce dernier les accueillit par un étrange discours :

— J'ai envoyé deux de mes meilleurs chasseurs sur la piste d'Idwal. Mais nous ne pourrons pas nous lancer à sa poursuite avant demain à la première heure. La mort de frère Meurig servira au moins à prouver la culpabilité de ce garçon.

Fidelma fut choquée.

— Qu'il soit parti en compagnie de frère Meurig ne prouve en rien sa culpabilité dans la mort de Mair ou dans celle de Meurig.

Gwnda se mit à rire.

— Ne me dites pas que vous avez encore des doutes ?

— J'ai surtout besoin de poser des questions à Idwal. J'espère que vous avez donné des instructions à vos hommes pour qu'on ne lui fasse aucun mal ?

— Ils sont à la poursuite d'un meurtrier et agiront en conséquence.

— Si frère Meurig était un barnwr, je suis un dálaigh de rang équivalent, protesta Fidelma. C'est donc à moi de prendre cette affaire en charge.

Gwnda se contint, mais son visage exprimait une violente colère. Puis il explosa.

— Par la sainte Croix, c'est hors de question !

Fidelma le fixa sans broncher.

— Contesteriez-vous mon autorité ? susurra-t-elle tandis que ses yeux verts brillaient d'un éclat inhabituel.

— Dans cette affaire, ce n'est pas vous qui faites la loi.

Fidelma se raidit.

— Je tiens mes pouvoirs du roi Gwlyddien en personne.

— Du tout.

— Frère Meurig vous l'a annoncé dès notre arrivée et vous avez acquiescé.

L'autre secoua la tête.

— Gwlyddien vous a confié la mission de faire la lumière sur la disparition des frères de Llanpadern tandis qu'il chargeait frère Meurig de déterminer la culpabilité ou l'innocence d'Idwal. Vous n'êtes pas habilitée à intervenir ici. En tant que seigneur de Pen Caer et magistrat de la région, cette affaire tombe sous ma juridiction.

Fidelma baissa les yeux. Il avait raison.

— Alors, c'est devant vous que je dois plaider, Gwnda. Je crois qu'il se foment une injustice que je suis la seule à pouvoir éviter.

— Tenez-vous-en à votre enquête sur Llanpadern. Vous êtes les bienvenus dans ma demeure pour cette nuit. Je suppose que vous reprendrez la route de l'abbaye de Dewi Sant dès demain ? En attendant, ne vous éloignez pas de mon toit.

Fidelma plissa les paupières.

— Dois-je comprendre que vous nous menacez ?

Gwnda demeura impassible.

— Loin de moi cette idée, ma soeur. Je vous mets en garde, voilà tout, pour votre sécurité et celle de votre ami saxon.

— Ce qui est loin de me rassurer, fit observer Eadulf d'un ton acerbe.

— Quand se répandra la nouvelle du meurtre de frère Meurig, la colère grondera, car le peuple de Llanwnda n'a jamais douté de la responsabilité d'Idwal dans l'assassinat de Mair. Il apparaîtra qu'il a tué frère Meurig et on ne manquera pas de se rappeler que vous les avez empêchés de se venger d'Idwal. S'il avait été exécuté, Meurig serait encore en vie.

— Ce n'est pas nous qui avons empêché ce meurtre, le corrigea Eadulf, mais frère Meurig.

Gwnda eut un sourire forcé.

— Il a payé chèrement son erreur. Permettez-moi de réitérer mon conseil : ne vous attardez pas à Llanwnda. Les gens vous associeront à frère Meurig et vous tiendront vous aussi pour responsables d'une mort inutile.

— Voilà un discours des plus illogiques, fit remarquer Fidelma avec une ironie cinglante.

— Je ne parle pas pour moi, ma soeur, mais pour mes gens, qui ne sont pas très sensés. Leur désir de vengeance peut se retourner contre n'importe qui.

Il se dirigea vers la porte.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, cette cloche sur la table est à votre disposition. Buddog veillera à ce que vos souhaits soient exaucés.

Ils entendirent le bruit de ses pas décroître dans le couloir, puis le galop d'un cheval qui s'éloignait à vive allure.

— Il ne nous reste plus qu'à rejoindre dès demain l'abbaye de Dewi Sant, soupira Eadulf.

Fidelma le toisa d'un air méprisant.

— Vous n'imaginez tout de même pas que nous allons fuir ?

Eadulf réprima les protestations qui lui montaient aux lèvres.

— Comme vous voudrez. Qu'avez-vous en tête ?

— Jamais je n'ai renoncé à résoudre un mystère qui me résistait.

— Alors il vous faudra une autorisation du roi Gwlyddien pour faire entendre raison au seigneur de Pen Caer.

Fidelma, qui appréciait beaucoup le côté pratique d'Eadulf, lui adressa un sourire rayonnant.

Son compagnon, devinant ses projets, émit un gémissement accablé.

— Vous voulez que je me rende à l'abbaye de Dewi Sant pour demander au roi de vous appuyer, ou je me trompe ?

— Vous m'avez très bien comprise.

— Vous me laissez le temps de manger ? demanda-t-il avec mauvaise humeur.

— De manger et de dormir. Nous allons prétendre que nous partons demain dès l'aube. Puis je trouverai un endroit où vous attendre à l'extérieur de Llanwnda. Si vous faites diligence et si le roi vous procure un cheval frais, vous devriez être de retour dans la journée.

— Et à quoi vous occuperez-vous pendant ce temps-là ? Si vous continuez votre enquête, vous risquez de tomber à nouveau sur notre ami Clydog.

— Vous avez raison, mon rayon d'action sera très limité.

— Mieux vaudrait trouver un plan de rechange. Mener des investigations sur Idwal est beaucoup trop dangereux. Et puis Gwnda n'a pas tout à fait tort.

Elle lui jeta un regard hostile.

— Dans quel sens ?

— Le sort d'Idwal ne nous concerne pas. Notre tâche était de...

— Épargnez-moi ce que vous n'avez cessé de me répéter.

Regrettant aussitôt son accès d'humeur, elle prit un air contrit.

— Excusez-moi.

— Les faits sont obstinés, le nombre de fois où on les énumère importe peu, grommela-t-il.

— Comprenez-moi, je commence à entrevoir un facteur commun à tous ces événements et je n'aurai de cesse de le découvrir.

— Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille alors que nous n'avons aucune preuve d'un lien quelconque ?

— Une intuition.

— Cela ne vous ressemble pas de vous appuyer uniquement sur

votre intuition.

— Le brehon Morann disait que le coeur et les émotions sont souvent plus clairvoyants que l'intelligence.

— Et on est souvent aveuglé par ses sentiments alors que la logique montre la voie.

— Dire que jusqu'à présent nous avons si bien travaillé ensemble, protesta Fidelma, et maintenant nous ne cessons de nous quereller ! Que nous est-il arrivé, Eadulf ?

Elle avait raison. Depuis qu'ils avaient abordé aux rivages de ce maudit royaume de Dyfed, leur mésentente allait croissant. Autrefois, quand ils se querellaient, ils ne perdaient jamais leur sens de l'humour ni l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre. Fidelma le taquinait sur leurs divergences philosophiques et religieuses, mais toujours dans la gaieté et la bonne humeur. Aujourd'hui, ils se montraient distants et l'amertume empoisonnait leurs échanges.

Eadulf se frotta le menton d'un air soucieux.

— L'atmosphère ici nous oppresse, murmura-t-il, et elle a fini par envenimer nos relations.

— Depuis que nous avons mis le pied sur cette terre, vous êtes si triste que je regrette de ne pas vous avoir écouté. Nous aurions dû nous contenter d'attendre un navire à Porth Clais sans nous mêler de rien.

Eadulf était persuadé qu'elle ne croyait pas un seul mot de ce qu'elle disait. Ici, avec toutes ces énigmes, elle était dans son élément. D'ailleurs, le nier reviendrait à ne rien comprendre à sa fonction.

— C'est ma faute, Fidelma, je suis responsable de nos perpétuels différends.

Elle se demanda s'il était sincère.

— Je crois plutôt que j'ai pris la mauvaise décision à Loch Garman, trancha-t-elle avec une certaine froideur.

Il ne répondit rien.

— Ne cede malis, disent les sages, et pourtant nous cédon's au mal.

— Ce pays est maudit, grommela Eadulf.

— Maudit ? le taquina Fidelma. C'est bien la première fois que je vous vois succomber aux vieilles superstitions de votre peuple.

Eadulf s'empourpra. Il n'était que trop conscient du mépris qu'entretenaient la plupart des chrétiens pour les Angles et les Saxons nouvellement convertis. Et il n'avait pas oublié le navire saxon et le corps du Hwicce dans la tombe à Llanpadern. Les Bretons de ces royaumes haïssaient les Saxons. Lui-même s'était toujours senti assez peu concerné par les guerres de son peuple, engagé depuis des siècles dans un combat sans merci pour repousser les Bretons vers l'ouest et s'emparer de leurs terres. L'Église était là pour condamner ces luttes

auxquelles il n'avait jamais pris aucune part. Et voilà que Fidelma l'associait à tout ça !

Il releva la tête quand Buddog pénétra dans la salle, portant un plateau.

— Je suis venue mettre le couvert, déclara-t-elle en disposant les écuelles sur la table.

Fidelma étudia avec attention la belle et taciturne servante.

— Vous connaissez la nouvelle ?

— Oui, on m'a informée de la mort de frère Meurig, dit-elle en rejetant en arrière une mèche de son épaisse chevelure blonde.

— Gwnda affirme qu'il a été tué par Idwal.

— Je ne m'intéresse pas à ces spéculations.

— Devant frère Meurig, vous aviez pourtant soutenu qu'Idwal méritait notre compassion.

— Je n'ai pas dit cela !

— Ah bon ?

— Non, j'ai dit que si Idwal avait tué Mair, elle le méritait.

— Hmm. Vous estimiez que c'était une aguicheuse qui détournait les hommes du droit chemin. Sans doute aviez-vous vos raisons pour la juger ainsi ?

— Mair était maligne. Capricieuse. Elle fascinait les hommes et les pliait à sa volonté.

— En somme, elle n'avait rien de la vierge timide décrite par son père.

— Iorwerth n'avait aucune idée de ce dont elle était capable. Une vierge ! Elle débauchait les hommes et leur désir était une arme qu'elle utilisait contre eux.

— Vous semblez l'avoir bien connue. En tout cas, mieux que son père.

— Elle venait souvent ici.

— Oui, car elle était l'amie d'Elen. Mais qui donc étaient ses victimes ? Idwal ?

— Entre autres.

La porte s'ouvrit brusquement, sur une jolie jeune fille brune. Eadulf reconnut Elen, la fille de Gwnda, qui hésita en voyant Buddog.

La belle servante blonde s'éclipsa, les yeux baissés.

— C'est vrai ? dit la jeune fille d'une voix haletante. Frère Meurig a été tué et vous recherchez Idwal pour l'exécuter ?

Fidelma conduisit la jeune fille jusqu'à une chaise.

— Répondez-moi !

Fidelma s'assit auprès d'elle.

— Frère Meurig a été décapité dans la hutte d'un bûcheron, dans la forêt. Mais nous ne voulons pas tuer Idwal. Votre père, qui a pris l'initiative de le traquer, nous a laissé entendre que nous n'étions pas

en charge de cette affaire. Cependant, nous aussi aimerions trouver Idwal, ne serait-ce que pour le protéger.

— Frère Meurig m'a confié que vous étiez une juriste réputée venant de Cashel.

— Quand avez-vous parlé avec lui ?

La jeune fille fit la moue.

— Il m'a posé quelques questions avant que je parte.

— D'où revenez-vous ?

— De Cilau, où j'ai appris la nouvelle.

— Cilau ? dit Fidelma en fronçant les sourcils. Il me semble avoir déjà entendu ce nom-là.

— C'est un petit village, non loin d'ici, où vit un de mes cousins. J'ai quitté Llanwnda vers midi et suis rentrée avant la nuit.

— Saviez-vous que frère Meurig devait se rendre dans la forêt ?

— Oui, il voulait voir l'endroit exact où Mair avait été tuée.

— Vous n'avez jamais cru qu'Idwal avait assassiné Mair ?

— Idwal ne ferait pas de mal à une mouche. C'est un garçon un peu lent, mais d'un naturel doux et gentil. Quand un de ses moutons tombe d'un rocher et qu'il doit l'achever, il est la proie d'une grande répugnance. Il s'y résout à contrecœur, pour mettre un terme aux souffrances de la pauvre bête.

— Vous aimez bien Idwal, n'est-ce pas ?

— Je suis persuadée qu'il n'a jamais touché à un cheveu de Mair.

— Votre père est convaincu du contraire.

— Il n'aime pas Idwal. Qui n'est pas plus coupable du meurtre de Mair que de celui de frère Meurig.

— Vous pensez avec votre cœur plutôt qu'avec votre tête, fit observer Eadulf. L'émotion est un mauvais juge.

Fidelma voulut réagir à cette pique, mais il détourna les yeux.

— Une autre question, Elen. Votre servante, Buddog, n'appréciait guère votre amie Mair. Elle vit ici depuis longtemps ?

— Depuis avant ma naissance. Pauvre Buddog !

— Pourquoi serait-elle à plaindre ?

— Elle est la maîtresse de mon père, mais il s'est lassé de son amour.

Cela expliquait beaucoup de choses sur l'attitude de Buddog.

— Vous connaissez bien Idwal ? demanda Eadulf.

La jeune fille hésita.

— Il a quatre ans de plus que moi et nous n'entretenons aucun rapport intime, si c'est à cela que vous faites allusion. Nos relations sont purement amicales. Ce garçon simple et honnête m'inspire beaucoup de compassion. Vous comprenez, il a été abandonné et élevé par un berger... le frère d'Iestyn, j'ai oublié son nom. D'ailleurs...

— Nous connaissons son histoire, la coupa Eadulf. Vous êtes

certaine que vos relations se résument à cela ?

La jeune fille rougit.

— Comment faut-il vous le dire ?

— Votre conviction qu'Idwal n'a pas pu assassiner Mair ne s'appuie que sur vos sentiments personnels, renchérit Fidelma. N'avons-nous pas tous la tentation de tuer quand les circonstances s'y prêtent ? Si nous sommes insultés ou inspirés par une nécessité impérieuse qui balaye nos valeurs morales...

— Je ne parviens pas à imaginer une situation inspirant à Idwal une colère si violente qu'il en vienne à de pareilles extrémités, s'énerma Elen.

Elle paraissait sincère.

— J'aimerais en savoir davantage sur votre amie Mair.

Elen était déconcertée.

— Vous étiez vraiment très proches ? s'enquit Fidelma.

— Nous avons grandi ensemble. Ici, tout le monde se connaît, et puis Mair et moi étions les deux seules filles de notre âge. En plus, on se ressemblait. Parfois, les gens nous confondaient.

— Si vous croyez avec autant de fougue à l'innocence d'Idwal, c'est que vous nous cachez quelque chose.

Eadulf haussa les sourcils et Elen ne répondit rien.

— Quand Idwal a été accusé d'avoir violé et défloré Mair, vous saviez avec certitude que c'était faux.

Elen haussa les épaules.

— Mair n'était plus vierge. Elle me l'avait appris plusieurs mois auparavant.

— Si Mair avait un amant, alors son père n'est plus autorisé à réclamer de justes compensations pour sa virginité.

— Comment avez-vous deviné qu'elle avait une liaison ? demanda Elen avec curiosité.

— Idwal l'a laissé entendre sans s'en apercevoir.

— Il n'est pas assez malin pour garder longtemps un secret. Vous a-t-il dit de qui il s'agissait ?

— Nous lui avons extorqué la première information par la ruse, mais il n'a pas donné de nom. Il avait juré à Mair de ne rien révéler. Ils s'étaient querellés parce qu'elle voulait qu'il fasse parvenir un message à un mystérieux correspondant. Or Idwal avait refusé.

Elen baissa la tête avec tristesse.

— C'est un garçon plein de scrupules.

— Qui était l'amant de Mair ?

— Je l'ignore, car elle était très cachottière. Elle m'a simplement raconté comment c'était la première fois, vous savez, des histoires de filles, quelle impression cela lui avait laissée, tout ça. Mair avait un côté cynique et elle se moquait de son amant. Elle m'avait confié qu'il

était gauche et malhabile pour les choses de l'amour.

— Parce que Mair était expérimentée en la matière ? ironisa Eadulf.

Fidelma plongea son regard dans celui d'Elen et se pencha vers elle.

— Frère Eadulf soulève un point important. Êtes-vous certaine que Mair était sincère ? Et si elle avait eu d'autres amants auparavant ?

Elen réfléchit.

— À l'époque, elle se vantait d'avoir perdu sa virginité. Mais elle était d'un naturel aguicheur et attirée par les hommes plus âgés qu'elle. Autant que je me souviene, c'était la première fois qu'elle parlait vraiment de relations sexuelles. Sans doute insinuait-elle que son amant était vieux et maladroit. En tout cas, elle se sentait supérieure à lui.

Songeuse, Fidelma se renversa sur son siège.

— Mair étant très jeune, elle parlait sans doute d'un garçon ayant quelques années de plus qu'elle.

— Vous n'avez absolument aucune idée de son identité ? intervint Eadulf.

Elen secoua la tête.

— Si, comme vous l'affirmez, Idwal n'est pas coupable, son amant est peut-être le meurtrier.

— Je ne le pense pas.

— Une autre déduction fondée sur vos émotions, je suppose ?

— Pas du tout, répliqua la jeune fille avec fougue. Voyez-vous, j'ai acquis la conviction que c'est moi qui étais visée.

CHAPITRE XIII

Un silence stupéfait succéda à cette déclaration. Puis, à l'instant où Fidelma allait surmonter sa surprise, Gwnda entra dans la pièce. Il semblait très angoissé.

— Ils ont... commença-t-il.

Puis il vit Elen et s'interrompit brusquement.

— Elen, laisse-nous.

— Mais, père...

Gwnda tapa du pied, un geste inattendu et peu sérieux pour un chef qui amusa Fidelma.

— Laisse-nous, te dis-je !

La jeune fille sortit à contrecœur en jetant un regard à Fidelma qui exprimait son regret pour cette interruption de leur conversation.

Gwnda attendit qu'elle soit sortie.

— Je ne voulais pas qu'elle entende ce que j'avais à vous annoncer.

— Mais de quoi s'agit-il ? demanda Fidelma.

— Le garçon...

— Idwal ? s'écria Eadulf.

— Oui, on l'a trouvé.

Fidelma se leva précipitamment, imitée par Eadulf.

— J'ai des questions à lui poser de toute urgence.

— Je crains qu'il ne soit trop tard. Je vous avais avertie que je craignais la réaction des gens quand ils apprendraient la mort de frère Meurig. Iorwerth et Iestyn ont pris la tête de la foule en colère et... et ils ont pendu Idwal.

— Mon Dieu !

— J'ai réprimandé Iorwerth et Iestyn pour cet acte inconsidéré qui est contraire à la loi. Mais je crois que c'était une issue assez prévisible, ce que j'expliquerai au chef des barnwr du roi Gwlyddien. Voilà qui met un terme à cette triste affaire.

— Vraiment ? lança Fidelma d'une voix cassante.

— Je suis tout aussi bouleversé que vous par cette succession de tragédies et je déplore qu'un lettré comme frère Meurig ait trouvé la mort dans des circonstances aussi lamentables.

— Il y a effectivement de quoi être désolé !

Gwnda frappa dans ses mains, Buddog entra, et il lui demanda d'apporter de l'hydromel.

— J'ai fait porter le corps chez Elisse, l'apothicaire. Il veillera à ce que ce malheureux soit enterré décemment. Malgré l'horreur de ce que nous venons de vivre, du moins en avons-nous fini avec tout ça.

Il s'assit.

— Ma fille connaissait bien Idwal et je ne voulais pas lui causer un choc.

— Elle découvrira bientôt la vérité, fit observer Eadulf.

— Je m'efforcerai de lui annoncer la nouvelle avec tous les égards possibles.

— Il est scandaleux que les gens aient décidé de rendre justice eux-mêmes, dit Fidelma qui avait du mal à contenir sa colère.

Eadulf ne la quittait pas des yeux, craignant qu'elle ne perde le contrôle d'elle-même, mais elle s'était déjà ressaisie.

— Vous persistez à m'interdire d'enquêter sur les morts violentes de Mair et de frère Meurig ?

Gwnda sembla stupéfait.

— Mais pour quoi faire ? Tout est maintenant réglé, même si la loi a été bafouée, je vous l'accorde.

— Pour moi, le mystère reste entier.

— Mais puisque je vous ai déjà expliqué que vous n'étiez pas concernée ! Demain, j'enverrai un messenger à l'abbaye de Dewi Sant pour informer le roi des récents événements, et j'ai la ferme intention d'en rester là.

— Parfait. Donc je peux continuer mes investigations sur la disparition des moines de Llanpadern ?

Gwnda fronça les sourcils d'un air suspicieux.

— Bien sûr, puisque le roi vous a chargée de cette mission.

— Je vous remercie.

Elle se tourna vers Eadulf et lui fit signe de la rejoindre. Puis ils sortirent, laissant là un Gwnda interdit.

— Qu'avez-vous en tête ? demanda Eadulf.

Fidelma eut un pâle sourire.

— J'ai l'intention d'interroger Iorwerth et Iestyn.

— Mais Gwnda vous a prévenue...

— Qu'il n'avait aucune objection à ce que je poursuive mes investigations sur Llanpadern. Or Idwal est passé par Llanpadern le matin même où Mair a été assassinée. Donc les deux affaires se rejoignent.

Ils allèrent à la cuisine.

— Où puis-je trouver lady Elen ? demanda Fidelma à Buddog.

— Elle a quitté la maison quand son père est arrivé. J'ignore où elle est allée.

Fidelma remercia la servante.

— Dommage, dit-elle quand elle se retrouva dans la cour avec Eadulf, j'aurais bien aimé qu'elle m'éclaire sur cette prétendue méprise, vous savez, Mair tuée à la place d'Elen. En attendant, il faut absolument parler à Iorwerth.

Eadulf la suivit en traînant les pieds.

— Je doute que Gwnda apprécie beaucoup votre interprétation du mandat qui vous a été remis.

— Voilà pourquoi il faut que vous partiez pour l'abbaye de Dewi Sant dès demain, afin de m'assurer la protection de Gwlyddien.

— Cela m'angoisse terriblement de vous laisser seule ici.

— Mais l'appui du roi m'est indispensable.

Alors qu'ils se rendaient à la forge, ils croisèrent plusieurs personnes qui détournaient la tête en les apercevant, et se dépêchaient de rentrer chez elles.

— La foule haineuse s'est éparpillée, commenta Eadulf. Le moment de folie passé, chacun se sent coupable d'avoir supprimé une vie.

— Bientôt, ils trouveront des justifications pour se blanchir et, d'ici un jour ou deux, ils vaqueront à leurs occupations comme si de rien n'était.

Alors qu'ils approchaient de la forge, ils virent un cheval attaché à un piquet. Un homme qui venait de mettre pied à terre récupérait le lourd sac de selle dont sa monture était chargée. Quand il se retourna, ils reconnurent le fils de Goff, qu'ils avaient quitté pas plus tard que le matin.

— Dewi !

Le jeune homme les accueillit avec le sourire.

— Je pensais bien vous rencontrer ici.

— Que faites-vous ici ? s'enquit Eadulf.

— Mon père avait promis un chargement de minerai aurifère à Iorwerth et je suis venu le lui remettre.

— Vous avez des objections, Gwyddel ?

Iorwerth se tenait devant la porte de sa cabane, une paire de pinces à la main.

Fidelma lui sourit.

— Non, pourquoi donc ?

Iorwerth parut décontenancé.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Nous sommes venus parler avec vous, mais nous avons tout

notre temps. Finissez de régler vos affaires avec Dewi.

Iorwerth ouvrit de grands yeux.

— Depuis quand connais-tu cette Gwyddel, Dewi ?

— Nous avons rencontré ce garçon ce matin, à la forge de son père, expliqua Fidelma d'un air innocent. Rien qui puisse vous alarmer. D'autres questions ?

L'autre la toisa, pris de court.

— Vous savez lire, Iorwerth ? dit Fidelma, changeant brusquement de sujet.

Le forgeron lui adressa un regard haineux.

— Non, et je n'en ai pas besoin.

— Dommage. Le peuple de Dyfed a la réputation d'être très bien éduqué. Mais peut-être que Dewi...

Le jeune homme parut embarrassé.

— Le père Clidro m'a appris, avoua-t-il.

Fidelma se tourna vers Dewi, prit une feuille de vélin dans son marsupium et la tendit au jeune homme d'un geste solennel.

— Pouvez-vous expliquer à Iorwerth de quoi il s'agit ? Je crains qu'il ne me croie pas sur parole.

Iorwerth plissa les paupières tandis que Dewi se saisissait du parchemin.

— Ah oui, vous l'avez déjà montré à mon père. Ce document témoigne de la mission que le roi Gwlyddien vous a confiée : vous agissez sous son autorité et il demande que tout le monde collabore avec vous.

Fidelma récupéra son bien.

— Vous avez compris, Iorwerth ?

Eadulf se mordit la lèvre pour ne pas sourire. Fidelma n'avait pas laissé le jeune homme lire la fin du texte, qui spécifiait que cette collaboration concernait la disparition des frères de Llanpadern.

Le forgeron redressa le menton.

— C'est ce qui est écrit, dit Dewi sur un ton d'excuse, et je connais bien le sceau du roi pour l'avoir vu à plusieurs reprises à l'abbaye de Dewi Sant, quand je livrais des objets fabriqués par mon père.

Le forgeron dut admettre sa défaite.

— Si c'est écrit... je répondrai à vos questions.

— Quand vous en aurez terminé avec Dewi, nous irons dans votre logis où nous pourrons nous entretenir plus tranquillement.

Le jeune homme tendit son sac de selle à Iorwerth qui le vida de son contenu avant de l'étudier avec attention.

— Parfait, mon garçon. Salue bien ton père de ma part.

Le jeune homme allait s'éloigner quand Iorwerth pria Fidelma d'entrer dans sa cabane. Elle le suivit tandis qu'Eadulf déclarait qu'il

les rejoindrait dans un instant.

— J'ai une ou deux choses à demander à Dewi, se justifia-t-il.

Fidelma haussa les sourcils et il lui indiqua d'un geste imperceptible un coin de la forge d'Iorwerth. Elle faillit trahir sa surprise en voyant un homme de paille qui ressemblait beaucoup à celui qu'ils avaient découvert dans la chapelle de Llanpadern.

— Vous venez, ma soeur ? demanda Iorwerth sur le seuil de sa maisonnette.

Elle le rejoignit et ils pénétrèrent dans l'endroit sombre et confiné où il vivait. Sa tête touchait presque les poutres du plafond et la chaleur était étouffante.

— Que voulez-vous ? demanda Iorwerth d'un ton agressif sans même lui proposer de s'asseoir.

— Vous entretenir d'Idwal.

Elle prit un siège et l'autre cligna des paupières.

— Mais Gwnda a dit que l'affaire du meurtre de ma fille était close !...

— C'est faux. Elle sera close quand la vérité aura été établie.

— Idwal a tué ma fille et frère Meurig.

— Et vous l'avez exécuté sans jugement.

À cet instant, Eadulf les rejoignit.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais les gens, protesta Iorwerth.

— Ah ! Et comment s'y sont-ils pris, les gens ?

— Quand Gwnda nous a annoncé qu'on avait retrouvé le cadavre de frère Meurig, nous avons tous pensé qu'Idwal était le coupable. Après tout, il avait déjà tué et violé ma fille et, sans votre intervention malencontreuse, nous aurions fait justice plus tôt.

Fidelma préféra ne pas réagir à cette pique.

— Vous ne m'avez toujours pas raconté comment cela s'était passé.

— Je connaissais un endroit où le garçon aurait pu se réfugier, près d'un vieux chêne non loin de la cabane de bûcheron.

— Comment l'avez-vous découvert, cet endroit ?

— Le garçon avait ses habitudes. Il jouait là, autrefois, avec Mair, Elen et d'autres enfants du voisinage.

— Continuez.

— Nous nous sommes rendus là-bas avec une douzaine d'hommes... et nous avons trouvé Idwal. Il a essayé de nous échapper. Je ne me souviens pas très bien comment c'est arrivé, mais il a été pendu au chêne en un rien de temps.

Le forgeron les fixa d'un regard de défi.

— Vox populi vox Dei.

— Pardon ? dit Eadulf.

— Vox populi vox Dei, répéta le forgeron d'un air buté.

À la façon dont il prononçait ces mots, il était clair qu'ils ne lui étaient pas familiers.

— Voilà une expression intéressante. Vous savez ce qu'elle signifie ?

— Cela justifie notre action, répliqua Iorwerth.

— La voix du peuple est la voix de Dieu, traduisit Fidelma. Les désirs des gens sont irrésistibles, hein ? Ce qui vous exonère d'avoir à répondre du meurtre d'Idwal, je suppose ?

Iorwerth demeura silencieux.

— Gwnda assistait-il à cette macabre cérémonie ?

— Demandez-le-lui.

— Sans doute est-ce lui qui vous a enseigné cette expression latine, à user comme d'une amulette pour votre défense ?

Iorwerth resta sans réaction.

— Saviez-vous que votre fille n'était pas vierge ? dit brusquement Fidelma.

Iorwerth devint violet et s'avança de quelques pas dans sa direction, mais Eadulf s'interposa aussitôt. Le forgeron le fixa, les poings serrés.

— Vous osez calomnier ma fille ? parvint-il enfin à articuler.

— Vous l'ignoriez ? Et vous n'aviez aucune idée du nom de son vieil amant ?

Grâce à un gros effort sur lui-même, Iorwerth réussit à se maîtriser et à déjouer le piège de la provocation.

— C'est cet idiot d'Idwal qui vous a raconté ces mensonges ? grommela-t-il d'une voix sourde.

— Pourquoi êtes-vous si sûr qu'il s'agit de mensonges ?

— Parce que Idwal essayait de rejeter la faute sur un autre afin de se disculper. Il s'est moqué de vous, Gwyddel.

— Et si je tenais mes informations d'un autre témoin ?

— Quel témoin ? Ma fille n'avait aucun secret pour moi.

— Même dans des circonstances ordinaires, une fille confesse rarement à son père qu'elle a perdu sa virginité.

Fidelma étudiait l'homme avec attention. Et la phrase *vultus est index animi* lui vint à l'esprit. L'expression du visage est un signe de l'âme. Et celle d'Iorwerth était en souffrance.

— Parlez-moi de Mair. Quel genre de fille était-elle ?

Le forgeron s'assit brusquement et enfouit son visage dans ses mains. Et, à leur grande stupéfaction, un sanglot secoua son corps robuste.

— Elle n'était pas une bonne fille. Mais elle était tout ce qui me restait de sa mère et elle lui ressemblait tellement... Pauvre Eysyllt, je lui ai fait du mal. Elle est morte quand Mair était jeune et j'ai essayé de me rattraper avec la petite.

— Je comprends, murmura Fidelma, vous avez compensé la perte d'Esyllt en gâtant Mair. C'était une enfant difficile ?

— Oui, très volontaire, un peu comme moi, et elle n'en faisait qu'à sa tête. Elle était... aussi têtue qu'un cheval sauvage et refusait de m'obéir.

— Donc elle ne vous aurait certainement pas confié qu'elle avait un amant.

— Pourtant, elle savait à quel point c'était important pour nous deux qu'elle se marie avec Madog, le forgeron de Carn Slani.

— Elle avait consenti à ce mariage ?

— Nous avions besoin d'argent et elle n'ignorait pas ce que cette union nous rapporterait.

— Mais si on lui avait donné le choix, elle aurait sans doute préféré un autre prétendant ?

— Elle était butée.

— Pourtant, Gwnda nous l'a décrite comme une fille obéissante.

Iorwerth eut un geste dédaigneux.

— Gwnda ne faisait que répéter ce qu'on lui disait.

— Il ignorait tout du caractère de Mair ?

— La plupart des gens le connaissaient, et en tout cas, Elen et Mair étaient aussi proches que des soeurs, alors, dans ces conditions, difficile de ne pas constater l'évidence.

— Donc, quand vous avez annoncé à Mair que vous lui interdisiez de voir Idwal, vous étiez à peu près certain qu'elle ne tiendrait aucun compte de vos injonctions.

Iorwerth renifla avec irritation.

— Sans doute. Mais Idwal me craignait, lui, et c'était un garçon plutôt timide.

— Vous affirmez pourtant qu'il a assassiné votre fille.

— Il était timoré avec les hommes, et un poltron se révèle souvent le plus rusé des meurtriers.

— Revenons au matin du drame. J'aimerais que vous me décriviez cette journée depuis le moment où vous vous êtes réveillé.

— Je ne comprends pas...

— Faites-moi cette grâce.

— Eh bien, je me suis levé à l'aube, j'ai allumé mon feu à la forge et, peu de temps après, Mair est venue me dire au revoir.

— Où se rendait-elle ? demanda Eadulf.

— Chez son cousin, à Cilau.

— Elen n'a-t-elle pas, elle aussi, un cousin qui vit dans le même village ?

Iorwerth hocha la tête.

— Oui, c'est exact. Mair est partie et alors que je vaquais à mes occupations, j'ai vu Idwal qui arrivait en courant sur le chemin. J'ai

trouvé ça bizarre.

— De le voir courir ?

— Oui. Il a traversé le pont...

— Un instant. Quelle route Mair a-t-elle empruntée quand elle a pris congé de vous ?

— Elle a passé le pont.

— Donc Idwal l'a croisée ?

— Comme vous le savez, le chemin coupe la forêt où on l'a trouvée. Il mène vers l'ouest, puis vers le sud.

— Donc Idwal est arrivé et... ?

— Je crois qu'il s'est rendu directement à la demeure de Gwnda.

— Pourquoi était-il si pressé ?

— Plus tard, Gwnda nous a rapporté qu'Idwal avait été le premier à signaler la disparition des frères de Llanpadern.

— Et alors ?

— Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'Idwal retraversait le pont et disparaissait dans la forêt.

— Mais de votre point de vue, il s'agissait d'une matinée ordinaire ?

— Oui. Et je travaillais depuis une heure à la forge quand mon ami Iestyn est arrivé. Il était très agité. Il m'a annoncé qu'il venait de voir Mair et Idwal en proie à une violente dispute.

— Pourquoi ne s'est-il pas interposé ?

— Iestyn connaissait ma fille. S'il s'était avisé d'intervenir, elle l'aurait envoyé promener.

— Il est donc venu vous informer de cette querelle et cela vous a mis en colère.

— Plutôt. J'étais très contrarié qu'Idwal m'ait désobéi et je voulais lui donner une leçon. Les quelques compagnons qui étaient avec moi à la forge ont proposé de m'accompagner. Nous nous sommes donc rendus avec Iestyn à l'endroit où il avait vu ma fille, où nous avons trouvé son cadavre. Gwnda qui passait par là avait déjà capturé Idwal. Il nous a empêchés de nous saisir du garçon et a exigé qu'on envoie chercher un barnwr pour le juger. Puis il l'a ramené dans sa grange. Furieux, nous sommes allés le chercher en prévenant Gwnda de ne pas bouger de chez lui puisqu'il n'avait pas le courage d'exercer la justice. Nous allions pendre ce meurtrier quand...

— Nous sommes arrivés avec frère Meurig qui vous a sauvés de votre folie, conclut Eadulf.

— Sachant que vous alliez tuer Idwal, Gwnda n'a-t-il pas tenté de vous arrêter ?

— Nous étions trop nombreux et avons posté des gardes devant sa demeure pour le surveiller.

— Cependant, quelque chose me gêne...

— Quoi donc ?

— Quand vous êtes partis à la recherche d'Idwal et Mair, Gwnda était déjà dans la forêt...

Le forgeron haussa les épaules.

— Tant mieux, puisque cela lui a permis d'attraper Idwal.

La porte s'ouvrit à la volée et le seigneur de Pen Caer s'encadra dans le chambranle de la porte. Derrière lui se tenaient deux hommes qui brandissaient des épées. Gwnda dévisagea Fidelma d'un air courroucé.

— Donc on ne m'a pas menti quand on m'a prévenu que vous étiez en grande discussion avec Iorwerth.

— Et alors ? dit Fidelma avec un sourire ironique.

— Je vous ai déjà dit que vous n'aviez aucune autorité pour poser des questions, Gwyddel. En tant que seigneur de Pen Caer, ici c'est moi qui fais la loi. Votre désobéissance va vous coûter cher, à vous et à votre ami saxon.

CHAPITRE XIV

Fidelma se leva tranquillement sous le regard menaçant de Gwnda.

— Je ne vous comprends pas. Si j'en crois notre dernier entretien, vous ne voyiez pas d'objection à mes investigations concernant l'affaire de Llanpadern. Auriez-vous changé d'avis ?

Interloqué, Gwnda fronça les sourcils.

— Je suis pourtant certaine que vous ne désirez pas aller contre les désirs du roi Gwlyddien.

— À quel jeu jouez-vous ?

— J'enquête sur la disparition de la communauté de Llanpadern, qu'Idwal a été le premier à signaler.

— Mais vous parliez d'Idwal et de ma fille, intervint Iorwerth.

Gwnda se tourna vers Fidelma d'un air triomphant.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'une religieuse mente avec autant d'aplomb. S'agirait-il d'une coutume propre au peuple d'Éireann ?

— Au contraire, Gwnda, répliqua Fidelma tandis qu'une lueur de mauvais augure s'allumait dans ses yeux verts. Ce n'est pas ma faute s'il y a un lien entre la mort de Mair et le retour d'Idwal de Llanpadern. Êtes-vous Salomon pour proposer de le trancher ?

Gwnda serra les dents et ses mâchoires se crispèrent.

— Vous êtes très habile, dálaigh d'Éireann.

— Utcumque placuerit Deo, seigneur de Pen Caer, se défendit Fidelma en baissant la tête. Je ne fais que suivre la volonté de Dieu.

Gwnda renifla d'un air d'ennui.

— Cependant, vous seriez bien avisée de ne pas placer toute votre confiance dans le Seigneur.

— Vous continuez à vous opposer à mes investigations ?

Gwnda se tourna vers ses compagnons et leur fit signe de sortir.

— Mes objections tiennent toujours. Vous n'avez aucune autorité en ce qui concerne la mort de Mair et celle de Meurig.

— Pas plus qu'en ce qui concerne l'assassinat d'Idwal, je suppose,

dit-elle en jetant un coup d'oeil à Iorwerth qui s'empourpra. Cependant, je continue de m'intéresser à ce qu'Idwal a vu à Llanpadern et à ce qu'il a raconté quand il est revenu ici.

Gwnda pinça les lèvres.

— Si vous vous en tenez à ce sujet...

— Laissez-moi vous poser quelques questions.

Voyant qu'il se préparait à prendre congé, elle éleva la voix et il se retourna.

— Ce matin-là, Iorwerth a aperçu Idwal qui courait en direction de votre demeure.

Elle désigna le forgeron qui n'avait pas compris grand-chose à l'échange dont il avait été le témoin.

— Gwnda, que vous a dit Idwal ?

— Rien, puisque j'étais absent. C'est Buddog qui l'a reçu.

— Quand Buddog vous a-t-elle informé de la visite d'Idwal ?

— Eh bien...

Gwnda semblait absent.

— Je me demandais pourquoi vous n'aviez pas organisé une expédition pour aller constater sur place ce qui se passait à Llanpadern.

Gwnda cligna des yeux.

— Nous étions occupés par la mort de Mair, répliqua-t-il, sur la défensive.

Fidelma sourit.

— Vous remarquerez que c'est vous-même qui avez amené la conversation sur ce sujet.

— Ce n'est que plus tard dans l'après-midi que Buddog s'est rappelé la visite d'Idwal.

— Donc Buddog ne vous avait rien raconté avant que l'on ramène ce garçon chez vous. Et vous n'avez pas eu l'idée d'envoyer des hommes à Llanpadern.

Le seigneur de Pen Caer haussa les épaules.

— Je venais de dépêcher un messager à l'abbaye de Dewi Sant. J'ai donc décidé d'attendre le barnwr afin qu'il me conseille sur les deux affaires. Et le matin du jour où vous êtes arrivés, Dewi, le fils de Goff, est venu de Llanferran pour nous prévenir qu'un navire saxon avait lancé une attaque. On avait découvert sept cadavres sur le rivage. Il aurait été dangereux de se rendre à Llanpadern sachant que les Saxons pouvaient très bien nous attaquer ici.

— Vous rappelez-vous ce que Buddog vous a dit ?

— Pourquoi ne pas l'interroger ?

— Je n'y manquerai pas, mais j'aimerais que vous me rapportiez ce dont vous vous souvenez.

— Idwal m'a demandé et, comme j'étais absent, il a signalé à

Buddog qu'en passant en début de matinée près de Llanpadern, il avait cru voir un des frères sur la route conduisant vers le sud...

— Ce devait être frère Cyngar, intervint Eadulf, aussitôt réduit au silence par un regard courroucé de Fidelma.

— Quand Idwal est arrivé à l'abbaye, où il espérait rompre son jeûne de la nuit, tout le monde avait disparu.

Eadulf faillit prendre la parole puis se ravisa.

— Ce qui amène ma deuxième question, dit Fidelma. Comment êtes-vous tombé sur Idwal et le cadavre de Mair ?

— Cela ne vous regarde pas pour les raisons que je vous ai exposées.

— Je parlais d'Idwal.

— Cela vaut également pour lui.

— Idwal se rend chez vous pour vous parler des événements de Llanpadern et vous n'êtes pas là. Il est assez naturel de se demander comment vous l'avez retrouvé.

— En me promenant dans les bois.

— Vous vous êtes rencontrés par hasard ?

— Oui, et maintenant j'en ai assez.

Fidelma, comprenant à son ton excédé qu'elle n'en tirerait rien de plus, lui adressa un sourire aimable.

— Merci de m'avoir consacré un peu de votre temps, Gwnda. Vous m'avez été très utile. Et vous aussi, Iorwerth.

Puis elle fit signe à Eadulf de la suivre.

— Gwyddel, n'oubliez pas que votre autorité ne s'exerce que sur l'affaire de Llanpadern ! aboya Gwnda.

Fidelma hocha la tête d'un air affable et s'éclipsa avec son compagnon. Alors qu'ils regagnaient la demeure de Gwnda, Eadulf s'écria :

— Cet homme nous cache quelque chose ! Pourquoi ne pas m'avoir laissé le questionner ?

— Cela n'aurait servi qu'à le prévenir contre nous.

— Parce que vous saviez qu'il mentait ?

— Il ne dit pas toute la vérité. Mais à quoi bon le pousser dans ses derniers retranchements alors que nous ne disposons d'aucun élément fiable sur quoi nous appuyer ?

Eadulf réfléchit.

— Gwnda a été impliqué dans la pendaison du pauvre Idwal. Et il a fait apprendre par coeur une phrase en latin à Iorwerth afin qu'il puisse se défendre.

— Quand nous sommes arrivés ici, j'ai tout de suite compris que Gwnda n'était pas hostile à l'exécution d'Idwal, renchérit Fidelma. Iorwerth s'est trahi en révélant que Gwnda n'avait fait* aucun effort pour le protéger.

Eadulf sursauta.

— Vous l'avez suspecté dès le premier soir ?

— Vous souvenez-vous de l'histoire qu'on nous a contée ? Gwnda était présenté comme un homme respectueux des lois qui avait envoyé quérir un barnwr. Puis, sous la conduite d'Iorwerth et d'Iestyn, la foule se serait saisie d'Idwal.

— Oui, et Gwnda, réduit à l'impuissance, était captif dans sa propre demeure.

Fidelma eut un rire bref.

— En réalité, les deux jeunes garçons postés à la porte étaient désarmés. Pourtant, à notre arrivée, Gwnda est sorti une épée à la main. S'il avait été retenu prisonnier, il aurait facilement maîtrisé ces prétendus geôliers.

Eadulf réfléchit.

— Et il s'est montré d'une incroyable indulgence envers les habitants, insistant pour qu'on leur pardonne. Mais à quoi rime ce subterfuge ?

— Nous ne possédons que quelques pièces de ce jeu de patience et le tableau est encore très flou.

Ils avaient rejoint la demeure de Gwnda et Fidelma posa la main sur le bras d'Eadulf.

— Il faut que vous partiez immédiatement pour l'abbaye de Dewi Sant. Sans l'autorité du roi, j'en suis réduite à ronger mon frein.

Eadulf eut un petit sourire satisfait.

— Ce ne sera pas nécessaire. D'ailleurs, je refuse de vous laisser seule ici sans protection.

Fidelma hésita.

— Vous ne pensez pas ce que vous dites ?

— Pendant que vous étiez occupée avec Iorwerth, j'ai échangé quelques mots avec le jeune Dewi. C'est un garçon intelligent. Je lui ai demandé de se rendre à l'abbaye de Dewi Sant pour y porter un message à l'abbé Tryffin.

Fidelma était interloquée.

— Après ce que nous avons découvert, il est dangereux de s'en remettre à n'importe qui. Vous croyez vraiment que l'on peut se fier à lui ?

— Il m'a semblé honnête, et cela m'étonnerait qu'il ne revienne pas chercher la pièce d'argent que je lui ai promise.

— Quelle est la teneur exacte du message qu'il doit transmettre à l'abbé ?

— Frère Meurig est mort et on met toutes sortes d'obstacles à nos investigations. D'autre part, une bande de bandits armés sévit dans la région et nous leur avons échappé de justesse. Conclusion, nous avons un besoin urgent de l'autorité de Gwlyddien pour éviter que Gwnda ne

nous chasse.

Fidelma semblait inquiète.

— Vous êtes certain de la loyauté de ce garçon ?

— Entre deux dangers, j'ai choisi le moindre. Il n'est pas question que je vous abandonne ici.

Fidelma lui serra le bras.

— Vous êtes un ami très fidèle, murmura-t-elle dans un accès de tendresse inattendu.

— Et puis Dewi m'a raconté pourquoi ses parents, Rhonwen et Goff, avaient si mal réagi à la mention du nom de Clydog. Ce brigand leur a déjà rendu visite, il les a maltraités et volés, et a menacé de les tuer s'ils s'avisait de se plaindre aux autorités.

— Cela explique leur étrange attitude.

Soudain, Fidelma se tut.

Iestyn, le fermier à la mine renfrognée, s'approchait dans une carriole à deux roues tirée par un âne. Il leur jeta un regard sombre et détourna la tête.

— Nous avons de la chance, murmura Fidelma avant de lever la main. Iestyn ! Arrêtez-vous, j'ai deux mots à vous dire.

L'autre n'osa pas enfreindre un ordre énoncé avec autant d'assurance et il tira sur les rênes de sa bête.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Des réponses à quelques questions.

— À quoi cela vous servirait-il ?

Eadulf s'avança vers lui.

— Si vous descendez de votre carriole, vous en saurez davantage.

— Je suis très occupé.

Mais il enroula les rênes autour du frein qu'il venait d'enclencher et sauta à terre.

— Alors ? Je n'ai pas que ça à faire.

— Bien sûr, nous ne vous soupçonnons d'aucun acte délictueux, annonça Fidelma. Nous voulons simplement éclaircir un ou deux points.

— De quoi pourriez-vous bien me soupçonner ? Vous n'êtes pas un barnwr mais une Gwyddel, et votre fonction ne vous autorise pas à me contraindre à vous répondre.

— Nous avons tous les droits.

Eadulf n'en croyait pas ses oreilles. Il aurait suffi que Gwnda réapparaisse pour que les choses s'enveniment sérieusement.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous parler de la mort de Mair.

— Qui était la fille de mon ami Iorwerth.

— Nous venons de nous entretenir avec lui. Le matin où Mair a été tuée, c'est vous qui êtes venu le trouver à sa forge pour lui

annoncer que vous aviez vu Mair et Idwal pris dans une violente dispute.

— Et alors ?

— Nous aimerions en savoir davantage.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je traversais les bois...

— Vous veniez d'où ? intervint Eadulf.

— De ma ferme, située près du cours d'eau qui traverse la forêt. Je me rendais chez Iorwerth après avoir apporté des fruits à l'un de mes voisins.

— Continuez, l'encouragea Fidelma quand il marqua une pause.

— J'ai entendu des bruits de voix. J'ai aussitôt reconnu celle de Mair, puis j'ai vu Idwal, ils semblaient tous deux bouleversés... et Idwal s'exprimait avec une certaine véhémence.

— Comment cela ?

— Eh bien, il criait et son attitude était menaçante.

— Et alors ?

— Je savais qu'Iorwerth avait interdit à Mair et Idwal de se fréquenter. Une fois arrivé à la forge, je l'ai donc prévenu.

— Vous aimiez Mair ? demanda brusquement Eadulf. La trouviez-vous séduisante ?

Iestyn rougit.

— J'ai l'âge d'être son père, dont je suis par ailleurs l'ami, répliqua-t-il d'un ton sec.

— Exactement, acquiesça Eadulf avec bonne humeur. Mais elle était très attirante. N'avait-elle pas des amants ou du moins des amoureux qui lui tournaient autour ?

— Elle était fiancée, son père avait arrangé un mariage qui...

— Je sais. Mais est-ce qu'elle vous plaisait ?

Fidelma décida qu'il était temps d'intervenir avant qu'Iestyn n'explode.

— Nous nous demandions pourquoi vous ne vous étiez pas interposé dans une altercation aussi vive.

— À quel titre ? Il ne m'est pas passé par l'esprit que ce garçon pourrait tuer Mair, sinon j'aurais réagi, bien sûr.

— Donc cette dispute ne vous a pas inquiété outre mesure ? fit observer Eadulf.

L'autre fronça les sourcils.

— Si leurs propos n'avaient pas été particulièrement virulents, Mair serait encore en vie, lança-t-il d'un ton agressif.

— Après coup, cela vous apparaîtrait ainsi. Mais sur le moment, vous n'avez jamais cru que cette jeune fille était en danger.

— Évidemment, sinon j'aurais volé à son secours !

— Vous avez préféré vous précipiter chez Iorwerth pour l'avertir de ce qui se passait ?

— Oui.

— Avez-vous croisé quelqu'un ? Gwnda, par exemple ?

Iestyn secoua la tête.

— Non, pas que je me souviene. Mais j'ai vu Buddog qui ramassait des champignons.

— Quelque chose me trouble, dit Fidelma. Vous surprenez ce couple de jeunes gens en train de se quereller sans que la sécurité de Mair soit menacée. Or cet événement somme toute assez banal suffira à motiver une expédition de plusieurs hommes bien déterminés à châtier Idwal. D'où venait cette haine que vous lui portiez ?

— Ce garçon avait désobéi et il méritait une bonne leçon. Nous sommes des amis d'Iorwerth et nous estimions qu'Idwal devait apprendre le respect, voilà tout.

— Vous les avez donc menés à l'endroit où vous aviez vu Mair et Idwal.

— Oui, et c'est là que nous avons découvert le cadavre de Mair. Un peu plus loin se tenait Gwnda, Idwal inconscient à ses pieds.

Il marqua un temps d'arrêt.

— On voulait pendre le garçon sur-le-champ, mais Gwnda nous a arrêtés en affirmant qu'il fallait en appeler à un barnwr.

— Gwnda vous a-t-il dit ce qu'il faisait dans les bois ce matin-là ? demanda Eadulf.

— Non, mais ce chemin derrière la hutte de bûcheron est très fréquenté par les habitants d'ici. Il mène à Cilau.

— Sachant qu'un barnwr de l'abbaye allait arriver d'un moment à l'autre, qu'est-ce qui vous a pris d'emprisonner Gwnda et d'aller chercher Idwal dans les écuries afin de le pendre en toute hâte ?

— C'était la volonté des gens. Euh... vox... vox... la voix du peuple est la voix de Dieu !

— Vox populi vox Dei, dit Fidelma en se mordant la lèvre pour garder son sérieux. Nous avons déjà entendu cette justification.

Iestyn baissa les yeux.

— La nuit de notre arrivée, je me souviens que vous brandissiez un bâton. Était-ce pour vous assurer que la voix du peuple serait entendue ?

— Si vous n'étiez pas intervenus, frère Meurig serait encore parmi nous.

Donc vous estimez que vous n'avez aucune responsabilité dans la mort d'Idwal ?

— Ce garçon avait tué Mair. Ici, nous traitons ce genre d'affaire à notre manière, Gwyddel.

Pour la première fois, Iestyn laissait libre cours à son amertume.

— Une façon de trahir la loi qui vous a été reprochée en termes très vifs par frère Meurig.

— Tout le monde nous soutenait.

— La morale s'oppose souvent à ce que souhaite la majorité.

Iestyn lui jeta un regard noir.

— Je suppose, commenta Eadulf, que « la voix du peuple » vous absout du même coup de toute responsabilité dans la pendaison d'Idwal ?

— Prétendriez-vous que j'avais tort ? Frère Meurig était un barnwr et un religieux. Les frères n'ont-ils pas le devoir de se protéger mutuellement ?

— Comment pouvez-vous être certain que frère Meurig a été tué par Idwal ?

Le fermier fixa le moine comme s'il était devenu fou.

— Mais... tout le monde le savait.

— Tout le monde a donc été le témoin de ce meurtre ? intervint Fidelma d'un ton méprisant.

— Si ce n'était pas lui, qui vouliez-vous que ce soit ?

— C'est une question qu'il eût été préférable de soulever avant la mort d'Idwal.

— Le barnwr a été assez sot pour l'emmener dans les bois sans se faire accompagner par un garde. Idwal a attendu un moment d'inattention de frère Meurig pour le tuer, puis il s'est sauvé.

— Il n'est pas allé bien loin, il attendait à quelques toises de là.

— Il était simple d'esprit.

— Un simple d'esprit que vous deviez pendre sans délai ?

— C'est ce qu'on fait avec les chiens qui deviennent enragés.

— Vous avez assassiné ce garçon sans même lui donner une chance de s'expliquer, dit Eadulf d'un air dégoûté.

— C'est vous qui me parlez d'assassinat, Saxon ? Votre peuple a les mains pleines de sang. Mon grand-père, qui était un homme sage et lettré, savait lire le latin. Il avait étudié à l'école d'Illtyd en même temps que Gildas le sage. Il gardait la copie d'un livre que Gildas a écrit...

— De excidio et conquestu Britanniae, murmura Eadulf. Je l'ai lu. Iestyn parut déconcerté.

— Oui, « De la ruine et de la conquête de la Bretagne ». Mon grand-père me le traduisait. Cet ouvrage m'en a appris suffisamment sur la perfidie des Saxons. Hélas, je ne parle pas le latin et ne puis le déchiffrer aujourd'hui.

— Dommage, car vous y auriez appris que les plus vives critiques de Gildas allaient aux rois des Bretons qu'il a dénoncés pour leur iniquité, répliqua Fidelma. D'après ses conclusions, la conquête saxonne était une juste punition infligée par Dieu pour les péchés de vos pères.

Iestyn serra les dents. Puis il remonta sans un mot dans sa

carriole, desserra le frein et fit claquer les rênes sur le dos de l'âne qui se remit en marche.

— Et maintenant ? murmura Eadulf en regardant s'éloigner le fermier furieux.

— Je crois que nous avons suffisamment attisé le ressentiment des habitants. Le pavé que nous venons de jeter dans la mare ne va pas manquer de faire des vagues. Il ne nous reste plus qu'à attendre. Pourquoi avez-vous demandé à Iestyn s'il avait rencontré quelqu'un d'autre dans les bois avant le drame ?

— Rappelez-vous, Buddog a dit qu'elle l'avait vu dans la forêt ce matin-là.

Fidelma écarquilla les yeux, et son visage s'éclaira de ce sourire malicieux qui jurait avec son rang et sa fonction.

— J'avais oublié ! Eadulf, vous êtes une perle.

Bien qu'un peu surpris, Eadulf apprécia le compliment.

Puis Fidelma glissa son bras sous le sien.

— Nous avançons. J'ai le sentiment que les vagues vont bientôt nous atteindre.

CHAPITRE XV

Fidelma rejoignit Eadulf dans la grand-salle où une Buddog maussade selon son habitude venait de servir le souper. La servante ne lui prêta aucune attention et quitta la pièce. Fidelma parut déçue de trouver Eadulf seul.

— Du nouveau ? lui demanda-t-il en se servant du pot-au-feu.

— J'espérais qu'Elen serait ici, afin de terminer cette très intéressante conversation interrompue par son père.

Eadulf avait presque oublié cette histoire. Ils mangèrent dans un silence paisible et ce fut une jeune fille nerveuse et empotée qui vint débarrasser la table.

— Il semblerait que ce soir tout le monde se soit absenté. Savez-vous où se trouve lady Elen ? demanda Fidelma.

— Elle est partie...

La jeune fille jeta un regard anxieux en direction de la porte.

— Peu de temps après votre retour.

Sur ces mots, elle sortit un petit rouleau de parchemin de sa manche.

— Elle m'a demandé de vous remettre ceci. Je ne sais pas lire et j'ignore ce qui est écrit.

Il s'agissait de quelques mots en latin griffonnés sur un carré en peau de chèvre. Fidelma sourit à la jeune fille.

— Oubliez ce message.

— Bien sûr, ma soeur. Elen est bonne pour moi. J'espère bien qu'un jour... Il y a deux ans, j'ai été prise en otage lors d'un raid du seigneur Gwnda sur le royaume de Gwent. Je ne veux pas finir comme Buddog. Elle a passé sa vie ici à servir, mais moi, Elen a promis de me libérer.

— Deo volente, soupira Fidelma, puis elle ajouta « Si Dieu le veut » à l'intention de la jeune fille.

La servante fit une révérence maladroite et se dépêcha de quitter la salle.

— Que dit ce message ? demanda Eadulf.

— Retrouvez-moi à la cabane de bûcheron après le souper. Ne dites rien à personne.

— Assez grave. On y va ?

— Bien sûr.

Ils arrivèrent à la clairière en début de soirée. Avec le vent d'ouest, la pluie s'était mise à tomber et il faisait froid et sombre.

— Drôle d'endroit pour un rendez-vous, surtout après les récents événements, grommela Eadulf.

Les chevaux avançaient au pas. La cabane n'était qu'à une demi-heure. Ils avaient renoncé à s'y rendre à pied, ce qui aurait été plus discret, mais leur aurait pris trop de temps.

— Quand je pense qu'ici un religieux a été assassiné il y a douze heures à peine, soupira Eadulf.

— Mortui non mordent⁽¹⁴⁾, le rassura Fidelma tout en surveillant les pierres du chemin pour éviter que sa jument ne trébuche.

— Sans doute, mais... je ne suis pas rassuré.

Une silhouette apparut à l'entrée de la hutte, une lanterne à la main.

— C'est vous, soeur Fidelma ? demanda la voix apeurée d'Elen.

— Oui, accompagnée de frère Eadulf.

Ils mirent pied à terre et Eadulf alla attacher les chevaux près de celui d'Elen, un peu plus loin. L'intérieur de la cabane avait été nettoyé, mais une tache marquait l'endroit où frère Meurig avait trouvé la mort. Elen plaça la lanterne sur la table et s'assit sur un banc, Fidelma prit place en face d'elle tandis qu'Eadulf regardait autour de lui et finissait par s'asseoir à son tour sur un tabouret.

— Voilà un lieu peu accueillant, grommela Eadulf. Et on gèle.

— Mieux vaut l'inconfort plutôt que de risquer d'être entendus, dit Elen.

— Voulez-vous reprendre notre conversation là où nous l'avions interrompue à l'arrivée de votre père ?

La jeune fille hésita.

— Vous pensez vraiment que Mair a été tuée à votre place ?

Elen hocha la tête d'un air triste.

— Qui aurait voulu vous tuer et pourquoi ?

— Un hors-la-loi sévit dans cette région, il s'appelle...

— Clydog Cacynen ? l'interrompit Eadulf.

— Vous le connaissez ? s'étonna Elen.

Fidelma hocha la tête.

— Nous avons déjà eu affaire à lui. C'est donc ce brigand qui vous effraye ?

— La semaine dernière, je me promenais dans ces bois, un peu plus au sud. Mon cheval s'était blessé, une pierre était entrée dans son

sabot et j'ai mis pied à terre pour l'ôter. En me penchant, j'ai entendu des voix, des gens se disputaient non loin de moi et je... je suis de nature curieuse et...

Elle eut un geste fataliste de la main.

— Trois hommes se tenaient dans une petite clairière, à l'écart du chemin. Ils étaient tellement absorbés par leur querelle que j'ai pu les approcher en me dissimulant derrière des buissons. L'un d'eux était un religieux, un homme grand et bien bâti. Il m'était vaguement familier, mais je n'ai pas pu le reconnaître.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que vous l'aviez déjà croisé ? demanda Eadulf.

La jeune fille fit la moue.

— Je ne sais pas. Une simple impression, mais j'ai pu me tromper. Fidelma l'invita à continuer.

— Avez-vous identifié les autres ?

— Oui, Clydog Cacynen.

— Vous aviez déjà été amenée à le rencontrer ?

— Il y a quelques mois, alors que je retournais avec une compagne à Llanwnda, nous nous sommes arrêtées à l'hôtellerie de Goff, le forgeron.

— Je connais l'endroit.

— C'est alors que Clydog et ses hommes sont arrivés, et ils ont exigé de Goff qu'il ferre un de leurs chevaux. Ils étaient trop pressés pour nous prêter attention, mais j'ai eu le temps d'étudier Clydog.

— Et le troisième homme ? s'enquit Eadulf.

— Un guerrier, je suppose.

— Un des hommes de Clydog ?

— Peut-être.

— Il portait un casque et avait les yeux bleus ?

— Non, il n'avait pas de casque et il était trop loin pour que je distingue la couleur de ses yeux. Il avait des cheveux blond cendré.

— En quoi consistait leur désaccord ?

— Je n'ai pas compris grand-chose, mais j'ai été frappée par l'attitude du religieux qui donnait des ordres aux deux autres.

— Mais de quoi parlaient-ils ?

— D'un plan... Clydog a utilisé un mot curieux... alambiqué, c'est ça, un plan alambiqué et sans garante de succès.

— Quel était-il ?

Elen haussa les épaules.

— Aucune idée. Le religieux s'est tourné vers Clydog et lui a intimé l'ordre de suivre ses instructions s'il ne voulait pas avoir de problèmes.

Fidelma parut songeuse.

— Et qu'a répondu Clydog ?

— Il ne semblait pas d'accord, mais montrait une certaine déférence envers le religieux.

— Cela ne ressemble pas au Clydog que nous connaissons, grommela Eadulf. Celui-là n'était guère impressionné par les membres de la foi.

Elen lui adressa un pâle sourire.

— Vous avez raison, Saxon. Clydog n'a rien d'un chrétien. Les histoires sur son compte sont légion et il a la réputation d'être un homme méchant et cruel. Le roi lui-même a envoyé des guerriers pour le chasser d'ici, mais sans succès.

— Quoi d'autre, Elen ? demanda Fidelma. Fouillez votre mémoire.

— Le guerrier était plutôt du côté du religieux. Il a dit quelque chose comme : « C'est le roi en personne qui a élaboré ce plan. » Et aussi que leur projet ne réussirait que s'ils le suivaient à la lettre.

Eadulf jeta un coup d'oeil à Fidelma.

— S'agirait-il du roi Gwlyddien ?

— En tout cas, le roi de Dyfed est bien Gwlyddien. Clydog a alors parlé de s'emparer du pouvoir à la pointe de l'épée. Le religieux a répliqué que, sans motif légitime, le royaume se dresserait contre eux. C'est alors que mon cheval s'est mis à hennir.

« Clydog et le guerrier se sont levés et se sont dirigés droit sur moi. Je me suis retournée, j'ai sauté sur mon cheval et l'ai lancé au galop tandis qu'ils couraient après moi en criant. Ils avaient dû laisser leurs chevaux assez loin, car ils ne m'ont pas poursuivie.

Fidelma réfléchit.

— Qu'est-ce qui vous a amenée à la conclusion que Mair avait été assassinée à votre place ?

— Mair et moi avions le même âge, la même taille et la même couleur de cheveux. On nous prenait souvent pour des soeurs. Et sachant que ce pauvre Idwal était bien incapable de commettre un crime, j'ai alors compris...

— Quoi donc ? s'impatienta Eadulf.

— Que Clydog avait dû me voir tandis que je m'enfuyais. Il s'est persuadé que j'avais surpris un secret important et quand il a croisé Mair dans les bois... Je suis persuadée que c'est lui le meurtrier de Mair.

Fidelma fronça les sourcils.

— Avez-vous rapporté à quelqu'un la conversation que vous aviez surprise ?

Elen secoua lentement la tête.

— Pas même à votre père ? Il est pourtant seigneur de Pen Caer et une conspiration de ce genre le concerne au premier chef.

— J'ai estimé préférable de garder cet incident pour moi. Je

craignais la vengeance de Clydog et la suite m'a donné raison.

— Et après la mort de Mair, vous n'avez toujours rien dit ? s'indigna Eadulf.

— Non, sans doute par égoïsme ou par indifférence.

Soudain, elle éclata en sanglots.

— Le... le soulagement que j'ai ressenti a balayé tout autre sentiment, la mort de Mair mettait un point final à cette affaire et j'étais débarrassée de Clydog. Je n'ai pas vu plus loin. Dieu me pardonne.

Fidelma tapota le bras de la jeune fille.

— C'est une réaction assez naturelle.

Elen s'essuya les yeux.

— Mais pourquoi nous révéler ce secret maintenant ? s'étonna Eadulf.

La jeune fille parut déconcertée et Fidelma l'encouragea d'un sourire.

— Vous auriez pu garder le silence. Qu'est-ce qui vous a amenée à le briser ?

Elen baissa la tête.

— Allons, il doit bien y avoir une raison.

Dehors, un éclair brilla avec une telle intensité que la lumière filtrant entre les planches les éblouit, puis un coup de tonnerre retentit. Non loin de là, un claquement sec leur indiqua l'emplacement où un arbre avait été foudroyé.

Des hennissements retentirent tandis que les chevaux se cabraient. En ruant, l'un d'eux frappa la cabane de ses sabots et Elen sauta sur ses pieds, blanche comme un linge.

— Calmez-vous, ce n'est que l'orage qui vient enfin d'éclater, dit Fidelma.

Elle alla ouvrir la porte. Des torrents de pluie avaient transformé le sol autour d'eux en une rivière de boue et tambourinaient sur le toit comme une volée de cailloux. Des craquements et des sifflements sinistres s'élevaient autour d'eux. Alors que Fidelma levait les yeux, un éclair zébra le ciel et elle cligna des paupières. Un nouveau coup de tonnerre retentit, un peu moins assourdissant que le précédent.

— Il faut que j'aille voir les chevaux.

— Je vous interdis de sortir, je vais m'en charger, dit Eadulf en s'avançant vers elle.

Fidelma lui jeta un regard amusé.

— De votre propre aveu, vous n'êtes pas le meilleur des cavaliers et vous ne connaissez rien aux chevaux. Restez là, je vais les calmer et je reviens.

Alors qu'elle se retournait vers la porte, la foudre frappa à nouveau, suivie d'un grondement sourd.

— La tempête s'éloigne, annonce Eadulf.

Fidelma rabattit sur sa tête le capuchon de sa lourde cape en laine et partit en courant. Elen l'entendit parler aux bêtes qui se calmèrent. Quand elle revint, elle était trempée. En , fouillant la cabane, Eadulf trouva des fagots de bois mort et entreprit de faire un feu avec la boîte d'amadou et les pierres de silex qu'il transportait toujours avec lui. Devant les flammes, Fidelma secoua sa cape et de la vapeur d'eau s'éleva de ses vêtements. Les roulements de tonnerre s'éloignaient maintenant et il tombait une pluie fine. L'orage, arrivé de la mer, se dirigeait vers l'intérieur des terres.

— Revenons à notre discussion, dit Fidelma en frissonnant.

— Je demandais à Elen pourquoi elle avait décidé de nous confier son secret alors qu'elle aurait pu s'obstiner à garder le silence.

— Ah oui, dit Fidelma en se tournant vers la jeune fille qui s'était rassise sur le banc. Et pourquoi n'avez-vous pas prévenu votre père ?

— Mais je l'ai fait ! avoua la jeune fille d'une voix faible.

— Cependant, il ignore votre décision de nous informer de cet épisode ?

— Non, je l'ai averti.

— Il sait que vous deviez nous rencontrer ? s'exclama Eadulf.

— Vous ne nous avez toujours pas dit pourquoi vous avez entrepris cette démarche auprès de nous.

Elen leva sur Fidelma des yeux agrandis par la frayeur.

— J'ai revu le guerrier, celui qui accompagnait Clydog.

— Quand cela ?

— Cet après-midi, alors que je revenais de Cilau.

— Où exactement ?

— À Llanwnda, et je suis sûre qu'il m'a reconnue ! Ma vie est en danger. Bientôt, Clydog saura qu'il n'a pas tué la bonne personne.

Elle se remit à pleurer.

— Où l'avez-vous rencontré ?

— À la forge d'Iorwerth.

Fidelma échangea un regard avec Eadulf.

— Le guerrier était assis là, près du feu, et il buvait de l'hydromel pendant qu'Iorwerth examinait son cheval. En me voyant passer, ses yeux se sont fixés sur moi et, quand je me suis retournée, j'ai vu qu'il s'était levé de son siège et parlait à Iorwerth. Tous deux me suivaient du regard.

— Comment a réagi votre père ?

— Il m'a priée de disparaître quelques jours, le temps qu'il comprenne ce qui se passe. Je lui ai alors dit que je devrais vous prévenir.

— Et il n'a pas protesté ? s'étonna Eadulf.

— Non, il a pensé que c'était une bonne idée.

— Je vois, murmura Fidelma.

— Vraiment ? dit Elen, de plus en plus agitée. Iorwerth est lié aux bandits qui ont tué sa propre fille et c'est tout l'effet que cela vous fait ? Il a même eu l'insolence de prendre la tête de la foule qui a pendu ce pauvre Idwal !

CHAPITRE XVI

— Rien ne prouve qu'Iorwerth est impliqué dans cette affaire, dit Fidelma d'un ton apaisant.

La jeune fille ne voulait pas en démordre.

— Mais enfin, Elen, soyez logique. Et si ce guerrier n'était allé à la forge que pour qu'on ferre son cheval ? Pourquoi vous imaginer qu'Iorwerth a partie liée avec des comploteurs ?

— Quand je suis passée, ils riaient et buvaient ensemble. Et je suis certaine que cet homme m'a reconnue et a demandé à Iorwerth qui j'étais.

— Comment votre père a-t-il réagi ? A-t-il l'intention d'interroger Iorwerth à ce sujet ?

— Il m'a simplement priée de partir sans faire de commentaire.

Fidelma se tourna vers son compagnon.

— Lors de notre conversation à la forge, il ne nous a pas soufflé mot de cette affaire.

— Peut-être craignait-il d'éveiller les soupçons d'Iorwerth ?

— Peut-être. Et Iestyn, Elen, pensez-vous qu'il soit lui aussi impliqué dans ce complot ?

— Il est l'ami d'Iorwerth.

— Comment le décririez-vous ?

— Avant de s'établir ici comme fermier, il a combattu lors de nombreuses campagnes. Maintenant il est vieux et amer, il se plaint que les jeunes ne lui témoignent pas assez de respect.

— Où se trouve sa ferme ?

— Vous voyez le pont près de la forge d'Iorwerth ?

— Oui.

— Vous restez sur la rive droite et vous suivez le chemin qui longe la rivière sur un mille environ. Sa ferme est au bout du sentier.

— Il est marié ?

— Il l'était.

— Des enfants ?

— Tous ont été tués au service de Gwlyddien lors des guerres sur les frontières du royaume de Dyfed. Cela ne lui a pas arrangé le caractère.

Elen marqua une pause.

— Le temps passe. Avez-vous d'autres questions ?

— Non, et vous, Eadulf ?

— Quels sont vos projets ? demanda le moine tandis qu'Elen se levait et s'enveloppait étroitement dans sa cape.

— J'ai prévenu les serviteurs de mon père que je retournais à Cilau chez mon cousin. Mais c'était pour faire diversion.

— Dites-nous où vous allez, la pressa Fidelma, nous ne vous trahirons pas. Mais si je parviens à résoudre ce mystère, il se peut que j'aie besoin de votre témoignage.

— Vous me jurez de ne rien révéler à personne ?

— Je le jure, dirent Fidelma et Eadulf en chœur.

— Au sud-est se trouve un village du nom de Llanrhian. Je me rends chez une amie.

— Est-ce bien raisonnable de chevaucher jusque là-bas par ce temps ?

— Pour ma sécurité, mieux vaut que je me déplace la nuit. Je connais le chemin. Un coup de tonnerre retentit et la jeune fille sursauta. Soudain, elle plongea la main dans les plis de sa jupe et en retira quelque chose qu'elle tendit à Fidelma.

— Gardez cela. Idwal m'avait donné le seul objet de valeur qu'il possédait, car il craignait la cupidité de ses geôliers.

C'était un collier en or rouge, avec un pendentif en or et des pierres précieuses représentant un lièvre.

— Quand Idwal vous a-t-il confié ce bijou ?

— Le jour de la mort de Mair, lorsqu'il a été fait prisonnier. Il n'avait pas encore été fouillé et craignait qu'on le lui dérobe. Il m'a dit que ce collier appartenait à sa mère. Il lui avait été remis par Iolo, le berger qui l'avait élevé.

Elen se tourna vers la porte et scruta la nuit sans lune.

— Il faut que je parte. Priez pour moi, car j'ai fait beaucoup de mal en me taisant et en ressentant du soulagement à la mort de la pauvre Mair.

— Nous prions pour que vous arriviez saine et sauve à destination, répondit Fidelma avec gravité. En ce qui concerne Mair, cela ne regarde que vous et votre conscience. Peut-être vos scrupules sont-ils justifiés, mais il n'est pas impossible que vous vous trompiez.

La jeune fille s'éclipsa sur un bref sourire et ils l'entendirent s'éloigner à cheval.

— Eh bien, dit Eadulf à Fidelma qui continuait de se sécher auprès du feu, on dirait que les mystères s'éclaircissent. Vous aviez

raison de croire à l'innocence d'Idwal puisque c'est Clydog qui a tué Mair.

Fidelma fronça les sourcils tout en contemplant la chaîne qu'elle tenait à la main.

— Au contraire, Eadulf, les mystères s'épaississent, et la prétendue méprise de Clydog ne me convainc pas du tout.

— Mais avec les éléments apportés par Elen, tout semble s'emboîter à merveille !...

— Vous oubliez Gwnda, qui ne s'est pas opposé au meurtre d'Idwal. Sans doute pour l'empêcher de parler, mais de quoi ? Si Gwnda était vraiment convaincu de la culpabilité d'Idwal, pourquoi a-t-il accepté que sa fille nous raconte son aventure ? Tout cela est très troublant.

— Gwnda serait-il le complice d'une conjuration qui risquerait d'entraîner le meurtre de sa fille ? Pourquoi l'empêche-t-il de parler d'une réunion dans un bois dont elle ne comprend ni les tenants ni les aboutissants ? Je suis complètement perdu et je ne vois pas dans quelle direction diriger nos pas.

Fidelma contemplait la pluie qui aurait cessé dans quelques instants.

— Moi, je le vois bien.

Eadulf resta interdit.

— Nous devons parler avec Iestyn. Puis nous retournerons voir Iorwerth pour entendre ce qu'il sait de cet étrange guerrier.

Eadulf poussa un profond soupir.

— Je comprends mieux pourquoi vous étiez si impatiente d'en apprendre davantage sur Iestyn.

Fidelma remit sa cape encore humide et se dirigea vers les chevaux tandis qu'Eadulf éteignait le feu et la suivait. La pluie s'était arrêtée.

Ils chevauchèrent en silence jusqu'au pont, puis Fidelma prit le sentier qu'Elen leur avait indiqué. Ils avançaient au pas entre un mur d'arbres et de buissons et des eaux bouillonnantes.

Penché sur sa selle, Eadulf scrutait les ténèbres. Le ciel bas et oppressant ne laissait transparaître aucune étoile. Il renonça à guider son étalon, imitant Fidelma qui, en bonne cavalière, faisait confiance à sa jument pour trouver son chemin dans l'obscurité.

Quand les bâtiments de la ferme apparurent, la jeune femme poussa un soupir de soulagement. Elle se tourna vers son compagnon dont elle ne distinguait que la silhouette et lui chuchota :

— Inutile d'annoncer notre arrivée.

Ils contournèrent une grange, mirent pied à terre et attachèrent leurs montures à un buisson non loin de là. Une faible lumière filtrait d'une fenêtre.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Eadulf.

— Chut ! Il y a une paire de chevaux dans la cour devant la maison.

— Oui, et alors ?

Il émit une exclamation de dépit en pataugeant dans une flaque de boue.

— Ce ne sont pas des chevaux de labour, mais des chevaux de guerre, Eadulf.

— Clydog ? murmura-t-il d'une voix étranglée.

— À moins qu'il ne s'agisse d'amis ou de parents d'Iestyn. Mais mieux vaut nous tenir sur nos gardes.

Eadulf, qui avait les pieds trempés, voulut protester, puis il se résigna et haussa les épaules avec fatalisme.

Ils firent le tour de la cour, et longèrent le bâtiment. Fidelma se rapprocha furtivement d'une fenêtre.

— Je ne vois rien, chuchota-t-elle. Mais j'entends des voix. Iestyn et ses visiteurs sont à l'intérieur.

— On monte le guet ou on frappe à la porte ? grommela Eadulf.

Agacée, Fidelma pinça les lèvres, puis elle posa la main sur le bras du moine et pointa un doigt vers la grange derrière laquelle ils avaient attaché leurs bêtes. Ils traversèrent la cour et avaient presque atteint leur but quand une ombre bougea devant la porte grande ouverte.

Un grondement menaçant s'éleva, suivi d'aboiements frénétiques, et un gros chien bondit sur eux avant de retomber à terre avec un gémissement de douleur.

Par bonheur, le chien était attaché et ils se trouvaient hors de sa portée.

Les chevaux devant la maison hennirent et piaffèrent. Le chien frustré aboya de plus belle. Eadulf attrapa Fidelma par la manche et l'entraîna en direction d'un petit bâtiment entouré d'un muret. Il prit Fidelma par la taille, la posa sur le mur, la rejoignit et ils sautèrent en bas. Des formes bougèrent autour d'eux et ils comprirent à l'odeur qu'ils s'étaient réfugiés dans une porcherie. Des cochons les reniflèrent bruyamment avant de s'écarter, indifférents à leur présence.

Eadulf et Fidelma se relevèrent et regardèrent prudemment par-dessus le mur. Un homme se tenait sur le seuil de la ferme, une lanterne à la main.

— Tais-toi, Ci ! cria l'homme. Non, mais, qu'est-ce qui te prend ?

Ils reconnurent Iestyn, bientôt rejoint par un homme qui arracha une exclamation étouffée à Fidelma.

— Corryn ! chuchota-t-elle à l'oreille de son compagnon.

Maintenant le chien gémissait en s'aplatissant devant son maître.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Corryn.

— Rien du tout, répliqua Iestyn. La nervosité des chevaux l'aura

effrayé.

— Peut-être, grommela Corryn en jetant des regards inquiets autour de lui.

Un troisième homme les rejoignit.

— Votre ferme est très isolée et quand quelqu'un passe par ici, ce n'est sûrement pas par hasard.

Iestyn eut un petit rire.

— Aucune personne sensée ne se promènerait par une nuit pareille ! D'ici, il n'y a qu'une seule route qui mène à Llanwnda. Qu'est-ce qui vous tourmente ? Vous avez pris le risque de traverser le bourg en plein jour et maintenant vous vous affolez pour un rien. D'ailleurs, je trouve que vous avez agi avec une grande légèreté.

— Pensez-vous. J'ai reconnu la fille, mais elle ignore mon identité. Et moi, je sais maintenant qu'elle est la fille de Gwnda.

— Justement, intervint Corryn. Et si elle avait donné l'alarme ? Cela bouleverserait tous nos plans.

— Elle n'a pas entendu grand-chose. Et à ce sujet, nous progressons avec une lenteur désespérante. Ceredigion ne va pas attendre éternellement.

— Si Artglys veut Dyfed comme allié, alors il devra patienter, lança Corryn d'un ton sec. Nous avons passé trop de temps à élaborer ce projet pour l'abandonner en cours de réalisation. Et puis Artglys n'a pas d'autre choix.

Le troisième homme haussa les épaules.

— Les guerriers de Ceredigion sont prêts et bien entraînés. Nous pouvons passer immédiatement à l'attaque.

— Parce que vous croyez que Dyfed est un pays de pleutres ? ironisa Corryn. Combien de fois Ceredigion lui a-t-il donné l'assaut ? Du temps de Ceredig, vous convoitiez déjà ce royaume et à chaque fois que vous avez tenté de le conquérir, il vous a résisté. Seule la ruse peut entraîner sa chute. Dites à Artglys de refréner son ardeur, car nous nous en tiendrons au plan décidé.

Le troisième homme releva le menton.

— Ce plan sera suivi tant que le seigneur Artglys estimera qu'il en vaut la peine.

— Dans ce cas, allez consulter votre roi afin qu'il me confirme qu'il recherche une alliance.

Corryn se détourna de son interlocuteur qui s'écria :

— Quant à vous, vous feriez bien de consulter Clydog pour qu'il vous informe de ses intentions !

Corryn fit volte-face, piqué au vif.

— Ne confondez pas les intentions de Clydog et les miennes ! aboya-t-il. Et allez dire à Morgan, le chacal d'Artglys, qu'il a intérêt à passer à l'étape suivante. Pour que Gwlyddien entre en action, il faut

davantage de cadavres afin d'attiser sa colère. Quelques religieux supplémentaires assassinés sur la plage seraient les bienvenus. Me suis-je bien fait comprendre ?

Le troisième homme semblait hésitant.

— Maintenant, je comprends mieux pourquoi on vous appelle l'araignée. Attendre, comploter, observer et puis... Je rapporterai vos propos à Artglys. Espérons qu'il ne perdra pas patience...

Puis l'homme rejoignit son cheval, sauta en selle et s'éloigna.

Iestyn, qui se tenait là avec sa lanterne, le regarda disparaître.

— Son arrogance me déplaît, dit-il à Corryn.

— À moi aussi. Il va falloir le surveiller. Souvenez-vous qu'il ne s'agit pas d'un foedus amorum⁽¹⁵⁾ mais d'un traité de convenance que l'on peut dénoncer dès qu'il aura joué son rôle.

— Vous avez confiance en Clydog, seigneur ?

Corryn éclata de rire.

— Pas du tout, et son père pas davantage. Qui a préféré l'envoyer fomentier des troubles dans le royaume de Dyfed plutôt que de le garder auprès de lui ? Ce qui me rappelle que je dois maintenant rejoindre cet animal. Des nouvelles de la Gwyddel et de son ami saxon ?

— Ils sont de retour et m'ont longuement questionné, ainsi qu'Iorwerth. Mais cette sotte ne s'intéresse qu'à l'assassin de Mair et ne nous prête aucune attention.

— Iorwerth leur aurait-il confié quoi que ce soit qui puisse leur permettre de remonter jusqu'à nous ? Cet imbécile d'envoyé d'Artglys n'aurait jamais dû amener son cheval à la forge d'Iorwerth.

Iestyn secoua la tête.

— Que voulez-vous qu'ils apprennent ? Les informations nécessitent des informateurs, or Iorwerth ne sait rien. Non, ils ne possèdent aucun élément qui leur permettrait de déchiffrer notre plan avant qu'il ne soit trop tard.

Corryn demeura un instant silencieux.

— Vous avez peut-être raison, reprit-il, mais cette religieuse est redoutable. Les avocats des cours d'Éireann sont intelligents et pleins de ressource, et le Saxon n'est pas bête non plus. Leur stratégie pour échapper à Clydog était un coup de maître. Je n'en croyais pas mes yeux.

— Vous vous en occuperez plus tard, seigneur. En tout cas, ils ne savent rien.

— Faut-il les laisser se promener à leur guise en posant des questions indiscretes ?

Iestyn eut un rire joyeux.

— Je ne les crains pas. Rassurez-vous, nous ne risquons rien. Ils ne s'intéressent qu'à la mort de Mair.

— Je vous fais confiance, répliqua l'autre d'une voix monocorde, puisque vous connaissez le prix de la trahison.

Iestyn se tut et le silence se prolongea. Puis Corryn se dirigea vers son cheval et se mit en selle.

— Tenez-moi informé de la suite des événements par les sources habituelles. Si Morgan obéit aux ordres, alors Gwlyddien ne tardera pas à se manifester. Et une fois qu'il passera à l'action... le royaume est à nous !

Il leva la main et disparut dans la nuit.

Iestyn resta un instant immobile, puis il se tourna vers son chien. La bête, aplatie sur le sol et la tête entre les pattes, se mit à gémir.

— Retourne dans la grange, stupide animal.

Le chien se leva et se mit à aboyer.

Iestyn jeta un regard circulaire tandis que Fidelma et Eadulf rentraient la tête dans les épaules derrière le mur de la porcherie.

— Ah, je comprends, dit la voix de Iestyn, j'ai oublié de te donner à manger. Attends-moi, j'ai un os pour toi.

Il se dirigea vers la maison tandis que les religieux escaladaient le mur.

Le chien se remit à japper.

— Tais-toi, idiot ! dit Iestyn en s'éloignant.

Les religieux se précipitèrent vers les chevaux dont ils détachèrent les rênes. À l'instant où ils se mettaient en selle, la lune apparut entre deux nuages, pâle au-dessus de la ligne d'horizon. Dieu merci, elle n'éclairait pas grand-chose.

— Impossible de repasser par la route, chuchota Fidelma. Si Iestyn lâche son chien, il nous rattrapera en un rien de temps, sans compter que nous risquons de tomber sur Corryn qui pourrait bien faire demi-tour.

Eadulf examina le cours d'eau.

— Ici, la rivière est peu profonde, passez la première, on va traverser.

Fidelma lui obéit et son cheval suivit docilement ses injonctions. Le bruit de son passage était couvert par l'eau bouillonnant sur une barrière de rochers un peu en amont. Eadulf se lança à son tour. Derrière eux, le chien aboyait de plus belle.

Les chevaux escaladèrent la berge avec aisance et s'enfoncèrent dans les fourrés qui bordaient la rivière. Trouver un chemin ne fut pas une mince affaire, mais ils finirent par en repérer un, difficilement praticable, qui semblait mener à Llanwnda.

— Les questions se bousculent dans ma tête ! s'écria Eadulf dès qu'ils eurent mis une distance suffisante entre eux et la ferme. Il eût été plus simple d'aller tout de suite questionner Iestyn. Tout bien réfléchi, pourquoi fuyons-nous ?

Ils venaient de déboucher dans une clairière et Fidelma arrêta son cheval afin de lui permettre de se reposer.

— Le moment était mal choisi.

— Corryn parti, nous aurions pu profiter d'un effet de surprise et amener Iestyn à se confesser.

— Il aurait aussitôt compris pourquoi son chien était aussi agité. En l'état actuel des choses, nous avons l'avantage, car nous avons obtenu de nouvelles informations, ce qu'ignore Iestyn.

— Ces nouvelles informations demeurent bien vagues.

Fidelma flatta distraitemment l'encolure de sa jument.

— En ce qui me concerne, j'aperçois pour la première fois une faible lueur annonçant la résolution de toutes ces énigmes.

— Comment cela ?

— Nous avons surpris les prémices d'une conspiration destinée à renverser Gwlyddien et à s'emparer du royaume de Dyfed. Et je suis convaincue que les événements de Llanpadern sont liés à ce complot.

— Hmm. Vous voulez parler d'une conjuration orchestrée par le royaume voisin de Ceredigion ?

— Ceredigion y joue effectivement un rôle central.

— Insinueriez-vous que les Hwicce seraient impliqués aux côtés de Ceredigion dans cette affaire ? Je ne parviens pas à le croire. De tous les peuples, les Hwicce sont les moins susceptibles de s'intéresser aux ambitions d'un chef welisc.

— Tout dépend de ce qu'on leur a promis.

— Voilà un argument qui serait recevable si l'on parlait d'un autre royaume saxon, mais les Hwicce sont un peuple frontalier et ils refuseraient tout net de s'impliquer dans les affaires d'un Welisc.

— Vous en êtes sûr ?

— Je vous parie tout ce que vous voudrez. Et maintenant que nous sommes informés que son royaume est menacé, n'avez-vous pas le sentiment que nous devrions avertir Gwlyddien ?

— Sans doute, mais ce n'est pas le moment de renoncer à nos investigations. Trop de questions demeurent sans réponses pour laisser à Gwlyddien la lourde tâche de deviner qui se cache derrière cette conspiration.

Eadulf poussa une exclamation de dépit. Il en avait assez. Il voulait quitter ce pays dont les habitants étaient les ennemis jurés de son peuple et retourner chez les siens, à Cantorbéry. Vivre chez les Welisc ne lui réussissait guère.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous cherchez ? s'exclama-t-il. Vous savez que Clydog et Corryn sont impliqués dans cette affaire et qu'Iestyn est leur complice. Vous savez qu'un navire hwicce navigue le long de cette côte et qu'il est mêlé à tout ça.

— Ce qui ne m'aide guère, soupira Fidelma, puisque j'ignore

comment ces différents éléments s'entrecroisent. Clydog a-t-il tué Mair ? Dans ce cas, qui a tué frère Meurig ? Pourquoi Idwal a-t-il été si promptement exécuté ? Dans quelle mesure Gwnda est-il compromis dans le complot ? Pourquoi Iestyn est-il aussi soumis à Corryn ? Il s'adresse à lui avec d'évidentes marques de respect... Nous croulons sous les questions.

Eadulf leva la main pour l'arrêter.

— Je vous accorde qu'il nous manque pas mal d'éléments. Mais pourquoi Gwlyddien n'envoie-t-il pas des barnwr pour résoudre ses problèmes ? Pourquoi nous ?

— Parce que nous avons accepté la mission qu'il nous a confiée ainsi qu'une rémunération.

— C'est exact, dit Eadulf d'un ton résigné.

— Et il n'est pas dans ma nature d'abandonner une enquête en cours. Finis coronat opus ! (La fin justifie les moyens)

— Oui, il faut terminer un travail et, dans d'autres circonstances, je tomberais d'accord avec vous. Mais ici, je suis hanté par la peur.

— Je l'avais remarqué. Je ne vous ai jamais vu aussi nerveux, ni à Rome, ni en Éireann, ni à Fearna où vous avez souffert mille morts. Qu'est-ce donc qui vous angoisse à ce point ?

— Les Welisc sont les ennemis de mon sang, voilà tout.

— Allons, Eadulf, vous oubliez que vous êtes un chrétien et un chrétien n'a pas d'ennemis jurés.

— Un adversaire n'est pas une idée confuse, mais une réalité. Il suffit qu'on apprenne que je suis saxon pour qu'on me veuille du mal.

— Si vous ne haïssez pas ces gens, peut-être vous considéreraient-ils différemment ?

Eadulf comprenait sa logique, mais des siècles d'inimitié ne s'annulaient pas sur une simple décision personnelle.

— Ce n'est pas si facile, répondit-il avec humeur. Et maintenant quels sont vos projets ?

Il ne vit pas le regard empreint de compassion et de tristesse que Fidelma lui adressait dans l'obscurité.

— Vous avez raison, nous perdons notre temps. Nous allons retourner à la demeure de Gwnda. Plus tard, nous interrogerons Iorwerth sur ce que nous avons appris d'Elen et nous essaierons de tirer les vers du nez d'Iestyn.

— Mais il faut mettre Gwlyddien en garde !

— Si le jeune Dewi tient parole, lui ou quelqu'un de l'abbaye de Dewi Sant nous rejoindra dès demain après-midi. Et nous serons alors en mesure de faire parvenir un second message au roi.

Ils venaient d'arriver à Llanwnda et passaient devant un empilement de bois couronné d'un homme de paille, celui qu'ils avaient remarqué dans la forge d'Iorwerth. Fidelma arrêta sa jument

et, à la grande surprise de son compagnon, elle éclata de rire.

— Que vous arrive-t-il ?

— C'est la fête de Samain.

— Vous voulez dire qu'on est à la veille de la Toussaint, la fête irlandaise des morts ?

— Oui, la seule nuit de l'année où l'autre monde devient visible aux yeux des mortels et où les âmes de ceux auxquels nous avons fait du tort peuvent revenir pour nous châtier.

CHAPITRE XVII

Le lendemain, quand Eadulf se réveilla, Fidelma était déjà levée et habillée. Attablée devant du pain frais, du miel et un gobelet d'hydromel, elle lui sourit.

— Des nouvelles de Gwnda ? demanda-t-il en prenant place en face d'elle et en se taillant une tranche de pain.

La veille au soir, le seigneur de Pen Caer n'était pas chez lui et Buddog leur avait annoncé qu'elle ne l'attendait pas, car il s'était rendu chez des amis. Ils avaient donc mangé un dîner frugal avant d'aller se coucher.

À cet instant, la porte s'ouvrit et Gwnda apparut. Encore plus surprenant, il se montra aimable.

— Elen nous a parlé, furent les premières paroles de Fidelma.

Gwnda s'assit avec eux.

— A-t-elle précisé qu'elle l'avait fait à ma demande ?

— Elle nous a confié que vous n'aviez opposé aucune objection à nous informer de son aventure. Ce qui m'a étonnée puisque, jusqu'à présent, vous étiez fermement opposé à ce que nous nous mêlions de cette affaire.

Le seigneur à la barbe noire changea de position d'un air embarrassé.

— Je crains de m'être trompé dans mon jugement sur Idwal, confessa-t-il sans gêne excessive. Et j'ai estimé préférable qu'Elen vous rapporte la scène dont elle avait été le témoin.

— Vous craignez de vous être trompé ? ironisa Fidelma d'un ton amer. Ce garçon a donc été assassiné.

— C'est ma fille qui m'a fait entrevoir une autre explication au meurtre de Mair.

— Doit-on en déduire qu'Idwal était innocent ? insista Eadulf.

— Je crois que ce garçon a été victime d'une grave injustice, admit Gwnda sur un ton plein d'entrain qui ne seyait guère à un homme qui avouait ses torts.

— Une injustice irréparable, à laquelle les décisions que vous avez prises et celles que vous avez refusé de prendre ont largement contribué, lui rappela Eadulf avec sévérité.

— Je suis prêt à assumer ma part de responsabilité dans cette triste affaire. Mais la faute retombe surtout sur la foule qui a poussé à cette exécution sommaire.

— Vous avez été le premier à intervenir sur les lieux du crime et c'est vous qui avez capturé Idwal, lui rappela Fidelma. Pour quelles raisons déjà vous promeniez-vous dans les bois à cette heure ?

— Je faisais une promenade à cheval.

— Plusieurs personnes se trouvaient dans les bois ce matin-là. Mair, Idwal, Iestyn... et même Buddog.

À la mention de ce nom, le visage de Gwnda tressaillit et son attitude placide s'effaça pour laisser entrevoir son angoisse.

— La principale route vers le sud traverse ces bois, ils sont très fréquentés.

— Jusqu'à ce que votre fille s'ouvre à vous de sa mauvaise rencontre, vous ne doutiez pas de la culpabilité d'Idwal.

— Permettez-moi de préciser que je suis loin d'être convaincu par les arguments d'Elen.

— Ce matin-là, vous êtes bien tombé sur le cadavre de Mair tout à fait par hasard ?

— Mais oui ! J'ai découvert Idwal penché sur le corps de Mair. Peu de temps après, j'ai entendu des voix d'hommes qui s'approchaient. Idwal s'est levé, s'est mis à courir et je l'ai aussitôt arrêté. Vous connaissez la suite.

— Vous n'avez cessé de défendre la thèse de la culpabilité d'Idwal, vous avez justifié son exécution, vous avez même refusé de nous laisser enquêter... qu'est-ce qui vous a amené à changer d'avis ?

— En tant que seigneur de Pen Caer, je n'ai pas à vous répondre. Cependant, dit-il d'une voix plus douce, en apprenant que la vie de ma fille était menacée, j'ai été amené à revoir ma position. Mais n'ai-je pas envoyé quérir un barnwr pour qu'Idwal soit jugé selon la loi ?

— Ce qui n'a pas empêché qu'il soit pendu par une foule en furie, fit observer Eadulf.

— De toute façon, je demeure persuadé qu'il a tué frère Meurig pour s'échapper. Donc sa mort n'est pas totalement injustifiée.

— Vous étiez là quand il a été assassiné ?

Devant la brutalité de cette question, Gwnda secoua la tête avec véhémence.

— Quelqu'un m'a averti que des hommes s'étaient emparés du garçon et le temps que j'arrive là-bas, tout était fini.

— En tant que seigneur de Pen Caer, votre tâche est de veiller à ce que justice soit faite. Et pourtant, vous n'avez pas inquiété ceux qui

ont enfreint vos ordres.

— Je comprenais leur colère envers le garçon.

— Mais vous reconnaissez qu'il est probablement innocent de la mort de Mair ?

Gwnda demeura silencieux.

— Vous vous opposez à notre enquête et, peu de temps après, vous autorisez Elen à se confier à nous. Cela manque de logique.

— Je n'ai pas changé d'attitude et j'estime toujours que cette affaire ne vous concerne pas. Mais Elen désirait vous entretenir de Clydog et comme vous semblez avoir l'oreille du roi, j'y ai consenti. Car il revient à Gwlyddien de chasser Clydog et ses hommes du pays, et de tirer au clair cette conspiration dont ma fille a été instruite par une incroyable coïncidence.

Sur ce, il croisa les bras et Fidelma comprit qu'elle n'en tirerait rien de plus.

— Nous apprécions votre aide, Gwnda, et, à ce propos, que pensez-vous de ce complot ?

Gwnda se frotta l'arête du nez d'un air songeur.

— Clydog s'est acquis une réputation détestable. Avec sa bande de hors-la-loi, voilà plusieurs mois qu'il règne en maître sur la forêt de Ffynnon Druidion. Je n'arrive pas à comprendre qu'il se soit associé à un religieux. Et je n'ai aucun moyen de m'informer sur leurs desseins.

— D'après vous, tout le monde ignore d'où vient Clydog. Si nous parvenions à situer ses origines, nous aurions fait un grand pas. Et son acolyte, Corryn ? Apparemment, il partagerait avec lui le commandement de la bande.

— Je ne sais rien de lui.

Gwnda se leva et alla regarder par la fenêtre.

— Aujourd'hui, le ciel est clair et la pluie a enfin cessé. Vous aurez du beau temps pour retourner à l'abbaye de Dewi Sant.

Fidelma échangea un regard avec Eadulf.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que nous désirons retourner à l'abbaye dès aujourd'hui ?

Gwnda se retourna vers elle d'un geste vif.

— Je vous ai déjà expliqué que vous n'étiez pas les bienvenus ici où plus rien ne vous retient.

— Au contraire, déclara Fidelma en se levant à son tour.

Gwnda plissa les paupières et s'apprêtait à laisser éclater sa colère quand ils entendirent du bruit et la porte s'ouvrit en coup de vent.

Un jeune garçon fit irruption dans la pièce, tout essoufflé, et s'arrêta net en les voyant.

— Un raid ! hurla-t-il. Des bateaux de guerre saxons !

— Où ça ? s'écria Gwnda.

Eadulf sauta sur ses pieds. Il avait pâli.

— Soyez plus précis, déclara Fidelma d'un ton sec.

Cloué sur place, le garçon ne parvenait plus à articuler un seul mot. Gwnda le saisit par le bras et le secoua.

— Parle ! tonna-t-il. Où les Saxons ont-ils accosté ?

— Mon père est le bouvier Taloc, seigneur. Son troupeau broute dans les pâturages de Carregwasted, à quelques milles au nord, un promontoire qui surplombe la baie.

— Oui, je connais cet endroit. Combien de navires ?

— Nous étions en train de soigner le troupeau quand ma jeune soeur est arrivée pour nous annoncer qu'un étrange navire était entré dans le golfe.

— Un seul navire ? intervint promptement Fidelma.

— C'est bien suffisant, la coupa Gwnda. Combien de guerriers ? Où sont-ils ?

Le garçon les regardait l'un après l'autre d'un air hagard.

— On est allés voir. Mon père a déclaré que le bateau était saxon, à cause des inscriptions qu'il portait. Il a ajouté qu'il y avait quelque chose de bizarre.

— Quelles inscriptions ? s'impatienta Eadulf.

— Oubliez les inscriptions ! beugla Gwnda. Que s'est-il passé ensuite ?

— Les Saxons ont mis des barques à l'eau et ils ont accosté sur la plage rocheuse, des guerriers avec des haches de guerre et des boucliers ronds, ils ont abordé là où...

— Je le connais très bien, cet endroit, s'énerva Gwnda. Il y a là un chemin facilement accessible qui permet de grimper sur la falaise. Ils vont nous donner l'assaut et je ne peux rassembler qu'une dizaine d'hommes entraînés au combat. Nous devons abandonner nos maisons pour aller nous réfugier dans les bois.

Fidelma se pencha vers le jeune homme.

— Vous les avez vus se préparer à monter jusqu'aux pâturages ?

Il secoua la tête.

— Mon père a crié à ma mère et à ma soeur de rassembler les objets de valeur et d'aller se cacher dans la forêt. Puis il m'a ordonné de venir vous trouver pendant qu'il mettait le troupeau à l'abri.

Gwnda se tenait là, les bras ballants.

— Nous devons partir sur-le-champ, murmura-t-il.

— Ne serait-il pas préférable de commencer par découvrir leurs intentions ? suggéra Fidelma.

Gwnda eut un rire amer.

— Ce sont des Saxons et ces barbares n'ont qu'une idée en tête : piller, violer et brûler.

Eadulf s'empourpra.

— Tous les gens de mon peuple ne sont pas des barbares ! s'écria-

t-il avec indignation.

— Vous n'allez tout de même pas nous raconter que vos compatriotes sont venus ici pour faire du commerce avec nous ? railla Gwnda.

Furibond, Eadulf avança d'un pas. Puis il fit un gros effort pour se calmer.

— Nous ignorons pourquoi ils sont ici, maugréa-t-il. Et nous n'en saurons rien si vous vous sauvez ou si vous les attaquez.

— N'avez-vous rien appris de l'assaut de l'abbaye ? Vous avez les preuves sous les yeux et vous les niez. Vous voulez peut-être que j'aille leur demander poliment ce qu'ils désirent ?

— Pourquoi pas ?

— Ce ne serait pas très prudent, objecta Fidelma en allant rejoindre son compagnon.

La colère d'Eadulf était attisée par la culpabilité.

— Si personne n'ose aller parlementer avec eux, je suis prêt à m'y rendre moi-même.

Gwnda ouvrit de grands yeux, puis il eut un rire méprisant.

— Bien sûr, puisque vous êtes l'un d'eux. Ainsi, vous sauverez votre tête.

Fidelma laissa échapper une exclamation d'indignation et s'interposa entre les deux hommes, car elle craignait une réaction violente d'Eadulf.

— Voilà une réflexion qui ne vous honore guère, Gwnda. Frère Eadulf est un homme dont je répons comme de moi-même.

Elle se tourna vers son ami.

— C'est une excellente idée : allons les trouver pour qu'ils nous expliquent quelles sont leurs intentions.

— J'irai seul, répliqua Eadulf d'une voix blanche.

— Non, je vous accompagne.

— Il n'en est pas question. Gwnda n'a pas tort sur un point : s'ils ont abordé avec des dispositions belliqueuses, ils seront moins enclins à me causer du tort qu'à n'importe lequel d'entre vous.

— Peut-être, admit Fidelma, mais je tiens néanmoins à vous escorter aussi loin que possible et...

— Le temps presse ! s'exclama Gwnda. Je vais donner des ordres pour évacuer Llanwnda, je ne peux pas attendre de connaître les intentions de ces Saxons.

— Faites comme vous l'entendez.

Elle se tourna vers le garçon.

— Indiquez-nous la direction à prendre.

— Vous suivez la route qui va vers le nord et mène à la mer. Ce n'est qu'à un ou deux milles d'ici, vous ne pouvez pas manquer la baie.

Les deux religieux se rendirent aux écuries et sellèrent leurs chevaux. Alors qu'ils quittaient Llanwnda, ils entendirent sonner l'alarme. Bientôt, des gens couraient dans tous les sens, rassemblant leurs familles et leurs biens.

— Dès que nous les apercevrons, dit Fidelma à Eadulf, vous avancerez et je me tiendrai en retrait. Mais pour l'amour du ciel, soyez prudent !

Il lui adressa un bref sourire.

— Je n'ai nulle envie de sacrifier ma vie dans le seul but de donner une leçon à ce crétin de Gwnda.

— Essayez de savoir si ces Saxons viennent du même navire que celui qui a été vu à proximité de la plage où les cadavres des frères de Llanpadern ont été découverts.

Ils suivirent la route du nord en silence et alors qu'ils sortaient d'un taillis, la mer apparut. Ce n'est pas cette vision qui les arrêta, mais un chant rythmé aux résonances menaçantes. Eadulf fit signe à Fidelma d'aller s'abriter dans les buissons.

— Les voilà, annonça-t-il d'une voix calme. Ce que nous entendons est un chant de guerre. Ne vous montrez pas et si jamais les choses tournaient mal... fuyez comme si les chiens de l'enfer étaient à vos trousses.

Fidelma leva la main et disparut.

Eadulf attendit quelques instants, puis il dirigea son cheval vers la mélopée scandée par des bruits de percussion. Alors qu'il contournait une éminence, il vit au-dessous de lui un étrange serpent ondulant sur le chemin. Le soleil se réfléchissait sur les écailles courant sur les flancs du monstre. Eadulf comprit plus vite que le commun des mortels qu'il s'agissait d'une double colonne de guerriers, dont il distinguait les casques à cornes et les haches à double lame, prêtes à servir.

Les membres de la colonne se déplaçaient à l'unisson, leurs bottes en cuir martelant le sol. À intervalles réguliers, les haches étaient brandies vers le ciel et retombaient avec fracas sur le bord des boucliers. D'où ce rythme sauvage et hypnotique. Entre les coups qu'ils assenaient, les hommes criaient « úp the eorl ! úp Eanfrith ! ». Ce rituel, très éprouvant pour les nerfs, ne visait qu'à impressionner l'adversaire. Eadulf connaissait bien les coutumes des guerriers saxons qui formaient des phalanges de combat tout en hurlant leur cri de guerre afin de terrifier leurs ennemis.

Brusquement, la colonne s'arrêta.

Eadulf se douta que son apparition n'était pas étrangère à cette interruption, et il pria pour qu'aucun archer ne se dissimule dans la colonne. Il craignait qu'il n'ait l'idée de lui décocher une flèche avant qu'il ait pu se présenter... Il guida son étalon sur le chemin en pente

pour aller à la rencontre des guerriers.

— Bienvenue, mes frères ! lança-t-il alors qu'il se trouvait à trois toises du premier homme. Que cherchez-vous dans cette contrée ?

Personne ne répondit. Puis un homme s'exclama :

— Qui êtes-vous qui parlez notre langue ?

— Eadulf de Seaxmund's Ham, du pays du South Folk.

— Un chrétien ?

— Oui.

— Nous sommes des Hwicce !

Eadulf sentit son sang se glacer. Il se trouvait en présence du peuple dont il avait longuement parlé à Fidelma, des Saxons dont les prouesses sur les champs de bataille étaient devenues légendaires, et qui s'accrochaient à leurs croyances, adorant Odin, le père tout-puissant, chef du clan du corbeau.

— Je connais les Hwicce, articula-t-il avec un sourire forcé. Les Hwicce sont célèbres dans tous les royaumes saxons, angles et jutes. Ils ont la réputation d'être des guerriers braves et généreux, qui se montrent courtois avec les étrangers – et même avec les frères chrétiens sur des terres inconnues.

Sa déclaration fut accueillie par un silence pesant, puis quelqu'un grommela quelque chose et un grand éclat de rire lui répondit. Eadulf lutta pour faire bonne contenance.

— Vous savez manier les mots, Eadulf le chrétien, dit une voix. Expliquez-nous ce que vous faites ici.

— Je voyage avec un compagnon, nous nous rendons dans le royaume de Kent, à Cantorbéry. Une tempête a fait échouer notre navire ici, il y a de cela quelques jours.

— Et vous, un Saxon, n'avez été victime d'aucune brimade de la part de ces Welisc ?

— J'ai été confronté à quelques manifestations d'hostilité, mais j'ai survécu. Ce sont des chrétiens et ils ne tuent pas sans une bonne raison.

— Généralement, que nous soyons saxons leur suffit, répliqua la voix. Mais apparemment, vos façons chrétiennes vous ont valu d'être épargné par ces chiens, Eadulf. Dites-moi, savez-vous où se tiennent les guerriers welisc ? Croyez-vous qu'ils puissent nous attaquer ?

Eadulf pesa très vite le pour et le contre. Fallait-il mentir ? Il préféra dire la vérité.

— Il n'y a aucun guerrier à proximité, Hwicce. Vous êtes sur une terre de paisibles bergers.

— Pourriez-vous le jurer par l'épée d'Odin ?

Eadulf secoua la tête.

— Cela n'aurait pour moi aucun sens. Mais je jure sur la croix du Christ qu'il n'y a aucune troupe de guerriers welisc à une matinée de

chevauchée à la ronde.

Quelqu'un cria un ordre, les boucliers s'abaissèrent, et Eadulf se trouva face à face avec son interlocuteur qui retira son casque. C'était un jeune homme blond d'une vingtaine d'années, très beau, aux yeux d'un gris intense, au corps élancé et bien découpé. Eadulf fut aussitôt séduit par son visage gai et ouvert.

— Ravi de vous rencontrer sur la terre des Welisc, Eadulf le chrétien. Je suis le comte d'Osric, thane d'Eanfrith, roi des Hwicce.

Eadulf mit pied à terre et s'avança vers le jeune homme.

— Très honoré, Osric des Hwicce. Pax tecum !

L'autre sourit.

— Je ne connais pas le latin, Eadulf. Parlez en bon saxon, car je ne suis pas chrétien, les dieux de mes ancêtres me suffisent.

— J'allais vous demander un quid pro quo, un service pour un autre, puisque je vous ai révélé qu'il n'y avait ici aucun guerrier.

Osric se mit à rire.

— Étiez-vous marchand avant de rejoindre cette curieuse fraternité du Christ, mon ami ?

— Du tout, j'étais le gerefà héréditaire de mon peuple.

— Un juriste ! s'exclama le jeune thane. J'aurais dû le deviner. Très bien, arrêtons de marchander, que voulez-vous savoir ?

— Que faites-vous sur ces rivages ? Avez-vous l'intention d'attaquer les habitants de ce pays ?

— Non, nous sommes ici pour couper l'arbre le plus haut que nous pourrions trouver.

Eadulf fit une drôle de tête.

— C'est la vérité, mon cher gerefà. Notre bateau a démâté et nous nous sommes abrités dans une anse, un peu plus loin. Mais comme cette terre appartient aux Welisc, nous étions prêts à nous battre pour notre arbre.

— Ce qui explique votre cri de guerre.

— Destiné à effrayer les habitants afin qu'ils nous laissent tranquilles.

Il lança un ordre et ses hommes se précipitèrent vers le bois voisin.

L'un d'eux, à l'évidence le chef charpentier, désigna un jeune chêne. Deux hommes s'avancèrent et entreprirent de l'abattre avec leurs haches. Les coups résonnaient en cadence et le travail serait vite terminé.

— Est-ce votre bateau qui a jeté l'ancre près de la côte il y a quelques jours de cela ?

Osric haussa les sourcils.

— Votre expression latine, quid pro quo, était très stricte quant à la façon de procéder : une information pour une autre.

— Mais je suis tout à fait prêt à répondre à vos questions, dit Eadulf chez qui ce jeune homme suscitait une irréprouvable sympathie.

Hwicce ou pas, ces païens appartenaient à son peuple et il se sentait à l'aise avec eux.

— D'accord, vous avez raison, au cours de la semaine qui vient de s'écouler, nous avons caboté le long de cette côte. Nous poursuivions un bateau welisc.

— Auriez-vous par hasard donné l'assaut à une abbaye, une communauté religieuse un peu plus au sud ?

Osric secoua la tête.

— Non, nous avons d'autres préoccupations.

— Donc ce n'était pas vous ? insista Eadulf.

— Les Welisc soutiendraient-ils que nous les avons attaqués ?

— Certains, oui. On a vu un bateau saxon amarré dans une baie, de ce côté, il y a quelques jours.

— C'était bien mon navire, le Brise-lames.

— Et non loin de là, Osric, il y avait une communauté religieuse. Le père supérieur a été pendu et la communauté a disparu. On a retrouvé des frères, assassinés sur la plage, et aussi des armes hwicce.

— Je ne suis pas responsable de ce massacre.

Eadulf s'enhardit.

— À l'abbaye, on a également découvert le corps d'un étranger.

Osric plissa les paupières.

— J'ai le sentiment, ami geref, que vous n'êtes pas au bout de vos révélations.

— Il s'agissait du corps d'un Hwicce.

Le jeune homme devint grave.

— Décrivez-le-moi.

Eadulf s'exécuta et le jeune thane poussa un profond soupir.

— C'est le cadavre de Thaec.

— Qui est Thaec ?

— Un de mes hommes d'équipage. La nuit où nous avons jeté l'ancre dans la baie que vous avez décrite, il s'est rendu à terre avec un compagnon. Ils parlaient tous deux la langue des Welisc et ont offert de partir en reconnaissance. Seul Saexbald est revenu.

Osric se retourna.

— Saexbald ! Viens ici !

Un grand guerrier se détacha du groupe et arriva en courant.

— Saexbald, explique au geref ce qui s'est passé la nuit où tu es allé à terre avec Thaec.

Le guerrier s'adressa à Eadulf.

— Nous marchions le long de la côte quand un groupe de Welisc nous est tombé dessus sans prévenir. Nous nous sommes battus, mais Thaec a été rapidement maîtrisé, bien qu'il ait tout fait pour être tué

plutôt qu'emmené comme otage. Nous avons été séparés et j'ai été obligé de l'abandonner. Je suis parvenu à revenir sain et sauf au navire.

— Thaec est mort, annonça Osric.

— Faites qu'il soit décédé l'épée à la main et le nom d'Odin sur les lèvres, entonna le guerrier.

— Savez-vous d'où venaient ces Welisc ? demanda Eadulf.

— Ils savaient lutter. Des guerriers sans aucun doute.

— Avez-vous entendu crier des noms pendant votre affrontement ?

— Non, mais... il me revient un détail assez bizarre. Il semblerait qu'un des guerriers welisc se soit fait piquer.

— Comment cela ?

— Quelqu'un a crié le mot « guêpe ».

Le visage d'Eadulf s'épanouit en un sourire satisfait.

À cet instant, l'arbre tomba, et les guerriers entreprirent d'en arracher l'écorce et les branches avec leurs puissantes haches. Osric renvoya le guerrier.

— Croyez-vous qu'ils aient torturé ce pauvre Thaec ?

— Je ne le pense pas, il a eu la poitrine transpercée d'une épée.

Osric se frotta le menton d'un air pensif.

— Donc il s'est éteint en se battant ?

— J'en suis certain et je sais aussi qu'il a gravement blessé son assaillant.

— Ce serait une bonne chose d'annoncer à ses parents que leur fils a trépassé une arme à la main et le nom d'Odin sur les lèvres. C'est la garantie qu'il a rejoint la demeure des héros où vivent les immortels.

Eadulf le considéra d'un air désapprobateur.

— Je ne peux pas souscrire à ces croyances païennes.

— Seriez-vous un homme de principes, gerefa ? Oui, sans aucun doute. Mais avez-vous vu ou entendu quoi que ce soit qui puisse contredire votre version des faits ?

— Rien. Mais je ne comprends pas pourquoi on l'a emmené jusqu'à cette abbaye pour le tuer.

— D'après vous, ce ne seraient pas les religieux qui l'auraient tué ?

— Jamais ils ne s'en seraient pris à lui, sauf pour se défendre. Les coupables sont les guerriers welisc qui l'ont capturé.

— J'ignore tout de cette communauté religieuse. Nous nous sommes abrités dans cette baie parce que la nuit tombait et que nous ne connaissions pas ces eaux.

— Avez-vous organisé une battue à l'aube pour retrouver votre homme ?

— Nous n'abandonnons jamais l'un des nôtres à moins que nous n'y soyons obligés, vous le savez bien. Donc nous sommes partis à sa recherche. Sur le rivage, nous n'avons vu qu'un paysan qui nous a aussitôt repérés. Cela aurait été de la folie de nous attarder, car nous ignorions combien de guerriers ennemis vivaient dans le voisinage.

— Mais ceux qui avaient capturé Thaec, pourquoi ne vous ont-ils pas attaqués à l'aube ?

Osric eut un geste évasif de la main.

— Ils s'étaient évanouis dans la nature et nous avons repris la mer.

— Que faites-vous si loin de votre pays, Osric ?

Le jeune thane étudia attentivement le visage d'Eadulf.

— Je vous répondrai parce que je crois que vous êtes un homme loyal, gerefa. Nous poursuivons un navire welisc. Avez-vous entendu parler d'un prince du nom de Morgan ap Arthrys ? C'est le roi de Gwent, un territoire à la frontière de notre royaume.

— Je ne suis pas informé des affaires de cette partie du monde.

— Ce Morgan mérite l'acier de nos lames. Il est rusé, implacable, et il règne sur le Gwent depuis de nombreuses années.

— Morgan ?

— Notre territoire est séparé du sien par la rivière Saeferne, qu'il a traversée pour nous attaquer. Nous traquons depuis longtemps un de ses navires qui ne cesse de nous échapper. Maintenant, nous allons retourner chez nous, de crainte de perdre davantage d'hommes après Thaec et Wigar. Wigar est tombé à l'eau au cours de la tempête qui a démâté le Brise-lames.

Il jeta un coup d'oeil en direction de ses hommes qui finissaient de tailler le tronc élancé.

— Ce n'est pas la meilleure époque de l'année pour couper un arbre, mais nous n'avons pas le choix. Tant que ce chêne nous ramène chez nous...

Eadulf hocha distraitement la tête.

— Il y a tout de même une chose que je ne comprends pas. Les navires se donnent souvent la chasse, mais vous êtes très éloigné de votre point de départ. Pourquoi vous obstiner ainsi à poursuivre ces Welisc, thane Osric ?

Le jeune thane fronça les sourcils.

— Vous posez beaucoup de questions, Eadulf le chrétien.

— C'est que je déteste les mystères, répliqua sèchement Eadulf.

— Très bien, je vous répondrai. Au cours de l'attaque de notre territoire, les Welisc ont emmené plusieurs otages et, parmi eux, la petite Aelfwynn, fille du roi Eanfrith, âgée de dix ans. Voilà pourquoi nous voulons rattraper le vaisseau de Morgan.

Un homme s'approcha d'Osric.

— Nous sommes prêts, seigneur.

— Parfait. Lancez la manoeuvre.

Le tronc fut amené sur les longs manches des haches des guerriers qui le soulevèrent sans effort apparent. Puis, au commandement du chef de file, ils avancèrent vers la mer au pas cadencé.

— Si vous le désirez, vous pouvez continuer votre voyage avec nous jusqu'à la terre des Hwicce, proposa Osric.

Puis il ajouta avec un regard en biais :

— Mais je suppose que vous avez d'autres projets.

— Effectivement, répondit Eadulf. Et je vais m'assurer que Thaec aura un enterrement chrétien.

Osric ramassa son bouclier et sa hache.

— Cela serait pour lui un déshonneur. Non, laissez-le reposer en paix là où il est tombé. Et ne vous souciez pas de savoir comment il a péri. Sa famille recevra l'assurance qu'il joue maintenant aux dés avec les immortels dans la demeure des héros. Les vieillards chanteront son courage autour du feu, à la veillée, et sa mémoire aussi deviendra immortelle. Le pauvre Eanfrith, qui pleure sa petite Aelfwynn, n'aura pas cette chance, mais, hélas, je ne puis poursuivre plus longtemps le navire de Morgan.

Il leva sa hache en guise de salut.

— Adieu, Eadulf le chrétien, autrefois geref.

Eadulf ressentit un brusque sentiment de panique.

Fidelma aurait sans aucun doute posé davantage de questions et glané d'autres informations d'un intérêt capital, mais son esprit était vide.

— Que Dieu vous envoie des vents favorables, Osric des Hwicce ! lança-t-il.

Puis il suivit du regard la colonne de guerriers avec son chargement qui descendait la colline.

Fidelma émergea du bois, tirant sa jument par la bride. Elle paraissait soulagée.

— Il semblerait que, tout compte fait, ces Saxons n'avaient pas d'intentions hostiles.

— Ils cherchaient un nouveau mât pour leur bateau, expliqua Eadulf.

— C'est ce que j'avais cru comprendre.

Elle lui sourit.

— Qu'avez-vous donc appris ? Vous vous êtes longuement entretenu avec leur chef.

— Il s'appelle Osric, thane d'Eanfrith, le roi des Hwicce.

— Alors les voilà, vos fameux... Hwicce.

— C'est leur navire que Goff le forgeron a mentionné. Et le cadavre du Hwicce de Llanpadern, un homme du nom de Thaec,

appartenait à leur équipage.

— Rapportez-moi dans le détail la conversation que vous avez eue avec ce jeune homme.

Eadulf s'exécuta avec empressement. De temps à autre, Fidelma l'interrompait pour éclaircir un point obscur et, quand il eut terminé, elle paraissait troublée.

— Quand donc ces mystères finiront-ils par s'éclaircir ? dit-elle, laissant libre cours à sa frustration. Vos informations ne font qu'accroître ma perplexité.

Eadulf poussa un soupir désabusé.

— La Fidelma que j'ai connue autrefois aurait dit Vincit qui patitur.

Un éclair de colère brilla dans les yeux verts de la jeune femme.

— Certes, la patience est la mère de la victoire, mais c'est bien la première fois que je vous entends célébrer une vertu rarement illustrée par votre comportement.

Eadulf s'empourpra sous la violence du sarcasme.

— Je voulais simplement dire...

— Vous avez certes ajouté quelques détails au tableau, enfin, dans la mesure où nous pouvons accorder foi aux propos de votre ami saxon. Mais il n'en sort rien de concret. Nous avons un navire des Hwicce lancé à la poursuite d'un navire de leurs ennemis du Gwent. Il jette l'ancre dans une anse à la nuit tombée. Un homme d'équipage part en reconnaissance, il est capturé, et le Brise-lames poursuit sa route sans s'en soucier davantage. Puis cet homme réapparaît dans un tombeau à Llanpadern. Ces nouveaux éléments nous éclairent-ils de quelque manière que ce soit, je vous demande un peu ?

Eadulf, qui n'avait jamais entendu pareil discours de la part de Fidelma, essaya de trouver un moyen de la contredire avant de se réfugier dans le silence. Il était bouleversé. Depuis qu'ils avaient posé le pied sur le sol du royaume de Dyfed, ils ne cessaient de se quereller et il ne parvenait pas à comprendre pourquoi. Que leur était-il arrivé ? À moins que ces désaccords ne couvent depuis plus longtemps qu'il ne voulait l'admettre ?

À Laigin, il avait persuadé Fidelma de venir avec lui à Cantorbéry. L'aurait-elle suivi à contrecœur ? À Cashel, elle-même l'avait quitté pour se rendre en pèlerinage sur la tombe de saint Jacques. C'est alors qu'il avait décidé de rentrer à Cantorbéry. Puis elle avait écourté son voyage à Saint-Jacques-de-Compostelle dans le seul but de le blanchir d'une accusation de meurtre. Sans son intervention, il aurait fini au bout d'une corde et maintenant il était là, perdu et furieux.

— Il faut retourner à Llanwnda afin de mettre un terme à l'affolement qui s'est emparé des gens de Gwnda, déclara Fidelma.

— Non ! s'exclama-t-il alors qu'elle montait sur son cheval.

Elle le fixa d'un air surpris tandis qu'il enfourchait son étalon.

— Je vais d'abord m'assurer qu'ils ont bien l'intention de naviguer vers le sud.

Sans un mot, elle fit claquer les rênes de sa jument et s'éloigna en direction de Llanwnda. Quand elle eut disparu, Eadulf alla se poster en haut de la colline.

Sur le bateau saxon, des marins s'affairaient, démêlant les cordages et vérifiant le gréement pour préparer la mise en place du nouveau mât.

Osric et ses hommes ramaient sur leur barque chargée du tronc d'arbre pour rejoindre leur vaisseau. Eadulf admira l'aisance avec laquelle ils progressaient vers le navire de guerre. Eadulf avait appris à apprécier les qualités des matelots. Il avait accompli quatre traversées entre la Bretagne et la terre d'Éireann, s'était rendu quatre fois à Rome et avait navigué le long des côtes aux eaux turbulentes à l'est de la Bretagne pour assister au grand synode de Whitby.

Eadulf aimait et craignait la mer au tempérament changeant. Elle lui inspirait du respect. Elle était cruelle et sans pitié, mais, sans cette grande voie de communication entre les hommes qui leur permettait de ne pas rester isolés, l'être humain ne pourrait progresser. La mer était patiente, elle observait, attendait, embusquée comme un meurtrier dans une ruelle sombre, attendant de frapper par surprise.

Agacé par ces pensées inopportunes, Eadulf sauta à terre, attacha son étalon à un buisson et alla s'asseoir sur une pierre. De son poste d'observation, il voyait les guerriers occupés à réparer leur navire. Le soleil automnal de cette fin de journée brillait dans un ciel clair. Pour la première fois depuis des jours, Eadulf put méditer sur le sujet qui le préoccupait.

Fidelma.

À qui revenait la faute de la détérioration de leurs relations ? Une maxime d'un sage du South Folk lui revint en mémoire. Aucun amoureux ne comprend l'aimé s'il ne dévoile sa vraie nature et s'il ne respecte pas la liberté de l'autre. Il s'était convaincu avec une certaine arrogance qu'il comprenait Fidelma. Mais il était plus facile d'apprendre sept langues étrangères que de pénétrer l'esprit d'une femme.

Un cri retentit au loin et il leva la tête. Un navire venait de doubler le cap au nord de la baie, un solide vaisseau bâti pour la guerre, et un dragon rouge dansait sur la grand-voile gonflée par le vent.

CHAPITRE XVIII

Eadulf sauta sur ses pieds.

Le hurlement provenait des Saxons qui avaient repéré le navire ennemi dont les intentions ne faisaient aucun doute. Le dragon, emblème partagé par la plupart des Bretons, était le symbole du grand Macsen Wledig. Les Romains lui avaient accordé le titre de Magnus Maximus quand il avait été proclamé empereur de l'Empire occidental par les légions stationnées en Bretagne. Après que Macsen eut été trahi et exécuté, sa femme, Elen, était retournée en Bretagne où elle avait joué un rôle de premier plan dans le mouvement chrétien. Ses fils et ses filles avaient fondé de nombreux royaumes.

Consterné, Eadulf observait la progression du vaisseau welisc. Il était clair que les Hwicce n'avaient aucune chance de lui échapper. Le nouveau mât venait à peine d'être transbordé sur le pont, hisser les voiles prendrait du temps et le Brise-lames était impuissant.

Eadulf serra les poings. Les hommes d'Osric, armés de leurs boucliers et de leurs haches, s'étaient précipités à bâbord dans une tentative désespérée pour repousser les assaillants. Et c'est alors que survint un événement pour le moins curieux.

Le navire au dragon rouge n'était qu'à quelques toises des Saxons quand, soudain, il vira de bord. Au passage, les Welisc lancèrent des torches sur le Brise-lames, allumant de petits incendies facilement maîtrisés par les hommes d'Osric.

Eadulf demeura interdit. Il s'était attendu à une pluie de flèches, car les Bretons étaient souvent accompagnés d'archers, ou à un abordage à l'épée. Au lieu de quoi le navire welisc, dont le capitaine connaissait bien les courants de la baie, s'éloignait déjà à vive allure... mais avant sa fuite inexplicable, des hommes à la poupe avaient jeté une étrange cargaison par-dessus bord. Même à la distance où il se trouvait, Eadulf reconnut des corps, et à la façon dont ils tombaient et flottaient sur les vagues, il comprit qu'ils étaient inanimés.

Stupéfait, il vit le vaisseau welisc disparaître derrière le cap. Il

attendit un long moment, puis se décida à gagner le rivage.

Les Saxons s'étaient remis au travail et hissaient le mât. Soudain, un homme de guet lança quelques mots indistincts et Eadulf vit quelqu'un qui lui faisait des signes alors qu'il avançait sur les galets. Deux cadavres poussés par les vagues progressaient lentement vers lui, le visage plongé dans l'eau.

Osric et deux de ses hommes avaient mis une barque à la mer.

Eadulf atteignit le cadavre le plus proche, un jeune homme vêtu d'une robe de bure. Il arborait la tonsure de saint Jean, adoptée par les religieux de Bretagne et des cinq royaumes d'Eireann. Sans doute l'avait-on tué au moment de le jeter par-dessus bord, car la blessure à son cou – il avait eu la gorge tranchée – saignait encore.

Eadulf se pencha, l'attrapa par les épaules et le tira sur la grève. Il vit qu'un bout de tissu était enroulé autour de son poignet gauche. Si on se livrait à un rapide examen, on pouvait en tirer la conclusion qu'il s'était accroché à son assaillant et lui avait arraché un fragment de son vêtement. Il s'agissait d'un morceau de lin où était brodé un symbole très prisé par les Saxons. Eadulf, qui l'avait aussitôt reconnu comme un emblème hwicce, laissa échapper une exclamation de surprise.

Le crissement des galets lui fit relever la tête. Osric s'avancait vers lui à grands pas tandis que deux de ses hommes se tenaient à côté de la barque, prêts à regagner leur bateau s'ils se sentaient menacés. Le jeune thane semblait furieux.

— Avez-vous quelque chose à voir avec ça ? demanda-t-il en pointant sur lui une épée menaçante. Vous m'aviez assuré qu'il n'y avait point de guerriers welisc dans les parages.

— L'apparition de ce navire m'a surpris tout autant que vous, répliqua Eadulf en se redressant. Cet épisode vous concernerait-il d'une quelconque manière ?

Déconcerté, Osric baissa les yeux.

— Vous avez bien vu que ces corps ont été jetés du navire welisc. Je n'y suis pour rien.

— Regardez ce qui est enroulé autour du bras de cet homme.

Osric se pencha.

— Par le sang d'Odin ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela vise à faire croire à ceux qui examineront ces malheureux qu'ils ont été tués par des Hwicce.

Osric demeura silencieux. Eadulf se tourna vers l'autre corps qu'il ramena sur la terre ferme. Là encore, il s'agissait d'un religieux, plus âgé que le premier et avec une épée hwicce fichée dans le dos.

Eadulf le faisait verser sur le côté quand un gémissement s'échappa de ses lèvres.

Le moine sursauta.

— Deus miseratur ! Celui-là est encore en vie.

— Pas pour longtemps, mon ami, murmura Osric qui l'avait rejoint. Nul n'a jamais réchappé à une pareille blessure.

Eadulf fit mine d'arracher l'épée, mais Osric l'arrêta.

— Si vous ôtez cette lame, il mourra avant d'avoir pu parler.

— M'entendez-vous, mon frère ? demanda Eadulf dans la langue des Cymry.

L'homme battit des paupières.

— Dites-nous qui vous a traité de la sorte.

— Brisez... brisez le serpent... de bronze confectionné par Moïse, chuchota le moribond d'une voix rauque.

Eadulf crut qu'il délirait.

— Qui vous a fait cela ? réitéra-t-il sur un ton suppliant.

— Le mal était parmi nous... la créature de l'enfer... l'araignée diabolique en jetant... son filet... nous a tous attrapés... Il était l'un d'entre nous !

L'homme cracha un flot de sang et ne bougea plus.

— Il est mort, mon ami, intervint Osric. Avez-vous appris quelque chose ?

Eadulf secoua la tête.

— Il divaguait. Avez-vous reconnu le navire qui vous a attaqués ?

Le jeune thane hocha la tête.

— C'était celui de Morgan, celui-là même que nous avons traqué depuis l'embouchure de la Saeferne jusqu'aux rivages de ce royaume.

— Ils auraient pu détruire le Brise-lames.

— Oui, et ils en sont encore capables, s'ils ont le courage de revenir se mesurer à nous.

Eadulf se frotta le menton d'un air pensif.

— Je ne pense pas qu'ils pèchent par manque d'audace, ce qui, d'ailleurs, rend leur attitude particulièrement incompréhensible. Pourquoi se sont-ils contentés de jeter ces malheureux par-dessus bord ?

— Qui sont ces infortunés ?

— Des religieux. Je soupçonne qu'ils appartenaient à la communauté de Llanpadern, dont tous les membres ont disparu.

— Je ne comprends pas.

— Et moi pas davantage. J'imagine que le capitaine de ce navire... Morgan, dites-vous ?... travaille à vous faire porter la responsabilité de ces meurtres. Ceux que l'on a découverts là où vous aviez jeté l'ancre gisaient eux aussi près d'armes hwicce. Mais quel but poursuivaient ces gens ?

Osric grimaça un sourire ironique.

— Ce ne serait pas la première fois que des Hwicce seraient attaqués par des Welisc, ni qu'ils auraient tué des Welisc chrétiens. Et

donc il nous importe peu d'être accusés de ces exécutions.

— Mais quel besoin de rejeter le blâme sur des Saxons afin de les exposer à la haine des habitants de cette contrée ? Il suffit de prononcer le mot « saxon » pour susciter un violent ressentiment chez ceux du royaume de Dyfed, chrétiens ou pas. Le sens de ce subterfuge m'échappe.

— Ce n'est pas à moi de vous aider. Je regrette amèrement que mon vaisseau n'ait pas été prêt, sinon j'aurais anéanti ce navire de Gwent. Maintenant, je suppose qu'il s'est réfugié dans quelque endroit inaccessible.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour hisser votre mât ?

— Nous en aurons terminé d'ici une heure. Puis nous ramerons jusqu'à un coin abrité tout en réparant le gréement, afin de nous préparer à un éventuel retour de Morgan.

Il marqua un temps d'hésitation.

— Et vous ? Ne craignez-vous pas pour votre sécurité sur ces terres ?

Eadulf soupira.

— Je dois suivre la voie de mon destin et retourner à Llanwnda. J'ai des affaires à régler avant de revoir mon pays natal.

Tout en parlant, il scruta les alentours et repéra des bouches d'ombre, dans la falaise.

— Vous voyez ces grottes, là-bas ? Elles pourraient nous être utiles.

— A quoi ?

— Les corps des religieux avec leurs accessoires hwicce soigneusement mis en évidence servent un but précis : vous imputer la responsabilité de ces meurtres. Des Welisc sont peut-être déjà en route pour donner l'alarme sur cette côte afin de vous anéantir.

— Vous croyez vraiment qu'ils ont besoin de justifications pour entreprendre ce type d'action ?

Eadulf baissa la tête.

— Vous avez raison. Il n'en demeure pas moins qu'ils ont agi pour se donner une justification auprès de personnes que j'ignore.

— Et alors ?

— Jusqu'à plus amples informations, il ne me déplairait pas de m'opposer à leur entreprise diabolique.

— Et comment vous y prendrez-vous ?

— Prêtez-moi deux de vos guerriers et nous irons dissimuler ces corps dans une caverne. Ainsi, nous ferons peut-être échouer les plans de ces scélérats.

Osric se tapa sur la cuisse.

Voilà qui est parlé comme un homme d'action et un vrai geref. Je croyais que vous autres chrétiens n'étiez préoccupés que de la

nouvelle foi, la paix, l'amour et l'honnêteté. En réalité, vous êtes dignes de servir Tyr, le grand dieu de la Guerre et de la Stratégie.

Eadulf laissa passer le compliment. Après tout, il n'y avait pas si longtemps que cela, il se satisfaisait bien d'adorer Odin, Tyr, Thor, Frigg et tout le panthéon des dieux saxons.

Bientôt, les deux compagnons d'Osric récupéraient deux noyés dans leur barque, pendant qu'Osric et Eadulf se chargeaient de celui à la gorge tranchée. Ils déposèrent leur fardeau au pied de la falaise tandis qu'Eadulf le moine allait explorer les grottes. Il en choisit une assez profonde pour le but qu'il se proposait. Le temps qu'il retourne chercher avec Osric le malheureux qui était mort dans ses bras, les deux compagnons du jeune thane avaient ramené les noyés. Puis Eadulf s'assura que rien ne pouvait attirer qui que ce soit dans cet endroit.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je vais retourner à Llanwnda pour tenter d'éclaircir ce mystère.

Osric secoua la tête.

— Vous êtes courageux de demeurer avec ces barbares.

— Quel monde étrange que celui où deux peuples s'accusent mutuellement de barbarie !

— Un jour, je prendrai le temps d'étudier de plus près votre foi chrétienne. Qui sait, peut-être a-t-elle quelque chose à nous enseigner ?

— Peut-être.

Osric leva la main en guise de salut et il retourna à son bateau avec ses hommes. Quant à Eadulf, il gravit le chemin qui menait en haut de la falaise et rejoignit son étalon. Quand il se retourna, il vit que le nouveau mât était en place. Le Brise-lames ne tarderait pas à reprendre la mer.

Sautant sur sa monture, il enfonça les talons dans ses flancs.

— Vous en avez mis du temps ! Je commençais à m'inquiéter.

Alors qu'Eadulf s'approchait du petit pont enjambant le cours d'eau qui donnait accès à Llanwnda, il trouva Fidelma assise sur une souche auprès de sa jument.

Il sauta à terre.

— J'ai été retenu par un événement des plus surprenants, annonça-t-il, le visage grave.

— Voulez-vous m'en parler ? lui demanda-t-elle.

Il jeta un regard autour de lui. Les bâtiments semblaient déserts.

— Où sont-ils tous passés ?

— Ils se cachent. J'ai eu beau informer les hommes de Gwnda qu'ils n'avaient rien à craindre, ils ne m'ont pas crue.

Ils traversèrent le pont en tirant leurs chevaux par la bride, et

Eadulf raconta le plus fidèlement possible l'épisode sinistre dont il avait été le témoin.

Fidelma demeura un instant plongée dans ses pensées.

— Voilà qui m'intrigue, fut son seul commentaire.

Eadulf haussa les sourcils.

— Ce ne sont pas les termes que j'emploierais.

— Ils me semblent pourtant résumer assez bien la situation. Dites-moi – et surtout ne vous laissez pas influencer par vos liens avec les Saxons –, avez-vous confiance en Osric ?

— Comment cela ?

— Vous croyez vraiment qu'il poursuivait ce Morgan de Gwent, dont le bateau faisait justement voile dans la baie ?

— Si j'en crois mon intelligence – forcément limitée, je vous l'accorde –, j'en suis convaincu. Et pas plus que moi il n'a compris pourquoi ce vaisseau au dragon rouge ne l'avait pas anéanti, lui et ses hommes, alors qu'il en avait l'opportunité.

Fidelma hocha la tête.

— Il est évident qu'Osric ne va pas attendre son retour pour engager le combat. Que signifie une action aussi vaine ? Comme vous l'avez dit, la seule conclusion possible c'est que ce Morgan a commis une telle vilenie afin d'en faire accuser les Saxons. Oui, mais pourquoi ?

— Je n'entrevois pas de réponse simple.

— Ces corps sont sans aucun doute ceux de religieux de Llanpadern, et si Osric n'a pas attaqué la communauté, pourquoi ce Morgan tient-il à lui faire porter le blâme de ce massacre ?

— À propos de Morgan, je suis sûr d'avoir déjà entendu ce nom quelque part.

— Hier soir, Eadulf, dans la bouche de Corryn. Était-ce le même Morgan ?

— Excellente question, comme vous dites souvent, et maintenant nous devons trouver la bonne réponse.

— Exactement, répliqua Fidelma avec entrain.

Passé la forge déserte d'Iorwerth, ils s'arrêtèrent un instant. Ils allaient repartir quand leur parvint le léger grondement de chevaux lancés au galop. Mue par son instinct, Fidelma fit signe à Eadulf de la suivre et ils se cachèrent derrière le bâtiment qui jouxtait la forge.

— Vous voyez quelque chose ? demanda Eadulf qui se tenait derrière sa compagne.

Elle secoua la tête et posa un doigt sur ses lèvres.

Des cavaliers s'approchaient et ils s'arrêtèrent non loin d'eux. Soudain, Fidelma se rejeta en arrière.

— Clydog ! chuchota-t-elle.

Eadulf jeta un rapide coup d'oeil autour de lui, pour trouver un

moyen de fuir si cela s'avérait nécessaire.

— Attendez ! murmura Fidelma qui épiait à nouveau la scène. Il reste en selle. Deux hommes l'accompagnent.

C'est alors que la porte de la cabane d'Iorwerth s'ouvrit et ils entendirent une voix facilement reconnaissable accueillir Clydog. Iestyn !

— Qu'est-ce qui vous a pris de me donner rendez-vous ici ? gronda le fermier.

Clydog eut un rire sardonique.

— Est-ce là des façons d'accueillir un voyageur, ami Iestyn ?

— Gwnda et ses hommes peuvent revenir d'un moment à l'autre. Sans oublier cette Gwyddel et son ami saxon qui fourrent leur nez partout.

Dieu merci, Iestyn se tenait à l'entrée de la forge et Clydog et ses hommes semblaient décidés à ne pas s'attarder.

— Je meurs d'envie de leur mettre la main dessus, à ces deux-là, car rien ne vaut le plaisir de la vengeance, grommela Clydog.

— Ils vous ont déjà échappé et ne manqueront pas de recommencer, ironisa Iestyn. Notre ami Corryn m'a tout raconté. Votre maladresse a failli réduire nos espérances à néant. Ces deux étrangers posent trop de questions et se rapprochent dangereusement de la vérité.

— Calmez-vous, Artglys de Ceredigion vous assure de sa protection.

— La présence de ces deux religieux à Llanwnda met notre cause en péril et voilà pourquoi vous étiez censé leur régler leur compte.

Ils ne perdent rien pour attendre, mais, pour l'instant, nous avons d'autres préoccupations.

— Quand nous donnera-t-on le signal ?

— Dès que Gwlyddien avancera vers l'est.

— Je ne peux pas m'attarder ici plus longtemps. Que le diable vous emporte de vous être aventuré jusqu'ici. Qu'aviez-vous à me dire de si important ?

— Morgan a accompli sa tâche. Maintenant, c'est à vous de jouer.

— Très bien, je m'assurerais que Gwlyddien est promptement informé du dernier outrage que les Saxons nous ont fait subir. Et à part ça, tout s'est-il bien passé ?

— À merveille.

— Je persiste à penser que la Gwyddel et son ami peuvent encore tout fiche par terre.

— Ne craignez rien, on va nous donner le signal d'un moment à l'autre. Pour un peu qu'on les encourage, les gens de Dyfed sont prêts à croire les Saxons coupables de n'importe quel méfait. J'ai envoyé un de mes hommes à l'abbaye de Dewi Sant annoncer que le royaume

avait été victime de nouveaux raids. Si ce vieux fou de Gwlyddien ne prend pas les choses en main, son peuple s'en chargera à sa place. Et il ne nous restera plus qu'à retirer les marrons du feu. Assurez-vous de trouver des témoins qui auront vu des cadavres rejetés par la mer en même temps qu'on signalait la présence d'un navire saxon dans la baie.

— Et si ce stratagème ne suffit pas ?

— Il remplira son rôle. Et dès que Gwlyddien mobilisera ses troupes pour attaquer les Saxons, Artglys de Ceredigion fera route vers le sud et envahira son royaume. En deux jours le pouvoir changera de mains.

— Avec un peu de chance... répliqua Iestyn d'un air sombre.

— Assez de jérémiades, contentez-vous de rassembler les témoins ! s'énerva Clydog.

Et, enfonçant les talons dans les flancs de sa monture, il traversa le pont suivi de ses hommes.

Fidelm et Eadulf attendirent que Iestyn quitte la forge et disparaisse en direction de sa ferme. Puis Eadulf s'accroupit auprès de Fidelm et émit un sifflement de surprise.

— Vous y comprenez quelque chose ? lui demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

— Il est clair que le prince Cathen était pleinement justifié de soupçonner leur voisin Artglys de Ceredigion de préparer un mauvais coup. Artglys foment des troubles afin de convaincre Gwlyddien d'attaquer les Hwicce. Et il entend profiter de son absence pour s'emparer du royaume de Dyfed et mettre à sa tête un homme de paille entièrement dévoué à sa cause.

— Clydog ?

— C'est possible.

— Donc la disparition des religieux de Llanpadarn a été organisée pour forcer la main de Gwlyddien ? Et ce Morgan avait choisi d'attaquer la communauté parce que Rhun, le fils de Gwlyddien, lui appartenait ?

— Exactement.

— Mais à quoi rime de capturer les religieux et d'attendre un jour ou deux avant d'en tuer quelques-uns ? Pourquoi feindre ce premier raid des Hwicce ?

— Réfléchissez. Frère Cyngar et Idwal n'étaient pas censés passer par Llanpadarn ce matin-là. Celui qui avait organisé l'attaque ignorait qu'ils avaient trouvé l'abbaye déserte. Le délai entre l'assaut de Llanpadarn et les premiers cadavres s'explique très bien si on imagine que les conjurés attendaient l'apparition d'un navire saxon avant de les exhiber.

Cyngar et Idwal ont modifié le bon déroulement du plan.

— Et que vient faire la mort de Mair dans tout ça ?

— Là, il nous manque encore des éléments.

Fidelma se redressa.

— Et il nous reste quelques personnes à interroger avant d'éclaircir les dernières zones d'ombre de cette affaire. Allons, venez.

En chemin, ils constatèrent qu'après avoir reçu l'assurance que le navire saxon s'en était allé, les gens commençaient à réintégrer leurs maisons.

— Devons-nous empêcher Iestyn et des hommes d'ici de se rendre sur la plage ? demanda Eadulf.

— Vous êtes certain que les corps sont bien cachés ?

Eadulf le lui confirma.

— Alors, laissons cela pour l'instant et terminons-en avec Mair.

Ils s'étaient arrêtés devant un petit bâtiment. Près de l'entrée se dressait la statue en pierre d'une cavalière portant un panier de fruits. Il s'agissait d'Épona, la déesse de la Fertilité et de la Santé des anciens, qui gardait la maison de l'apothicaire.

Fidelma entra et Eadulf la suivit sans poser de questions. Un vieil homme, assis sur un banc, broyait des herbes dans un mortier avec un pilon en bois.

— Je parie que vous êtes le dálaigh de Cashel. Nous vivons des temps tout à fait excitants, vous ne trouvez pas ? Remarquez, ce n'est pas la première fois que nous devons abandonner Llanwnda pour nous réfugier dans les bois. Les Ceredigions, les Saxons et barbares de tout poil nous rendent régulièrement visite.

Le vieil homme était à l'évidence d'un naturel jovial et bavard.

— Vous êtes bien Elisse, l'apothicaire ?

— Oui. En quoi puis-je vous être utile ?

— Frère Meurig s'est-il entretenu avec vous avant d'être assassiné ?

— Ah, voilà une mort tragique. Et il est encore plus regrettable que certaines personnes aient perdu le contrôle d'elles-mêmes et en soient venues à tuer ce garçon. La vengeance n'est pas la justice.

— Frère Meurig vous a-t-il demandé votre opinion en ce qui concerne la mort de Mair ?

L'apothicaire secoua la tête.

— Non, mais je sais qu'il désirait me parler. Malheureusement, son temps sur cette terre était compté...

— Et moi je sais ce qu'il attendait de vous.

— Dans ce cas, je suis à votre service, ma soeur.

— C'est vous qui avez examiné le corps de Mair ?

Elisse acquiesça.

— Quelle tristesse de périr ainsi, à un âge aussi tendre !

— À quoi attribuez-vous le décès de cette jeune fille ?

— Elle a d'abord été étran­glée, les marques et les con­tu­sions au­tour du cou le dé­mon­traient claire­ment.

— Com­ment cela, elle a d'abord été étran­glée ?

— Les au­tres blessures ont été por­tées après la mort. Sans doute l'as­sas­sin était-il en proie à une fu­rie ir­ré­pres­sible.

Fidelma se pen­cha vers lui.

— De quel­les au­tres blessures vou­lez-vous par­ler ?

Elisse l'ob­ser­va d'un air sur­pris.

— On ne vous a pas men­tion­né les coups de cou­teau ?

Fidelma et Eadulf échan­gèrent un re­gard con­sterné.

— Non, on nous a juste si­gnalé le sang sur la jupe, ce qui était censé dé­mon­trer le viol et la vir­gi­ni­té.

— Ça, c'est la con­clu­sion de Gwn­da, pas la mienne. Lui et Iorwerth ont clamé que cette jeune fille avait été violée et Iorwerth était con­vain­cu que sa fille était vierge.

— D'après vous, elle ne l'était pas ?

— Je crains que non. Mon at­ten­tion a été at­tirée sur ce sujet par ma femme. Alors qu'elle net­toyait le corps avant l'en­ter­re­ment, elle m'a montré des blessures en haut de la cuisse droite, sur la face interne. J'ai alors constaté que les coups avaient été por­tés par un cou­teau de grande di­men­sion, ce qui ex­plique les saigne­ments.

Fidelma demeura un instant silencieuse.

— Je leur ai bien ex­pliqué qu'il n'y avait au­cun signe de viol, poursui­vit l'apo­thé­caire. Et je vous garantis qu'elle n'était pas une virgo intacta.

— Vous l'avez exa­mi­née ?

— J'ai laissé cette tâche à mon épouse. Elle n'était d'ail­leurs guère sur­prise, car, il y a en­viron un an, Mair l'avait ap­pro­chée pour lui de­man­der com­ment on se protégeait des grossesses. Excusez mon lan­gage assez direct, ma soeur, mais vous savez aussi bien que moi que les femmes ont leurs petits secrets.

— Et donc Mair a ques­tion­né votre femme ?

— Je vais l'appeler, elle vous le dira elle-même.

Alors qu'il se tournait vers l'esca­lier, Fidelma l'ar­rêta.

— C'est inutile, j'ai votre parole d'apo­thé­caire et vous m'en avez appris suf­fi­sam­ment.

Quand ils quit­te­rent la maison, Eadulf re­mar­qua que Fidelma était souriante et avan­çait d'un pas léger dans Llanwn­da qui reprenait vie. Tout le monde était ren­tré. Soudain, Fidelma re­tour­na sur ses pas et prit le che­min de la forge.

— Mais que faites-vous ? s'écria Eadulf.

— Il me manque un dernier chaînon pour clore cette affaire, lan­ça-t-elle d'un air mystérieux.

Iorwerth avait repris son travail. Ils entendirent le sifflement

raque des soufflets tandis qu'il tentait de ranimer le feu où il avait jeté du bois. Quand ses deux visiteurs attachèrent leurs chevaux à la clôture et se dirigèrent vers lui, il leur jeta un regard hostile.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? Vos amis saxons vont-ils une fois de plus nous attaquer ?

— Désolée de vous déranger, mais je dois vous poser encore une ou deux questions, répliqua Fidelma avec un grand sourire.

Iorwerth reposa son soufflet et croisa les bras en les dévisageant avec colère.

— Gwnda m'a prévenu que vous n'aviez aucun droit de m'interroger sur la mort de ma fille. Vous pouvez donc me demander ce que bon vous semble, mais je demeurerai muet sur ce sujet.

— Nous respecterons votre souhait.

— Très bien. Je vous écoute.

— Hier, vous avez eu de la visite.

L'autre haussa les épaules.

— La belle affaire ! Les gens n'arrêtent pas d'entrer et de sortir de chez moi.

— C'était un guerrier étranger à cette contrée.

Iorwerth réfléchit.

— Effectivement, et je reçois assez peu de guerriers... Qu'est-ce que vous lui voulez, à cet homme ?

— Que savez-vous de lui ?

— Rien de plus que vous. Son cheval avait un fer mal fixé et je l'ai réparé.

— Vous ne l'aviez jamais vu auparavant ?

— Jamais, et il ne s'est pas attardé. Il a demandé un gobelet d'hydromel pour se désaltérer, nous avons bavardé un instant, il m'a payé et voilà.

Elen, la fille de Gwnda, ne serait-elle pas passée sur le chemin alors qu'il se trouvait ici ?

— Comment le savez-vous ? s'étonna Iorwerth. Je m'en souviens bien pour la bonne raison que ce guerrier m'a demandé qui elle était.

— Vous le lui avez appris ?

— Pourquoi le lui cacher ?

— Vous a-t-il précisé pour quelles raisons il s'intéressait à elle ?

— Il m'a juste dit : « Voilà une bien belle jeune fille, qui est-ce ? »

— Et à part ça, de quoi avez-vous parlé ?

— Nous avons échangé quelques plaisanteries et discuté de choses et d'autres pendant que je m'occupais de sa monture. Rien d'important.

— Vous a-t-il donné son nom ?

Iorwerth secoua la tête.

— Ou indiqué l'endroit d'où il venait ?

— Non, mais c'était facile à deviner.

— Ah bon ?

— Il était originaire du royaume de Ceredigion ou de la région frontalière.

— Vous en êtes sûr ?

— Les forgerons forment une petite communauté dont les membres sont étroitement liés, et c'est facile de reconnaître la marque des artisans de chaque contrée. D'après ses armes et les fers de son étalon, je sais qu'il avait longuement séjourné à Ceredigion. Pourquoi vous intéressez-vous à cet homme ?

— Simple curiosité. À propos d'autre chose, avez-vous été guerrier à un moment ou à un autre de votre vie ?

Iorwerth ouvrit de grands yeux.

— Non, jamais.

— D'après mes renseignements, vous avez appris votre métier à Dinas.

Le coup porta et Iorwerth battit des paupières. Puis il articula d'une voix sourde :

— Cela fait bien des années que je n'ai pas remis les pieds à Dinas.

— Une vingtaine d'années ?

— On ne peut rien vous cacher.

Fidelma retira un objet de son marsupium et le lui tendit. C'était le collier en or rouge avec un pendentif serti de pierres précieuses représentant un lièvre.

— Avez-vous déjà vu ce collier ?

Iorwerth devint blanc comme un linge.

— Où avez-vous eu cela ? demanda-t-il d'une voix éteinte.

— Vous le reconnaissez ?

— Je l'ai vu pour la dernière fois il y a vingt ans. Comment vous l'êtes-vous procuré ?

— Avant de mourir, Iolo le berger l'avait donné à Idwal. Il appartenait à sa mère.

Iorwerth recula comme si on l'avait frappé, le menton tremblant et les yeux exorbités. Il les regardait sans les voir.

— O mon Dieu ! s'exclama-t-il enfin.

Et avant qu'Eadulf et Fidelma aient eu le temps de réagir, il se précipitait vers un cheval, l'attrapait par la crinière, y montait à cru et franchissait au galop le pont qui menait dans les bois.

CHAPITRE XIX

— Aucun doute, il a reconnu le collier, conclut Eadulf, très pincésans-rire. Et, bien entendu, nous ne savons pas quoi déduire de sa réaction.

— Parlez pour vous, maintenant pour moi tout est clair, répondit Fidelma d'un ton détaché.

— Vous n'êtes pas sérieuse ?

— Mais si, répliqua Fidelma qui adorait taquiner son compagnon. Espérons que notre jeune ami Dewi reviendra bientôt de l'abbaye de Dewi Sant.

— Et alors ?

— Alors nous pourrions expliquer ces mystères, inculper les coupables et retourner à Porth Clais pour y embarquer au plus tôt. Je suppose que vous êtes toujours aussi pressé de rejoindre Cantorbéry ?

Elle marqua une pause et, comme il ne pipait mot, elle poursuivit :

— Très bien. Ce soir, nous allons avoir une belle occasion de nous divertir. Nous sommes à la veille de la Toussaint, l'ancienne fête païenne des morts, et nous participerons aux festivités.

— Vous êtes certaine de tenir la solution de nos énigmes ? insista Eadulf, qui semblait peu convaincu.

— Évidemment, sinon je n'aurais rien affirmé de tel, assena Fidelma avec une tranquille assurance.

Le souper, servi par une Buddog taciturne, se déroula dans une ambiance tendue. Absorbé dans ses pensées, Gwnda, qui présidait le repas, tambourinait de temps à autre sur la table du bout des doigts. Ils avaient terminé les plats principaux quand Buddog apporta un gâteau fourré de baies rouges.

— C'est délicieux, murmura Eadulf dans une vaine tentative d'alléger l'atmosphère.

— Vous n'y aviez jamais goûté ? dit Fidelma. Chez moi, nous appelons cela un pain aux fruits secs, et on le sert également à cette

époque de l'année...

Eadulf mordit à nouveau dans sa part de gâteau et poussa un grognement sourd en portant la main à sa bouche. Il en retira un anneau en fer qu'il fixa avec surprise.

— Mais qu'est-ce que...

Fidelma pouffa.

— Ne vous inquiétez pas, on n'en veut pas à votre vie. Il s'agit d'une tradition.

Il n'avait pas remarqué que Fidelma avait rougi.

— Je vous expliquerai sa signification plus tard.

Dehors, ils entendirent des enfants qui chantaient et Eadulf haussa les sourcils.

— Les chants de la Toussaint, grommela Gwnda.

— Ah, la nouvelle fête ! s'exclama Eadulf en se rappelant la pile de bois destinée au feu de joie.

— Comment cela ? s'étonna Fidelma. Elle remonte à la plus haute antiquité ! Vous avez vécu suffisamment longtemps dans les cinq royaumes pour le savoir, même si vous ignoriez que les Bretons la commémoraient eux aussi.

— C'est Boniface, évêque de Rome et quatrième du nom, qui l'a introduite dans le calendrier il y a cinquante ans, répliqua Eadulf avec humeur.

Parce qu'il ne pouvait empêcher les Gaulois, les Bretons et les Irlandais de célébrer cette fête de Samain, qui marque la nouvelle année. Il lui a donc fourni un déguisement chrétien, n'est-ce pas, Gwnda ?

— Pardon ? Ah oui. Le jour de Calan Gaeaf, notre peuple procède à des réjouissances depuis la nuit des temps.

— Calan Gaeaf et Samain sont synonymes, et bien des gens considèrent encore qu'il s'agit du nouvel an. Les anciens jugeaient que l'obscurité précède la lumière. Selon eux, nous entrons maintenant dans la période sombre des mois d'hiver, puis la vie reprendra ses droits. En réalité, ajouta-t-elle avec un sourire, ils pensaient aussi que c'était la meilleure époque de l'année pour concevoir un bébé, qui naîtrait ainsi dans une période ensoleillée.

— Je croyais que nous célébrions les morts, grommela Eadulf.

— Oui, parce que cette fête est à la fois une fin et un commencement. Autrefois, les sages estimaient qu'il s'agissait d'une nuit suspendue dans le temps, où la limite entre le réel et le surnaturel s'estompe. L'autre monde devient alors brièvement visible... et les âmes des défunts auxquels vous avez fait du tort reviennent pour exercer leur vengeance sur vous. Cela permet en quelque sorte d'équilibrer la balance entre le bien et le mal.

Gwnda repoussa sa chaise qui tomba avec fracas et quitta la pièce

à grands pas.

— Cette dernière remarque n'a pas eu l'heur de lui plaire, fit observer Eadulf en plissant les yeux d'un air ironique.

— Sans doute ajoute-t-il foi à cette croyance, ce qui semblerait lui poser quelques problèmes de conscience. Si vous voulez mon avis, il s'agissait d'un stratagème pour s'assurer que les gens se comporteraient dans les limites de la bienséance avec leurs voisins et leurs amis.

Elle s'interrompit et tendit l'oreille.

— Sortons dehors. Si j'en crois les cris et la musique, le feu de joie a dû être allumé.

Il faisait nuit noire, mais la lune brillait juste au-dessus de la ligne d'horizon et des feux flambaient sur les collines. Les piailllements des enfants se mêlaient à la plainte des cornemuses, aux rythmes battus sur les peaux de chèvre et au mugissement des cors. Des adultes dansaient en cercle. Fidelma et Eadulf se joignirent à la foule tout en contemplant les flammes qui montaient de plus en plus haut dans le ciel.

Les pieds du pantin de paille qu'ils avaient vu à la forge d'Iorwerth s'étaient embrasés, et on ne lui voyait plus que la tête.

— Un sacrifice ? ironisa Eadulf.

Fidelma prit la question au sérieux.

— Autrefois, c'était la coutume d'offrir à Taranis, le dieu du Tonnerre, un vaisseau en bois dont la proue avait figure humaine. Il représentait un messenger envoyé aux dieux.

Eadulf l'écoutait d'une oreille distraite tout en scrutant la foule.

— Que se passe-t-il ? demanda Fidelma.

— Je cherche Iorwerth ou alors notre ami Iestyn. Normalement, ils devraient assister à la fête.

Fidelma acquiesça et, alors qu'elle se retournait, elle se retrouva face à face avec Iestyn qui la contemplait en souriant.

— Toujours là, Gwyddel ? ricana-t-il.

— Comme vous le voyez. Cependant, je pense que demain serait un bon jour pour notre départ.

Vous nous quittez demain ? demanda l'homme, brusquement intéressé.

Fidelma s'éloigna sans un mot, entraînant Eadulf à sa suite tandis que le fermier les couvait d'un regard hostile.

— Pourquoi l'avoir prévenu ? Non, mais, qu'est-ce qui vous prend ? s'exclama le moine. Il va s'empresse d'en informer son ami Clydog et à coup sûr ils nous attendront sur la route.

— Je voulais juste jeter un peu d'huile sur le feu. Demain, nous assisterons au dénouement de cette affaire. J'espère simplement que le jeune Dewi ne trahira pas votre confiance. À ce propos, il devrait

arriver d'un moment à l'autre.

— Je ne vois pas en quoi Dewi peut nous aider ici, où je crains fort que l'autorité de Gwlyddien ne soit très affaiblie. Et vous oubliez que Clydog a toute une troupe sous ses ordres.

— À mon avis, Clydog ne tentera rien tant que...

Soudain un tohu-bohu s'éleva, la musique devint hésitante et les musiciens s'arrêtèrent de jouer. Puis le silence se fit et même les piailllements des enfants s'éteignirent, supplantés par des voix hargneuses et autoritaires. Des silhouettes bougeaient dans l'ombre : des cavaliers qui brandissaient des torches et des épées.

Fidelma se retourna. Près du feu, elle distingua une silhouette familière.

— Clydog ! murmura-t-elle.

Attrapant Eadulf par la manche, elle courut vers la zone d'ombre la plus proche. Arrivés à une petite maison en pierre, les deux religieux s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle.

— En voilà un que je n'attendais pas ! s'indigna Fidelma. Ce Clydog a le culot de se montrer alors que Gwlyddien n'a pas encore été persuadé de mobiliser une armée pour affronter les Hwicce.

— Et si le roi avait déjà pris sa décision ? Nous voilà dans de beaux draps : Iestyn va avertir Clydog de notre présence et nous sommes dans l'impossibilité d'atteindre les écuries de Gwnda sans qu'on nous remarque.

Fidelma se dirigea résolument vers la forêt en longeant les bâtiments. Tout d'abord ils progressèrent lentement, s'égratignant aux ronces dans les sous-bois, puis Fidelma trouva une piste empruntée par les cerfs et ils purent accélérer le pas.

— Espérons qu'il n'y a pas un fond de vérité dans ces vieilles superstitions, grommela Eadulf en trébuchant derrière elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous étions chargés de rétablir la justice, mais des âmes en peine nous ont quittés pour rejoindre l'autre monde. Et si elles cherchaient à se venger de nous, en cette nuit qui leur est consacrée ?

Fidelma ne répondit rien, trop occupée à se blâmer de n'avoir pas su évaluer la témérité de Clydog. Cette tête brûlée s'était aventurée jusque-là avant même d'avoir la certitude que son plan avait réussi !

— Il leur faudra combien de temps pour comprendre que nous avons pris la fuite ? gémit Eadulf. Je doute que nous ayons beaucoup d'avance sur eux.

Fidelma s'arrêta si brusquement qu'il se cogna à elle.

— Que se passe-t-il ?

— Nous approchons de la rivière. Nous devons trouver un endroit pour traverser.

Ils atteignirent la rive. Ici et là, ils apercevaient l'écume blanche de l'eau qui rebondissait sur les rochers, poussée par le courant.

— La profondeur ne dépasse pas une toise, estima-t-elle. Et je crois entrevoir une piste sur l'autre berge, donc les cerfs traversent à gué. Or si un cerf en est capable, nous aussi. Vous êtes prêt ?

— Oui, mais je passerai le premier.

Fidelma se garda bien de protester. Parfois, il lui arrivait de blesser Eadulf dans sa fierté de mâle en oubliant de lui laisser jouer son rôle protecteur.

Elle l'entendit haleter tandis qu'il entrait dans l'eau glacée, puis il avança d'un pas chancelant, mais celle-ci ne lui montant qu'à mi-cuisse, il gagna l'autre rive sans encombre. Elle se lança derrière lui et bientôt il lui tendait la main pour l'aider à se hisser sur la berge.

Le ciel de plus en plus couvert laissait à grand-peine filtrer la clarté lunaire qui leur permit cependant de suivre le sentier à vive allure.

— Nous avons maintenant mis une assez grande distance entre nous et Llanwnda, grommela Eadulf, essoufflé par leur course éperdue.

— Je crains que nous n'ayons tourné en rond, répliqua Fidelma d'une petite voix.

Un instant plus tard, ils débouchaient devant un bâtiment obscur qu'Eadulf reconnut en frissonnant.

— La cabane de bûcheron ! Nous nous sommes fort peu éloignés de la ville.

— Mais nous avons au moins rejoint la route principale qui traverse cette forêt. Si nous l'empruntons, nous atteindrons la forge de Goff...

— Mais c'est à environ cinq milles d'ici ! gémit Eadulf.

— Nous arriverons à l'aube, Goff nous prêtera des chevaux, nous rejoindrons l'abbaye de Dewi Sant et nous nous opposerons aux conspirateurs.

Elle s'interrompit brusquement et reprit à voix basse :

— J'ai vu quelque chose bouger devant nous.

Eadulf scruta les ténèbres. Les branches tordues des arbres semblaient converger vers eux et il frissonna.

— N'est-ce pas à un de ces chênes qu'ils ont pendu Idwal ? murmura-t-il avec nervosité.

— Je crois bien, oui.

Les nuages s'écartèrent de la face de la lune, révélant une vision glaçante. À la branche basse d'un orme, un corps se balançait juste devant eux. Ses pieds effleuraient le sol et la tête au cou brisé reposait sur l'épaule, comme celle d'un pantin.

Eadulf regrettait amèrement que Fidelma lui ait longuement

exposé la signification de cette fête de Samain. Quand ils rejoignirent le corps, la lune avait à nouveau disparu et il était impossible de voir de qui il s'agissait. Mais Eadulf avait la curieuse impression que cet homme lui était familier. Ils le reconnurent en même temps. C'était Iorwerth.

— Dabit deus his quoque finem, Dieu met un terme à tous les malheurs, soupira Fidelma en citant un vers de Virgile.

— Vous n'avez pas l'air surprise, s'étonna Eadulf.

— Non, mais je l'aurais cru moins vulnérable, sinon je ne lui aurais pas montré ce collier.

Eadulf sortit son couteau et entreprit de couper la corde.

— Qui l'a tué, selon vous ?

— Il a mis fin à ses jours.

Eadulf posa le cadavre à terre.

— Pourquoi aurait-il...

Des bruits leur parvinrent dans le silence de la nuit et des lumières apparurent : des torches. Fidelma saisit la main d'Eadulf.

— C'est Clydog et ses hommes partis à notre recherche.

Ils se mirent à courir pour se réfugier dans la forêt, mais des cris derrière eux les avertirent qu'on les avait repérés. Leurs poursuivants étaient à cheval. Ils cherchèrent en vain un chemin s'écartant de la route, les buissons touffus ne permettaient pas le passage.

Un instant plus tard, un de leurs poursuivants les dépassa avant de se retourner. Il brandissait une épée.

— Ne bougez plus ou je vous coupe en deux ! gronda-t-il.

Ils s'immobilisèrent.

— Ne vous avais-je pas dit que je n'en avais pas fini avec vous, Fidelma de Cashel ? lança une voix moqueuse derrière eux.

C'était Clydog, parfaitement visible dans le clair de lune. Fidelma demeura muette.

— Nous avons gaspillé trop de temps cette nuit, poursuivit Clydog d'un ton aimable. Liez-leur les mains et retournons à Llanwnda.

Un des hommes sauta à terre et attacha les poignets de Fidelma avec une telle violence qu'elle poussa un gémissement de douleur. Eadulf s'avança d'un pas, mais s'arrêta en sentant la pointe d'une épée dans son dos. L'homme qui avait brutalisé Fidelma l'attrapa par la manche avec un visage mauvais, le fouilla, lui ôta son couteau et le ligota à son tour. Eadulf eut un mouvement incontrôlé pour se défendre qui lui valut un grand coup sur la tête et il roula sur le sol. Puis les religieux furent hissés sur les chevaux de deux des guerriers.

Sur ordre de Clydog, la colonne se mit en marche. Fidelma fut surprise que ni Clydog ni ses hommes ne prêtent attention au cadavre d'Iorwerth. Et elle comprit que, grâce aux hautes herbes et à la faveur de l'obscurité, ils n'avaient rien remarqué.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous mijotez, Clydog ? lança Fidelma.

Le hors-la-loi se retourna.

— Quand cesserez-vous de poser des questions, Gwyddel ?

— Je crains fort que cela ne soit dans ma nature. Vous vous êtes bien enhardi depuis notre dernière rencontre.

— Où voulez-vous en venir ?

— Oh, nulle part en particulier ! Il n'y a pas si longtemps, vous vous cachiez dans les bois, comme le charognard que vous êtes, pour détrousser et tuer les pauvres voyageurs. Maintenant, vous avez décidé de vous attaquer à tout un bourg. D'où vous vient cette témérité ?

— Vous êtes une femme intelligente et vous en savez plus que vous ne le prétendez. Nous découvrirons exactement ce que vous avez appris dès notre retour à Llanwnda.

Fidelma jeta un coup d'oeil à Eadulf qui luttait pour se maintenir en selle. Pauvre Eadulf, c'était un piètre cavalier ! Elle-même avait déjà suffisamment de difficultés à garder son équilibre, mais lui, il devait souffrir le martyre.

Heureusement, les cavaliers ne prirent aucun détour. Ils empruntèrent la voie d'accès pour Llanwnda et, quelques instants plus tard, ils traversaient le pont et longeaient la forge désertée.

Fidelma distingua un ou deux hommes armés qui se dissimulaient dans l'ombre. Clydog les ignora. Sans doute étaient-ils sous ses ordres. Puis ils passèrent devant le feu de joie qui finissait de brûler et se rendirent chez Gwnda. Là, les hors-la-loi mirent pied à terre, les deux religieux furent empoignés sans ménagement et un homme conduisit les chevaux aux écuries.

Clydog grimpa les marches qui menaient à la porte d'entrée, l'ouvrit et ordonna que l'on amène les prisonniers. Alors que Fidelma et Eadulf pénétraient à l'intérieur, on les poussa avec tant de force qu'ils butèrent dans Clydog immobile et manquèrent de tomber. Quand ils se redressèrent, le bandit et ses compagnons semblaient transformés en statues de pierre.

Dans la grand-salle s'alignaient six archers qui pointaient leurs flèches sur eux.

CHAPITRE XX

— Bienvenue dans ma demeure, Clydog la guêpe ! lança Gwnda dont la voix résonna dans la grand-salle.

Fidelma fit un pas de côté pour mieux voir la scène.

Gwnda avait pris place sur une chaise ordinaire. Sur le fauteuil symbole de sa fonction trônait un jeune guerrier richement vêtu, un cercle d'or dans les cheveux. Il était beau, avec des yeux violets dont on distinguait à peine les pupilles, et souriait d'un air espiègle. Mais l'épée qu'il portait au côté n'avait rien d'un accessoire ornemental. Fidelma reconnut le prince Cathen, fils de Gwlyddien, qu'elle avait brièvement rencontré à l'abbaye de Dewi Sant.

— Déposez vos armes, ordonna Gwnda d'un ton railleur.

Avec des gestes lents, Clydog et ses hommes détachèrent les ceintures retenant leurs épées. Un des guerriers de Cathen vint les ramasser tandis que, sur un signe du prince, un autre allait couper les liens de Fidelma et d'Eadulf.

Tous deux se frottèrent les poignets, ébahis devant le tour que prenaient les événements.

— Emmenez ces chiens et enfermez-les avec les autres ! lança Gwnda.

— Attendez ! s'écria Clydog. Vous ne pouvez pas me traiter de la sorte, vous allez me le payer...

Mais les guerriers l'entraînaient déjà, laissant Eadulf et Fidelma face au prince Cathen et au seigneur de Pen Caer. Le prince se leva et s'avança les mains tendues vers Fidelma.

— Vous nous avez causé bien du souci, Fidelma de Cashel. Le roi votre frère ne nous aurait jamais pardonné s'il vous était arrivé malheur alors que vous étiez notre invitée au royaume de Dyfed.

— Je suis très heureuse de vous revoir, prince, dit Fidelma avec enthousiasme. Grâce à vous, je viens d'élucider le dernier mystère qui m'échappait.

Perplexe, Cathen attendit des explications, mais, comme elle n'en

fournissait aucune, il se tourna vers Eadulf.

— Je suis également ravi de vous retrouver ici, frère saxon.

Gwnda s'était levé de mauvaise grâce, par déférence envers le prince.

— Venez, dit Cathen, asseyez-vous devant le feu en attendant que l'on vous apporte des boissons.

Ces dernières paroles s'adressaient à Buddog qui sortit aussitôt de la pièce.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Eadulf. Par quel miracle êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— Votre jeune messenger, Dewi, a gagné l'abbaye et transmis votre message à l'abbé Tryffin. Mon père et moi-même l'avons interrogé sur la situation à Pen Caer. Et j'ai estimé qu'une troupe de guerriers dont je prendrais la tête ne serait pas de trop pour faire valoir vos arguments. En chemin, nous avons laissé le jeune Dewi à la forge de son père.

— Il semblerait que la fortune ait favorisé votre hardiesse, fit remarquer Fidelma. Nous en sommes bien aise.

Buddog, dont le comportement trahissait une certaine nervosité devant son hôte de marque, leur servit des gâteaux et du vin chaud.

— Fortis fortuna adiuvat, hein ? déclara Cathen en souriant à Fidelma qui hocha la tête.

— Oui, Terence avait raison, la fortune sourit aux audacieux. Mais si on considère que Llanwnda était aux mains de la bande de Clydog, comment avez-vous... ?

— Clydog, ne se doutant pas qu'il était menacé, s'était lancé à votre poursuite en compagnie de quatre hommes, ce qui en laissait une quinzaine pour garder les gens. Continuez, Gwnda.

Mal à l'aise, le seigneur de Pen Caer resta un instant la tête baissée, puis il se redressa.

— Nous avons tous été emmenés dans la grange, derrière ma demeure...

— Tous les habitants ? s'enquit Fidelma d'un ton brusque.

Gwnda cligna des paupières.

— Iestyn était-il avec vous ?

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas vu Iestyn de toute la soirée. Ni Iorwerth.

Fidelma s'adressa à Cathen.

— Pouvez-vous envoyer en mission six hommes de confiance ?

— Certainement, mais dans quel but ?

— Quelqu'un d'ici les guidera jusqu'à la ferme de Iestyn, dont ils se saisiront ainsi que des personnes qu'ils trouveront en sa compagnie. Ils doivent se préparer à une résistance farouche, car ils risquent de tomber sur des hommes de Clydog qui refuseront de se rendre sans

combattre.

Cathen donna les ordres que Fidelma attendait de lui et la jeune femme se détendit.

— Maintenant que nous avons l'assurance qu'aucun des coupables n'en réchappera, nous pouvons continuer.

Cathen haussa les sourcils.

— Iestyn et Iorwerth seraient donc de connivence avec ce Clydog ?

— Nous sommes confrontés à une affaire qui va bien au-delà du vol, prince Cathen. Mais Gwnda nous expliquait comment vous aviez retourné la situation...

Elle adressa un regard insistant à Eadulf qui comprit qu'elle désirait garder secrète la découverte du corps d'Iorwerth, et Gwnda reprit son récit.

— Nous étions donc emprisonnés dans la grange sous la surveillance d'une dizaine d'hommes, sans compter ceux qui se tenaient à l'extérieur.

— Et c'est alors que nous sommes intervenus, conclut Cathen.

— Vous étiez combien ? l'interrogea Eadulf.

— Cinquante guerriers de la garde de mon père. Tous d'excellents soldats.

— Et la bande de Clydog n'a pas réagi en vous voyant ? s'étonna Fidelma.

— J'avais envoyé deux hommes en éclaireurs qui tombèrent sur un solide gaillard posté devant le pont commandant l'entrée du bourg. Il fit l'erreur de confondre mes hommes avec ses compagnons revenant de vous capturer. Il les accueillit par des paroles ne laissant aucun doute quant à la tâche qui lui avait été assignée à cet endroit stratégique. Après l'avoir maîtrisé, mes hommes me l'amènèrent et nous l'avons persuadé de se confier à nous...

Il rit.

— Passons sur cet épisode... non seulement il nous a appris que Clydog avait capturé Gwnda et les habitants de Llanwnda, mais il nous expliqua dans le détail comment les bandits étaient dispersés dans le bourg. Il ne nous restait plus qu'à les désarmer. En apprenant que Clydog était parti à votre recherche, nous avons demandé aux habitants de retourner chez eux et de se tenir tranquilles sans allumer aucune lumière. Puis nous avons attendu le retour de Clydog et vous connaissez la suite.

— Vous avez agi en parfait stratège, Cathen.

— Qu'est-ce que la stratégie sans un peu de chance ?

Fidelma lui adressa un regard approbateur. Cathen avait l'étoffe d'un vrai chef.

Gwnda s'éclaircit la voix.

— Grâce à vous, la paix est revenue à Pen Caer. Vous avez maîtrisé cette bande de hors-la-loi qui terrorisait la contrée. Quant aux autres mystères qui nous préoccupaient, soeur Fidelma ici présente peut vous assurer qu'ils ont été élucidés.

— Permettez-moi de récuser cette affirmation.

Le prince fixa Fidelma d'un air indécis.

— Je reconnais que bien des questions sont restées sans réponses. Auriez-vous la solution de ces énigmes ?

— Dites-moi, Cathen, quand le jeune Dewi s'est trouvé en présence de votre père, lui a-t-il transmis mon message ?

— Vous demandiez qu'on vous accorde l'autorité d'agir en tant que barnwr dans tout conflit que vous jugeriez important.

— Qu'en pensait le roi ?

— Mon père avait l'intention de répondre favorablement à votre requête.

Gwnda, qui les observait d'un air inquiet, s'apprêtait à intervenir quand on frappa à la porte. Un des guerriers de Cathen pénétra dans la salle.

— Nous avons accompli notre mission sans rencontrer aucune difficulté, seigneur. Nous avons capturé Iestyn et les deux hommes qu'il hébergeait avant qu'ils aient eu le loisir de tirer leur épée.

Cathen sourit à Fidelma.

— Parfait. Et maintenant, avons-nous attrapé tous ces gibiers de potence, lady ?

Fidelma se tourna vers le jeune guerrier.

— Un de ces brigands portait-il un casque de guerre ?

— Oui, celui qui répond au nom de Corryn. Un homme particulièrement arrogant.

— Très bien, soupira Fidelma, visiblement soulagée.

— L'autre s'appelle Sualda.

— Sualda ? intervint Eadulf. Il a donc survécu ?

— Décidément, la chance est de notre côté ! s'écria Fidelma.

Cathen lui adressa un regard interrogateur.

— Qu'ont donc ces hommes de si particulier ? Je croyais que leur chef était Clydog.

— Je vous réserve la surprise. Tenez-les à l'écart des autres et surveillez-les de près, leur présence est essentielle pour le procès qui va suivre.

Cathen hocha la tête en direction du guerrier et revint à Fidelma.

— Je ne suis pas certain de comprendre où vous voulez en venir.

— Je vous l'expliquerai plus tard, si Gwnda n'y voit pas d'objection, naturellement. Je vous propose donc que nous nous retrouvions demain matin dans cette salle, où je m'efforcerai d'éclaircir ma position.

Gwnda semblait contrarié.

— Je croyais que tout était réglé.

Fidelma lui adressa un sourire où se mêlait un peu de pitié.

— Il reste un certain nombre de décès inexplicables, Gwnda, et aussi un complot contre le roi Gwlyddien qui mérite de plus amples développements.

Elle se tourna vers Cathen.

— Voyez-vous une objection à ce que je me charge des débats ?

— Aucune.

— Alors je vous demanderai de me désigner un de vos hommes qui assumera la tâche d'ordonnateur du procès dont j'aimerais qu'il se tienne ici même à midi.

— Cadell, mon fidèle aide de camp, est tout désigné pour remplir cette fonction.

— Très bien. Je vais m'entretenir avec Cadell à qui je donnerai des instructions très précises sur la manière de conduire l'audience.

Cathen ne laissa rien paraître de sa surprise et envoya quérir son lieutenant. Un instant plus tard, un jeune guerrier fit son entrée. Cathen lui murmura quelques mots et il rejoignit Fidelma.

— Je suis à votre service, ma soeur, dit-il en levant la main.

— La nuit tire à sa fin, elle fut longue et épuisante, et je vous suggère à tous de vous retirer, conclut Fidelma. Moi-même et frère Eadulf ne tarderons pas à vous imiter, le temps de prodiguer quelques conseils à Cadell.

Les personnes présentes paraissaient troublées, puis, devant le regard impérieux de Fidelma, elles se dispersèrent en s'abstenant de tout commentaire.

Le soleil s'était levé dans un ciel d'automne sans nuages. Il faisait encore froid après les gelées matinales et la lumière d'une pureté cristalline envahissait les maisons et les jardins. Des gouttes de rosée brillaient sur les brins d'herbe, les feuilles et les fleurs.

Fidelma avait dormi tard, mais s'était levée avant Eadulf. Dans la cuisine, elle trouva Buddog qui faisait la vaisselle et l'accueillit d'un air sombre.

— Ce matin, tout le monde semble la proie d'une grande agitation, ma soeur. Des gens se sont rassemblés dans la grand-salle pour vous entendre.

Fidelma s'assit à la table et prit une pomme dans une coupe.

— Espérons qu'ils ne seront pas déçus.

Buddog fronça les sourcils et garda le silence.

Eadulf ne tarda pas à apparaître. Il semblait épuisé.

Elle-même ne devait pas avoir meilleure mine. Avant d'aller se coucher, ils avaient interrogé Sualda, qui s'était remis de sa blessure grâce aux bons soins d'Eadulf. Lors de cet interrogatoire, Fidelma

avait reçu la confirmation de ses spéculations.

— Il y a foule dans la grand-salle, dit Eadulf en mordant dans une pomme à l'instant où arrivait Cathen, escorté de Cadell.

— La journée s'annonce superbe et le soleil approche de son zénith, déclara le prince. Cadell a suivi vos instructions à la lettre. Ceux dont vous aviez réclamé la présence ont déjà rejoint leur place, Iestyn compris. Clydog et sa bande de hors-la-loi sont encore retenus dans la grange.

— Le forgeron Goff et sa femme Rhonwen sont-ils arrivés ? demanda Fidelma.

— Oui, ainsi que leur fils Dewi.

— Et Elen ?

— Nous avons eu toutes les peines du monde à la convaincre de rentrer. Par chance, elle s'était arrêtée à la forge de Goff pour se reposer, ce qui nous a épargné d'aller la chercher à Llanrhian.

« Tout est donc prêt, lady, conclut Cathen.

— Gwnda est là ?

— Oui, et de fort mauvaise humeur. En tant que seigneur de Pen Caer, c'est lui qui devrait siéger, mais je présiderai cette audience, comme vous l'avez exigé.

— Il vous revient de vous assurer que ce procès se tiendra dans le respect des règles, prince Cathen. Je ne jouis ici d'aucune autorité légale, et, une fois que j'aurai exposé les faits, il vous incombera de prendre les décisions qui s'imposent.

— Je tiendrai mon rôle.

— Alors, vous allez nous précéder et nous vous rejoindrons dans un instant.

Le prince sortit, suivi de Cadell. Depuis la cuisine, la servante et les deux religieux entendirent les murmures s'apaiser dans la salle.

Buddog continuait de s'affairer.

— Vous ne vous joignez pas à nous, Buddog ?

La grande servante blonde secoua la tête.

— Je ne suis pas autorisée à pénétrer dans la salle quand il s'y tient des réunions officielles. Ma tâche se résume à satisfaire les désirs des invités.

— Exceptionnellement, vous aurez le droit d'assister aux débats. Eadulf va vous conduire à votre siège.

Buddog protesta faiblement avant de suivre le moine. Fidelma tambourina avec nervosité sur la table, puis elle poussa un soupir résigné, se leva à son tour et pénétra dans la grand-salle.

Elle était pleine à craquer. Le prince Cathen avait pris place sur le siège de Gwnda, symbole de sa fonction. Le seigneur de Pen Caer, contrarié d'être momentanément exclu de sa charge, fixait Fidelma avec une hostilité non dissimulée. Un des hommes de Cathen, scribe

improvisé, s'apprêtait à consigner les débats sur des feuilles de vélin. Les guerriers du prince avaient pris position tout autour de la pièce et Cadell attendait les ordres.

Fidelma s'immobilisa sur le seuil de la porte. Tous les regards convergèrent vers elle et elle s'avança dans un silence impressionnant. Elen se tenait auprès de son père, la mine renfrognée. Fidelma reconnut Goff, le forgeron, son accorte épouse, Rhonwen, et leur fils Dewi, à qui elle adressa un sourire. Si ce garçon n'avait pas accompli sa mission, cette affaire aurait pu très mal se terminer. Buddog, gauche et empruntée, était assise toute raide sur la chaise qu'Eadulf lui avait réservée. Non loin d'elle Iestyn le fermier avait pris place, encadré par deux guerriers.

Suivant les instructions de Fidelma, Cadell s'était assuré que Clydog, Corryn et leurs acolytes ne sortiraient pas de la grange pour l'instant.

Sur un signe de Cathen, le scribe frappa sur la table avec le pommeau de son épée.

— Soeur Fidelma, nous sommes prêts à vous entendre, déclara le prince.

Fidelma rejoignit Eadulf qui se tenait devant Cathen, au centre de la pièce.

— Seigneur, reconnaissez-vous devant cette cour que frère Eadulf et moi-même venons rendre compte des résultats de notre enquête avec l'approbation et sous l'autorité de Gwlyddien, roi de Dyfed ?

— Je confirme que soeur Fidelma de Cashel et frère Eadulf de Seaxmund's Ham, juristes dans leurs pays respectifs, ont été dépêchés à Pen Caer par mon père. Afin de leur faciliter la tâche, il les a nommés barnwr honoraires de ce royaume. Nous sommes donc ici pour qu'ils nous communiquent leurs conclusions.

Fidelma jeta un regard circulaire afin de concentrer l'attention de l'assistance sur sa personne, puis elle revint à Cathen.

— Nous sommes arrivés ici en compagnie de frère Meurig. Deux affaires réclamaient notre attention. La première, pour laquelle le roi Gwlyddien s'était adressé à nous, concernait la disparition des frères de Llanpadern. La seconde incombait à frère Meurig, juge renommé, et regardait le meurtre de Mair, fille du forgeron Iorwerth.

Elle marqua une pause.

— Ces deux tragédies étaient considérées comme des affaires distinctes. Puis, comme elles partageaient bon nombre de protagonistes, je me suis demandé si elles étaient aussi étrangères l'une à l'autre qu'on l'avait tout d'abord imaginé.

Un silence pesant régnait sur l'assemblée.

— Prince Cathen, avec votre permission, je commencerai par le meurtre de Mair.

— Objection ! lança Gwnda en se penchant vers Fidelma. Cet assassinat ne relève pas de la compétence d'une Gwyddel, quelle que soit sa réputation au-delà de nos frontières.

Cathen le réduisit au silence d'un geste de la main.

— Ce problème a déjà été réglé. Une fois reconnue la compétence de soeur Fidelma pour élucider les faits ayant entraîné la mort de frère Meurig, son implication dans l'enquête que menait précédemment le barnwr est inévitable.

— C'est Idwal qui a tué Mair et frère Meurig. Cette affaire est close ! protesta Gwnda.

— Niez-vous être revenu sur vos convictions quant à la culpabilité d'Idwal ? l'apostropha Fidelma. Votre fille, Elen, qui a surpris dans les bois une conversation mettant sa vie en danger, pense que Mair a été tuée à sa place par erreur. Vous l'avez même autorisée à m'informer de ce nouveau rebondissement.

Gwnda lui adressa un regard courroucé.

— Je n'étais pourtant pas de son avis.

Cathen s'inclina vers Elen, au visage crispé par la crainte.

— Cela est-il vrai, Elen ?

— Oui, c'est exact, dit la jeune fille d'un air contrit.

Cathen revint à Fidelma.

— L'objection est rejetée. Poursuivez.

Fidelma prit une profonde inspiration.

— Pour ce qui touche à l'assassinat de Mair, les graines de la tragédie ont été semées il y a bien longtemps. Si je me trompe dans mon récit, je demanderai aux personnes présentes de bien vouloir me corriger. D'après les éléments que j'ai rassemblés, la main qui a frappé Mair n'était pas la même que celle qui a assassiné frère Meurig.

Des murmures s'élevèrent et le scribe frappa sur la table pour les faire cesser.

— Tout a commencé dans un lieu pas très éloigné d'ici, du nom de Dinas.

Goff changea de position sur son siège.

— À Dinas, deux jeunes apprentis forgerons travaillaient à la forge de Gurgust. Le premier s'appelait Goff et l'autre Iorwerth. Or Gurgust avait une fille, Efa.

Elen suivait avec attention le raisonnement de Fidelma.

— Iorwerth mit Efa enceinte. Pris d'une colère terrible, Gurgust chassa Iorwerth, puis, ne parvenant pas à pardonner à sa fille, il la jeta elle aussi dehors. Désespérée et seule au monde, Efa s'enticha d'un guerrier itinérant, dont tout le monde pensait qu'il était le père de son enfant à naître. Peu après son accouchement, le guerrier se querella avec la jeune femme. Sans doute refusait-il de devenir le père d'un enfant qui n'était pas de lui.

« Le guerrier disparut et on découvrit le corps inanimé d'Efa. Elle avait été étranglée. Gurgust, aux jours heureux, avait ciselé pour sa fille un collier d'or rouge avec un pendentif incrusté de pierres précieuses représentant un lièvre. Alors qu'Efa ne s'en séparait jamais, on ne le retrouva pas sur elle et on supposa que l'assassin le lui avait dérobé.

« Quelque temps plus tard, un berger du nom de lolo s'installa avec ses moutons à Gara Fechan. Il élevait un jeune garçon du nom d'Idwal, dont il n'était pas le père. Ici, à Llanwnda, Iorwerth le forgeron épousa une fille du pays, Esysllt, dont il eut une enfant qui reçut le nom de Mair. Iorwerth se conduisait mal avec sa femme qui en conçut un grand chagrin et mourut dans la fleur de l'âge. Le forgeron, rongé par le remords, reporta son affection sur sa fille. Quant à Idwal, c'était un garçon simple et gentil, qui entretenait des relations très étroites avec Mair.

— Où est Iorwerth ? l'interrompt Gwnda. Sa présence s'impose, car il ne manquerait pas de réfuter ce conte à dormir debout !

Fidelma se tourna vers Goff.

— En l'absence d'Iorwerth, pouvez-vous dire à la cour si mon histoire est aussi fantaisiste que Gwnda semble le supposer ?

Goff fixa le sol et ce fut sa femme, Rhonwen, qui répondit à sa place.

— Votre récit est exact. Mon époux était le deuxième apprenti de Gurgust et Esysllt mon amie intime, ce que personne ici ne contestera.

— Mais on ignorait, poursuivit Fidelma, que l'attrance que Mair et Idwal éprouvaient l'un pour l'autre n'avait rien de sexuel. Elle avait une origine bien plus profonde puisque Idwal et Mair étaient nés du même père à leur insu.

— Prouvez-le ! hurla Gwnda pour dominer le tumulte qui avait accueilli l'annonce de Fidelma.

— Avant que le vieux berger Iolo ne meure, il remit à Idwal un objet qui avait appartenu à sa mère : un collier d'or rouge avec un pendentif représentant un lièvre.

— Idwal est mort ! s'écria Gwnda. Tout cela n'est que spéculations gratuites.

Fidelma se tourna vers Elen.

— C'est vrai, murmura la jeune fille.

— Parlez plus fort, lui ordonna Cathen, afin que tous vous entendent.

Elen releva la tête. Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Iolo a raconté à Idwal d'où il tenait ce bijou et quand Idwal a été accusé de meurtre, il m'a remis le collier, car il craignait qu'on le lui vole.

— Mais où est-il passé ?

Fidelma leva la main.

— Le voici. Elen me l'a confié après m'avoir raconté comment elle était entrée en sa possession et je suis certaine que Goff le reconnaîtra. Efa le portait quand il était en apprentissage chez Gurgust, et Goff me l'avait décrit alors qu'il le croyait perdu.

Le forgeron se leva et fixa le collier que Fidelma tenait devant lui.

— Je le reconnais, déclara-t-il d'une voix très calme. C'est une pièce unique.

Un hurlement retentit. Les regards se tournèrent vers Iestyn qu'on avait brutalement obligé à se rasseoir et dont le visage était déformé par la haine.

— Comment osez-vous affirmer qu'Iorwerth était le père d'Idwal ? s'écria-t-il.

— Iorwerth devrait être ici, grommela Gwnda. Si ce que vous avancez est vrai, alors il serait le mieux placé pour identifier ce collier.

— Il l'a fait, déclara Fidelma sans prêter attention à Iestyn. Je le lui ai montré alors que je me trouvais en compagnie de frère Eadulf.

— Mais alors pourquoi ne l'a-t-on pas convoqué ?

— Après avoir aidé à pendre celui qu'il croyait être le violeur et le meurtrier de sa fille, il apprenait qu'il était son fils. Il est devenu fou de douleur.

— Cela ne nous explique pas où il est passé, intervint Cathen.

Sur un signe de Fidelma, Cadell s'avança en se raclant la gorge.

— Son corps est à la forge, seigneur. Suivant les instructions de soeur Fidelma, je me suis rendu à l'aube à l'endroit qu'elle m'avait désigné. Je l'ai trouvé sous un arbre. Soeur Fidelma et frère Eadulf l'ont découvert alors qu'il venait de se donner la mort et frère Eadulf l'a détaché quelques instants avant que Clydog ne les capture.

Des cris consternés s'élevèrent de l'assistance.

— Iorwerth n'a pas survécu à l'idée qu'il avait tué son fils qui, croyait-il à tort, avait eu des relations intimes avec Mair avant de la tuer, reprit Fidelma.

— Ce berger, Iolo, qui a élevé Idwal, était-il le guerrier dont vous nous avez parlé ? demanda Cathen. Celui dont Efa s'était entichée après qu'elle fut tombée enceinte des oeuvres d'Iorwerth ?

À la grande surprise de l'assemblée, Fidelma secoua la tête.

— Iolo n'a jamais été guerrier, n'est-ce pas, Iestyn ?

Le fermier lui jeta un regard plein de ressentiment.

— À quoi bon le nier, Iestyn ? Il y a ici suffisamment de témoins pour confirmer que vous étiez guerrier dans votre jeunesse et que Iolo était votre frère. Je suppose que Iolo a pris en pitié ce nouveau-né dont il pensait qu'il était votre enfant. Il a assumé le rôle de père nourricier et vous lui avez donné le collier d'Efa.

Iestyn demeura muet.

— Puis, le temps passant, vous avez décidé de devenir fermier à Pen Caer. Idwal, qui n'était rien pour vous, ne cessait de vous rappeler votre terrible passé. Car vous avez tué Efa, n'est-ce pas ?

— Il ne vous reste plus qu'à le prouver, répliqua Iestyn, d'un ton ironique.

— Pour quoi faire ? Votre implication dans le complot de Llanpadern – nous l'aborderons plus tard – est un crime suffisamment grave pour que vous récoltiez la punition que vous méritez. Quand Iolo est mort, vous avez hérité de ses possessions et votre premier geste a été de chasser Idwal de chez lui. Ce garçon, qui avait survécu en travaillant dans la contrée comme berger itinérant, était pour vous une épine dans votre chair.

« Quand Idwal fut accusé du meurtre de Mair, vous avez saisi l'opportunité de vous en débarrasser. En exigeant une vengeance immédiate et en excitant la haine chez ceux qui avaient décidé de se substituer à la loi. C'est votre sentiment de culpabilité qui explique le rôle que vous avez joué dans cette exécution sommaire.

— Je n'étais pas seul !

— Assurément. Chacun de ceux qui ont consenti à ce crime abominable a sa part de responsabilité, Iorwerth le premier qui a mis fin à ses jours en réalisant l'horreur de ses actes.

— Un instant, lady, intervint Cathen. Vous nous avez conté une histoire tragique dont les personnes ici présentes sont en mesure de confirmer chaque détail. Mais qu'en est-il des circonstances de la mort de Mair et de frère Meurig ? Elles ne semblent pas imputables à Iestyn et vous n'avez toujours pas innocenté Idwal.

Fidelma s'inclina en souriant.

— Vous êtes un bon juge, prince Cathen. Jusqu'à présent, je me suis contentée d'exposer les faits, et de dissiper les malentendus qui obscurcissaient les points essentiels de la tragédie.

Elle marqua une nouvelle pause.

— Iorwerth avait une haute opinion de sa fille. Il affirmait qu'elle était encore vierge et accusait Idwal de l'avoir violée. Or Mair était une femme au plein sens du terme. Elle avait déjà eu des aventures et préférait les hommes plus âgés qu'elle. Et d'ailleurs, au moment du drame, elle avait un amant.

— Voilà une supposition bien hardie et de telles assertions méritent des preuves.

— Je peux appeler des témoins qui confirmeront mes dires. Par exemple Elen, la fille de Gwnda. Mais est-ce bien utile à ce stade des débats ?

— Très bien, vous y reviendrez quand les circonstances l'exigeront.

— Je vous remercie. Mair s'était vantée auprès d'Elen, son amie

intime, d'avoir une liaison avec un homme plus âgé qu'elle. Le matin de son assassinat, elle avait donné rendez-vous à Idwal dans la forêt. Il n'ignorait rien des fredaines de Mair. Idwal était un jeune homme très moral et quand Mair lui demanda de porter un message à son amant, il refusa. Cela explique la dispute dont Iestyn a été le témoin alors qu'il passait non loin du lieu où se trouvaient les deux jeunes gens.

« Iestyn s'empressa d'aller rapporter la scène, dont il exagéra la violence, à Iorwerth. Il n'avait cependant pas prévu le tour tragique que prendraient les événements, mais, quand il apprit l'assassinat de Mair, il décida d'exploiter la situation. Dans un premier temps, son seul désir était d'obtenir qu'Idwal soit exilé de Llanwnda. Par la suite, il tenta de s'en débarrasser une bonne fois pour toutes en lui faisant endosser le crime.

— Très bien, mais Idwal a-t-il oui ou non tué Mair ?

— La réponse est non. Alors qu'il se rendait chez Iorwerth, Iestyn croisa quelqu'un dans les bois. Mais il était tellement absorbé par son désir de nuire à Idwal qu'il n'y prêta pas attention. Entre-temps, Idwal avait refusé de transmettre le message de Mair et les deux jeunes gens s'étaient séparés sur une dispute. C'est alors que l'assassin tomba sur Mair qui, dans sa naïveté, lui demanda le même service.

— Dans sa naïveté, vraiment ?

— Oui, car il se trouve que cette personne était depuis de nombreuses années la maîtresse de l'amant de Mair. En apprenant la passion qu'il portait à cette jeune fille, cette femme se sentit bafouée et humiliée. Elle avait déjà des soupçons sur la conduite de Mair, qu'elle haïssait. Mais devant la demande de la jeune fille, la rage la submergea et elle l'étrangla de ses propres mains. N'est-ce pas ainsi que cela s'est passé, Buddog ?

CHAPITRE XXI

Le tumulte était à son comble et il fallut toute l'autorité de Cadell et du prince Cathen pour ramener le calme.

Quant à la belle servante, le visage inexpressif et le regard fixe, elle semblait ailleurs.

Elen, assise auprès d'elle, la fixa d'un air horrifié.

— Mais alors, si Buddog a tué Mair...

Elle se tourna brusquement vers son père, pâle et défait.

— ... toi et Mair étiez amants ! s'écria-t-elle avec dégoût.

Le vacarme qui suivit cette déclaration était tel qu'il s'écoula plusieurs minutes avant qu'il ne s'apaise.

— Puisque cette femme, Buddog, n'a ni confirmé ni infirmé vos accusations, je vous autorise à continuer votre récit, dit Cathen à Fidelma.

— Quand elle était jeune fille, Buddog, prise comme otage au cours d'une guerre, fut amenée chez Gwnda. Ils devinrent amants et Buddog aima aveuglément son maître. J'ignore quand a commencé cette liaison entre le seigneur de Pen Caer et Mair, mais sans doute était-il flatté par l'attention qu'elle lui portait.

Voyant que Gwnda désirait s'exprimer, Fidelma lui donna la parole.

— Buddog m'est très chère et j'étais prêt à n'importe quoi pour la protéger. Mais Mair... Mair était tellement vivante, elle me revigorait !

Fidelma le remercia pour la sincérité de sa confession, puis reprit le fil de son récit.

— J'ai commencé à suspecter Buddog le jour même de mon arrivée ici. Cependant, comme je n'étais pas chargée de cette affaire, j'ai laissé le soin de l'enquête à frère Meurig. Je ne me doutais pas des dangers qu'il allait courir en démêlant les fils de cette intrigue.

Elle réfléchit un instant.

— Ce matin-là, Gwnda se promenait dans les bois et il tomba sur Buddog juste après qu'elle eut étranglé Mair. Il est très attaché à

Buddog, il vient de nous l'avouer, et il décida de couvrir son forfait. Il lui ordonna de détruire la lettre, de retourner à Llanwnda, et l'assura qu'il se chargeait de tout. Après son départ, le destin s'en mêla. En apercevant Idwal qui était revenu sur ses pas pour s'excuser auprès de Mair, il alla se cacher derrière un arbre...

Accablé, Gwnda hocha la tête.

— Je n'avais rien prémédité !

Toute son autorité l'avait abandonné et il n'était plus qu'un vieil homme, voulté et fragile.

— Idwal s'est approché du corps, gémit-il. Il s'est penché... et, ne parvenant pas à croire que Mair était morte, il a essayé de la ramener à la vie. Puis j'ai entendu des voix qui se rapprochaient et c'est alors que j'ai entrevu la solution qui me sauverait.

— Vous avez capturé Idwal et prétendu que vous l'aviez surpris en pleine action. Puis vous avez joué le rôle du seigneur scrupuleux en ordonnant de l'emprisonner et d'envoyer un messenger à l'abbaye de Dewi Sant. Vous pensiez écarter les soupçons en exigeant que l'on vous envoie un barnwr.

Il y eut un silence que rompit Elen.

— Quelque chose ne s'accorde pas avec votre version des faits, ma soeur. Des signes qui ne trompent pas ont démontré que Mair avait été violée.

Fidelma leva la main.

— Pourquoi la majorité des gens croit-elle que Mair était encore vierge ? Là, nous arrivons à la partie la plus méprisable de la comédie de Gwnda. Il prit son couteau et frappa la victime sur la face interne de la cuisse. Puis il fit remarquer à Elisse l'apothicaire que cette jeune fille avait certainement été violée avant d'être étranglée. Dans sa hâte à orienter tout le monde sur une fausse piste, il oublia que la femme d'Elisse, en préparant le corps pour les funérailles, constaterait les blessures.

Elisse se leva.

— Je confirme le récit de lady Fidelma, prince Cathen. Quand Gwnda a essayé de me persuader que le sang sur la jupe de la victime était dû à la rupture de l'hymen, je l'ai informé qu'il n'en était rien. D'ailleurs, mon épouse vous confirmera que Mair n'était pas vierge. Mair lui avait même demandé conseil pour éviter de tomber enceinte.

— Le retour d'Idwal sur les lieux du crime était apparu à Gwnda comme un signe du destin. Mais quand il comprit que l'apothicaire ne l'appuierait pas dans la thèse du viol, il craignit que le barnwr, dont l'arrivée était imminente, ne pose trop de questions. Mais si Idwal était exécuté, l'enquête deviendrait inutile.

Gwnda se redressa.

— Quand la foule s'est saisie du garçon, j'étais prisonnier dans ma

demeure. Vous savez bien que je n'ai pris aucune part à la tentative de pendaison.

— Je sais surtout qu'on ne vous avait pas ôté votre épée et que les deux jeunes gens, ici présents, chargés de vous surveiller étaient désarmés.

Les jeunes gens en question s'agitèrent sur leurs sièges d'un air gêné.

— Je n'entends aucune protestation de leur part. Et si vous n'avez pas poussé Iorwerth à attiser la haine de la foule, vous n'avez rien fait pour l'en empêcher. Votre seul but était de sauvegarder votre réputation et de vous protéger contre toute accusation. Vous espériez la disparition d'Idwal car, après son élimination, les soupçons ne risquaient plus de se porter sur Buddog ou sur celui qui avait couvert son crime.

Buddog était pétrifiée.

— Malgré votre brève aventure avec Mair, vous aimez cette femme, et voilà la partie la plus étrange de cette affaire : vous l'aimez à tel point que quand ce pauvre frère Meurig s'approcha de trop près de la vérité, vous l'avez suivi, ainsi qu'Idwal, jusqu'à la cabane de bûcheron et vous l'avez tué.

Gwnda commença à protester de son innocence, mais Fidelma le coupa aussitôt.

— Quand on vous a appris que frère Meurig était mort, vous avez feint la surprise. Puis, alors qu'on ne vous avait même pas indiqué le lieu du crime, vous avez déclaré que vous alliez envoyer deux hommes à la cabane de bûcheron pour y récupérer son corps. Étrange, non ?

En réalisant son erreur, Gwnda se mit à se balancer d'avant en arrière sur son siège en poussant des borborygmes étranges. Puis il parvint à articuler d'une voix métallique :

— Il ne voulait pas entendre raison. J'ai essayé de le convaincre de la culpabilité du garçon, il était très réticent, nous nous sommes battus et il a crié à Idwal de se sauver, d'aller vous trouver et de vous expliquer ce qui se passait. Je me suis libéré... je jure que je ne l'ai pas fait exprès... la hache... elle était à portée de ma main et...

Fidelma l'observait d'un oeil froid.

— Ensuite vous êtes revenu en ville sans vous lancer à la poursuite d'Idwal. Pourquoi ?

Gwnda continuait de se balancer en gémissant doucement, un spectacle pénible chez un homme de son âge et de son rang.

— J'étais perdu. Vous étiez déjà de retour avec frère Eadulf et j'ignorais si Idwal vous avait parlé. Quand j'ai compris que vous ne soupçonniez rien, je suis allé trouver Iorwerth. Lui et quelques autres se sont mis en chasse, ils ont découvert où le garçon se cachait... et vous connaissez la suite. Il est exact que je les ai convaincus de

l'assassiner.

Il leva la main et la laissa retomber.

— Assistiez-vous à la pendaison de ce malheureux ? demanda Cathen d'une voix coupante.

Gwnda semblait s'être retiré en lui-même et il ne répondit rien.

— J'ai compris que mes suspicions étaient fondées, dit Fidelma au prince, quand je n'ai pas pu convaincre Gwnda de l'innocence d'Idwal. Et c'est là que la chance m'a favorisée. Les coïncidences jouent dans nos vies un rôle bien plus important que nous ne l'imaginons. Dans la forêt, Elen avait par hasard surpris une conversation entre Clydog et certains de ses acolytes. Elle fut découverte et réussit à s'enfuir. Comme Elen ressemblait à Mair, elle s'était persuadée que son amie avait été tuée à sa place par un de ces hors-la-loi. Puis, par un nouveau hasard, un des participants du complot passa par ici et croisa Elen. Convaincue qu'il l'avait reconnue et avait compris que Mair avait été tuée par erreur, elle raconta tout à son père. Voyant là une nouvelle occasion de nous aiguiller sur une fausse piste, Gwnda ne vit pas d'objection à ce qu'elle nous parle de son aventure.

« Comme il n'avait jamais remis en doute la culpabilité d'Idwal et m'avait même refusé l'autorisation de poursuivre mon enquête, ce brusque revirement me parut très suspect. La faiblesse de Gwnda, c'est de toujours en faire trop : le sang sur la jupe de Mair, le passage d'un refus obstiné de coopérer à une attitude conciliante...

Elle jeta un regard circulaire dans la salle où tout le monde l'écoutait avec une attention respectueuse.

— Et voilà, prince Cathen, comment Mair, frère Meurig et Idwal ont trouvé la mort. Quant au suicide d'Iorwerth, il ne fut que la conséquence de cette tragédie.

Pensif, Cathen se renversa sur son siège.

— Cadell, dit-il enfin, faites arrêter le seigneur de Pen Caer et la femme Buddog, qui seront déférés devant la cour de Dewi Sant. Nous les y escorterons. Quant à vous, soeur Fidelma, vous semblez avoir oublié le mystère de Llanpadern.

Fidelma sourit.

— Oh non, seigneur, je ne risque pas de l'oublier !

On emmena Buddog et Gwnda, l'audience fut suspendue, puis le scribe annonça la reprise des débats. Il revenait maintenant à Eadulf de succéder à Fidelma, qui se tenait prête à l'appuyer. Tous les deux en avaient décidé ainsi avant le procès.

— Prince Cathen, je ne parle pas le cymraeg aussi couramment que soeur Fidelma. Je m'en remets à vous pour me corriger ou me porter secours si je bute sur des mots ou ne parviens pas à m'expliquer avec suffisamment de clarté.

Cathen sourit avec indulgence.

— Je connais le latin et l’idiome d’Éireann. Si vous l’estimez nécessaire, vous pourrez vous exprimer dans l’une de ces deux langues. Je suis certain qu’il n’y aura aucun malentendu.

— Je vous remercie. Soeur Fidelma vous a éclairé sur l’un des deux mystères auxquels nous avons été confrontés à Pen Caer. Cependant, le plus déconcertant était celui qui nous a valu d’être sollicités par le roi en premier lieu. Il s’agit de la disparition des moines de la communauté de Llanpadern, à laquelle appartenait votre frère Rhun. Je vais maintenant vous raconter comment les malheureux membres de cette communauté ont été faits prisonniers, et pourquoi la plupart d’entre eux ont été assassinés ou vendus comme esclaves.

Eadulf se tourna vers Cadell.

— Amenez Clydog.

Il y eut un mouvement de curiosité dans la foule. Le beau chef des hors-la-loi fit son entrée, arborant son éternel sourire cynique. Il jeta un coup d’œil provocateur aux membres du tribunal et se mit à ricaner en voyant Eadulf.

— Eh bien, il semblerait que la cour de Dyfed ait enrôlé un Saxon sous sa bannière. Les juges de Dyfed manquent-ils à ce point de compétence que vous ayez eu recours à un de vos ennemis héréditaires pour diriger les débats ?

— C’est moi qui préside cette cour, Clydog, répliqua le prince Cathen d’un ton irrité. Et vous répondrez devant moi et mon père des accusations qui seront portées contre vous. Continuez, frère Eadulf.

Pensif, le moine étudiait le hors-la-loi.

— Accusé, lança-t-il brusquement, désirez-vous paraître devant ce tribunal en tant que Clydog Cacynen, vulgaire malfaiteur, ou en tant que prince Clydog, fils du roi Artglys de Ceredigion ?

Il régnait dans la salle un silence de plomb.

Puis on entendit cascader le rire de Clydog.

— Vous et votre amie la Gwyddel n’avez pas perdu votre temps, et puisque vous me donnez le choix, j’opterai pour le titre de prince de Ceredigion.

Eadulf se tourna vers Cathen, pétrifié sur son siège.

— Vous aviez raison, seigneur, quand vous avez suggéré lors de notre première rencontre à l’abbaye de Dewi Sant que Ceredigion se cachait derrière cette intrigue. Si vous le permettez, j’utiliserai le même procédé que soeur Fidelma. Je narrerai nos aventures en faisant intervenir des témoins quand ce sera nécessaire.

Trop choqué pour parler, Cathen acquiesça d’un geste de la main.

— Ceredigion convoite Dyfed depuis toujours. Clydog s’est introduit ici, au cœur du royaume, pour tenter de semer la discorde et les dissensions. Il n’a rencontré aucune difficulté pour se dissimuler dans la forêt avec ses hommes déguisés en hors-la-loi.

« Leur plan était simple. Si vous-même et votre père étiez convaincus que les Saxons vous avaient offensés, vous leveriez une armée, espéraient-ils, pour attaquer les royaumes saxons. Ce qui laisserait Dyfed sans défense. Ils auraient alors toute latitude pour s'emparer du royaume sans coup férir.

Cathen secoua la tête.

— Trop simple pour être réalisable. Le peuple de Dyfed se serait soulevé et, à notre retour, nos guerriers se seraient battus pour les chasser.

— Je reviendrai plus tard sur votre objection, à laquelle ils avaient trouvé une parade. Cependant, je vous accorde qu'un plan aussi sommaire ouvrait la voie à toutes sortes de maladresses. Tout d'abord, il leur fallait coordonner leurs actions. Morgan de Gwent, un des alliés d'Artglys, devait attaquer le royaume saxon des Hwicce. Il s'agissait d'amener un navire de guerre hwicce à prendre en chasse le vaisseau de Morgan le long de cette côte. Il ne serait pas passé inaperçu et des rumeurs d'un raid saxon n'auraient pas manqué de se répandre. Ils ont d'ailleurs réussi à mettre en oeuvre cette partie du plan, mais pas dans les délais requis.

— Comment cela ?

— Clydog était en charge de la deuxième partie de l'entreprise et là, rien ne se déroula comme prévu.

— Tout se passait à merveille jusqu'à votre intervention, protesta Clydog.

Eadulf l'ignora.

— Clydog devait attaquer un des centres religieux du royaume de Dyfed. La nouvelle de l'assassinat des moines par les Saxons était supposée enflammer la colère du peuple et le pousser à exiger une prompte vengeance. Gwlyddien aurait donc été contraint de réagir.

— Quelle erreur a-t-il commise ? insista Cathen.

— Clydog attaqua la communauté trop tôt. Pourquoi ? Nous l'ignorons. Son tempérament impatient ? À moins qu'il n'ait reçu des informations erronées et cru que le navire saxon s'était déjà montré. Or personne ne l'avait encore repéré depuis la côte et il était indispensable que les villageois voient ce bateau en même temps que la communauté était prise d'assaut. Le raid de Llanpadern se déroula selon leur plan. Devant ces hommes armés, les moines n'opposèrent aucune résistance et, dans un premier temps, on ne leur fit aucun mal. Clydog s'empara des objets précieux dans la chapelle et aussi du bétail, sans doute pour le vendre. Quant aux prisonniers, Clydog devait suivre les instructions et attendre le navire.

— Pourquoi n'a-t-il pas tué tous les moines d'un coup ? s'étonna Cathen. En les gardant en vie, il prenait des risques.

— À quoi bon assassiner les moines pour les exhiber auprès des

villageois s'il ne pouvait faire porter la responsabilité de ce massacre sur les Saxons ? Le navire demeurant invisible, Clydog dut transférer les moines ailleurs. Ils furent divisés en deux groupes : le premier, auquel appartenait le père Clidro, fut emmené au repaire de Clydog et le deuxième, au bateau de Morgan ancré dans une baie protégée des regards.

Cathen s'était empourpré.

— Par tous les saints ! Mon frère était membre de cette communauté, nous avons des divergences, mais il était mon frère, et Ceredigion devra payer pour ce sacrilège !

— Oublions la vengeance pour l'instant et attendez la fin de mon récit. Donc Morgan fit monter à bord un certain nombre de moines. À ce moment de l'histoire, les vingt-sept membres de la communauté étaient en vie.

— Mon frère est-il encore de ce monde ?

— Reprenons. Clydog avait agi trop promptement.

Le prince claqua la langue avec impatience.

— Et alors ?

— A peine Clydog avait-il emmené ses otages que frère Cyngar, puis Idwal, qui passaient par là, trouvèrent l'abbaye déserte. Ils ne remarquèrent aucun signe de violence et répandirent la nouvelle de cette mystérieuse disparition. Cela, Clydog l'ignorait.

« La nuit suivante, le navire hwicce qui s'était lancé à la poursuite de Morgan chercha refuge dans une baie non loin de Llanpadern. Les hommes de Clydog, qui avaient emmené sept de leurs prisonniers jusqu'au rivage, le repérèrent aussitôt.

— Vous avez des preuves de ce que vous avancez ? l'interrompit Clydog.

— Oh oui ! répliqua Eadulf. Quand le navire saxon jeta l'ancre, deux de ses matelots mirent une barque à l'eau et partirent en reconnaissance. Vous et vos hommes les avez attaqués et avez capturé l'un d'eux. Pour vous, mettre la main sur un guerrier saxon était un coup de chance.

« Avec vos hommes, vous avez attendu jusqu'à l'aube sans vous faire remarquer. Comme vous l'espériez, des villageois repérèrent le navire saxon qui mettait les voiles. C'est alors, Clydog, que vous avez ordonné de tuer les sept prisonniers avant de les abandonner sur le rivage. Des preuves de la culpabilité des Saxons furent disposées près des corps. Est-ce que je me trompe, Clydog ?

— Quel besoin avez-vous de mon approbation pour vos fables ridicules ? répliqua l'autre avec mépris. Où sont vos preuves ?

— Prince Cathen, intervint Fidelma, j'ai une requête un peu particulière à vous faire. Pouvez-vous ordonner que l'on bâillonne Clydog et qu'on l'emmène au fond de la salle ? Ma démonstration ne

prendra pas longtemps.

— Ce n'est pas vraiment légal, protesta Cathen.

— Mais nécessaire, je vous l'assure.

Eadulf hocha la tête.

Malgré les vociférations de Clydog, Cathen fit signe à Cadell de satisfaire le désir de Fidelma.

— Et maintenant ? demanda le prince quand Clydog fut réduit au silence.

— Faites entrer Sualda, dit Eadulf.

L'homme maigre et au teint cireux à qui Eadulf avait sauvé la vie s'avança dans la pièce.

Eadulf l'invita à donner son nom au prince.

— Je suis Sualda, un guerrier au service du seigneur Clydog de Ceredigion, dit l'homme d'une voix mal assurée.

— Vous me reconnaissez ? s'enquit Eadulf.

— Nous avons parlé la nuit dernière.

— Mais avant cela ?

— Il paraît que vous m'auriez soigné au camp alors que j'étais à l'article de la mort, mais je n'en ai pas le souvenir.

— Qui vous a infligé cette blessure ?

— Un Saxon.

— Ce Saxon était-il un marin que les hommes de Clydog avaient capturé une nuit qu'il s'était aventuré sur le rivage, près de Llanferran ?

L'homme hésita, puis hocha la tête.

— Nous savons que Clydog y a amené des religieux de Llanpadern et a ordonné qu'ils soient tués.

Eadulf pria pour qu'il ne prenne pas la fantaisie à Cathen de préciser que ces faits n'étaient pas avérés.

— Je n'ai pas tué ces religieux, grommela l'homme. Quand c'est arrivé, je gardais le prisonnier saxon.

Eadulf échangea un regard de triomphe avec Fidelma. La ruse avait fonctionné et ils tenaient leur preuve.

— Racontez-nous ce qui s'est passé après l'exécution des religieux.

— On a reçu l'ordre de retourner à Llanpadern. Clydog nous a donné des instructions : il fallait faire croire que les Saxons avaient attaqué la communauté.

— Mais cela n'a pas été fait.

— Là-bas, le seigneur Corryn nous attendait. Il était furieux. Il a dit qu'on devait laisser des cadavres de religieux à Llanpadern. Il était avec ce vieux prêtre, le père Clidro. Nous... enfin... il a pendu le vieil homme dans la grange pendant que Clydog accompagné de quelques hommes allait dans la forêt chercher les captifs qui restaient.

— Et le marin saxon ?

— On l'avait ramené avec nous à Llanpadern.

— Comment est-il mort ?

— Il s'est échappé pendant que le seigneur Clydog et le seigneur Corryn se querellaient. On m'a ordonné de le rattraper et c'est alors que j'ai été blessé. Je lui ai couru après dans le réfectoire, il s'est emparé d'un couteau à viande et il m'a attaqué. Je l'ai tué avec mon épée. Quand on m'a ramené au camp avec les guerriers du seigneur Corryn, j'ai entendu que nos hommes avaient tué les prisonniers et qu'ils les emmenaient dans un chariot jusqu'à Llanpadern. Après j'ai commencé à délirer, j'avais la fièvre et je ne me souviens plus de rien.

Eadulf sourit.

— Clydog n'avait pas suffisamment compris l'importance de la coordination des différentes actions. Le temps qu'il retourne à Llanpadern pour simuler un raid saxon, il se retrouva face à un nouveau problème : soeur Fidelma et moi-même.

On emmena Sualda et Clydog fut libéré de son bâillon.

— Vous avez quelque chose à ajouter, Clydog de Ceredigion ? s'écria Cathen. Ce que je viens d'entendre est un plan diabolique sorti d'un esprit retors.

Clydog le défia du regard.

— Mon premier mouvement avait été de tuer le Saxon et la Gwyddel. J'aurais dû écouter mon instinct.

— Votre vil dessein a échoué, répliqua Cathen d'un ton méprisant. Il était mal conçu, le roi Gwlyddien n'a pas levé d'armée pour attaquer les Saxons et, si j'en crois frère Eadulf, vous êtes grandement responsable de votre échec.

— Vous avez raison, intervint Eadulf. Cependant, le roi Artglys de Ceredigion s'impatientait devant la lenteur de l'entreprise. Il avait déjà envoyé un émissaire à son fils et c'est ce rendez-vous secret qu'Elen a surpris dans la forêt. Il avait déjà été décidé de laisser quelques moines à Morgan de Gwent, dans l'éventualité où ils pourraient servir. Puis Artglys demanda d'accélérer les choses en dépêchant le même messenger pour exiger de Morgan qu'il expose des cadavres de religieux dans un endroit bien visible. Par le plus grand des hasards, Elen croisa à nouveau le messenger alors qu'il traversait Llanwnda pour rejoindre le navire de Morgan.,

« Morgan avait bien appâté le vaisseau saxon, qui s'était comme prévu lancé à sa poursuite, mais le mât des Hwicce s'était brisé au cours d'une tempête. Les Saxons décidèrent de s'en procurer un nouveau. Le sort voulut que je sois là quand le navire de Morgan arriva dans la baie, et j'ai vu de mes yeux des cadavres jetés par-dessus bord afin d'en faire porter la responsabilité aux Hwicce.

Clydog éclata d'un rire forcé.

— Ce délateur est en train d'exonérer les siens de ces meurtres.

Ne l'écoutez pas, ce sont bien les Saxons qui ont tué les moines.

Le prince le toisa avec dédain.

— Ne vous fatiguez pas, Clydog, vous vous êtes déjà condamné. Mais dites-moi, frère Eadulf, pourquoi les hommes de Ceredigion n'ont-ils pas tué tous les prisonniers d'un coup ? Pour quelles raisons les ont-ils divisés en plusieurs groupes ?

Fidelma s'avança.

— Afin de susciter le trouble dans les esprits. Certains cadavres avaient été laissés sur le rivage, d'autres auraient été abandonnés à Llanpadern si Eadulf et moi-même n'avions contrecarré leurs projets, et d'autres encore étaient gardés en réserve pour attiser une haine croissante du peuple contre un ennemi imaginaire. Avec frère Eadulf, nous avons calculé que Morgan retenait encore quinze frères de Llanpadern.

— Et nous avons eu la chance que Morgan ne se soit pas assuré que tous les religieux étaient morts avant de les précipiter dans les flots. L'un d'eux vivait encore.

Eadulf se garda bien de préciser que le malheureux avait trépassé avant d'identifier les responsables de son malheur.

Clydog cligna des yeux et Cathen se pencha vers lui.

— Vous niez toujours, Clydog ?

Le prince de Ceredigion haussa négligemment les épaules.

— À la guerre comme à la guerre.

Cathen avait maintenant du mal à contrôler son indignation.

— La guerre ? Vous avez assassiné des religieux, dont Rhun, mon propre frère, et le vieux père Clidro qui était un ami. Étiez-vous assez bête, avec votre père Artglys, pour croire que vous arriveriez à vos fins grâce à ce plan aussi absurde que répugnant ? Même si vous aviez envahi le royaume de Dyfed, à peine Artglys aurait-il pris le pouvoir que la résistance à votre tyrannie aurait commencé.

— Ce projet était plus subtil que vous ne l'imaginez, déclara Fidelma d'une voix grave.

— Que dites-vous ?

— Les conjurés s'étaient assuré ici même la collaboration d'un complice pour rallier la faveur du peuple. Sans compter les traîtres de moindre importance, comme Iestyn, prêts à se vendre au plus offrant.

— Je ne suis pas un traître ! s'écria Iestyn. Les faiblesses de Gwlyddien justifiaient que nous nous donnions un chef digne de ce nom.

Pour toute réponse, Fidelma se contenta de faire un signe à Cadell.

Quand Corryn pénétra dans la salle, il portait toujours son casque de guerre.

— Otez votre casque, ordonna Fidelma.

Comme Corryn hésitait, Cadell s'avança vers lui et le lui enleva.

Cathen bondit sur ses pieds et porta une main à sa gorge. Le hors-la-loi, dont la tonsure apparaissait maintenant en plein jour, lui souriait d'un air cynique tout en le fixant de ses yeux violets.

Fidelma et Eadulf échangèrent un regard complice, puis la jeune femme revint à Corryn.

— Sous quel nom désirez-vous apparaître devant cette cour ? Corryn l'araignée, frère Rhun de Llanpadern ou prince Rhun de Dyfed ?

Corryn haussa les épaules.

— Quelle importance ? Il semblerait qu'on ait sonné la fin de la partie... enfin pour l'instant.

Fidelma s'adressa au prince Cathen.

— Le dernier mystère a été résolu. Pourquoi n'y eut-il pas de révolte des moines quand Clydog a envahi l'abbaye ? Parce que frère Rhun, fort de son autorité, les persuada de se rendre sans combattre. Ses mains sont rouges de leur sang.

Cathen se laissa retomber sur son fauteuil. Son visage exprimait une stupéfaction et une angoisse indicibles.

— Est-ce vrai, Rhun ? Tu as comploté avec le royaume de Ceredigion, notre ennemi héréditaire, afin de détrôner notre père et te faire couronner ? Je ne parviens pas à le croire.

— Tu as toujours été tellement naïf, petit frère ! Celui qui est incapable de supporter l'adversité ne mérite pas la prospérité. J'ai quitté la cour en prétendant être appelé par la vocation, puis j'ai rongé mon frein et passé des mois à préparer cette intrigue. Dieu que je me suis ennuyé dans cette misérable abbaye ! Dans les bois de Ffynnon Druidion, la rencontre avec Clydog et le messenger de son père fut un des plus beaux jours de ma vie.

Incrédule, Cathen secoua la tête et son visage se durcit.

— Sur l'échelle des péchés, rien ne surpasse la trahison, Rhun. Tu es un loup qui s'est déguisé en agneau pour mieux satisfaire ses instincts meurtriers. Maintenant, tu vas comparaître devant notre père, afin qu'il voie de ses yeux quel homme il a engendré. Cela te maintiendra en vie un peu plus longtemps, car s'il ne tenait qu'à moi, je te ferais jeter du haut de la falaise la plus proche.

Devant ce discours, Corryn demeura de marbre.

— Ce royaume débile ne peut résister indéfiniment aux ambitions de Ceredigion, lança-t-il avec nonchalance. Non semper erit aestas !

Les deux frères s'affrontèrent du regard.

— Emmenez-le... hors de ma vue, dit enfin Cathen à Cadell.

Le parjure allait sortir de la pièce quand le prince le rappela.

— Tu ferais bien de réfléchir au vers de Sénèque que tu viens de citer, Rhun. Comme tu l'as rappelé avec impudence, l'été n'est pas

éternel. Pour toi, le jour du jugement est arrivé, tes amis de Ceredigion vont nous attaquer incessamment et nous sommes prêts. Nous les repousserons, comme nous l'avons toujours fait par le passé. Et ils ne seront plus que fumée dispersée par le vent...

ÉPILOGUE

— Je trouve que vous vous êtes admirablement acquitté de la tâche qui vous avait été confiée, dit Fidelma à son compagnon.

Appuyés à la rambarde du bateau de commerce franc qui se dirigeait vers le sud, ils traversaient la baie de St Bride. Les côtes de Dyfed s'éloignaient, la proue fendait les flots, les voiles en cuir craquaient et les deux jeunes gens respiraient l'air marin à pleins poumons, emplis du sentiment d'exaltation qui accompagne les grands départs. Le capitaine leur avait annoncé que leur prochaine escale serait l'île de Tanatos, au large du royaume de Kent.

— Mais c'est vous qui avez remarqué la première l'étonnante ressemblance entre Corryn et Cathen. Qu'est-ce qui vous a amenée à suspecter que Corryn et frère Rhun n'étaient qu'une seule et même personne ? demanda Eadulf.

— J'étais persuadée d'avoir déjà rencontré Corryn. Ses yeux d'un bleu violet auraient dû me mettre plus vite sur la voie, et s'il ne se séparait jamais de son casque, c'était pour dissimuler sa tonsure.

« Et puis il y avait son attitude. Rappelez-vous, il était censé être le lieutenant de Clydog et pourtant il donnait sans arrêt des ordres. À l'évidence, il se situait sur un pied d'égalité avec lui. Mais j'ai pris conscience de son identité le jour où vous m'avez rapporté les dernières paroles du moine agonisant sur la plage.

Eadulf soupira.

— Je croyais que le pauvre homme délirait.

— Pourtant, son discours ne manquait pas de logique : « Le mal était parmi nous... l'araignée diabolique... » C'est la signification du mot corryn qui m'a dessillé les yeux.

— Corryn l'araignée ! Parfois, l'évidence nous échappe.

— Heureusement que vous avez guéri Sualda. Sans lui, on n'aurait jamais su avec certitude ce qui était arrivé au guerrier hwicce, et on n'aurait pas pu confondre les conjurés.

— Ah ! Thaec ! Du moins a-t-il péri une lame à la main en croyant

qu'il allait rejoindre la demeure des héros. Je suppose que vous avez raison. Sans Sualda, Clydog aurait nié. Comment avez-vous deviné que Clydog était le fils d'Artglys ?

— Il n'avait rien d'un hors-la-loi ordinaire. Tout comme Corryn, il s'exprimait bien et avait reçu une excellente éducation. Puis je me suis rappelé que Cathen avait mentionné qu'Artglys avait un fils. Et voilà. L'intuition est souvent un excellent raccourci pour atteindre la vérité.

— Que va-t-il arriver à Clydog ?

— C'est un prince du royaume de Ceredigion. Je présume qu'il sera retenu en otage pour s'assurer de la bonne conduite d'Artglys. À moins qu'Artglys ne remette à Gwlyddien les derniers otages de Llanpadern et les objets précieux de la chapelle en échange de son fils.

— Et Rhun le renégat ?

— S'il ne tenait qu'à Cathen, il serait exécuté. Mais la décision finale reviendra à Gwlyddien. En tout cas, une chose est certaine : tant qu'il restera en vie, Rhun représentera une menace pour son père et son frère.

Eadulf pinça les lèvres.

— C'est à peine croyable qu'il ait pu sans le moindre état d'âme massacrer ses propres compagnons.

— Il est pire que Clydog.

— Et plus aveugle.

Il croisa le regard amusé de Fidelma.

— Ésopé disait qu'il ne fallait jamais tenter de s'élever sur les ailes d'un ennemi. Un esclave n'a qu'un maître, mais un homme ambitieux les multiplie pour atteindre ses objectifs.

— Et où nous mène cette philosophie ? ironisa Fidelma.

— Même s'il avait ceint la couronne de Dyfed grâce à l'aide de Ceredigion, le prix à payer aurait été trop élevé pour lui. Et il se serait retrouvé dans une situation inextricable.

Ils réfléchirent un instant en silence.

— Je suppose, dit Eadulf, que l'histoire la plus triste est encore celle d'Idwal et Mair.

— Un drame affreux qui a été éclipsé par la conspiration, soupira Fidelma. La mort d'Efa, celle de frère Meurig, le suicide d'Iorwerth... Dieu sait quand ce cycle funèbre a commencé.

— Que se serait-il passé si Gurgust n'avait pas chassé sa fille et son apprenti ?

— Ou si Efa n'avait pas rencontré Iestyn ?

— Je l'avais presque oublié, celui-là. Que va-t-il advenir de lui ?

— Il aurait pu être pardonné d'avoir alimenté la haine d'Iorwerth qui a provoqué la mort d'Idwal, mais il était le complice de Rhun. J'ai appris qu'il avait servi sous ses ordres comme guerrier, leurs relations remontaient donc à loin. Mais en ce qui concerne son rôle d'espion

pour Ceredigion... j'ai lu dans les yeux de Cathen que son sort était scellé quand on l'a emmené hors de la grand-salle.

— Et Gwnda et Buddog ?

— Les Bretons ont été pendant longtemps une province de l'Empire romain, et ils ont adopté des peines auxquelles nous avons depuis longtemps renoncé dans les cinq royaumes. Leurs lois sont dures et leurs châtiments cruels.

Eadulf frissonna.

— Je suis bien content que nous soyons en route pour Cantorbéry. Pour être franc, je n'ai guère apprécié mon séjour sur ces rivages.

— Je ne vous avais jamais connu aussi anxieux et irritable.

— Désolé de m'être montré désagréable, mais... mes craintes n'étaient pas totalement injustifiées.

Fidelma baissa les yeux.

— Je me suis très mal conduite, Eadulf. Le moment est venu de vous confesser que j'ai tenté de prendre mes distances avec vous.

À sa grande surprise, son compagnon hocha la tête avec componction.

— Je sais. Et cela ne m'a guère étonné.

Fidelma le fixa d'un air ahuri.

— Mais vous sembliez tellement résigné quand je vous provoquais !

— J'avais beau me sentir mal à l'aise sur la terre des Welisc, j'avais compris que vous étiez encore plus effrayée que moi. Et pas par les Welisc.

— J'attends vos explications, lança-t-elle d'une voix mal assurée.

— À Loch Garman, juste avant de quitter le royaume de Laigin, vous avez fini par m'avouer vos sentiments et pris la décision de m'accompagner à Cantorbéry. En renonçant à rentrer en Éireann chez votre frère, vos appréhensions n'ont fait que croître. Mais votre caractère vous empêchant de révéler vos faiblesses, vous avez déguisé vos peurs en vous montrant méprisante à mon égard et en vous moquant de moi.

Il haussa les épaules.

— Sans en avoir vraiment conscience, vous me mettiez à l'épreuve. Si je m'étais effondré, vous auriez eu la confirmation que vous vous étiez trompée. Mais je ne me suis pas laissé faire. Si vous voulez reprendre votre liberté, assumez seule votre décision et ne comptez pas sur moi pour vous faciliter la tâche. En ce qui me concerne, je suis parfaitement au clair avec moi-même.

Trop bouleversée pour parler, Fidelma posa la main sur la sienne.

— Vous avez raison, dit-elle enfin d'une petite voix. Mais je n'ai pas agi de façon délibérée. Heureusement, vous êtes un homme sage et maintenant mes angoisses se sont calmées. Me pardonneriez-vous ce

moment d'égarement ?

— La frayeur naît de l'incertitude, et tout ira mieux quand vous serez plus sûre de vous. D'après Sénèque, lorsque vient la peur, c'est que le bonheur a fui.

— Certes, la peur n'est pas une vertu, et je suis soulagée que vous ayez supporté mes sautes d'humeur avec autant de philosophie. Je me sens rassurée et je jure que si mes doutes me reprennent, je me conduirai différemment. Cette expérience m'a été utile.

— À propos d'expérience...

Eadulf se mordit la lèvre.

— J'attends toujours que vous m'expliquiez la signification de cet anneau trouvé dans un gâteau. En croquant cette vilaine bague, j'ai bien failli me casser une dent !

Fidelma rougit.

— Oh, il s'agit d'une vieille superstition !

— De quel genre ?

— Chez moi, pour la fête de Samain que Rome a rebaptisée fête de tous les saints, on sert une brioche aux fruits secs que nous appelons bairin breac, la bara brith des Bretons...

— Cela ne me dit pas ce que signifie l'anneau caché dedans.

— Eh bien, avant de mettre le gâteau au four, on glisse dans la pâte une bague et une noisette. Celui qui tire la part avec la noisette restera célibataire pour le restant de sa vie.

— Et qu'arrive-t-il à celui qui tire l'anneau ?

— Si c'est un garçon, il épousera la fille à la noisette.

Eadulf éclata de rire.

— Voilà une superstition qui me convient parfaitement.

Fidelma demeura un instant songeuse, puis elle fouilla dans son marsupium.

— J'ai moi aussi trouvé quelque chose dans mon morceau de gâteau.

Avec un sourire grave, elle desserra lentement les doigts. Une noisette reposait sur la paume de sa main.

- {1} Bourse en cuir. (N.d.T.)
- {2} Dans les Midlands. (N.d.T.)
- {3} Nottingham. (N.d.T.)
- {4} Quatrième Épître de saint Jacques, 1-3. (N.d.T.)
- {5} Le Suffolk. (N.d.T.)
- {6} Quand je suis ici, je ne jeûne pas le samedi. (N.d.T.)
- {7} Ici repose Padern. (N.d.T.)
- {8} Citation tirée de *La Mégère apprivoisée* de Shakespeare.
- {9} Le miel attire les abeilles. (N.d.T.)
- {10} « La femme est un être qui toujours varie » (Virgile, *Enéide*, chant 4). (N.d.T.)
- {11} Matthieu, 5, 3. (N.d.T.)
- {12} Luc, 15,7. (N.d.T.)
- {13} Jeu précurseur des échecs. (N.d.T.)
- {14} Les morts ne mordent pas. (N.d.T.)
- {15} Alliance d'amour. (N.d.T.)